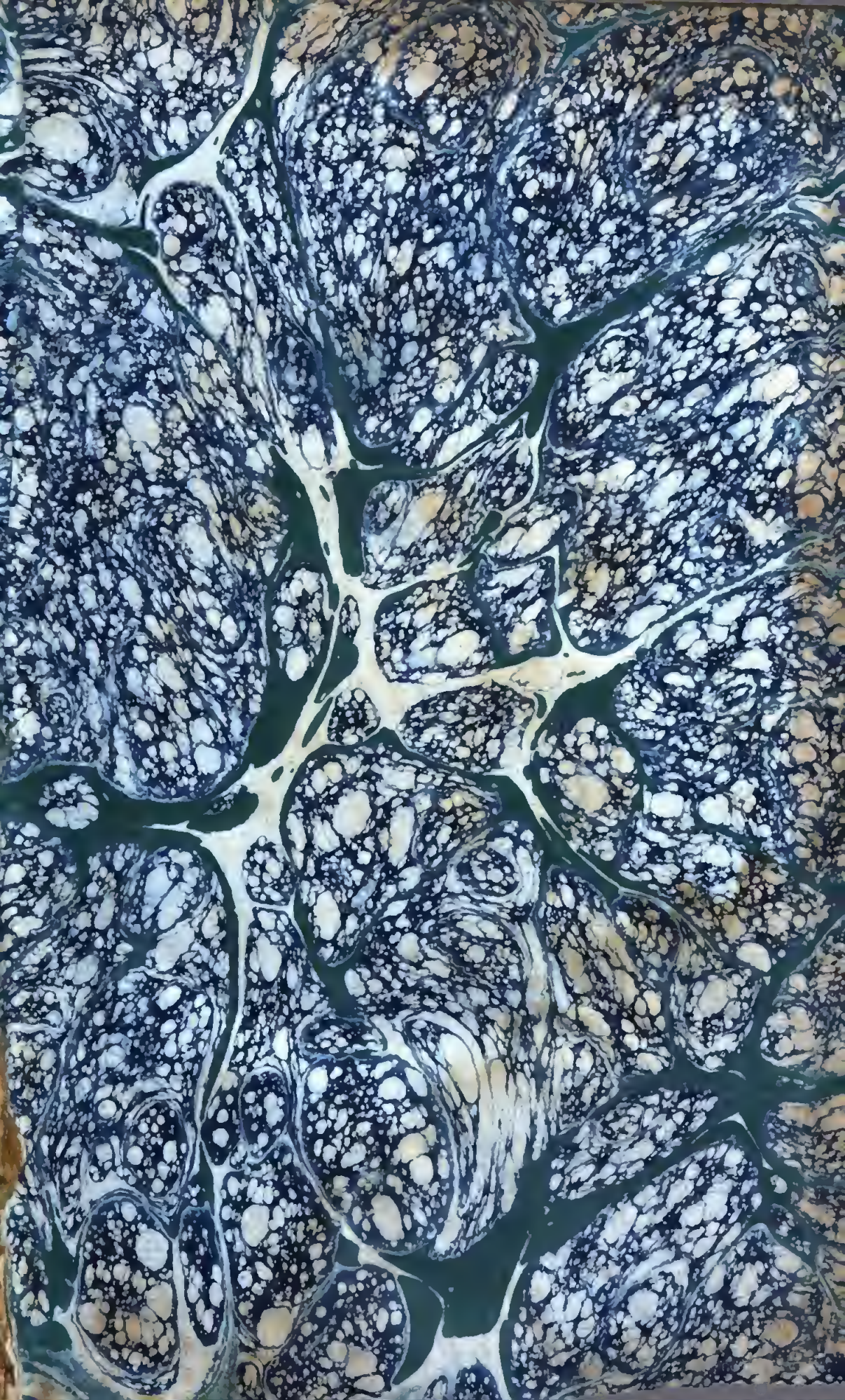


3324
9093

Delph. VI. VII - 2

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
MARLBOROUGH.

5a/211

HISTOIRE

DE

JEAN CHURCHILL,

DUC

DE MARLBOROUGH,

PRINCE DU SAINT EMPIRE ROMAIN ET DE MINDELHEIM, CAPITAINE GÉNÉRAL DES TROUPES ANGLOISES SOUS LA REINE ANNE, GRAND-MAÎTRE DE L'ARTILLERIE, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE DES ALLIÉS, &c. &c.

Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ
Dignè scripserit ! HOR. *lib. 1, od. 6.*

TOME SECOND.

FONDO PALATINA

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

NAPOLI

HISTOIRE

DU

DUC DE MARLBOROUGH.

La journée d'Hochstett glaça d'épouvante le parti des deux couronnes. Dès-lors le nom de Marlborough fut, pour ainsi dire, une puissance qui entra dans la confédération, et qui la soutint par une terreur dont le cours d'un siècle n'a pu effacer les traces profondes. En effet, que ne devoit-on pas craindre d'un guerrier dont le bras venoit de foudroyer ou de mettre aux fers tant de légions valeureuses, et qui, sur le champ de bataille, avoit déployé, dans tous ses mouvemens, un caractère à-la-fois plein de sagesse, d'audace et de grandeur ! Avec quelle prudence il contint l'ardeur de ses troupes, poussant peu à peu les François, les laissant s'épuiser en vains efforts, et les amusant par des escarmouches simulées du côté de Blenheim, où ils étoient les plus forts ! mais aussi avec quelle vigueur ne les attaqua-t-il pas du côté où ils étoient les plus foibles, les enchaînant vers

1704. Depuis la journée d'Hochstett le nom de Marlborough imprima une grande terreur.

Sa conduite admirable pendant la bataille.

1704. Oberklau, où il ne pouvoit les forcer, paralysant leur infanterie, coupant leur armée, et mettant à profit toutes les fautes de leurs chefs ! Le hasard, il faut en convenir, n'eut aucune part à sa gloire.

Mot remarquable. On raconte que pendant l'action un officier général se retiroit en désordre avec sa cavalerie, après une attaque infructueuse, et que le duc, le voyant, alla à lui : *Vous êtes tombé*, lui dit-il, *dans une grande méprise ; l'ennemi est de ce côté-là ; vous n'avez rien à faire de ce côté-ci.* Cet officier, retournant à la charge, repoussa ceux qui l'avoient mis en déroute.

Tous les généraux et toutes les troupes des confédérés se comportèrent d'une manière digne des plus grands éloges, et chaque nation y déploya le caractère qui lui étoit propre. Les Anglois y montrèrent leur froide intrépidité, et leur acharnement au milieu du carnage ; les Danois et les Prussiens, la fermeté qui leur est naturelle ; et ce fut à ceux-ci que le prince Eugène dut le rétablissement de l'ordre dans son armée (1). La cavalerie

Bravoure des alliés.

(1) Dans sa lettre au roi de Prusse, datée du 16 août, il dit que les troupes de S. M. ont arrêté pendant plusieurs heures l'effort de l'ennemi, qui, sur-tout moyennant le secours de l'infanterie prussienne, a été mis à la fin dans une telle confusion, qu'il a été obligé de prendre la fuite et d'abandonner le champ de bataille. Dans la même lettre il fait le plus grand éloge de la valeur du prince d'Anhalt.

allemande, et particulièrement les dragons de Bothmar, se distinguèrent au centre. 1704.

Mais les vaincus partagèrent avec les vainqueurs la gloire du courage : ils combattirent avec la plus grande valeur; et si leurs généraux eussent montré autant de prévoyance, il y a lieu de croire que le succès eût été au moins indécis. L'électeur soutint sa réputation de bravoure, et il fut assez bien secondé par M. de Marsin, à qui l'on reproche, mal à-propos sans doute, d'avoir refusé le secours demandé par Tallard. La première faute des maréchaux françois fut de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, tandis qu'il ne falloit que de la patience pour être maître de toute l'Allemagne entre le Mein et le Danube. Bravoure des vaincus.

Quoique les alliés eussent un pont sur ce dernier, ils ne pouvoient s'établir dans la Bavière sans pénétrer plus avant dans le pays, et sans s'éloigner de leurs vivres, qu'ils tiroient de Nuremberg et de Nordlingen : on eût trouvé les moyens de rendre leurs convois difficiles, et même impossibles; ils devoient craindre que Villeroi ne cherchât à faire oublier ses fautes par l'entreprise dont j'ai parlé (1), et qui pouvoit les mettre dans un cruel embarras. Il ne falloit donc que temporiser. Remarques sur quelques circonstances, et sur les causes de l'événement.

(1) Voyez *tome I.er, p. 342 et suiv.*

1704. Ce fut sur-tout la raison des subsistances qui engagea les alliés à se porter en avant, pour reconnoître de près les armées françoise et bavaroise, et pour chercher l'occasion de les combattre: postés sur l'autre rive de l'Hazelbroeck ou du Nebelbach (1), ils couvroient leur front par ce ruisseau rempli de joncs ou d'osiers, et par des haies qui empêchoient de voir leurs manœuvres; ils cachèrent aisément tout ce qu'ils firent à leur gauche et devant leur centre, aux yeux de Tallard, qui ne s'en aperçut pas faute d'éclaireurs et d'attention : d'ailleurs un corps d'infanterie jeté à leur droite dans le bois déroba assez long-temps la connoissance de ce qui se passoit de ce côté.

J'ai déjà remarqué que le maréchal s'aveugla au point de croire que les mouvemens des alliés n'avoient d'autre objet que de couvrir leur marche sur Nordlingen, pour s'approcher de leurs convois : il ne faut plus s'étonner que les dispositions des François aient été mauvaises. Leur aile droite, trop éloignée du ruisseau, ne pouvoit pas en empêcher le passage : la plus grande partie de l'infanterie étoit à Blenheim et à Oberklau; il n'y avoit presque que de la cavalerie dans la plaine. Les confédérés firent passer facilement le ruisseau

(1) Aussi appelé *Lusingen* ou *Lutingen*.

à toute leur infanterie, qui, en s'avançant, ouvrit le passage à la cavalerie, et lui permit de se former en arrière. Ne voyant presque point d'infanterie en bataille devant eux, ils jugèrent que nos escadrons, qui étoient entre les deux villages, ne pourroient pas soutenir le feu de leur infanterie protégée de deux lignes de leur cavalerie. En effet, la première ligne de la nôtre ayant été une fois mise en désordre et renversée sur la seconde, il nous fallut abandonner les bataillons placés dans les villages, vu que l'ennemi s'avança avec tout son front dans l'intervalle, et mit ainsi notre infanterie qui étoit dans les villages, derrière les lignes d'infanterie qui étoient dans la plaine. Par ce mouvement, nos deux corps d'armée durent se trouver entièrement séparés, parce que la gauche du grand front de la cavalerie de Tallard se replia enfin sur sa droite. 1704.

M. de Feuquières auroit desiré que M. de Marsin, au lieu de se retirer, se fût replié sur la droite (1), pour donner à la cavalerie de Tallard Critique mal fondée de M. de Feuquières.

(1) Voici comment il s'exprime: « Il ne songea qu'à faire » sa retraite à Ulm, et abandonna son champ de bataille, sans » penser à un mouvement aisé à faire, qui étoit de se ployer » sur la droite, et de charger en flanc la cavalerie ennemie, qui » avoit passé en-deçà du village. Par cette charge, il retiroit » ou protégeoit l'infanterie qui étoit dans les villages, donnoit

1704. le moyen de reprendre un ordre de bataille : mais le premier de ces généraux n'apprit ce qui se passoit à l'aile du second, que lorsqu'il étoit impossible de venir à son secours, et il dut plutôt craindre d'être attaqué lui-même sur son flanc, qu'espérer de pouvoir prendre son ennemi de ce côté ; il ne lui resta d'autre ressource que la retraite, dans laquelle il fut même inquiété, quoi qu'en dise M. de Feuquières. Ce critique estimable, mais sévère, outre les fautes commises dans la disposition générale, en compte douze qui regardent la disposition particulière ou l'ordre de bataille.

Douze fautes commises dans la disposition particulière, suivant Feuquières.

La première, dit-il, est d'avoir coupé les deux armées, comme si elles avoient dû camper séparément.

La seconde, de les avoir mises en bataille dans l'ordre de leur campement, et seulement à la tête du camp.

» le temps à la cavalerie de l'armée de Tallard, qui avoit été » mise en désordre, de se remettre ensemble, et de reprendre » un ordre de bataille derrière ou sur les côtés de l'armée de » l'électeur, et de rétablir ainsi la bataille, ou même de la » gagner. » Ici M. de Feuquières censure pour avoir le plaisir de censurer : il ignore ou feint d'ignorer les circonstances qui nécessitèrent la retraite. D'ailleurs, l'infanterie qui étoit à Oberklau se protégeoit assez bien d'elle-même, puisqu'elle fut assez forte pour rejoindre les drapeaux de l'électeur. Quant à celle de Blenheim, très-éloignée et serrée de près, elle n'avoit d'autre ressource que de tenter de se faire jour à travers l'ennemi.

Celle-ci rentre à-peu-près dans la troisième, qui est de n'avoir pas choisi un champ de bataille assez proche du ruisseau, pour que l'ennemi ne pût pas le passer, et avoir du terrain pour se former entre le ruisseau et le front de notre ligne. 1704.

La quatrième est de n'avoir point ébranlé la droite et le centre pour marcher à l'ennemi, dès que l'on vit qu'il passoit le ruisseau et qu'il se formoit devant nous.

La cinquième est de n'avoir pas eu des postes d'infanterie le long du ruisseau, tant pour la sûreté du camp, que pour pouvoir être informé des mouvemens des alliés.

La sixième est d'avoir fait, des ailes droite et gauche de cavalerie des deux armées, le centre de la bataille, au lieu d'avoir eu un centre formidable d'infanterie.

Cette faute se confond un peu avec la septième, qui est d'avoir enfermé à Blenheim la plus grande et la meilleure partie de l'infanterie de Tallard.

La huitième est d'avoir placé des dragons tout-à-fait à la droite du Danube, au lieu d'y mettre de l'infanterie.

La neuvième, de n'avoir pas détaché, en arrivant dans le camp, un corps de cavalerie au-delà de la gauche des deux armées, pour être informé de la

1704. situation du camp de l'ennemi; ce qu'on ignora tellement, qu'on ne savoit pas même la jonction du prince Eugène.

La dixième est d'avoir laissé paisiblement l'ennemi se former en-deçà du ruisseau, pour attaquer notre grand centre de cavalerie, avec son infanterie sur deux lignes, soutenue de plusieurs lignes de cavalerie, sans avoir songé à changer notre ordre de bataille.

La onzième consiste en ce qu'après le désordre de notre grand centre de cavalerie, l'armée de l'électeur ne s'est pas serrée sur sa droite, pour charger en flanc l'ennemi qui avoit passé dans l'intervalle des villages; mais j'ai fait voir que cette mesure offroit plus de périls que d'avantages, à l'époque où l'électeur fut informé de ce qui se passoit à l'aile droite.

La douzième faute enfin fut en ce qu'après la prise de Tallard et le désordre du centre de cavalerie, pas un officier général ne songea à retirer l'infanterie du village de Blenheim. Ici M. de Feuquières oublie que Tallard ne fut pris qu'après avoir donné à M. de Maisoncelle l'ordre d'aller à Blenheim, pour en faire sortir les troupes; qu'ensuite le village fut investi, et qu'il n'étoit plus temps. Quoique cette critique porte à faux en quelques points, elle est généralement très-judicieuse,

et digne d'un homme qui a approfondi l'art de la guerre. On me pardonnera sans doute d'avoir interrompu le fil des événemens pour l'instruction de la classe de mes lecteurs à qui cet ouvrage est principalement destiné. 1704.

Le duc, qui se distinguoit par une attention pleine d'égards pour les vaincus, retint à souper deux généraux françois : ceux-ci ne cessèrent de parler des détails de la journée, quoique la modestie de Marlborough s'efforçât de détourner la conversation sur d'autres objets ; l'un d'eux dit, entre autres choses, qu'il y avoit eu un moment qui auroit décidé de la victoire en leur faveur, si les gendarmes avoient fait leur devoir. Tous ceux qui cherchoient à justifier le vaillant et malheureux Tallard, furent du même avis.

Les gendarmes accusés de n'avoir pas fait leur devoir.

Les gendarmes, instruits de ces propos, crurent devoir se justifier. Ce corps, vivement blessé d'une accusation qui ternissoit sa gloire, celle sur-tout qu'il avoit acquise à la bataille de Spire, adressa une apologie au ministre Chamillard : elle étoit fortement dirigée contre M. de Silly, principal accusateur, et écrite par un adjudant. On y parle de deux charges faites par les gendarmes en l'absence du maréchal de Tallard, qui étoit allé sur la gauche, et de palissades plantées par l'ennemi, qui s'en servoit comme de retranchemens. On y

Instruits des reproches qu'on leur fait, les gendarmes envoient leur apologie au ministre.

1704. inculpe indirectement le général prisonnier, qu'on n'accuse pas, y est-il dit, par discrétion et par respect pour le malheur. Si nous avions été capables de fuir, ajoutent-ils, comment aurions-nous perdu plus de cinquante officiers ! comment un grand nombre d'entre nous auroient-ils eu leurs chevaux tués sous eux ! Mais cette défense ne répond point aux reproches faits aux gendarmes, d'être restés dans une longue inaction à une époque décisive. Il faudroit avoir été témoin des faits pour juger.

Tallard très-sensible à son sort.

Tallard se montra extrêmement sensible à son sort (1); on dit même qu'il en eut l'esprit aliéné, et l'on en apporte pour preuve qu'il fit prier le duc de laisser sortir en paix les *pauvres gens* renfermés dans Blenheim, l'assurant que, dans ce cas, il donneroit l'ordre de ne pas tirer sur les confédérés. Lediard met dans la bouche de son héros

(1) Ce qui aggrava ses peines, sans doute, c'est qu'il sentoit bien qu'il alloit devenir la fable des armées françoises, qui, effectivement, en toute occasion, s'égayèrent à ses dépens, malgré la tristesse du sujet : la mousqueterie des quolibets, des épigrammes, fit long feu. L'année suivante, un détachement du duc de Vendôme, posté sur le Mincio, crioit aux Allemands qui bordoient l'autre rive : *Venez, nos amis, quand vous voudrez; mais nous vous prévenons que vous ne trouverez ici ni le général ni les hommes de la journée d'Hochstett.* Le prince Eugène, qui étoit présent, rit beaucoup de cette plaisanterie, dont le genre annonçoit le caractère du soldat françois, la valeur et la gaieté.

cette réponse : *Allez dire au maréchal qu'il n'a point d'ordre à donner du lieu où il est.* La proposition de Tallard eût été vraiment inouie ; il auroit été plus étrange encore que Marlborough se fût laissé fléchir, et qu'il eût consenti à voir échapper de ses mains le principal fruit de sa victoire. 1704.

Visite faite par le duc au maréchal prisonnier.

L'illustre prisonnier fut transporté, avec deux ou trois autres généraux, dans le carrosse de Marlborough, au quartier du prince de Hesse, où le général anglois alla lui faire visite le lendemain. *Je suis fâché,* dit le duc au maréchal, *qu'un si grand malheur soit arrivé à un guerrier pour qui j'ai la plus haute estime. Et moi,* répondit Tallard, *je vous félicite d'avoir vaincu les meilleures troupes de l'univers. Permettez-moi,* lui répliqua le duc, *de croire que les miennes sont les meilleures du monde, puisqu'elles ont vaincu celles que vous regardez comme telles.*

Consternation à la cour.

« L'étonnement et la consternation, dit Vol-
» taire, saisirent la cour de Versailles, accoutumée
» à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint
» au milieu des réjouissances pour la naissance
» d'un arrière-petit-fils de Louis. Personne n'osoit
» apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut
» que madame de Maintenon se chargeât de lui
» dire qu'il n'étoit plus invincible. »

Exagération de la perte des vaincus.

En effet, quelle épouvantable nouvelle ! chacun ne dut-il pas craindre de trouver l'un des siens

1704. sur la liste fatale ! Quelques lettres portoient la perte des vaincus à quarante mille hommes, y compris cinq mille qu'ils avoient perdus, disoit-on, dans leur retraite précipitée vers la Forêt Noire, soit par la désertion, soit par le massacre des traîneurs tombés sous le fer des hussards et des paysans. Quoique la catastrophe fût exagérée par la terreur, elle avoit fait assez de victimes pour que chaque famille dût concevoir les plus vives et les plus justes alarmes.

Après que le temps eut dissipé les fantômes de la première frayeur, le nombre des morts fut réduit à douze mille hommes, et celui des prisonniers à treize ou quatorze mille, parmi lesquels se trouvoient douze cents officiers (1).

Quincy étonne toujours par sa partialité. « Sans » les troupes que les alliés prirent à Blenheim, dit » ce guerrier historien, leur perte auroit excédé » la nôtre, et nous aurions été en état de nous

(1) Voltaire porte les prisonniers à quatorze mille, et les morts à douze mille. L'évaluation des derniers est exacte ; les listes publiées par le prince et par le duc n'évaluèrent pas le nombre des prisonniers à plus de dix mille hommes. Les vainqueurs ne sont guère dans l'usage d'atténuer leurs succès ; cependant il y avoit, selon toutes les apparences, au moins onze mille hommes effectifs renfermés dans Blenheim. Peut-être que les alliés n'avoient pas encore eu le temps d'être bien informés.

» soutenir en Bavière : nous n'eûmes que cinq » à six mille hommes tués, sept ou huit mille » blessés. Les ennemis en eurent bien davantage, » ayant perdu plus de deux mille hommes par » notre canon avant que les troupes en vinssent » aux mains : nous prîmes même beaucoup de » drapeaux et d'étendards. » Quoique l'écrivain se fût trouvé à l'action, où même il avoit reçu une blessure, son calcul est suspect, et l'on convient assez généralement de douze mille François ou Bavarois morts sur le champ de bataille; ce qui fait présumer un bien grand nombre de blessés. 1704.

Le comte de Verrue, général de cavalerie, fut tué. MM. de Busca et de Clérambault se noyèrent dans le Danube. MM. de Blainville et de Surlauben, lieutenans généraux, moururent de leurs blessures, ainsi que M. de Gassion, capitaine de gendarmerie, et M. le comte de la Baume, fils de M. de Tallard. M. de Salsfield, lieutenant général bavarois, M. de Vertilly, maréchal-de-camp, M. d'Ormoy, major de la gendarmerie, M. de Marillac, perdirent la vie, comme MM. du Perrier, Portail, de Clers, de Saint-Vallery, de Chavannes, d'Estampes, de Maisoncelle, de Broc, &c. En un mot, toute la noblesse de France eut à pleurer ou un parent ou un ami. Le calcul le plus modéré de la perte des François, la porte à

Principaux officiers tués.

Estimation très-modérée de la perte.

1704. vingt-huit mille hommes ; savoir, quinze mille tués ou blessés sur le champ de bataille ou noyés dans le Danube, dix mille prisonniers, et trois mille déserteurs ou égarés, soit dans l'action, soit dans la retraite. Les gazettes de Paris ont atténué ce déplorable revers ; mais ce n'est pas dans des écrits de la sorte qu'il faut aller chercher la vérité.

Prisonniers de marque. Entre les prisonniers, les principaux furent le maréchal de Tallard, les marquis de Montpéroux, de Marivaux, de Blanzac ou Blansac, de Valsené, de la Vallière et de Sillery ; MM. de Brizay de Dénonville et d'Amigey ; le chevalier de Croissi ; MM. de Saint-Second, de Signey, de Montfort, de Joly ; le marquis de Seppeville, M. de la Massilière ; le marquis de Sassenage, aide-de-camp et gendre du maréchal ; le marquis de Saint-Pouange, le chevalier de Ligondez, le marquis de Nonant, les comtes de Tavannes et de Schack, M. de Saubeuf, le comte de Lionne ; les marquis de Lassy, de Vassé, d'Aurival, d'Auvet ; MM. de Caraman et de Tuissac. Outre les officiers généraux, il y avoit onze brigadiers, neuf colonels, et plus de onze cents autres officiers, en y comprenant ceux qui furent pris le lendemain à Hochstett et dans les châteaux voisins.

C'étoit là le plus noble butin des alliés ; ils en recueillirent un autre qui n'étoit pas sans importance.

Suivant Lediard, ils prirent cent pièces de canon, grandes et petites (1), vingt-quatre mortiers, cent vingt-neuf drapeaux, cent soixante-onze étendards, dix-sept paires de timbales, trois mille six cents tentes, trente-quatre voitures remplies des femmes des officiers françois, trois cents mulets chargés, deux ponts de bateaux, quinze pontons, trente-deux barils d'argent, dont vingt-quatre grands et huit petits. L'historien du prince Eugène ajoute cinq mille quatre cents chariots, et ne parle que de cent vingt-neuf drapeaux et quinze étendards; il porte le nombre des mulets pris à trois cent trente-quatre. Marlborough pouvoit écrire à la duchesse son épouse, presque dans le style de Jean Sobieski, maître du camp des Turcs devant Vienne et des richesses du grand visir. Ce prince marquoit à la reine de Pologne : « Vous ne me » direz point, à mon retour, ce que disent les » femmes tartares à leurs maris, lorsqu'elles les » voient revenir de l'armée sans butin : *Tu n'es* » *pas un homme, puisque tu reviens les mains vides.* 1704.

(1) Quincy, d'accord avec l'historien du prince Eugène, ne convient que de quarante pièces, toutes de quatre, vingt-une de l'armée de Tallard et dix-neuf de celle de Marsin; il prétend que les alliés eurent plus de douze mille hommes tués. Quant aux drapeaux ou étendards, la médaille frappée à Londres ne fait mention que de cent soixante-trois.

1704. » Kara Mustapha m'a fait son légataire universel. » Le duc pouvoit dire : *Le maréchal de Tallard m'a tout légué, jusqu'à sa personne.*

Perte des alliés. S'il faut en croire les vainqueurs, qui, suivant la coutume, atténuent sans doute leurs pertes comme ils exagèrent leurs avantages, ce succès ne leur coûta que quatre mille quatre cent quatre-vingt-cinq hommes tués, sept mille cinq cent vingt-cinq blessés, et deux cent soixante-treize égarés ou faits prisonniers (1). Ils perdirent peu d'hommes de marque. Les plus distingués furent le prince de Holstein-Beck et le brigadier Row, qui moururent de leurs blessures : Philippe Dormer, lieutenant-colonel des gardes angloises, le major Frédéric Cornwallis, les lieutenans-colonels Dallyel et Featherstonehagh, le major Creed, le colonel John White, le lord Forbes, capitaine, le major Chenevix, furent tués dans l'action. Le lord North-et-Grey perdit le bras droit ; le lord Mordaunt eut le bras gauche fracassé. Le colonel Hamilton, les lieutenans-colonels Peyton et Briston, les majors Granville, George Morgan, Armstrong et Hetley, furent du nombre des blessés.

(1) Suivant un historien d'Eugène *(t. II)*, les alliés perdirent trente mille hommes. Cette évaluation est une véritable extravagance.

Le

Le duc de Marlborough avoit écrit un billet à la duchesse son épouse avant la fin de l'action; mais ce n'étoit qu'un premier avis, sans aucun détail : il eut le bonheur de pouvoir annoncer des succès plus grands encore. On va voir que l'homme qui exécute de grandes choses, les exprime avec simplicité, et que le général riche de sa propre gloire ne balance pas à la reverser sur ses coopérateurs. 1704.

Voici la lettre que le duc adressa, du champ de bataille, à M. Harley, secrétaire d'état à Londres:

MONSIEUR,

« JE vous rendis compte, dimanche, de la situation de notre armée : alors nous nous attendions » que l'ennemi passeroit le Danube à Lawingen, » pour attaquer le prince Eugène, qui nous envoya » un exprès à onze heures du soir, pour apporter » la nouvelle de ce passage et pour demander un » renfort; sur quoi je commandai à mon frère » Churchill de s'avancer avec vingt bataillons, » et à trois heures toute l'armée se mit en marche. » Pour faire même plus de diligence, je donnai » ordre aux troupes de passer le Danube pour » suivre les vingt bataillons; et moi-même, avec » la plus grande partie de la cavalerie et de l'infanterie de la première ligne, je passai le Leck

Lettre du duc au secrétaire d'état.

1704 » à Rain, et le Danube à Donauwert : ainsi nous
» joignîmes le prince pendant la nuit, avec le
» projet de nous avancer jusqu'à Hochstett et d'y
» camper. Dans cette vue, nous nous mîmes en
» route le mardi de grand matin, pour aller à la
» découverte du terrain ; mais nous trouvâmes que
» l'ennemi en avoit déjà pris possession : nous
» résolûmes de l'attaquer ; et pour cela, hier,
» entre les trois et quatre heures du matin,
» nous marchâmes du camp que nous avions à
» Munster, laissant toutes nos tentes sur pied.
» Vers les six heures, nous vînmes en présence
» de l'ennemi, qui, selon que nous nous en aper-
» çûmes, n'attendoit pas une visite de si bon
» matin : on commença à se canonner entre huit
» et neuf heures. Les ennemis se partagèrent en
» deux corps, l'électeur occupant la gauche avec
» M. de Marsin, et M. de Tallard tenant la droite :
» ils avoient devant eux deux petits ruisseaux,
» outre un marais que nous fûmes obligés de
» passer à leur vue, et le prince Eugène fut con-
» traint de faire un grand circuit pour s'en appro-
» cher ; de sorte qu'il étoit une heure après midi
» avant qu'on livrât le combat. L'action continua
» avec beaucoup de vigueur jusqu'au soleil couché,
» temps auquel les ennemis furent forcés à se reti-
» rer ; et, avec l'aide de Dieu, nous remportâmes

» une victoire complète. Nous avons taillé en » pièces un grand nombre de leurs troupes, tant » dans l'action que dans la retraite, sans compter » plus de trente escadrons françois poursuivis » jusque dans le Danube, où nous en avons vu » périr une grande partie (1). M. de Tallard et » plusieurs de ses officiers généraux ont été » faits prisonniers en même temps : j'obligeai » aussi vingt-six bataillons et douze escadrons » de se rendre à discrétion ; ils étoient au village » de Blenheim, que l'ennemi avoit fortifié avec » des retranchemens, et où nous trouvâmes plus » de résistance. Nous avons pris toutes leurs tentes » encore dressées, avec leurs canons et leurs mu- » nitions, de même qu'un grand nombre d'éten- » dards, de timbales et de drapeaux, qu'on en- » leva pendant la bataille ; de sorte qu'on peut » compter que la plus grande partie de l'armée de » M. de Tallard a été prise ou détruite. 1704.

» La bravoure que nos troupes ont fait paroître » dans cette occasion est inexprimable ; les gé- » néraux, les officiers et les soldats ont fait leur » devoir avec un courage et une résolution extraor-

(1) Ici, il ne parle pas comme témoin, mais sur des relations infidèles. Il dit *nous avons vu*, comme il dit *nous avons taillé en pièces ;* et en cela il ne rend que les faits de son armée, qui effectivement avoit vu, mais qui n'avoit pas bien compté.

1704. » dinaires. L'électeur et M. de Marsin étoient postés » si avantageusement, que toutes les tentatives » du prince Eugène n'eurent d'effet qu'à la troi- » sième attaque ; elle eut lieu vers les sept heures » du soir, et on fit un grand carnage : mais étant » près d'un bois, un bon nombre de Bavarois s'y » sauvèrent ; et le reste de cette armée ayant fait » sa retraite du côté de Lawingen, il crut les » troupes trop fatiguées et la nuit trop avancée » pour poursuivre plus loin les fuyards. Je ne » saurois assez louer la conduite de ce prince. » Vous vous informerez et me donnerez connois- » sance de ce que sa Majesté aura ordonné au » sujet de M. de Tallard et des autres officiers » généraux ; comme aussi de quelle manière elle » veut qu'on dispose de près de douze cents offi- » ciers et d'environ huit ou neuf mille simples » soldats, qui, ayant été tous faits prisonniers par » les troupes de sa Majesté, sont entièrement à sa » disposition. Je serai aussi bien aise de connoître » les ordres de la reine relativement à l'envoi des » étendards et des drapeaux. Je n'en sais pas en- » core le nombre avec exactitude, mais je pense » qu'ils montent à cent (1) ; ce qui est sans exemple » depuis bien des années, &c. »

(1) Il n'étoit pas bien informé, car on en prit au moins cent soixante-trois.

La lettre du duc aux États-généraux contient les mêmes détails, et nous nous abstenons de la rapporter ici. De son côté, le général Hompesch leur en adressa une dans laquelle il fait le plus grand éloge de la prudence, du courage et de la présence d'esprit du duc de Marlborough. 1704.

La réponse de leurs hautes puissances étoit à-peu-près conçue en ces termes :

Réponse des États-généraux.

« Le colonel Panton nous a apporté l'agréable » nouvelle de la victoire que votre Excellence a » remportée dans la journée du 13, veille du jour » où elle a bien voulu nous en faire part. Les suc- » cès qu'elle avoit obtenus à Schellenberg, nous » avoient fait concevoir les plus heureuses espé- » rances; mais nous n'aurions jamais osé nous » flatter d'un triomphe aussi éclatant que celui » qui vient de couronner les armes des alliés, et » de mettre le comble à votre gloire. Votre nom, » inscrit désormais dans les fastes de l'immortalité, » ne vous laisse rien à envier aux plus grands » capitaines des siècles passés, et votre mémoire » vivra dans tous les siècles à venir.

» Nous félicitons bien sincèrement votre Excel- » lence, en nous félicitant nous-mêmes, des avan- » tages que la cause commune retirera de cette » action à jamais mémorable : elle fera voir aux

1704. » François que leurs troupes ne sont pas invin-
» cibles ; le roi y reconnoîtra un revers tel qu'il
» n'en a point éprouvé dans tout le cours de son
» règne. Nous rendons grâces à Dieu du succès
» dont il a béni vos entreprises, le priant de faire
» prospérer de plus en plus vos généreux desseins,
» et vous assurant qu'on ne peut être avec une
» plus véritable estime et plus de sincérité que
» nous, &c. »

Leurs hautes puissances adressèrent à la reine Anne une lettre non moins honorable pour le duc.

Le maréchal de Marsin en écrivit une à Louis XIV; elle est d'accord avec les récits précédens.

Partage des prisonniers.

Le prince Eugène et le duc de Marlborough partagèrent entre eux le butin et les prisonniers. Le premier eut pour sa part cent cinquante-huit capitaines et autant de lieutenans d'infanterie, trois mille sept cent cinquante-trois soldats, cent un sous-lieutenans, cent soixante-quinze cavaliers, soixante-seize officiers de dragons et cinq cent quatre-vingt-neuf dragons ; le second eut pour la sienne, le maréchal, cent quinze capitaines, cent dix-neuf lieutenans, quatre-vingt-trois sous-lieutenans, trois mille sept cent vingt-neuf soldats, cent soixante-quinze cavaliers, soixante officiers de

dragons, cinq cent soixante-onze dragons (1). Ainsi le prince, qui avoit eu le moins de part au succès, fut le mieux partagé : mais Tallard, qui se trouvoit dans le lot de Marlborough, servit, dans la balance, de contre-poids au nombre. Au reste, il convenoit que celui-ci fît les honneurs d'un bien qui sembloit lui appartenir : tout lui commandoit les plus grands égards pour un collègue qui, ne lui étant pas inférieur en mérite, ne devoit pas lui être inférieur en trophées. 1704.

Belle réponse d'un soldat françois prisonnier au duc de Marlborough.

Parmi les soldats prisonniers, le duc en reconnut un dont il avoit remarqué et admiré la bravoure pendant l'action. *Votre maître*, lui dit-il, *seroit invincible, s'il avoit beaucoup de soldats comme vous. Mon roi*, répondit modestement le prisonnier, *ne manque pas d'hommes comme moi ; mais il manque de généraux comme vous.*

Hommages rendus à Marlborough par les plus célèbres poëtes de la Grande-Bretagne.

La muse des poëtes les plus célèbres de la Grande-Bretagne s'empressa d'embellir de quelques fleurons la couronne du vainqueur. Addison se distingua entre tous dans son poëme intitulé *the Campaign*. La gloire de cette journée n'embrasa

Poëme de Jean Philips.

(1) En tout neuf mille huit cent soixante-trois hommes. Eugène en avoit cinq mille dix pour sa part. Il y avoit certainement plus de prisonniers : sans doute que plusieurs moururent de leurs blessures, et que d'autres vinrent à bout de s'échapper.

1704. pas moins la verve de Jean Philips (1), poëte vraiment peintre, qui se fût placé au premier rang, s'il n'eût pas été moissonné dans la fleur de son âge. Son poëme sur la bataille d'Hochstett, plein de défauts et de beautés, renferme des descriptions pompeuses, des pensées fortes, des images terribles, et sur-tout des comparaisons brillantes. L'histoire ne dédaigne pas de conserver le souvenir des fêtes données à l'occasion des grandes victoires : l'harmonie, le feu, l'éclat d'un beau poëme, valent bien des concerts, des illuminations, des feux d'artifice. Les honneurs décernés par le génie à un héros sont la plus noble partie de son triomphe.

Médailles. Le burin de la gravure se réunit au pinceau de la poésie, pour célébrer la victoire de Marlborough : on frappa trois médailles (2), l'une à Londres, et les deux autres en Hollande; celles-ci sur-tout, qui associent Eugène au triomphe, ne répondent point à l'importance de l'événement.

(1) On a de lui trois poëmes, *Pomone*, *la Bataille d'Hochstett*, et *le précieux Schelling*, traduits en françois par l'abbé Yart, de l'académie de Rouen. Lord chancelier Simon Harcourt a élevé à ce poëte un mausolée à Westminster, auprès de Chaucer.

(2) *Voyez*, à la fin de l'ouvrage, dans l'Histoire numismatique, les n.os 5, 6 et 7.

Les distiques des médailles hollandoises honorent peu la verve qui les a enfantés : depuis long-temps ces deux grands capitaines seroient tombés dans l'oubli, s'ils n'avoient pas laissé dans leurs actions des monumens plus durables et plus dignes de la postérité. 1704.

Ce qu'on doit penser de la fameuse pyramide.

Une pyramide fameuse, dont tout le monde parle, et que personne n'a vue, a été érigée, dit-on, sur le champ de bataille, à la gloire des vainqueurs et à la honte des vaincus. « On a dit » et on a écrit, dit Voltaire, et toutes les histoires » ont répété, que l'empereur fit ériger, dans les » plaines de Blenheim, un monument de cette » défaite, avec une inscription flétrissante pour » le roi de France : mais ce monument n'exista » jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait » érigé un au duc de Marlborough. La reine et le » parlement lui ont fait bâtir, dans sa principale » terre, un palais immense, qui porte le nom de » *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans » les tableaux et sur les tapisseries (1). »

(1) L'auteur du Siècle de Louis XIV a, dans une de ses éditions, appuyé son sentiment de la note suivante : . . . . .

« Reboulet assure que l'empereur Léopold fit ériger cette » pyramide ; on le crut en effet en France : le maréchal de » Villars, en 1707, envoya cinquante maîtres pour la détruire ; » on ne trouva rien. Le continuateur de Thoyras, qui n'a écrit

1704. C'est une chose bien étrange, que l'existence d'un monument soit devenue un problème. Les auteurs de la Vie d'Eugène, soit en allemand, soit en françois, ne révoquent point en doute la construction de la pyramide. L'écrivain qui, dans notre langue, a publié l'histoire de ce prince (en 5 vol. *in-12*), dit que l'électeur de Bavière la fit abattre lorsqu'il eut été rétabli dans ses États; mais Villars, dans les Mémoires qu'il a laissés, nous apprend qu'elle n'existoit pas même en 1707. On lit (*t. I.er, p. 428*, de sa Vie): « Comme le bruit s'étoit ré-» pandu, et qu'on avoit même lu dans les gazettes » de Hollande, qu'après la seconde bataille d'Hoch-» stett les ennemis avoient fait élever une pyramide » avec des inscriptions à la honte des François, je » ne voulus point laisser subsister ce monument » de déshonneur, et mes détachemens avoient » ordre de le chercher et de le détruire : mais ils » ne trouvèrent rien qui ait pu donner lieu aux » bruits publics ni aux nouvelles de Hollande. »

» que d'après les journaux de la Haye, suppose cette ins-» cription, et propose même de la changer en faveur des » Anglois; elle fut en effet imaginée par des *François réfugiés* » *oisifs*. Il étoit très-commun alors, et il l'est encore aujour-» d'hui, de donner des imaginations ou des contes populaires » pour des vérités certaines. Autrefois les mémoires manquoient » à l'histoire; aujourd'hui la multiplicité des mémoires lui nuit. » Le vrai est noyé dans un océan de brochures. »

Un témoignage si précis est sans réplique ; il détruit les rêves de tous les écrivains (1) qui assurent que c'étoit Léopold qui avoit fait élever la colonne : il est probable que cet empereur en avoit conçu le dessein, et que sa mort, arrivée au mois de mai 1705, ne lui laissa pas le temps de remplir ses vues. Quant à l'inscription consignée dans un grand nombre d'écrits, elle n'est point d'un réfugié oisif, comme le dit Voltaire : M. Stepney, bien connu par ses talens, et envoyé extraordinaire de la reine Anne à la cour de Vienne, en est regardé comme l'auteur par tous ceux qui ont eu avec lui des liaisons particulières. Il l'a composée sans doute à la demande de Léopold, qui, dans l'ivresse de sa joie, aura ordonné l'érection du monument, et qui vouloit ainsi faire éclater aux yeux de l'Europe sa reconnoissance envers les deux héros auxquels il devoit le plus

1704. L'inscription n'est point d'un réfugié oisif, comme le dit Voltaire, qui devoit se connoître mieux en *style de réfugié*.

(1) Le P. d'Avrigny lui-même, quoique assez bon critique, a cru à l'existence de la pyramide ; on y croyoit même dans toute la France. Voici les vers d'un Gascon à ce sujet :

Maugrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine pyramide d'Hochstett !
Ah ! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avoit fait dresser une pile,
Le pays ennemi seroit un jeu de quille.

1704. grand des succès, peut-être même la conservation de sa couronne.

Quoi qu'il en soit, l'inscription seule est un *monument plus durable que l'airain ;* elle est vraiment digne, et du prince de Savoie, et du duc de Marlborough, principal acteur dans cette grande journée, dont le souvenir durera autant que l'histoire. Je ne puis donc me dispenser de la faire connoître à mes lecteurs. La voici telle qu'elle est rapportée dans la Vie d'Eugène en langue allemande (1), *Partie II, p. 249 et suiv. :*

MONUMENTUM
æternæ memoriæ sacrum.
Anno MDCCIV, die XIII Augusti,
in hac regione
ingenti clade fusus est exercitus
Gallo-Bavarus
sub ductu
Emmanuelis Electoris
Comitumque de Tallard et Marsin,
quorum secundus in prælio captus,
cum XL præfectis belli primariis, IX C.
minoris ordinis,
et XII M. gregariis ;
præter deletos in campo XIV M.,
et IV M. in flumen præcipitatos.

(1) Intitulée : Des groſſen Feld-Herrns Eugenii, Hertzogs von Savoyen, und Kaiſerlichen General-Lieutenants Helden-Thaten ; anderer Theil.

1704.

Exercitui victori, cum immortali gloria,
imperavit (1),
hinc pro LEOPOLDO *Cæsare Franciscus*
EUGENIUS *à Sabaudia Princeps,*
illinc JOANNES *dux de* MARLBOROUGH,
Anglus,
qui,
sub auspiciis ANNÆ *Reginæ*
et fœderati Belgii ordinum,
strenuum militem
à Tamesi et Mosa ad Danubium eduxerat,
ut Germaniæ periclitanti succurreret;
quod,
junctis cum LUDOVICO *Marchione Badensi copiis,*
expugnato ad Donawerthum monte,
vallo et aggere munitissimo,
summâ cum fortitudine incepit,
et post,
sociatis interim armis cum EUGENIO *à Sabaudia*
Principe, decretorio
conflictu inter Blindheim et Hochstädt
pari constantiâ et felicitate perfecit.
Erat adversa acies,
et numero, et loci situ, superior;
neque alius ad victoriam patebat quàm per
paludes aditus.

(1) Les deux lignes suivantes, et le mot *illinc* qui commence la troisième, ne se trouvent pas dans l'inscription telle qu'elle est rapportée par les Anglois, et dans le Journal historique du règne de Louis XIV; il n'y est mention d'Eugène qu'à la ligne. *sociatis.*

1704.

Sciant fœderati duces
viam virtuti nullam esse inviam ;
discant proceres
conjurationem cum patriæ hostibus rarò esse
impunitam ;
et agnoscat tandem LUDOVICUS XIV
neminem ante obitum debere aut felicem
aut
magnum prædicari (1).

Remarques sur le dernier trait de l'inscription.

L'auteur de l'inscription a paru confondre deux idées qui sont très-différentes. Le bonheur dépend du hasard des événemens : la grandeur réelle, toujours indépendante de la prospérité, n'est point au pouvoir de la fortune, qui peut éprouver l'homme magnanime sans le dégrader. Si Louis XIV méritoit, avant le désastre d'Hochstett, le surnom

(1) Voici la traduction françoise, qui n'a ni ne peut avoir la force et la précision de l'original :

« Monument consacré à une éternelle mémoire. L'an » MDCCIV, le XIII d'août, ont été entièrement défaites, dans » ces champs, les armées de France et de Bavière, comman- » dées par Emmanuel électeur de Bavière et par les maré- » chaux de France de Tallard et de Marsin, dont le second » fut fait prisonnier, avec XL officiers généraux, IX C. de » moindre rang, et XII M. soldats, outre XIV M. restés sur le » champ de bataille, et IV M. précipités dans le fleuve. L'armée » victorieuse fut commandée avec une gloire immortelle, d'un » côté, pour l'empereur Léopold, par François-Eugène prince » de Savoie ; de l'autre, par Jean duc de Marlborough, An- » glois, qui, sous les auspices de la reine Anne et des États-

qui lui fut donné en 1680, il ne l'a point perdu avec la bataille. Caton eût été bien plus grand, s'il avoit eu le courage de survivre à la défaite de son parti. Louis IX, roi de France, et Charles I.er, roi d'Angleterre, ne furent jamais plus grands que lorsqu'ils parurent plus malheureux. *N'appelons personne heureux avant sa mort* (1), disoit Solon à Crésus, roi de Lydie, qui, attachant son bonheur à la possession de ses trésors, les étaloit avec complaisance aux yeux du philosophe : celui-ci ne 1704.

» généraux des Provinces-Unies, avoit amené des troupes » vaillantes de la Tamise et de la Meuse sur le Danube, au » secours de l'Allemagne en péril. Après s'être joint à Louis » margrave de Bade, commençant ses exploits avec beaucoup » de valeur ; il a forcé le mont merveilleusement fortifié, près » de Donauwert : ayant ensuite réuni ses armes à celles d'Eu- » gène prince de Savoie, il a mis fin à sa glorieuse entreprise » avec autant de constance que de bonheur, par une action » décisive, entre Blindheim et Hochstädt, contre des ennemis » supérieurs et en nombre et par l'avantage de leur position, » telle que l'on ne pouvoit arriver à la victoire que par des » marais. Que les généraux confédérés sachent donc qu'il n'y » a point d'obstacle insurmontable à la valeur ; que les princes » apprennent qu'une conspiration tramée avec les ennemis de » la patrie demeure rarement impunie ; que Louis XIV recon- » noisse enfin que personne, avant sa mort, ne doit s'attribuer » le titre d'heureux ou de grand. »

(1) ..... *Dicique beatus*
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

OVID. Metam. lib. III.

1704. croyoit point, comme M. Stepney, que les caprices du sort pussent renverser la véritable grandeur.

Quelqu'outrageante que fût l'inscription, les hommes sages la pardonnèrent à l'ivresse de la joie, au délire où la victoire d'Hochstett plongea l'empereur, l'Empire et tous les alliés. Elle ne circula pas sans éprouver quelques changemens; et ces variantes furent l'ouvrage des différens partis qui divisoient la grande alliance. Le continuateur de Thoyras accuse les Allemands d'ingratitude, et suppose qu'il n'est parlé dans l'inscription, ni du duc de Marlborough, ni de la valeur des troupes angloises. Cet écrivain, sans doute, n'en avoit sous les yeux qu'une copie infidèle; peut-être qu'en Hollande le parti contraire au duc vouloit le priver de la gloire de cette journée, comme il étoit parvenu à attribuer l'honneur du combat de Schellenberg au seul prince de Bade, qui n'y avoit eu que la moindre part. Mais l'esprit de faction cherche en vain à éteindre de son souffle le flambeau que porte dans ses mains la Muse de l'histoire; ses efforts ne servent qu'à le faire briller d'un plus grand éclat: le triomphe remporté sur la haine ou l'envie met un trophée de plus sur la tombe des grands hommes.

Erreur du continuateur de Thoyras sur l'inscription.

L'empereur ne put contenir les transports de sa joie, à la nouvelle de l'événement qui le délivroit

délivroit des plus grandes inquiétudes. Son premier soin fut de revêtir son libérateur du titre de prince de l'Empire. La lettre qu'il écrivit de sa main au duc de Marlborough à cette occasion, fut une des plus flatteuses récompenses du vainqueur. Elle étoit conçue en ces termes : 1704.

TRÈS-ILLUSTRE COUSIN ET TRÈS-CHER PRINCE,

« QU'IL m'est doux de pouvoir vous appeler » de ces noms ! J'ai cru devoir vous élever au » rang de prince de l'Empire, moins par égard » pour votre illustre et antique race, qu'en consi- » dération des services que vous m'avez rendus, » ainsi qu'à ma maison et au corps germanique. » En vous conférant ce titre, le premier de tous » en Allemagne, j'ai voulu faire connoître, par » un témoignage solennel, tout ce que je dois à » la sérénissime reine de la Grande-Bretagne, » pour le puissant secours qu'elle m'a envoyé sous » votre conduite, dans le pays d'Ausbourg et dans » la Bavière, au moment où la perfide alliance » des François et de l'électeur de Bavière exposoit » à une ruine totale mes propres affaires et celles » de l'Empire ; j'ai voulu en même temps vous » marquer à vous-même combien je vous suis » redevable des succès que vous avez obtenus par » une prudence et une valeur incomparables. Ce

Lettre de l'empereur Léopold, qui annonce au duc de Marlborough son élévation au rang de prince de l'Empire.

1704. » n'est pas la renommée seule qui publie vos » louanges ; tous les généraux de mon armée, » compagnons de vos travaux et de vos triomphes, » vous en attribuent principalement l'honneur, » ainsi qu'à la bravoure angloise, et à celle des » autres troupes qui ont combattu sous vos ordres : » et tel est l'éclat de la victoire d'Hochstett, que » les siècles passés n'en connoissent aucune rem- » portée sur les François, qui puisse entrer en » parallèle ; telle en est aussi l'importance, que » non-seulement elle rend nuls et impuissans les » pernicieux efforts de l'ennemi, mais encore » qu'elle raffermit la fortune chancelante de l'Al- » lemagne, ou plutôt de l'Europe entière ; nous » pouvons même espérer, à présent, qu'elle assu- » rera la liberté du monde chrétien, menacée par » la puissance françoise. Bien persuadé que vous » mettrez tout votre zèle à atteindre un but si » desirable, il ne me reste qu'à vous souhaiter » de nouveaux succès, et à vous assurer que je » suis prêt à vous donner, dans toutes les occa- » sions, les plus grands témoignages de ma re- » connoissance. »

De ma ville de Vienne, le 28 Août.

Cette lettre seule vaut une pyramide et une inscription. Elle étoit d'autant plus honorable,

qu'exempte de toute flatterie, elle rendoit justice au sauveur de l'Empire, de l'empereur et de la grande alliance. 1704.

L'importance du service rendu par le duc à Léopold méritoit bien cette faveur.

Pour apprécier le service rendu à Léopold par le nouveau prince, il faut se rappeler la position critique du monarque, menacé jusque dans sa capitale, froissé entre les mécontens qui ravageoient la basse Autriche, et les Bavarois, maîtres de Lintz dans la haute. Il ne manquoit aux rebelles que de l'artillerie pour prendre Vienne et toutes les places fortes de la Hongrie. Le roi de France n'auroit pas manqué, sans doute, de leur procurer tout ce qui leur étoit nécessaire, si le soin de sa propre sûreté ne l'eût contraint d'épuiser ses trésors pour réparer ses désastres. A cette époque, les forces de Léopold sur le Pô étoient réduites à une extrême foiblesse; les tristes débris de son armée s'étoient retirés dans le Trentin; et Victor-Amédée, serré de près par le duc de Vendôme, craignoit que tout son pays ne tombât au pouvoir des François : mais la victoire d'Hochstett mit un terme à tant de périls, et prépara tous les succès qui eurent lieu en Allemagne et en Italie. Ce fut, en quelque sorte, l'étoile de Marlborough qui changea de tous côtés la face des affaires; et Louis XIV eut bientôt à se plaindre autant de la fortune, qu'il avoit eu autrefois à se féliciter de ses faveurs.

1704. Suites de la victoire d'Hochstett.

Une journée si importante en elle-même devoit donc avoir d'autres suites que la délivrance de Léopold. Le champ de bataille, des canons, du bagage, quelques effets précieux, la conquête d'une ou de deux villes, ne furent pas les seuls fruits de la victoire; à la défaite des vaincus se joignit la perte d'un assez grand nombre de bonnes places et de plus de quatre-vingts lieues de pays : tout concourut à faire sortir de l'affreux revers des deux couronnes une chaîne de calamités.

14 août. Marche de l'électeur et du maréchal de Marsin, après leur retraite.

L'électeur et le maréchal de Marsin, forcés à la retraite, profitèrent de la nuit pour faire transporter leur bagage au-delà du Danube. Ils envoyèrent leur cavalerie par Goldenfingen (1) à Ulm. Le lendemain, avant le jour, l'infanterie passa le fleuve à Lawingen, où elle laissa mille hommes auxquels on commanda de brûler le pont à l'approche des alliés. En même temps les troupes bavaroises en garnison à Ausbourg et ailleurs reçurent l'ordre de venir joindre leur souverain à Ulm : ce prince s'y étoit rendu lui-même à la hâte, quoique les vainqueurs se vissent contraints de retarder leur marche de quelques jours. « Com-» ment peut-on être forcé, dit Villars dans sa » lettre au comte du Bourg, d'abandonner tant

(1) Ou Gundelfingen.

» d'états à l'empereur, la révolte de Hongrie » étant sur-tout dans sa force, et par conséquent » M. l'électeur toujours dans le cas de faire un » accommodement, moins avantageux, à la vé- » rité, qu'avant la bataille, mais moins fatal à la » cause commune? n'est-il pas toujours temps de » se dépouiller! faut-il tant se presser, quand il » est question de livrer ses villes, ses troupes, » ses arsenaux! et puis vingt mille hommes se » rendre sans tirer un coup de fusil! » (1) 1704.

Pendant la nuit du 13 au 14 août, l'armée victorieuse s'étoit tenue sous les armes en ordre de bataille, près du marais de Hochstett, sa gauche s'étendant vers le village de Sonderen, et sa droite entre Mörselingen et Nieder-Vemingen. Elle fit ensuite un petit mouvement, porta sa droite à Wittislingen, et sa gauche à Steinheim. Le duc jugea à propos d'y rester jusqu'au 19, afin de faire reposer ses troupes, et de donner à ceux qui n'étoient que légèrement blessés le temps de se rétablir. Le duc fait reposer ses troupes.

Il se présente ici naturellement une question: après une victoire aussi complète, qui jeta l'abattement et le désordre parmi les vaincus, pourquoi l'armée confédérée ne leur coupa-t-elle pas Pourquoi ne poursuit-il pas les vaincus?

(1) Ici Villars exagère presque de la moitié.

1704. la retraite ? pourquoi ne les cerna-t-elle pas dans un pays dont elle étoit entièrement la maîtresse ? Ceux qui font cette demande sont entièrement étrangers à l'art de la guerre. Une aile entière qui se retire en bon ordre, est-elle donc si facile à attaquer ? D'ailleurs les troupes des alliés étoient non-seulement fatiguées à l'excès, mais encore elles manquoient de provisions de toutes sortes : de plus, dix mille prisonniers, au moins, eussent rendu la poursuite dangereuse ; ils auroient pu trouver l'occasion de se mettre en liberté, et arracher ensuite les lauriers du front de leurs vainqueurs.

Le duc et le prince Eugène prirent le parti qui convenoit aux circonstances : ils marquèrent au prince de Bade qu'il ne falloit pas s'occuper plus long-temps du siége d'Ingolstadt ; qu'il valoit mieux réunir toutes leurs forces pour contraindre les François de quitter entièrement l'Allemagne ; qu'alors non-seulement la ville d'Ingolstadt, mais toute la Bavière, tomberoient d'elles-mêmes.

Ausbourg évacué par les François.

Cette opinion des deux généraux fut bientôt justifiée par l'exemple de la ville d'Ausbourg, qui, pouvant se défendre encore quelque temps, fut évacuée le 16 août par les François. Ceux-ci emmenèrent avec eux quatre otages pour répondre des deux mille malades et blessés qu'ils laissoient dans la ville. Les magistrats assemblés envoyèrent

quatre députés vers le duc de Marlborough pour demander sa protection. Il les accueillit avec bonté, et fit partir un détachement pour aller prendre possession de la place abandonnée. 1704.

Le lendemain, toute l'armée rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et fit une triple décharge de toute son artillerie, en signe de réjouissance. La nouvelle de l'événement avoit été portée en Angleterre par le colonel Pack et par le lord Tumbridge, qui tous deux avoient été les adjudans du duc le jour de la bataille. Dès le 20 août, M. Vryberg, envoyé extraordinaire des États-généraux, remit à la reine une lettre de félicitation de leurs hautes puissances. Sa Majesté fixa les actions de grâces au 7 septembre [18]. Elle se rendit à Saint-Paul au jour indiqué. Toutes les fenêtres furent ornées de tapis sur son passage; l'alégresse fut proportionnée à l'importance de la victoire : il n'y eut jamais d'illumination plus générale et plus magnifique. Le peuple de Londres fit éclater, dans cette occasion, un zèle ardent pour sa souveraine et pour son gouvernement. La même fête fut célébrée dans toute l'étendue de la domination britannique. Les trois royaumes ne purent se défendre d'un sentiment d'orgueil en apprenant un succès qui alloit porter la gloire de leurs armes jusqu'aux extrémités du monde.

Actions de grâces de l'armée victorieuse.

Grande joie à Londres.

1704. Le 19, l'armée se mit en marche de Steinheim;
Marche des alliés. portant sa droite à Puntz et sa gauche à Goldenfingen : elle arriva le 20 à Ober-Elchingen, et, le jour suivant, à Söffelingen (1), près d'Ulm.
L'électeur quitte Ulm, où il pouvoit se soutenir aidé de Villeroi. L'électeur, ne se croyant pas en sûreté dans cette place, l'avoit quittée en y laissant quatre bataillons françois et cinq bavarois (2). Il avoit en cela commis une grande faute : Ulm, par sa situation, lui offroit une retraite, où, à l'aide de Villeroi, qui l'eût rejoint, il pouvoit se soutenir le reste de la campagne ; il ne lui eût pas été difficile de demeurer autour de cette ville avec son armée, qui s'étoit retirée en bon ordre, et qui auroit rassemblé les débris de celle de Tallard. Mais la terreur, en lui ôtant la présence d'esprit, lui enleva jusqu'à la dernière de ses ressources : par une foiblesse déplorable, il livra son pays à la maison d'Autriche, qui, quelques jours auparavant, trembloit pour elle-même.

Arrivé près d'Ulm, mylord duc écrivit aux États-généraux, pour les informer « qu'il avoit » envoyé M. de Tallard, avec les autres officiers » de marque, à Francfort et à Hanau ; que les » autres prisonniers avoient été répartis dans les

(1) Ou Sefelingen ou Selfingen.

(2) Quelques-uns disent six bataillons françois et dix bavarois.

» places voisines ; que trois mille d'entre eux s'é- 1704.
» toient enrôlés dans l'armée confédérée ; qu'en
» trois jours de marche il étoit arrivé à une demi-
» lieue d'Ulm, pour serrer de près cette place ;
» qu'il attendoit le prince de Bade, qui ce jour-
» là avoit passé le Danube, et qu'après une con-
» férence avec ce général il s'avanceroit avec son
» armée vers le Rhin. »

Le jour où le duc arriva à Söffelingen, il reçut un député de Memmingen qui venoit implorer son appui, et lui apprendre que l'électrice, avec cinq de ses enfans, avoit passé par cette ville sous l'escorte de quelques escadrons : elle s'étoit proposé, mais en vain, d'aller rejoindre l'électeur, qui étoit aux environs de Dutlingen. Toute communication se trouvant coupée entre ce prince et son électorat, il envoya un trompette au duc, pour le prier de faire parvenir une lettre à la princesse son épouse, qui, forcée de retourner sur ses pas, étoit alors à Munich.

Villeroi favorise la retraite de l'électeur.

Villeroi s'étoit porté en avant, à une certaine distance d'Husingen (1), pour favoriser la retraite de l'électeur ; la maison du roi fut à la rencontre de ce souverain fugitif, jusque dans les défilés, avec toute la cavalerie. *Les choses*, dit-il en embrassant

Paroles remarquables de ce prince.

(1) Quelques-uns écrivent *Huffingen*.

1704. le maréchal, *ont tourné autrement que nous ne pensions; mais la crise, toute violente qu'elle est, n'apporte aucun changement dans mon cœur. Je me sens toujours le même dévouement pour le roi; je viens de lui sacrifier mes états et ma famille, et, s'il le faut, je lui sacrifierai ma vie.* « Exemple rare, » dit l'historien d'Eugène, parmi les princes, qui » ne se piquent de constance dans le parti qu'ils » embrassent, qu'autant qu'ils y trouvent leur » compte. » Ces sentimens étoient bien dignes de Maximilien-Emmanuel, qui pourtant auroit eu moins de sacrifices à faire, s'il eût été moins troublé par la frayeur. Sa retraite ressembloit à une fuite; il s'étoit avancé à grandes journées vers la Forêt Noire, perdant une partie de ses troupes par la désertion, par la fatigue, et par le fer des hussards qui, envoyés à sa poursuite, lui firent même un assez grand nombre de prisonniers: tels furent les fruits amers de son inconcevable découragement.

Le prince de Bade se rend à l'armée.

Le 24 d'août le prince de Bade étoit avec son armée à Lawingen, d'où il se rendit à Söffelingen pour conférer avec le duc et avec Eugène. Le 25 ces trois généraux eurent une longue conférence, où ils concertèrent les opérations ultérieures de la campagne: il y fut arrêté que puisque les ennemis marchoient vers le Rhin, les confédérés

Résolution prise de marcher vers le Rhin, et de laisser quelques troupes pour le siége d'Ulm.

prendroient la même route, et qu'on laisseroit vingt-trois bataillons avec quelques escadrons sous les ordres du général Thungen, pour faire le siége d'Ulm : il fut aussi convenu que le comte de Wratislau resteroit près de cette place, pour suivre les négociations commencées avec l'électrice, qui avoit fait quelques ouvertures tendant à rendre non-seulement Ulm, mais encore tout l'électorat. 1704.

Cette princesse, Thérèse-Cunégonde, fille de Sobieski, n'avoit pas l'ame forte de son père. En vain lui conseilla-t-on de faire bonne contenance, et de mettre dans les meilleures places dix-sept mille hommes qui lui restoient encore, soit pour attendre du secours, soit pour obtenir l'accommodement le plus avantageux. On l'attaqua par l'endroit le plus sensible, par la crainte du fer et du feu, que sa condescendance ne put même prévenir : non-seulement on dévoua à la mort tous ceux qui, dans l'électorat, porteroient les armes contre sa Majesté impériale, mais encore la Bavière fut livrée de nouveau à la désolation et à l'incendie. En un mot, les négociateurs de Léopold eurent pour agens des ministres de cruauté.

Après que tout eut été réglé entre les trois princes (désormais Marlborough peut être appelé de ce nom), les troupes confédérées allèrent en

Les alliés retournent sur le Rhin par différentes routes.

1704. avant, dès le lendemain 26, par des routes différentes, pour être moins à charge au pays de Wirtemberg. Les Hollandois et les Hessois marchèrent ensemble; les Hanovriens et les Lunébourgeois prirent un autre chemin; les Anglois et les Danois, sous les ordres du général Churchill, s'avancèrent de Söffelingen à Launscheim ou Launsheim; le 27 ces derniers continuant leur marche, arrivèrent à Eberspach le 28, et s'y reposèrent le 29; le 30 ils allèrent à Gross ou Grand-Heppach, et le 31 à Mondelsheim (1) : ce fut là que le duc les rejoignit le soir même; il revenoit du camp devant Ulm, d'où il n'avoit pas voulu s'éloigner sans avoir pris les moyens d'assurer la conquête de cette place.

Marches des différens corps.

Le 1.er septembre, les Anglois et les Danois firent halte à Mondelsheim. Sur l'invitation du duc régent de Wirtemberg, Marlborough se rendit à Stuttgard avec plusieurs de ses officiers généraux : là des hommages, des arcs de triomphe, l'attendoient. Il retourna le soir au camp, après une fête magnifique, digne du *vainqueur d'Hochstett :* c'étoit ainsi qu'on l'appeloit. Le lendemain l'armée passa le Necker, se porta le 3 à Eppingen; le 4, le duc,

Septembre.

(1) C'est ainsi que Lediard appelle ce lieu. Je ne trouve dans l'Atlas militaire d'Allemagne que *Gondelsheim*, et dans la carte de Dumont et Rousset que *Gondelheim.*

avec sa cavalerie angloise et danoise, marcha vers Steffeld, tandis que l'infanterie se mit en mouvement le même jour par Odenheim. 1704.

Les Franco-Bavarois ayant repassé la Forêt Noire, et s'étant retirés au-delà du Rhin, le prince Eugène n'alla pas à Rothweil, comme il se l'étoit d'abord proposé; mais il se rendit directement à Rastadt pour rassembler les troupes et marcher vers Philisbourg, où il arriva le 2 septembre. Le 5, dès le grand matin, Marlborough partit de Steffeld pour Philisbourg, où il fut reçu au bruit du canon : il fit ensuite une visite à son collègue, qui avoit établi son quartier à Waghaus. Après le dîner, il passa le Rhin, accompagné de ce prince, du comte de Nassau-Weilburg, et de quelques généraux des troupes palatines, pour reconnoître le camp de Speirbach.

Marlborough et Eugène se voient près de Philisbourg.

Le soir le duc retourna à Steffeld, où l'infanterie angloise et danoise venoit d'arriver. Il avança le 6 avec l'armée jusqu'à Kirloch : ayant reçu l'avis que plusieurs escadrons françois paroissoient sur une hauteur vis-à-vis de Philisbourg, il ordonna à la cavalerie angloise et danoise de passer le Rhin, pour se réunir aux troupes palatines, qu'Eugène avoit envoyées dès le matin de l'autre côté de ce fleuve; mais, à leur approche, l'ennemi se retira à Germersheim au-delà de la

Les alliés passent le Rhin sans opposition.

1704. Queiche (1), et les confédérés campèrent à une certaine distance en deçà.

Le 7, l'infanterie angloise et danoise, les Hollandois, les Lunébourgeois et les Hessois traversèrent aussi le Rhin, et campèrent à Speirbach, avec les troupes qui y étoient déjà, et qui, dès le 8 au matin, furent jointes par la cavalerie impériale. Le prince de Bade arriva en même temps d'Aschaffenbourg. On eut avis que les maréchaux de Villeroi et de Marsin, avec M. de Coigny, s'étoient avancés jusqu'à la Queiche, et qu'ils s'étoient rendus maîtres de tous les passages, pour empêcher les alliés de traverser cette rivière et d'aller investir Landau.

Le 9, l'armée marcha de Speirbach dès la pointe du jour, dans l'intention de camper aussi près de la Queiche que le terrain pourroit le permettre: elle se proposoit d'engager l'ennemi au combat, ou de le forcer à quitter sa position, qu'il fortifioit depuis quelques jours par des palissades; mais, sur l'avis que les François s'étoient retirés, l'armée se porta en avant dans l'après-midi. L'infanterie fit usage de différens ponts qui avoient été rompus et qui furent bientôt réparés; la rivière fut guéable

Ils passent la Queiche.

(1) Il ne faut pas confondre cette petite rivière, qui coule aux environs de Landau, avec la Kintz, aussi appelée *Kintche* ou *Quinche*, qui a donné son nom à une des vallées de la Forêt Noire, où elle prend sa source.

en différens endroits pour la cavalerie. On campa sur le terrain même qui venoit d'être abandonné; ce fut une bonne fortune pour les troupes d'y trouver beaucoup de fruits et de rafraîchissemens: la droite du camp étoit à Offenbach près de Landau, et la gauche à Rellen. 1704.

Le même jour un corps de cavalerie impériale tomba sur deux cents François commandés par le duc de Montfort; ils revenoient de conduire dans la place quinze mille louis d'or et quelques provisions: mais, après une forte escarmouche, la partie n'étant pas égale, le duc se retira; il avoit reçu une blessure, dont il mourut deux heures après son retour au quartier général de Lanckandel. Plusieurs gardes du roi et vingt-cinq carabiniers perdirent la vie dans cette affaire. Escarmouche avec deux cents François

Le 10 au matin, les confédérés s'avancèrent de nouveau vers leur ennemi, qui avoit passé la nuit sous les armes et qui se retira à leur approche. Ce fut alors que les François marchèrent vers Haguenau (1). On s'étonne de les voir s'éloigner de tous les postes d'où ils auroient pu mettre obstacle au dessein des alliés : mais ils trembloient Les François se retirent vers Haguenau.

(1) Retirés derrière la Moter, ils s'amusèrent à faire des lignes qui s'étendoient depuis Drusenheim jusqu'au château de Lichtenberg, et qui renfermoient Bischwiller, Haguenau, l'abbaye de Neuburg, &c.

1794. de s'exposer à une nouvelle défaite ; le souvenir d'Hochstett les poursuivoit par-tout, et la terreur présidoit à leurs conseils.

Le prince de Bade se porta le 12 vers Landau pour l'investir. Jamais entreprise ne lui fut plus agréable : il lui tardoit d'attaquer une place dont la prise devoit mettre en sûreté son marquisat et les lignes de Stolhoffen. Le duc et le prince Eugène campèrent à Weissembourg (1) sur la Lauter pour couvrir le siége. Le premier fit jeter des ponts sur le Rhin près de Lauterbourg, où il avoit mis garnison : rien n'étoit plus important que de rester en communication avec l'autre rive et de pouvoir en tirer les subsistances nécessaires.

Le brigadier Ferguson se mit en route le même jour avec cinq bataillons d'infanterie angloise, pour s'embarquer à Mayence avec les prisonniers françois et les conduire en Hollande.

Reddition d'Ulm. La nuit suivante, le duc apprit, par un exprès du général Thungen, que la garnison d'Ulm avoit battu la chamade le 10, et que le 11 elle s'étoit rendue à des conditions honorables. Cette conquête, importante par elle-même, fit tomber au pouvoir des alliés vingt-deux pièces de canon de bronze, douze canons de fer, vingt-cinq mortiers

(1) En allemand *Kron-Weissenburg.*

de

de bronze, douze cents barriques de poudre, avec d'autres munitions et des provisions en abondance, qui venoient fort à propos pour faire le siége de Landau. 1704.

Le brave Laubanie, qui commandoit dans la place, avoit pris de justes mesures pour arrêter long-temps l'armée victorieuse, qui auroit pu encore exercer de grands ravages avant la fin de la campagne. Pour mieux garantir le chemin couvert, il avoit fait planter un double rang de palissades, avec de forts retranchemens de gros bois à créneaux, fraisés par-devant : toutes les places d'armes, ainsi fortifiées, devoient procurer une retraite sûre aux troupes, et les mettre en état de défendre le chemin couvert jusqu'à la dernière extrémité.

Siége de Landau.

La tranchée s'ouvrit dès le 16 septembre : le duc, étant allé visiter le camp, éprouva à son retour un accès de fièvre tierce, dont il ne tarda pas à se guérir. Tandis qu'il couvroit le siége, Villeroi en resta le spectateur. Autant les confédérés étoient exaltés par leurs succès, autant les François étoient découragés par leurs revers : ceux-ci, incapables de tenter quelque entreprise ou d'opposer quelque résistance sous un chef peu propre à relever leur courage, se retirèrent dans leurs quartiers pour attendre l'événement. Le mauvais état de l'armée impériale auroit pu néanmoins

1704. leur donner quelque confiance : le prince de Bade n'avoit ni provisions de bouche ni munitions, et il manquoit d'argent pour s'en procurer ; sans les secours que lui envoya le duc, il eût été contraint de renoncer à l'entreprise.

Marlborough vient voir le roi des Romains. Le 21, Joseph, roi des Romains, depuis empereur, arriva devant Landau, pour obtenir les faciles honneurs d'une conquête dont il ne devoit être que le témoin. Le duc, déjà presque rétabli, s'empressa de venir rendre ses hommages à sa Majesté, accompagné du prince Eugène et de plusieurs autres officiers généraux ; il fut accueilli par Joseph avec la distinction qu'il méritoit. Addison décrit cette entrevue dans son poëme intitulé *the Campaign*.

Le duc resta deux jours au siége ; et après avoir examiné les travaux, qu'il ne trouva pas fort avancés, il retourna à son camp de Weissembourg, où le prince Eugène le suivit le lendemain. A son arrivée, il envoya aux assiégeans un renfort de quatre régimens.

Le 28, le duc accompagna le roi des Romains à une revue de l'armée devant Landau : elle venoit d'être renforcée par les troupes du siége d'Ulm. Peu après, Joseph, suivi de ses principaux officiers, se rendit au camp de Marlborough pour lui faire visite. Les troupes, qu'il trouva

Octobre. Le roi des Romains vient faire visite à Marlborough.

rangées en bataille, le saluèrent d'une triple décharge : il eut tout lieu d'être satisfait des honneurs qu'il reçut. 1704.

L'envoyé de Pologne et celui de Savoie vinrent féliciter le *vainqueur d'Hochstett*, de la part de leurs maîtres. Mais les hommages ne pouvoient le distraire de ses pensées : tourmenté par la lenteur du siége, qui duroit depuis plusieurs semaines, il craignoit de n'avoir pas le temps d'exécuter ses desseins sur la Moselle, auxquels il n'attachoit pas moins d'importance qu'à la reddition de Landau; il vouloit, à quelque prix que ce fût, prendre ses quartiers d'hiver sur cette rivière, pour pénétrer jusqu'au centre de la France dans la campagne suivante. Un incident survenu à propos facilita le siége qui l'arrêtoit par l'incertitude de l'événement, et qui, jusque-là, menaçoit d'être interminable.

Laubanie opposoit une résistance utile et glorieuse; sans trop multiplier ses sorties, pour ne pas affoiblir sa garnison, il les fit toujours avec assez d'avantage pour retarder les assiégeans. Depuis près d'un mois de tranchée ouverte, les Impériaux n'avoient pu parvenir à se rendre maîtres d'aucun des dehors de la place; mais, le 10 octobre, ils emportèrent la lunette qui couvroit la porte de France. Ce fut par le moyen de soixante

1704. soldats condamnés au supplice, à qui l'on promit la vie s'ils réussissoient dans cette entreprise. Effrayés par le feu qui prit à un magasin de grenades, et contraints d'abandonner la lunette presque aussitôt, ils y rentrèrent par des prodiges de courage. Ces hommes, qui se dévouèrent à la mort pour échapper à l'ignominie, vinrent même à bout d'établir un logement sur la contrescarpe. Tandis que l'intrépide commandant marchoit pour les en chasser, une bombe tomba près de lui ; elle le blessa en le couvrant de terre et de pierres ; il perdit l'usage de la vue, et on l'emporta tout défiguré : malgré son état fâcheux, il refusa de se rendre, et ne cessa de donner, de son lit, les ordres nécessaires pour continuer la défense; mais rien ne remplace l'œil d'un chef dont le regard excite la confiance et la valeur.

Pendant le siége, le duc marche vers Trèves.

Pendant ce temps-là, les émissaires du duc de Marlborough rapportèrent que les François avoient résolu d'envoyer un renfort vers Trèves ; il se détermina aussitôt à marcher en personne avec une partie de son armée, et à laisser le reste sous les ordres du prince Eugène à Weissembourg. Il avoit détaché, dès le 13 octobre, quelques bataillons et des dragons pour se saisir de Hombourg, et pour fortifier ce poste, dès qu'on s'en seroit emparé : ce détachement fut suivi d'un autre;

et, le 22, le surplus des troupes destinées à la principale expédition se mit en route. La marche fut aussi rapide qu'elle pouvoit l'être, à travers un pays montueux et presque désert. Le duc arriva le 28 à Hermerskel, à six lieues de Trèves, dont il alloit se rendre maître. Là, trois députés de la ville vinrent le trouver, et lui représentèrent qu'il y avoit encore trois cents hommes dans le fort de Saint-Martin, et qu'il seroit à propos de les en déloger. Il partit le 29, dès le grand matin, avec quatre bataillons d'infanterie; et son avant-garde parut, dès onze heures, à la vue de cette antique cité, qui n'avoit plus rien d'imposant que son nom. Les François, hors d'état de résister, abandonnèrent le fort, après avoir jeté dans la Moselle leurs munitions et leur blé. Les dragons les poursuivirent jusqu'à la rivière; ils s'emparèrent d'une partie de leur bagage, et firent quelques prisonniers. La petite troupe qui venoit d'effectuer sa retraite, brûla les ponts qui avoient servi à son passage.

1704.

Il s'en empare.

Jamais le duc ne montra plus de vigilance et d'activité que dans cette pénible expédition, sur laquelle il fondoit les plus grandes espérances. Devenu maître de Trèves, il employa un grand nombre de pionniers pour travailler aux fortifications. Il alla le lendemain reconnoître le terrain

1704. aux environs de la Saare, et y fit tracer un camp à Consaarbruck, pour la cavalerie qui devoit protéger les travailleurs, et qui s'y établit le 1.er novembre. Le même jour, Marlborough assigna aux différens généraux de ses troupes leurs quartiers respectifs, et se rendit ensuite sur les hauteurs de Traerbach.

Novembre.

La prompte conquête de cette forteresse tentoit son ambition. Ce fut, sans doute, par ses ordres que le baron de Trogne essaya de l'emporter par escalade. Le brave Reignac, qui commandoit dans le château, feignit de ne pas s'apercevoir des préparatifs ; et au moment de l'exécution, il fit charger avec le plus grand succès les cinq cents hommes qui s'étoient approchés : la plupart tombèrent morts ou couverts de blessures. Il fallut donc assiéger la place dans les formes, et le soin de l'entreprise fut confié au prince héréditaire de Hesse-Cassel.

Il retourne à Weissembourg, et vient devant Landau.

Après avoir passé en revue les Hollandois qui venoient de la Meuse, le duc retourna aussitôt après à son camp de Weissembourg. Arrivé devant Landau le 6, il trouva les assiégeans maîtres de la contrescarpe, sur laquelle ils avoient élevé quelques batteries ; ils en dressèrent d'autres le lendemain, et firent jouer soixante-six pièces de canon pour battre en brèche.

Les François venoient de faire prendre à leur

cavalerie ses quartiers d'hiver. Dès que Marlborough en fut informé, il fit marcher la cavalerie angloise vers la Hollande, et envoya l'infanterie sur le Rhin, afin qu'elle pût s'y embarquer pour le même pays.

1704.

Il envoie sa cavalerie et son infanterie en Hollande.

L'arrangement entre l'électrice et l'empereur fut conclu le 10 par le roi des Romains et par les députés de cette princesse. Elle devoit rendre toutes les places de la Bavière à sa Majesté impériale, qui lui permit de rester à Munich (1) avec une garde de quatre cents hommes, et lui assigna une pension annuelle sur les revenus de l'électorat. Ces riches

Accommodement entre l'empereur et l'électrice.

(1) Cette princesse consentit à remettre à l'empereur l'artillerie et les munitions de Munich, et à raser les fortifications faites depuis 1700. Tous les corps des différentes garnisons devoient être congédiés ; mais le Jésuite et le conseiller chargés de la négociation oublièrent de stipuler qu'en livrant les villes à Léopold, ce prince paieroit ce qui resteroit dû aux troupes. Elles refusèrent de sortir des places, jusqu'à ce qu'on les eût satisfaites : le prince Eugène, repassant en Allemagne, traversa la Bavière et leva les difficultés. La plus grande de toutes vint du refus que fit M. de Lutzelbourg, gouverneur d'Ingolstadt, de livrer cette ville aux Impériaux, malgré les ordres de l'électrice. *La place*, disoit-il, *m'a été confiée par mon souverain, et je ne la rendrai que par ses ordres.* On lui communiqua la lettre de l'électeur, qui donnoit plein pouvoir à son épouse : il se rendit enfin, mais avec les signes d'une vive douleur, qui honora et le prince et son fidèle commandant. On licencia les Bavarois; et un régiment françois qui étoit à Munich, fut conduit jusqu'à Strasbourg.

1704. contrées, soumises désormais à une administration arbitraire, n'avoient pas attendu jusque-là pour être le théâtre des violences, des cruautés et de la plus horrible injustice. Les Impériaux ne négligèrent rien pour faire regretter le doux et heureux règne de l'électeur.

Persuadé que le siége de Landau touchoit à sa fin, le duc prit congé du roi des Romains et des autres généraux, après avoir pourvu à tous les besoins du reste de ses troupes pendant la mauvaise saison. Une campagne aussi pénible et aussi glorieuse auroit dû épuiser ses forces; mais il en trouvoit toujours de nouvelles dans l'ardeur de son zèle pour la cause des alliés, dont il étoit le plus ferme soutien. Avant de prendre quelque repos, il voulut négocier avec le roi de Prusse en faveur du duc de Savoie; il partit pour Berlin le 15 novembre.

Le duc part pour Berlin.

Le roi Joseph, trois jours auparavant, avoit envoyé un nouveau trompette à M. de Laubanie, pour l'exhorter à ne pas se laisser ensevelir sous les ruines de la place. « Un pareil mausolée, ré-» pondit le commandant, est trop glorieux pour » ne pas l'ambitionner; je ferai néanmoins tous » mes efforts pour reculer, le plus qu'il me sera » possible, l'honneur de cette sépulture. » Joseph, étonné de cette réponse, dit au prince de Bade:

Belle réponse de Laubanie.

« Il y a véritablement de la gloire à vaincre de » tels ennemis » ; et ces mots seuls valent mieux qu'un panégyrique. 1704.

Mais il restoit à peine le nombre d'hommes nécessaire pour relever les différens postes ; et Laubanie n'étoit plus là pour ranimer, par sa présence, les débris d'une troupe épuisée de fatigues.

Enfin Landau se rendit le 25 ; la chamade avoit été battue dès le 23, après soixante-neuf jours de tranchée ouverte. La garnison sortit de la place le 26 (1) avec tous les honneurs de la guerre, et même avec une sorte de pompe triomphale. De sept mille hommes, il n'en restoit que trois mille quatre cents. Les assiégeans eurent plus de trois mille tués (2), et au moins cinq mille blessés. M. de Folard prouve que, sans l'accident arrivé à M. de Laubanie, les Impériaux auroient eu beaucoup de peine à terminer ce siége à leur

Landau se rend. La capitulation est signée le 25 novembre.

(1) Le président Hénault dit qu'elle fut prise le 23. Le P. d'Avrigny affirme, il est vrai, qu'on battit la chamade le même jour; mais, suivant l'historien allemand d'Eugène, la capitulation ne fut signée que le 25. La garnison sortit avec armes et bagages, trente coups à tirer par soldat, quatre pièces de canon, deux mortiers, des boulets, des bombes, de la poudre pour vingt-quatre coups, et quatre cents chariots.

(2) Quelques-uns portent le nombre des tués à six mille, sans les blessés et ceux qui périrent par les maladies.

1704. satisfaction. Les vainqueurs ont rendu le même témoignage, qui n'est pas moins glorieux qu'une conquête (1).

Pendant qu'Eugène, conjointement avec le duc, couvroit le siége de Landau, leur génie actif s'étoit occupé d'autres pensées ; ils s'étoient fait instruire exactement de l'état des places qui bordent le Rhin. Tous deux unissoient la ruse d'Ulysse à la valeur d'Achille : ils voulurent se rendre maîtres du vieux Brisach par surprise, pour s'emparer ensuite du nouveau (2). Le premier se concerta pour cet effet avec M. de Wincklaufen, gouverneur de

(1) « Peu s'en fallut, dit l'historien du prince Eugène, que » le roi des Romains ne fût obligé de lever le siége; ce qu'il » auroit peut-être fait, s'il n'avoit été favorisé par le beau » temps durant tout le siége, et sans l'accident qui fit perdre » la vue au gouverneur. »

(2) Presque vis-à-vis le vieux Brisach, à une demi-lieue du Rhin, Louis XIV avoit fait construire le nouveau Brisach, place régulière, fortifiée par M. de Vauban, avec huit tours bastionnées, couvertes d'autant de contre-gardes, outre les tenaillons, les grandes et petites demi-lunes, et autres ouvrages. Le fort Martin, bâti entre les deux Brisach sur les bords du fleuve, servoit à défendre, du côté de la France, le pont de communication entre les deux places. On travailloit alors à augmenter les fortifications du vieux Brisach, et douze cents ouvriers y étoient employés ; ce qui empêchoit qu'on ne veillât bien exactement sur ceux qui y entroient ou qui en sortoient. Les François avoient repris possession du vieux Brisach au commencement de la guerre.

Fribourg, dont le valet-de-chambre servoit d'espion. Le commandant de Brisach avoit accordé trop légèrement un passe-port à cet homme, sous le vain prétexte d'acheter des vins et du ratafia. 1704.

Ruse du prince Eugène concertée avec le duc pour surprendre le vieux Brisach.

Le jour où la garnison recevoit le foin des contributions, M. de Wincklaufen fit marcher cinquante chariots couverts de foin, dans lesquels il cacha des hommes et des armes : c'étoit, en quelque sorte, remplir de Grecs le ventre du cheval de Troie. Deux cents officiers ou soldats, déguisés en paysans travailleurs, précèdent ou accompagnent les chariots. Ils se présentent le matin à la porte neuve ; plusieurs passent avec quelques voitures ; les autres se pressent en foule sur leurs traces : la sentinelle, pour arrêter le flot qui menace d'inonder la ville, ferme la barrière ; un Allemand assomme ce soldat d'un coup de hache. Cependant l'épaisseur du brouillard empêche de voir ce qui se passe au-dehors, et tout demeure encore tranquille dans l'intérieur de la place. Mais Bierne, inspecteur des travaux, Irlandois plein d'intelligence, conçoit quelque soupçon en voyant des visages qu'il ne connoît pas. Il interroge l'un de ces prétendus paysans, lieutenant-colonel du régiment de Bareuth ; celui-ci, déconcerté par des questions auxquelles il ne s'attend pas, ne peut y satisfaire : on lui applique sur le dos quelques

1704. volées de coups de canne. Cet officier, qui n'étoit point accoutumé à en recevoir, oublie l'habit qu'il porte pour se rappeler ce qu'il est ; il court au chariot le plus prochain pour prendre un fusil. D'autres en font autant ; ils ont l'imprudence de tirer sur l'inspecteur, qui s'étoit jeté dans le fossé, et par-là ils donnent l'alarme. La garde prend les armes ; M. de Raousset, commandant, accourt, et la place est sauvée. Deux cents Impériaux périrent victimes de ce bizarre stratagème (1).

Elle est sans succès.

Le duc arrive à Berlin.

Le duc de Marlborough, arrivé à Berlin dès le 22 novembre, avoit reçu par-tout sur son passage

(1) Les officiers ou soldats déguisés en paysans devoient entrer en partie dans la ville, pendant que d'autres égorgeroient la garde, se rendroient maîtres de la porte et de la demi-lune, et qu'un corps de cavalerie iroit à toute bride s'emparer du canon. On devoit en même temps faire avancer des bateaux où l'on avoit mis des soldats chargés de surprendre le nouveau Brisach. Il eût été naturel de penser que ces bateaux étoient remplis de munitions envoyées de Strasbourg. Plusieurs chariots étoient déjà entrés par la porte neuve : on les avoit sondés avec peu de soin, parce qu'on croyoit qu'ils venoient des contribuables. Lorsque M. de Raousset fut venu, il fit tuer les chevaux du chariot qui étoit encore sur le pont, pour embarrasser le passage. Les Impériaux, contraints de défiler un à un, furent tués, autant qu'il s'en présenta ; et il ne s'en sauva pas un seul des autres qui étoient entrés. Ceux qui occupoient déjà la demi-lune furent repoussés avec perte. Quant aux bateaux, ils furent coulés à fond par les Allemands eux-mêmes, qui en retirèrent les hommes et les armes.

des honneurs dignes de sa renommée. Le grand chambellan du roi, le feld-maréchal, le lord Raby et plusieurs autres l'accompagnèrent jusqu'à l'hôtel des ambassadeurs, où il fut logé avec sa suite, et défrayé pendant son séjour. Ce soir-là même il eut audience du roi et de la reine, qui l'accueillirent avec de grands témoignages d'affection et d'estime. On lui donna les fêtes les plus brillantes : bals, festins, combats d'animaux, rien ne fut épargné pour l'amusement du duc, qu'on eût pris pour le roi lui-même, à voir les hommages et l'espèce de culte dont il étoit l'objet. Le lord Raby le disputa en magnificence à la cour prussienne, qu'il invita à un souper splendide avec son compatriote. Tous les ministres et autres personnes distinguées marquèrent à l'envi leur admiration pour l'illustre voyageur. Le 26, le prince royal se mit en chemin pour Hanovre ; le duc prit la même route, très-satisfait de son voyage. En partant, il reçut du roi un chapeau avec un bouton, une ganse et un bourdalou de diamans, qu'on évaluoit à vingt ou trente mille écus : le monarque y joignit une belle selle avec les plus riches harnois, outre plusieurs autres présens. M. Cardonnel, secrétaire du généralissime, et quelques autres personnes de sa suite, se ressentirent aussi de la munificence royale.

1704.

Honneurs qu'il y reçoit.

On lui fait de riches présens.

1704.

Il obtient des troupes pour le duc de Savoie.

Mais ce qui flatta davantage le héros anglois, ce fut d'avoir obtenu pour le duc de Savoie huit mille Prussiens : ils devoient marcher en Italie au secours de ce prince, sous les ordres d'Eugène, qui, témoin du courage de ces troupes dans la journée de Blenheim, ne pouvoit assez les admirer, et ne desiroit rien tant que d'en grossir son armée; celui-ci, à l'aide de ce renfort et de quelques autres qu'il dut à son compagnon de gloire, put sauver l'Italie, et tirer d'embarras le duc de Savoie, bloqué dans Turin.

Autre service qu'il rend aux alliés.

La négociation de Marlborough n'avoit pas duré quatre jours : outre les secours qu'il avoit obtenus, il eut un succès qui n'étoit pas d'une moindre importance. Les biens laissés en Hollande par le roi Guillaume étoient une source de discorde entre les États-généraux et le roi de Prusse. Il engagea ce prince à prendre des mesures qui suspendirent au moins les contestations nées à ce sujet, et qui affermirent la grande alliance. Tous les confédérés le récompensèrent de ce service par leurs remercîmens unanimes.

Il va à Hanovre.

Le duc arriva à Hanovre le même jour que le prince royal; il y fut reçu par l'électeur et la princesse Sophie, comme il l'avoit été à la cour de

Décembre.

Berlin. On le détermina à rester un jour de plus qu'il ne se l'étoit proposé. Parti le 5 décembre pour

la Hollande, il arriva à Naerden le 9 : il y trouva l'un des secrétaires de la ville d'Amsterdam, que le magistrat envoyoit au-devant de lui avec deux yachts. Le lendemain ces deux petits bâtimens transportèrent le généralissime avec sa suite dans la capitale du commerce hollandois. Le bourgmestre Witsen alla à sa rencontre avec le grand pensionnaire : tous deux le haranguèrent avec plus de respect que s'il eût été le stathouder. Le duc se rendit le 12 à la Haye, où on lui prodigua les hommages accoutumés (1). Les députés des États-généraux le complimentèrent. On raconte que, dans une conférence qu'il eut avec eux, il leur proposa d'augmenter leur flotte de quinze vaisseaux, et leur armée de terre de quinze ou vingt mille hommes, pour achever d'accabler la France. « My» lord, répondit l'un des députés, si j'étois à votre » place, je tiendrois le même langage ; et si vous » étiez à la nôtre, peut-être trouveriez-vous que » nous en avons déjà trop fait (2). » Le duc ne

1704. Son arrivée en Hollande.

Il propose d'augmenter la flotte.

Il retourne en Angleterre.

(1) On trouve la harangue de M. Ittersum, président de semaine, au duc de Marlborough, dans la petite et mauvaise Vie de ce général, avec la réponse de celui-ci ; mais ni l'une ni l'autre ne méritent d'être rapportées.

(2) Cela me rappelle le mot de Térence : *Tu si hic esses, aliter sentias* [Si vous étiez lui, vous penseriez autrement] ; maxime qu'il ne faut jamais perdre de vue dans le commerce

1704. tarda pas à s'embarquer pour l'Angleterre, emmenant avec lui le maréchal de Tallard et vingt-six autres prisonniers françois. Il apportoit les étendards et les autres trophées de sa victoire.

Reddition de Traerbach. Tandis que Marlborough remplissoit par ses négociations et ses voyages l'intervalle de ses triomphes, le prince de Hesse pressoit vivement le siége du château de Traerbach, qui lui opposoit une vigoureuse résistance. La forteresse, échappée d'abord à un coup de main, avoit été investie au commencement de novembre, et assiégée suivant toutes les règles de l'art. Les batteries avoient joué dès le 18 : le mauvais temps et la perte du baron de Trogne, ingénieur en chef, tué pendant les travaux à côté du prince, avoient retardé les assiégeans ; mais à force de constance ils obligèrent la place de se rendre le 20 décembre (1). La garnison n'étoit composée que de six cents hommes : trois cent cinquante périrent pendant le siége. M. de Reignac, commandant, mourut de ses blessures. On conduisit à Thionville ceux

de la vie, et bien propre à nous inspirer de l'indulgence pour ceux qui professent des opinions différentes des nôtres.

(1) Le 19, selon quelques-uns. Le président Hénault dit que ce fut le 19 novembre : c'est, ou une erreur de date, ou une faute d'impression. Il y en a beaucoup de ce genre dans l'Abrégé chonologique de l'histoire de France, estimable d'ailleurs à tant de titres.

qui

qui avoient survécu à la défense. Les alliés eurent près de douze cents hommes tués ou blessés. 1704.

Coup-d'œil sur les autres parties du théâtre de la guerre.

D'un autre côté, les résultats de la campagne de Flandre n'offroient rien d'avantageux : le général d'Overkerque avoit bombardé en vain la ville de Namur ; le baron de Spar avoit aussi insulté Bruges de la même manière et avec aussi peu de succès ; le petit fort d'Isabelle, près de Sluys, fut sa seule conquête.

Le duc de Savoie, dans le cours d'une année malheureuse, avoit vu prendre presque toutes ses places les unes après les autres. Sa fermeté dans les revers étoit sa plus grande ressource. Verceil, Ivrée, avoient succombé, et leurs fortifications étoient détruites. Verrue ne se rendit qu'après six mois de siége.

Gibraltar pris par les alliés.

Mais une conquête importante et durable avoit illustré la campagne de 1704. Une place qui, défendue par l'art et la nature, sembloit défier toutes les forces réunies, Gibraltar (1), la clef des

(1) La ville, d'où le détroit prend son nom, est située au pied d'une montagne sur laquelle est un château qui la commande et lui sert de défense. Cette montagne, inaccessible à l'est et au nord, a une pente douce des deux autres côtés, où l'on trouve la ville, qui s'étend jusqu'à la baie, environnée de deux môles : l'un au couchant, contigu aux murs de la place ; l'autre au midi, séparé de la ville par un faubourg. Sur une colline moins élevée sont deux forts, dont l'un commande l'unique

1704. deux mers, tomba au pouvoir des alliés. L'amiral Rook arrive dans la baie le 1.er août. Pour ôter tout espoir de secours du côté de l'Espagne, il débarque dix-huit cents hommes, commandés par le prince de Darmstadt, sur une petite langue de terre ou isthme qui sépare la ville du continent. Le gouverneur, don Diego de Salinas, sommé de se rendre, répond, suivant l'usage, qu'il aimeroit mieux s'ensevelir sous des ruines. Le lendemain, les contre-amiraux Bing et Vanderhussen s'avancent; quinze mille coups de canon tirés des vaisseaux contre l'un des deux môles, vers le midi, éteignent entièrement, de ce côté, le feu de la place : les capitaines Hickes et Jamper, à la tête d'une petite troupe, ivre comme eux d'audace, entrent l'épée à la main dans l'ouvrage; ils s'emparent de l'artillerie, et se rendent maîtres d'un petit bastion entre le môle et la ville. Ce succès décisif leur coûta cent hommes tués ou blessés par l'explosion d'une mine que les Espagnols avoient fait

chemin qui conduise de la terre ferme à Gibraltar, par une petite plaine qui s'étend suivant la longueur de l'isthme. La partie de la ville est enfermée et défendue par le boulevart dit *de Saint-Paul*, et par une tour bâtie sur un rocher. Vingt-deux vaisseaux furent employés à l'attaque. Lediard dit, dans son Histoire navale, que cinquante hommes auroient suffi pour défendre la place contre des milliers; en quoi il est démenti par sa propre nation, et par le docteur Burnet lui-même.

jouer en se retirant. Le gouverneur, sommé pour la seconde fois, oublia la fierté de sa première réponse, et se rendit le 4. Ce qui étonnera sans doute, c'est qu'il n'y avoit que cent hommes de garnison; ce qui ne suffisoit pas même pour servir cent pièces de canon qui garnissoient les défenses. Ainsi, par un coup de main, la Grande-Bretagne acquit cette précieuse vedette, si chère à son ambition. Le traité d'Utrecht lui a confirmé les droits qu'elle tenoit de son bonheur, et que, par des siéges aussi réguliers qu'ils pouvoient l'être, on a en vain tenté de lui ravir. Tant il est vrai qu'une brusque intrépidité et le hasard servent mieux quelquefois que les grands moyens, et qu'il y a des pertes bien plus faciles à prévenir qu'à réparer! 1704.

Cependant l'éclat de la victoire d'Hochstett effaça celui d'une conquête plus solide et plus utile par la suite, qui n'avoit coûté que quinze mille coups de canon en six heures, et une centaine d'hommes. Le duc de Marlborough épuisa, pour ainsi dire, tout l'enthousiasme de la nation. Arrivé à Londres le 25 décembre *(n. st.)*, il alla aussitôt à Saint-James, où la reine et le prince de Danemarck lui firent l'accueil qu'il méritoit. Le peuple accourut en foule sur son passage pour le voir et l'admirer. Le lendemain il se rendit à la chambre des pairs, où l'attendoit le plus flatteur

Arrivée du duc à Londres.

1704. de tous les hommages. Le garde des sceaux le complimenta en ces termes :

Harangué par le garde des sceaux.

MYLORD DUC DE MARLBOROUGH,

« L'heureux succès des troupes de sa Majesté, » sous la conduite de votre Excellence, est si glo- » rieux dans tous ses détails, que l'histoire des siècles » passés présente peu d'exemples qui en égalent » l'éclat, et beaucoup moins encore qui le surpas- » sent. Votre Excellence n'a pas battu de jeunes » généraux sans lumières, ni de nouvelles troupes » sans discipline; mais elle a vaincu les armées de » France et de Bavière, pleinement instruites dans » le métier de la guerre, de vieilles troupes choi- » sies, enflées de leurs victoires, et commandées » par des chefs d'une grande expérience et d'une » bravoure incontestable.

» Les victoires que votre Excellence a rem- » portées à Schellenberg et à Hochstett, sont écla- » tantes en elles-mêmes; mais elles sont encore » plus utiles par les fruits qui en reviennent à sa » Majesté et à ses alliés.

» L'empereur est par-là débarrassé; l'Empire est » délivré d'un dangereux ennemi qui déchiroit » ses entrailles; le pouvoir exorbitant de la France » est réprimé : il y a lieu d'espérer qu'on pourra » enfin réduire un monarque ambitieux dans de

» justes bornes, et assurer la liberté de l'Europe. 1704.

» L'honneur de ces victoires est dû sur-tout, » après la bénédiction de Dieu, à la conduite et » à la valeur de votre Excellence : c'est la voix » unanime de l'Angleterre, et de tous les alliés de » sa Majesté.

» Mylord, cette auguste assemblée est très- » sensible aux grands et signalés services que » vous avez rendus pendant cette campagne, et » à l'honneur que vous avez acquis à la nation » angloise ; c'est pourquoi elle me charge de vous » en remercier de sa part. Interprète fidèle de sa » reconnoissance, je vous prie d'en agréer le té- » moignage, et d'être bien convaincu qu'elle n'ou- » bliera jamais tout ce dont sa Majesté et la nation » doivent de gloire à votre Excellence. »

A ce discours noble, quoique diffus, le duc fit une réponse courte et modeste.

« Je suis très-sensible, dit-il, à l'honneur que Sa réponse. » vous me faites; mais permettez-moi de vous dire » qu'après l'assistance du ciel, je dois mes succès » au courage extraordinaire des officiers et soldats » que j'ai eu l'honneur de commander. Ce sera » pour toute l'armée un grand encouragement de » voir ses services aussi favorablement accueillis. »

Les communes envoyèrent des députés pour

1704. remercier le duc de Marlborough, qui leur répondit avec la même modestie, et en accordant les mêmes éloges aux troupes qu'il avoit menées à la victoire. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit les actions de grâces des deux chambres ; honneur vraiment extraordinaire chez les Anglois, plus grand sous ce rapport que le triomphe usité chez les Romains. Les vainqueurs de Zama et de Carthage ne furent pas plus honorés dans leur patrie.

Complimenté par les communes.

Le 16 [27], le maréchal de Tallard et ses compagnons d'infortune avoient débarqué à Blackwall, où M. Johnson les traita splendidement ; de là ils furent transportés, les uns à Nottingham, et les autres à Litchfield. Le général Churchill et un régiment de cavalerie les accompagnèrent, moins pour les garder étroitement que pour les surveiller.

Janvier 1705. L'année s'ouvrit par une grande solennité. Les drapeaux et étendards pris à la bataille d'Hochstett, déposés d'abord à la Tour, furent transportés, avec la plus grande pompe militaire, dans la salle de Westminster.

Le lord maire et la cour des *aldermen* donnèrent au duc, le 6 [17] janvier, un repas splendide, où se trouvèrent le lord trésorier, le prince de Hesse, le duc de Somerset, les ministres étrangers, plusieurs généraux, et un grand nombre d'autres personnages distingués.

La reine étoit tourmentée par les tracasseries parlementaires, lorsqu'elle reçut une adresse qui dut les lui faire oublier pour quelques instans ; l'objet de la demande étoit une faveur pour l'homme que cette princesse honoroit le plus de sa confiance et de ses bontés. Le duc ne fut pas seulement récompensé par de beaux titres ; ce qui ne le toucha pas moins, sans doute, c'est qu'il vit l'édifice de sa fortune s'élever au niveau de ses honneurs. 1705.

Les communes, dans leur séance du 11 [22], prenant en considération les services du duc de Marlborough, avoient résolu de prier Anne de s'occuper des mesures les plus propres à éterniser la gloire du général victorieux. L'adresse fut présentée par toute la chambre à sa Majesté, qui y répondit en ces termes : Adresse des communes en faveur du duc.

« Je suis très-satisfaite de votre adresse, et je » vous ferai connoître sous peu mes intentions. »

Le message de la reine fut apporté le 17 [28] à la chambre par le chancelier de l'échiquier ; il étoit ainsi conçu :

ANN. R.

« Conformément aux vœux énoncés dans votre » adresse, je suis disposée à accorder au duc de » Marlborough les droits que possède la cou- » ronne sur la terre et manoir de Woodstock, et Message de la reine.

1705. » sur la centurie ou division de Wootton ; je de-
» mande le concours de la chambre dans cette
» circonstance extraordinaire.

» La lieutenance et la garde des parcs, avec les
» rentes et profits des manoir et division, étant
» engagées pour deux vies, sa Majesté croit qu'il
» est à propos de les dégager et de purger toute
» hypothèque. »

La chambre acquiesça à la demande de la souveraine, et dressa un bill en conséquence. L'adresse présentée dans cette occasion est un des plus beaux monumens élevés à la gloire de celui qu'elle concerne : elle retrace en détail tous ses services depuis le moment où il arriva au camp de Nimègue jusqu'à la fin de la dernière campagne. Les communes prièrent la reine d'avancer l'argent dû, à titre d'indemnité, au comte de Lichtfield, à qui le roi Jacques avoit engagé les mêmes terres en lui faisant épouser une fille naturelle de Charles II. Bientôt, du milieu de ces domaines, on verra s'élever le château de Blenheim (1) avec une magnificence qui en fera, pour ainsi dire, le palais de la Victoire.

Terres qu'on lui accorde.

(1) On appeloit aussi la bataille d'Hochstett du nom de *Blenheim*.

1705.

Le bill fut converti en acte par la sanction royale, le 14 mars suivant, sous la condition que le duc et ses héritiers feroient présenter, tous les ans, au château de Windsor, un drapeau sur lequel seroient peintes trois fleurs de lis, pour tenir lieu de toute espèce de rentes et services : c'étoit ajouter un nouveau prix au témoignage de la reconnoissance nationale, soit que l'on considérât les armes de France comme le symbole de la monarchie humiliée par les triomphes de ce général, soit qu'on les envisageât comme rappelant les vains droits prétendus par la couronne britannique sur celle de Louis XIV.

Nommé colonel du premier régiment des gardes à pied.

La reine mit le comble à ses bienfaits, en nommant Marlborough colonel de son premier régiment des gardes à pied. Le peuple, aussi peu mesuré dans ses hommages que dans ses fureurs, parla de faire ériger une statue équestre au vainqueur d'Hochstett sur une place de Londres : il ne pensoit pas que c'étoit une distinction réservée à la majesté royale. Jamais héros ne fut mieux récompensé, ne respira plus d'encens et ne reçut plus d'honneurs.

Petite mortification qu'éprouve le duc.

Mais, sur la terre, il n'y a point de bonheur pur et sans mélange. Tandis que les communes travailloient pour les intérêts du duc de Marlborough, la chambre haute l'humilia dans la personne de son frère. Elle se plaignit, dans une

1705. adresse à la reine, de ce que l'amiral Churchill retiroit les émolumens attachés à l'activité du service, quoiqu'il n'eût plus qu'un vain titre sans fonctions; de ce que sa table même étoit entretenue aux dépens du trésor public. Cet abus, joint à tant d'autres, disoient les pairs, fait que les fonds assignés pour la marine sont en arrière au moins d'un million trois cent mille livres sterling. Une affaire de cette nature, suscitée contre la famille la plus puissante, dans le moment des plus grands triomphes de son chef, prouve qu'en Angleterre, comme ailleurs, on ne pardonne ni la prospérité ni la gloire.

Vers le même temps, le lord Jean Cuts, qui s'étoit distingué à la bataille de Blenheim, fut envoyé en Irlande, en qualité de l'un des seigneurs régens pendant l'absence du vice-roi. On ne manqua pas de dire que le duc, jaloux des grands talens de cet officier général, lui avoit procuré cette commission. Marlborough se vengea de la calomnie par de nouveaux efforts pour mériter de plus en plus l'estime et la reconnoissance de sa nation.

Plan de campagne. De tous les plans de campagne présentés par le duc et discutés dans le conseil, aucun ne parut plus convenable que d'attaquer les frontières de la France; et il fut résolu que les bords de la Moselle seroient le théâtre de la guerre. On établit,

pour cet effet, des magasins de toute espèce dans la ville de Trèves. Mais on avoit des obstacles à vaincre dans la timidité des Hollandois, qui craignoient de perdre le fruit des campagnes précédentes, en envoyant leurs troupes si loin de leur pays ; il falloit, de plus, triompher de la lenteur des Allemands, sans le secours desquels on ne pouvoit espérer aucun succès. 1705.

Cependant les États-généraux cédèrent à la confiance qu'ils avoient dans le duc de Marlborough, bien résolus néanmoins de lui mettre, par le moyen de leurs députés, les entraves que les circonstances exigeroient. Ils consentirent à lui abandonner la plus grande partie de leurs troupes, et à se tenir sur la défensive vers leurs propres frontières.

De retour en Hollande.

Le duc partit le 26 mars pour se rendre en Hollande ; mais il fut repoussé par des vents contraires. Il se rembarqua le 1.er avril, et arriva le lendemain. Dans les conférences qu'il eut avec le grand pensionnaire et avec quelques autres membres des États-généraux, il fit sentir combien l'exécution de ses projets seroit avantageuse à la cause des confédérés ; il montra qu'en mettant Louis XIV dans la nécessité de défendre ses propres états, il le mettroit dans l'impuissance d'étendre ses conquêtes en Piémont et de protéger l'Espagne.

1705. Marlborough étoit poussé par un motif secret à l'exécution de ce plan. Il voyoit un rival digne de lui dans Villars, nouvellement créé duc, honoré alors comme le seul homme capable de rassurer la fortune de la France. En se portant vers la Moselle, il espéroit trouver l'occasion de se mesurer avec ce général, qui, le premier, avoit illustré les champs d'Hochstett par une victoire, et dont il envisageoit d'avance la défaite comme le plus beau de ses triomphes. Dans les illusions de ses pensées, il envoyoit Villars en Angleterre, pour tenir compagnie à Tallard ; les armées françoises découragées étoient en fuite ; les alliés, maîtres des Trois-Évêchés, de Thionville et de Luxembourg, dictoient la loi à Louis XIV. C'étoit là un beau rêve, sans doute; mais c'étoit le rêve d'un héros.

Motif secret du plan de campagne vers la Moselle.

Il le fait adopter par les États-généraux.

Le duc, plein de ces idées, fit adopter son plan par les États-généraux; et il envoya le brigadier général Cadogan au prince de Bade, pour le disposer à l'exécution de ses desseins. Il partit de la Haye le 4 mai, et se rendit à Maestricht, où il trouva M. d'Overkerque, qui y étoit arrivé quelques jours auparavant. Son séjour dans cette ville fut prolongé jusqu'au rassemblement des troupes.

Mai.

Ouverture de la quatrième campagne.

Le 12, Cadogan vint à Maestricht pour rendre compte de sa commission : il rapporta que le prince

de Bade se rendroit à Creutznach le 20, et qu'il y attendroit le duc. 1705.

Le 14, le général anglois fit la revue des troupes de sa nation, près de Viset (1); elles passèrent la Meuse le 15, et continuèrent leur marche vers la Moselle, sous les ordres de son frère Churchill. Le même jour, Marlborough partit pour Coblentz, se proposant d'ouvrir la campagne de ce côté par le siége de Saarlouis, ou de quelque autre place frontière. Il arriva à Coblentz le 17 : le lendemain il apprit que le prince de Bade ne pourroit pas se trouver au rendez-vous de Creutznach, alléguant, outre sa mauvaise santé, le peu de troupes qu'il avoit avec lui, et son incertitude sur le renfort qu'il attendoit. Toujours inébranlable dans ses résolutions, le duc partit aussitôt, et alla trouver le prince à Rastadt. Il crut voir que l'indisposition de son collègue n'étoit qu'un prétexte ; néanmoins, après une conférence entre les deux généraux, il fut résolu qu'il seroit laissé un nombre suffisant d'Allemands pour garder les lignes de Lauterbourg et de Stolhoffen, sous les ordres du général Thungen, tandis que le prince marcheroit avec un gros détachement vers la Saare, pour agir de concert. Mylord duc visita, le 22,

Le duc fait marcher ses troupes.

Il va trouver le prince de Bade.

(1) On écrit aussi *Visé* ou *Wiset*.

1705. les lignes de Bihel et de Stolhoffen; il étoit le lendemain à Manheim, et le 26 à Trèves. Ses courses rapides et fréquentes prouvent que son activité étoit égale à ses talens et à son courage.

Juin. Marlborough ayant rassemblé les troupes postées dans le voisinage de cette dernière ville, les Anglois et les Hollandois campés près d'Igel passèrent la Moselle sur différens ponts; le 3 juin, les Hessois, les Danois et les Lunébourgeois en firent autant : ainsi toutes les troupes se trouvèrent réunies.

Camp de Villars. Villars se proposoit de couvrir Luxembourg, Thionville et Saarlouis : posté près de Sirk (1), il avoit appuyé sa gauche à une hauteur appelée Königsberg, et sa droite s'étendoit vers le ruisseau de Königsmacheren (ou Königsmacher). Ce camp ne pouvoit être attaqué que par le front;

(1) On écrit aussi *Syrck* et *Sierques*. Villars rend compte de sa position en ces termes : « Je me plaçai, dit-il, à Fronisberg » (ou Königsberg), et sur les hauteurs voisines d'où je pouvois » envoyer des secours à Luxembourg, par les bois de Sirk, » que j'avois fait ouvrir, en tournant les abatis du côté des » ennemis. Je couvrois aussi Thionville, et pouvois tirer mes » subsistances de Metz. Quant à Saarlouis, je fis pratiquer des » routes et fortifier des postes, tels que Bouzonville et Bour» gaiche, pour être instruit des mouvemens des ennemis, et » arriver en même temps qu'eux sur cette ville, ou même les » prévenir s'ils la menaçoient. »

des abatis d'arbres (1) ajoutoient à sa force naturelle. Le poste de Bouzonville sur la Nide étoit occupé par les François, ainsi que le château de Bourgaiche, situé vers le flanc des alliés. On avoit jeté onze bataillons et d'autres troupes dans Saarlouis; et Villars, sans crainte, attendoit Marlborough. 1705.

Celui-ci, après une pénible marche de huit heures, étoit arrivé à une petite distance de Sirk, observé par le maréchal placé avec sa cavalerie sur la hauteur derrière ce village. Le lendemain il vint camper à Efft, ayant sa droite à Perle sur la Moselle, et sa gauche à Elendorf, à la vue des François. Mais Villars fit faire à son armée un mouvement sur deux colonnes, et rendit sa situation encore plus avantageuse: elle étoit campée en forme de fer-à-cheval, séparée, par le ravin d'Anspach (ou Apach), de celle des alliés.

Le duc séparé des François par un ravin.

Le duc avoit envoyé courrier sur courrier pour hâter la marche des Impériaux, des Prussiens, des Palatins, des Wirtembergeois, et pour presser les princes qui avoient promis de l'artillerie, des chevaux et des chariots, de tenir leur parole. Ces instances, quoique appuyées par les États-généraux,

Lenteur des Allemands.

(1) Les alliés disoient que le camp de Villars étoit fortifié par des retranchemens outre les abatis. Villars assure le contraire : « Je n'y fis point faire de retranchemens, dit-il; ils » inquiètent les François. »

1705. ne devoient produire que peu d'effet. Quelques troupes impériales avoient été détachées, il est vrai, de Lauterbourg pour la Moselle; mais rien ne put vaincre leur lenteur accoutumée, et elles n'arrivèrent sur la Saare que le 20, sans être pourvues de chevaux ni d'artillerie, tandis qu'elles auroient dû s'y trouver munies de tout, onze jours plutôt.

Cependant Marlborough avoit une armée d'au moins quatre-vingt mille hommes; il étoit supérieur en forces à son ennemi, en présence duquel il se trouva le 13 juin dès le matin (1). S'il faut en croire Lediard, le duc n'avoit pas le dessein d'attaquer; il vouloit se borner à couvrir le siége de Saarlouis : suivant les autres écrivains, il étoit résolu d'engager une action à la tête de ses Anglois, qui, sous lui, étoient toujours vainqueurs parce qu'ils se croyoient invincibles. Mais le conseil de guerre s'y opposa, estimant le siége de Saarlouis plus prudent et plus convenable; projet auquel le duc se refusa à son tour. Quoi qu'il en soit, la disette des fourrages, les maladies qui commençoient à faire des progrès, les ordres des États-généraux, qui rappeloient leurs troupes pour

Discussion dans le conseil de guerre.

(1) Les alliés se donnoient cent dix mille hommes : suivant Villars, ils en avoient au moins quatre-vingt-dix mille effectifs; tandis qu'avec tous ses renforts il n'en avoit que cinquante-cinq mille.

leur

leur propre défense, firent évanouir en fumée les grands desseins du vainqueur d'Hochstett : il étoit venu pour donner un défi à Villars, dont il honoroit la haute valeur, et qu'il regardoit comme le rempart de la France ; celui-ci ne voulut point ramasser le gant du combat, parce que, bien inférieur en forces, il auroit, en quittant sa position, perdu tout son avantage. 1705.

Le prince Louis de Bade se rendit à Creutznach : là, il tomba malade, ou il le contrefit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avoit reçu à la jambe une blessure qui se rouvroit souvent ; ce fut-là peut-être ce qui l'engagea à aller prendre les bains de Schwalbach et de Schlangen-Bade, laissant ses troupes sous les ordres du comte de Frise : elles ne consistoient alors qu'en onze mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie. S'il avoit été libre et en état d'agir, il auroit voulu tenter le siége d'Haguenau, afin de tenir en respect la garnison du fort Louis, d'où l'on pouvoit faire des courses continuelles dans ses états. Au reste, ne devoit-il pas venir avec répugnance dans un camp où il n'auroit paru que le lieutenant du général anglois, qui commandoit une armée nombreuse et vaillante !

On soupçonna donc sa maladie de n'être qu'une vaine excuse, et l'on s'en vengea par des sarcasmes. Les mauvais plaisans l'appeloient le

1705. prince *des Louis*, surnom qui, à plus juste titre peut-être, convenoit au duc de Marlborough. Celui-ci, furieux ou feignant de l'être, fit retentir ses plaintes de toutes parts, soit qu'il s'indignât réellement de n'être point assez secondé, soit qu'il voulût couvrir de ce voile le mauvais succès de son entreprise, que plusieurs taxoient de témérité.

Plaintes réciproques du duc et du prince de Bade.

Le prince, sensible aux reproches de son collègue, comme il devoit l'être, répondit « qu'il n'étoit » point le maître du corps germanique; que son » indisposition l'avoit empêché d'agir; qu'après » tout, les troupes n'avoient point manqué au » duc, et qu'il étoit assez fort pour se battre, s'il » en avoit tant d'envie; qu'il avoit laissé au ma- » réchal le temps de s'emparer du camp de Sirk, » et que, s'il affectoit de se plaindre, c'étoit pour » cacher sa propre faute. » Ce fut ainsi qu'il opposa griefs à griefs par une récrimination qui n'étoit pas sans fondement. A Vienne, à Londres, à la Haye, à Ratisbonne, chacun prit part à cette étrange dispute, suivant les intérêts de son parti. C'est le cas de dire que les opinions du tribunal se partagèrent, et qu'il n'y eut point de jugement.

Le duc décampe.

Le duc de Wirtemberg avoit fait un peu plus de diligence avec quatre mille hommes à la solde des États-généraux, et les Prussiens arrivèrent un peu avant que la grande armée se retirât. Le

camp fut levé la nuit du 16 au 17 juin. On raconte que Marlborough en avoit donné avis au maréchal dans un billet qu'il lui avoit écrit la veille en ces termes : *Je pars demain pour aller en Flandre ; le prince de Bade m'avoit donné rendez-vous pour m'aider à prendre les Trois-Évêchés : mais il m'a manqué de parole ; et je décampe sans ruse de guerre, plein d'estime pour vous, et très-fâché contre le prince* (1). 1705.

Cependant les alliés décampèrent dans le plus profond silence. « Ils délogèrent, dit Villars, sans » tambours ni trompettes. On vint me dire, au » point du jour, qu'ils étoient partis : je pris » quinze cents dragons, pour tâcher de joindre » les traîneurs ; mais ils étoient trop loin. » Le maréchal disoit des confédérés, dans le style d'un homme de guerre : « Ces gens-là ont voulu nous » avaler comme un grain de sel ; ils ont fini par » nous croire de trop dure digestion. »

Pendant que ceci se passoit, M. d'Overkerque, affoibli par les détachemens envoyés vers la Moselle, et réduit à trente bataillons et douze

(1) Ce billet est controuvé. Marlborough, après sa retraite, se borna à faire dire à Villars qu'il le prioit de croire que ce n'étoit pas sa faute s'il ne l'avoit pas attaqué ; que le prince de Bade lui avoit manqué de parole, et qu'il se retiroit pénétré de douleur de n'avoir pas pu se mesurer avec lui. *Voyez* la Vie du maréchal, *t. I.er, p. 374.*

1705. escadrons, étoit campé près de Maestricht, sur la hauteur de Saint-Pierre, résolu de se tenir sur la défensive. Il ne doutoit pas que le duc de Villeroi et l'électeur ne détachassent des troupes du même côté : mais en cela il se trompoit ; car l'armée des deux couronnes, voulant profiter de sa supériorité sur la Meuse, décampa de Heylissem, sur la petite Ghette, le 19 mai, descendit le 21 le long de la Méhaigne hors de ses lignes, et arriva le 22 dans une plaine où elle prit du repos, comme si sa marche eût été longue et pénible. Elle se porta le 26 à Vignamont sur la hauteur de Huy, qui fut entièrement investi le 28. M. de Gacé commandoit le siége. La tranchée s'ouvrit le 30, et le même jour M. de Crouston rendit la ville, la garnison s'étant retirée dans le château et dans les cinq forts. On manquoit de vivres dans le fort Joseph et dans celui du Tard-avisé (1) : les assiégeans ruinèrent les défenses des trois autres, ainsi que celles du château, et la place entière fut soumise le 11 juin par capitulation. Treize cent dix-sept soldats et quatre-vingt-seize officiers prisonniers de guerre furent conduits à Namur.

Prise de Huy par l'électeur, qui veut se rendre maître de la citadelle de Liége.

(1) M. de Trogne, nommé commandant de Huy au mois d'août 1703, avoit bâti le fort qui porte son nom, et celui du Tard-avisé. Ces petits forts n'avoient été élevés que pour occuper les hauteurs voisines qui commandoient la place.

La conquête de Huy facilitoit celle de Liége, à laquelle on devoit marcher sans perdre de temps. On resta néanmoins quatre jours dans l'inaction, et ce ne fut que le 15 que l'électeur alla établir son quartier général à une lieue de cette capitale. Il en fit enfoncer les portes le 18, se disposant à se rendre maître de la citadelle. 1705.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la prise de Huy étoit parvenue au camp du duc : les députés des États lui représentèrent qu'il étoit impossible de subsister plus long-temps sur la Moselle, et que la lenteur des Allemands ayant fait échouer tous les projets, il seroit à propos d'aller au secours des Pays-Bas. Marlborough décampa dans la nuit du 17 juin, et assembla un conseil de guerre en arrivant à Trèves. On y résolut de marcher sans délai vers la Meuse, en laissant dans le pays des forces suffisantes. Sept mille Palatins à la solde de l'Angleterre et de la Hollande, malheureusement confiés au lieutenant-général Aubach, restèrent pour assurer ou plutôt pour perdre la possession de Trèves et des autres postes voisins. Les troupes du duc devoient être jointes par différens corps du cercle de Westphalie ; les douze mille Prussiens et les quatre mille Wirtembergeois eurent ordre de se rendre à Lauterbourg pour renforcer l'armée du prince de Bade : mais la chose resta sans exécution.

Résolution d'aller au secours des Pays-Bas.

1705. Les Impériaux, les Prussiens et les Wirtembergeois se portèrent sur le haut Rhin, et Marlborough se dirigea par le chemin le plus court vers les provinces belgiques.

Conduite de Villars. Villars, débarrassé d'un ennemi incommode, chargea le comte de Druy de marcher sur Trèves avec un petit corps qui fut soutenu par le comte du Bourg. Celui-ci passa la Saare à Mertzig, et poussa devant lui un gros parti qui paroissoit marcher vers Saarebourg. A cette dernière nouvelle, le commandant de la place reçut du général palatin l'ordre de la quitter et d'en faire sauter les fortifications à l'approche des François: docile sous la main de son chef, il exécuta ce qui lui étoit prescrit. Mais ce ne fut là que le prélude des fautes commises par le timide Aubach, qui ne prit conseil que de sa frayeur : il démantela Trèves, détruisit les magasins, brûla les bateaux destinés à faire des ponts, et abandonna de la manière la plus lâche ce poste important, où les François s'établirent quatre jours après (1). Tel

(1) Villars marche ensuite pour aller joindre le maréchal de Marsin : leurs forces réunies le 3 juillet entrent dans les lignes de Weissembourg, où le général Thungen avoit laissé cinq régimens, non pour les défendre, mais pour observer les François. La fatale influence qui avoit déconcerté les projets du duc, tient d'abord les troupes alliées comme paralysées ; les François

fut le triste résultat d'un plan conçu dans l'orgueilleux espoir de vaincre un héros et de pénétrer en France ; espèce de revers bien remarquable dans la vie d'un guerrier dont chaque campagne a été une chaîne de succès, et qui semble avoir commandé à la fortune et à la gloire. 1705.

L'infanterie de l'armée du duc, pourvue d'un train d'artillerie, avoit quitté Trèves, le 19 juin, sous les ordres du général Churchill. Le lendemain Marlborough sortit en personne de cette ville avec sa cavalerie, et campa à l'Hôpital; le 21 il se rendit à Bibrich (ou Bitbourg), et le jour suivant à Pruym, où il se reposa le 23 ; il étoit à Born le 24. Le duc se rend dans les Pays-Bas.

Informé de l'investissement de la citadelle de Liége, le duc avoit enjoint dès le 21 à son frère de détacher de chaque bataillon cent hommes avec tous les grenadiers d'Orkney, pour qu'ils se trouvassent le 26 à Duren, où devoit arriver la

s'emparent de Hombourg : mais les confédérés prennent Drusenheim, puis Haguenau, d'où M. de Pery, sur le point de voir la place emportée d'assaut, s'évade, avec la garnison, par une ruse de guerre. Le plus grand succès fut du côté de Villars, qui, avec une armée affoiblie par des détachemens, inférieure au moins de moitié à celle du prince de Bade, en fit échouer tous les desseins. *Vous avez le secret*, dit à cette occasion Louis XIV au maréchal, *de faire qu'un homme en vaut deux, quand il sert sous vous.*

1705. cavalerie. Instruit encore que les François, faute d'artillerie, avoient été retardés de deux ou trois jours devant Liége, il envoya de nouveaux ordres au comte d'Orkney, pour qu'il accélérât sa marche. M. d'Overkerque avoit besoin des plus prompts renforts pour délivrer la place, et même pour soutenir le choc de Villeroi, si le maréchal vouloit en venir aux mains. L'armée des deux couronnes étoit composée de cent dix-neuf bataillons et de cent soixante escadrons. Marlborough, par la seule nouvelle de son approche, changea la face des affaires dans les Pays-Bas, au grand avantage des alliés; car l'électeur, voyant l'orage près de fondre sur lui, renvoya son artillerie à Namur, et abandonna le 27 la cité de Liége, pour se retirer à
Il y arrive. Tongres. Le même jour le duc partit de Duren et arriva à Maestricht, résolu d'attaquer l'ennemi
Juillet. dès le 1.er juillet; mais celui-ci avoit déjà quitté Tongres, pour camper à Montenaken (1), à une lieue et demie de ses retranchemens.

L'armée de Marlborough passa la Meuse sur deux ponts près de Viset, et s'avança entre Geneff et Haneffe; celle de M. d'Overkerque se porta en même temps sur le Jarre. A cette nouvelle,

(1) Il ne faut pas confondre ce lieu avec un autre du même nom, entre Maestricht et le Jarre ou Jecker. On écrit aussi *Montenak* et *Montenachen*.

Villeroi se retira dans les fameuses lignes qu'il croyoit inexpugnables : il avoit sans doute l'ordre de s'attacher uniquement à les conserver, et d'éviter une bataille ; sa conduite n'est excusable que par le motif d'obéissance. 1705.

Quoi qu'il en soit, les confédérés se reposèrent le 3, pour se remettre en marche le lendemain. Le duc se porta jusqu'à Lens-les-Béguines ; il appuya sa gauche à ce lieu, et sa droite à Frezin. Le général hollandois avoit sa droite à Saint-Servais, et sa gauche à Lathuy et à Braive. Tous deux résolurent de reprendre Huy. L'entreprise n'étoit pas difficile ; car l'électeur, avant de se retirer, avoit fait sauter une partie des fortifications.

Un détachement, sous les ordres du général Schultz (ou Scholten) (1), fut envoyé vers Huy le 6. Le duc, avec ses troupes et celles des États-généraux, se posta le 7 de manière à protéger le siége. Deux jours après, le canon et les mortiers jouèrent sur le fort Picard avec force ; on s'empara du chemin couvert ; et déjà l'on approchoit du fort, lorsque les François se retirèrent dans le château, leur commandant et sept autres ayant été faits prisonniers : le fort Rouge avoit été abandonné deux jours plutôt. Enfin la place se rendit

(1) On le trouve nommé des deux manières. Nous l'avons appelé *Scholten*, d'après Lediard, dans le *I.er vol. p. 305.*

1705. le 12, aux mêmes conditions que les Hollandois avoient obtenues un mois auparavant. La garnison, composée de quatre cent cinquante hommes, sans compter les malades et les blessés, fut conduite à Maestricht. La perte des assiégeans étoit peu considérable; leur succès ne leur avoit pas coûté de grands efforts : Huy, pris et repris quatre ou cinq fois dans l'espace de dix ans, ressembloit à la toile de Pénélope, qu'il étoit également facile de faire et de défaire.

Huy repris le 12 juillet.

Il est résolu d'attaquer les lignes des François.

Marlborough s'occupoit de tous les moyens de réparer le temps perdu sur la Moselle : persuadé que l'attaque des lignes seroit l'opération la plus utile dans les circonstances, il dépêcha le général Hompesch en Hollande, pour la proposer aux représentans des Provinces-Unies. La réponse fut très-prompte et très-satisfaisante : les États, pleins de confiance dans la sagesse du duc, lui laissèrent la liberté d'entreprendre tout ce qu'il jugeroit à propos. On tint deux conseils de guerre à ce sujet, rien n'ayant été résolu dans le premier. Quelques généraux bataves s'opposèrent au projet qui prévalut, malgré les efforts de Schlangenburg, étant appuyé des suffrages de M. d'Overkerque, du prince héréditaire de Hesse-Cassel, du comte de Noyelles et de plusieurs autres.

Les François étoient postés le long de leurs

lignes avec près de cent bataillons et de cent quarante-six escadrons; l'armée confédérée étoit composée de quatre-vingt-douze bataillons et de cent soixante escadrons. On ne s'accorde pas entièrement sur les forces respectives (1). 1705.

Description de ces lignes.

Les lignes françoises commençoient à Marche-les-Dames sur la Meuse, traversoient la Méhaigne, alloient gagner la Ghette au-dessus d'Hannuye (ou Hannut), et finissoient à Léau; la Ghette, depuis cet endroit, servoit de ligne jusqu'à Diest, où elle se jette dans la Dyle. Cette dernière rivière, qui passe à Aerschot et à Malines, tenoit aussi lieu de retranchement jusqu'à celle de Ruppel (2), où elle se perd, comme celle-ci se perd dans l'Escaut; on avoit plus de vingt lieues d'étendue à garantir des surprises d'un ennemi plein de ruse et d'audace.

Est-il facile de forcer des lignes?

Le continuateur de Thoyras examine s'il est aisé de forcer de semblables lignes, quoique gardées par des troupes nombreuses. Il observe que les différentes parties de l'armée qui défend n'étant attachées à aucun poste, elles peuvent se soutenir les unes les autres, et se porter en plus grand

(1) Quelques-uns donnent aux François plus de cavalerie, et aux alliés plus d'infanterie.

(2) Quincy dit *le Rupel* dans un endroit, et *le Deiner* dans un autre. *Tome IV, page 507.* Il se trompe dans ce dernier.

1705. nombre là où le besoin le demande. « De plus, » dit-il, ces lignes ayant pour l'ordinaire plu- » sieurs points hors d'insulte, il devient plus facile » de garder les endroits les plus foibles. Il est bien » plus rare de réussir à forcer des lignes qu'à » prendre des places ou à gagner des batailles. »

Opinion motivée de Feuquières.

M. de Feuquières, meilleur juge que cet écrivain, établit, sur la matière présente, des principes qu'il appuie d'un grand nombre d'exemples. « On a voulu, dit-il, faire un système nouveau » de guerre défensive derrière des lignes d'une » longue étendue de pays; et l'expérience a fait » connoître la fausseté de ce système, qui réside en » deux points incontestables. Une armée dans des » lignes n'en peut plus sortir qu'en défilant; mais » l'ennemi qui s'en approche, est libre dans tous » ses mouvemens, qu'il fait comme il lui plaît, sans » craindre d'inconvénient. Une armée dans des » lignes n'y est jamais ensemble, parce qu'il faut » qu'elle garde un trop grand front; et par con- » séquent, lorsque l'ennemi attaque un endroit de » la ligne, dont il a dérobé la connoissance, soit » par un mouvement que la nature du terrain lui » aura donné la facilité de cacher, soit par une » marche de nuit, pendant qu'il fera attaquer le » côté opposé à celui de la véritable attaque, il » est certain que cet attaquant n'aura jamais à faire

» qu'à une partie de l'armée, dont le reste ne » pourra même marcher au secours du corps atta- » qué que très-difficilement, et en colonne; ce » qui est très-périlleux. 1705.

» Ainsi je conclus que l'armée qui est con- » trainte dans tous ses mouvemens, est toujours » inférieure à celle qui fait tous les siens avec une » liberté si entière, qu'elle peut hasarder les moins » prudens sans crainte d'en être châtiée. Des lignes » d'une grande étendue, ajoute M. de Feuquières, » ne peuvent être suffisamment garnies de redans » et d'ouvrages fermés : ainsi elles ne peuvent ja- » mais être bonnes ; elles ont été forcées autant » de fois qu'elles ont été attaquées. Le seul cas » dans lequel je puisse approuver les lignes, c'est » quand elles sont courtes, qu'elles couvrent une » grande étendue de pays, et qu'elles sont ap- » puyées ou soutenues par des places, de manière » que la distance soit petite entre les places et les » gros postes fortifiés qui soutiennent les lignes, » en sorte que l'on puisse réduire l'armée qui les » veut attaquer, à des points d'attaque. »

M. de Feuquières, après avoir montré les inconvéniens des lignes de Courtrai entre la Lys et l'Escaut, de celles de la Lys à Ypres, de la Haine à la Sambre, de Weissembourg et d'Haguenau, confirme tous ses principes par le mauvais

1705. succès des grandes lignes, et nommément par celles dont bientôt on va voir Marlborough se rendre maître.

L'électeur et Villeroi comprirent, par les mouvemens de leur ennemi, tout le danger qui les menaçoit. Le maréchal avoit établi son quartier général à Merdorp (1), entre Jandrain et Jandrenouille. L'infanterie, partagée en un grand nombre de petits corps, étoit distribuée dans les lignes, et la cavalerie sur les derrières, toujours prête à se porter sur les points en péril. Villeroi passa neuf jours entiers sans quitter ses vêtemens; mais un nouveau revers alloit être le fruit de sa stérile activité.

« Les François, dit Lediard, avoient les avan-» tages de leurs lignes et de leurs retranchemens; » il fallut, ajoute-t-il, avoir recours à une feinte » pour diviser leurs forces. » En effet, M. d'Overkerque décampa de Vignamont le 17 juillet à trois heures du matin, et marcha vers Bourdines (2) de l'autre côté de la Méhaigne, afin que l'électeur craignît sur-tout pour ce point, et qu'il y portât une partie de ses troupes. En même temps, le duc fit un mouvement, comme si son intention eût été de soutenir M. d'Overkerque

(1) Bouge écrit *Mierdop*.

(2) Ou Burdinnes.

dans l'attaque des lignes, près Meffle, où elles étoient moins fortes qu'ailleurs. Ce stratagème réussit : le passage de la Méhaigne ayant donné de l'inquiétude aux François, ils tournèrent toute leur attention du côté de Gerbise (1) vers Namur. 1705.

Le duc fit ses dispositions en conséquence pour marcher avec toutes ses troupes dans la nuit du 17 au 18. Le général Schultz avoit rejoint l'armée avec dix bataillons et dix escadrons employés au siége de Huy : on y ajouta douze ou treize escadrons sous les ordres du baron de Hompesch, tirés de la droite de la seconde ligne ; cinq de ceux-ci furent confiés au colonel Chanclos, qui, ayant une connoissance parfaite du terrain, devoit s'avancer le premier. Chaque cavalier portoit une botte de fourrage, qui tenoit lieu de fascine, pour combler les profondeurs. Onze bataillons, conduits par le baron de Welderen, et toute la cavalerie de la droite, au nombre de vingt-quatre escadrons, furent également détachés pour marcher à la tête de la première ligne : les deux détachemens étoient commandés par le comte de Noyelles. Dispositions pour forcer les lignes.

Le 17, vers quatre heures après midi, le généralissime ordonna que toute l'armée se tînt prête ; que tout le bagage fût rassemblé à six heures près

(1) *Gebrissée* dans la carte de Bouge.

1705. de Tourinnes (1) derrière le camp, sous la garde d'un colonel, avec quatre cents hommes d'infanterie et cent de cavalerie ; que le comte de Noyelles s'ébranlât, vers neuf heures, avec ses deux corps, l'un mis en avant de la première ligne, filant à la gauche, et celui du lieutenant-général Schultz à la droite : tous deux avoient ordre de prendre la route que les guides leur indiqueroient, et d'attaquer, s'il étoit possible, les postes de Wanghe et d'Heylissem.

L'armée de Marlborough devoit marcher pareillement à dix heures, en suivant la même direction, ainsi que les troupes de M. d'Overkerque : toute la cavalerie de l'aile gauche du duc avoit ordre, avant tout, de se mettre en mouvement le long des deux lignes, et de se placer à la droite de l'infanterie ; il étoit enjoint au corps de cavalerie commandé par le comte d'Albemarle de sortir du camp à la même heure, comme au feld-maréchal hollandois, de repasser la Méhaigne sur les douze ponts préparés à cet effet, et de se joindre, avec la droite de son infanterie, à la gauche du grand corps d'armée. Ce dernier général, en s'ébranlant, devoit détacher un fort parti de dragons vers Gerbise pour jeter l'alarme de ce côté : le détachement

(1) Ou Thourinne.

sous

sous les ordres d'Albemarle étoit destiné à fermer la marche. 1705.

Le canon ayant donné le signal d'abattre les tentes, toute l'armée se mit en mouvement vers onze heures du soir, filant sur deux colonnes, laissant à droite Montenaken, Houtain et Sainte-Gertrude ; à gauche les villages de Trognée, Radshoven, Over-Winden et Neer-Winden : elle marcha ensuite directement vers les points où les deux premiers détachemens devoient tenter de s'ouvrir un passage, c'est-à-dire, vers Neer-Heylissem, le château et le village de Wanghe, Neer-Hespen et Orsmael (1).

Les lignes sont forcées le 18 juillet.

L'obscurité de la nuit trompa les guides, qui n'arrivèrent qu'à quatre heures du matin devant les postes dont je viens de parler, et qui, heureusement pour les alliés, se trouvoient presque sans défense.

Le comte de Noyelles fit attaquer le château de Wanghe, qui protégeoit un pont de pierre sur la Ghette. Les François, au lieu de démolir ce pont, s'étoient contentés d'y mettre une barrière avec une garde de quarante hommes, qui prirent la fuite. La

(1) C'est ainsi qu'il est écrit dans la carte de Bouge et dans un tableau statistique du département de la Dyle. La plupart de ces noms sont estropiés dans toutes les cartes et par tous les écrivains.

1705. barrière fut rompue à coups de hache par soixante grenadiers de Cadogan, qui marchèrent en avant; suivis de quelques corps détachés, ils traversèrent un marais, regardé mal-à-propos comme un rempart. Douze escadrons de dragons, placés derrière Orsmael, devoient défendre le passage ; mais ils ne le firent point, et leur négligence ouvrit une libre carrière aux alliés. En même temps trois bataillons s'emparèrent avec facilité du pont et du village de Neer-Heylissem, à un quart de lieue vers la gauche de Wanghe : ils étoient conduits, avec plusieurs autres, par le baron de Welderen. Le général Schultz n'éprouva pas plus d'obstacles à Over-Hespen et à Neer-Hespen. Ainsi, les détachemens étant devenus maîtres des ponts et des barrières, la cavalerie les passa sans opposition : elle se forma ensuite sur une hauteur, étendant sa droite vers Haekendover ; quelques bataillons en firent autant le long de la ligne derrière la cavalerie. Ces premiers succès, quoique faciles, et l'ardeur des troupes, furent le présage d'une entière victoire.

Les alliés maîtres des passages.

Tandis que les pionniers s'occupoient à pratiquer des passages à travers les lignes, on aperçut dix escadrons et quatre bataillons françois entre Orsmael et Goidsenhoven ; mais ils restèrent d'abord paisibles, comme s'ils ne fussent venus

que pour être les témoins de ce qui se passoit. Le comte de Noyelles s'avance avec promptitude; il poste cinq bataillons dans un chemin creux qui mène d'Heylissem à Tirlemont, et en envoie six autres dans un village voisin. Le duc, arrivant avec une grande partie de l'armée, traverse les lignes avec la rapidité d'un trait. Renforcé de cinquante escadrons et de vingt bataillons, il vole vers le chemin creux; là, sa cavalerie s'arrête, tandis que les cinq bataillons qui y sont placés tirent sur la cavalerie françoise: celle-ci s'étoit approchée, après avoir donné à son ennemi le temps de s'étendre; elle fut contrainte de se retirer au-delà de la portée du mousquet, et de se reformer sous l'abri des quatre bataillons. 1705.

La cavalerie du duc s'arrête un instant derrière le chemin creux.

La cavalerie confédérée trouva donc le moyen d'aller en avant. Dans ce temps-là, les François firent pointer huit pièces de canon à trois coups, qui tonnèrent avec force. Le duc, arrivé en personne, voit qu'ils reçoivent des renforts continuels, et qu'un gros d'infanterie est sur le point de les rejoindre; il se détermine à les faire charger avec sa seule cavalerie, et le baron de Hompesch s'en acquitte aussitôt avec vigueur. Les escadrons attaqués, et bientôt mis en déroute, cherchent à se rallier; les vainqueurs saisissent ce moment d'intervalle pour s'emparer des caissons et de l'artillerie.

Elle se porte en avant.

Elle met des corps françois en déroute.

1705. Mais les François ne perdent pas toute espérance; le prince bavarois étoit venu à leur secours. Averti de l'irruption, il avoit envoyé à MM. de Caraman et d'Antin, et au prince de Birkenfeld, l'ordre de le suivre avec les vingt-un bataillons qu'ils commandoient du côté de Noduwez; il avoit marché lui-même avec trente escadrons, qui, à peine arrivés, et soutenus de deux brigades d'infanterie del Rios et de Gondrin, entrent aussitôt dans l'arène. Les alliés, renforcés eux-mêmes, s'avancent à la voix du duc, qui parcourt la ligne pour les embraser de son courage. Hompesch, Noyelles, Lumley, le secondent de toute leur activité. La droite de leur cavalerie s'approche trop des haies d'Orsmael, d'où part un feu qui la contraint de se retirer en désordre: elle s'étend ensuite vers la droite, pour faire place à quelques bataillons qui marchoient contre l'infanterie françoise, dont le renfort s'accroît à chaque instant; fière de leur appui, électrisée par les regards du chef, elle charge avec vivacité; et la cavalerie des deux couronnes, culbutée, rompue, s'éloigne avec perte. Les deux brigades d'infanterie, se trouvant abandonnées dans la plaine, se sauvèrent entre Heylissem et Goidsenhoven (1).

Nouveau choc à l'avantage des alliés.

(1) Ce village est appelé *Gouchancour* ou *Gotschoven*, dans un plan des lignes, dessiné sur les lieux par M. d'Ivoy, colonel et

M. de Caraman étoit en seconde ligne. Témoin de ce qui se passoit, et resté seul sous les coups des vainqueurs, il prit la résolution la plus généreuse. Conseillé par M. Steckenberg, lieutenant-colonel d'Alsace, il forme un bataillon carré des deux brigades à la tête desquelles il se trouvoit, pour se retirer par le défilé de Noduwez. L'entreprise étoit difficile; car il étoit environné de quatre-vingts escadrons ennemis, exposé d'ailleurs à tout le feu de l'infanterie, qui couvroit le revers des lignes et tous les environs. Mais que ne peuvent pas l'expérience et la valeur! La phalange ne put être ni entamée ni entourée; un feu terrible et continuel, parti de cette masse de forces réunies, rendit inutiles les efforts des alliés. Tous les revers des François sont, pour ainsi dire, ennoblis par quelque action glorieuse. 1705.

Les gardes françoises et suisses étoient venues à temps pour couvrir la retraite. Jamais danger n'avoit été plus pressant, et jamais on n'en sortit plus à propos : car, au moment même, le duc de Marlborough faisoit entrer dans les lignes le reste

quartier-maître général au service des États-généraux. Ce plan se trouve dans le supplément de l'Histoire militaire de Dumont, par Rousset. On y trouve aussi la disposition de l'armée franco-bavaroise pour la défense des lignes, avec la liste des officiers qui furent faits prisonniers. *T. II, p. 126, 128 et suiv.*

1705. de ses troupes. Il étendit sa droite vers la grande Ghette devant Tirlemont, où l'on avoit laissé le bataillon de Montluc, qui, sur la première sommation, se rendit prisonnier de guerre. On avoit pris dans l'action le marquis d'Alègre et le comte de Horn, lieutenans-généraux, trois brigadiers des armées, cinq colonels, beaucoup d'officiers et de soldats. On évalue à quinze cents hommes le nombre des prisonniers faits dans cette journée.

Le duc court un grand danger.

Toutes les troupes des confédérés se conduisirent bien dans cette affaire, dont, au reste, le succès ne fut pas assez disputé pour être très-glorieux. Les grenadiers de Cadogan s'y distinguèrent par leur audace. La vie du duc y courut un grand danger. Un officier françois ou bavarois, qui l'avoit reconnu, s'avança pour l'attaquer l'épée à la main : mais, au moment où l'officier s'appuyoit sur ses étriers pour atteindre sa victime, il tomba de cheval en avant, et fut percé de coups.

M. d'Overkerque publia, dans une relation mentionnée par Lediard, que la cavalerie bavaroise, composée de vingt-quatre escadrons, avoit été presque entièrement détruite, ainsi que les deux régimens d'Alsace et de la Marck. Il y a dans ce récit une exagération évidente; et l'estimable général auquel on l'attribue, avoit été induit en erreur par ses subalternes. On remarqua

entre autres dans la retraite les quatre bataillons d'Alsace et de Furstenberg ; chargés plusieurs fois par la cavalerie angloise, ils en soutinrent le feu avec une fermeté extraordinaire. 1705.

S'il faut en croire le partial Quincy, la perte ne fut que de sept ou huit cents hommes tués ou blessés, et ne surpassa guère celle des confédérés. Le duc de Roquelaure, qui, avec ses troupes, avoit soutenu le premier feu, eut un cheval tué sous lui, ainsi que le marquis de Biron.

L'électeur prit un parti qui sauva l'armée. Voyant que les vainqueurs s'étendoient en-dedans des lignes depuis le passage de Wanghe jusqu'au-delà de Tirlemont, il se concerta avec le maréchal : celui-ci l'avoit rejoint, pouvant à peine croire ce qui venoit d'arriver. Tous deux jugèrent à propos de faire faire halte aux différens corps qui venoient au secours, tout hors d'haleine, et de se retirer par Jodoigne, derrière la Dyle et Louvain ; mesure sage, attendu que ces troupes, passant le défilé, eussent été chargées et battues en détail, sans pouvoir se mettre en ordre de bataille.

Les Bavarois et les François s'imputèrent réciproquement le malheur de la journée, injustes en cela les uns envers les autres : car chacun d'eux avoit fait ce que permettoient les circonstances. Mais ils étoient de deux nations différentes, et

1705. l'on eût dit qu'ils cherchoient à se consoler de leur revers commun par des reproches mutuels. Ici tout le tort étoit de s'en être tenu à un système de défense trop foible contre un ennemi entreprenant, et plus propre à l'exciter qu'à le contenir. De petites forces divisées par pelotons sur une grande surface enhardissent et appellent l'agresseur, qui respecteroit des forces réunies dans un poste avantageux.

Application que Feuquières fait ici de ses principes.

M. de Feuquières applique ce dernier exemple à ses principes. « On prit, dit-il, pour un dessein » formé sur Namur, les démonstrations que Marl- » borough fit d'attaquer les lignes du côté de la » Méhaigne; on s'y porta, pendant qu'à la faveur » de la nuit les ennemis marchèrent au quartier » de M. de Roquelaure, qui avoit la gauche de » l'armée, par où ils entrèrent dans la ligne sans » obstacle. Le maréchal de Villeroi voulut garder » tout le front de la ligne; par conséquent l'armée » étoit séparée et hors d'état d'opposer à l'ennemi » un front capable de soutenir avec succès l'effort » général qu'il s'étoit préparé à faire contre une » petite partie de l'armée. Ainsi l'ennemi, entré » dans la ligne, se trouvoit par-tout plus fort » que ce qui pouvoit lui être opposé, parce qu'on » avoit séparé l'armée et qu'on ne pouvoit plus » s'opposer à lui de front. »

Combien d'autres exemples viennent à l'appui! 1705.
Les lignes de Bihel et de Stolhoffen, construites à grands frais par le prince de Bade, furent depuis abandonnées, dès qu'on entreprit de les tourner par leur gauche. Celles dont l'empereur avoit voulu couvrir la basse Autriche et la Moravie contre les courses des mécontens, étoient forcées toutes les fois qu'elles étoient attaquées. Villars venoit de donner des ordres pour détruire celles de Weissembourg, d'où il avoit chassé cinq régimens que le général Thungen y avoit laissés. A la guerre, et dans tout, il faut consulter l'expérience; or elle prouve que les lignes sont des remparts foibles et dangereux, imaginés sans doute par des généraux médiocres, qui ne savoient ni choisir un bon poste ni le défendre. Condé et Turenne se sont maintenus, sans cette ressource, contre des armées supérieures à celles qu'ils commandoient. L'usage ne s'en est introduit en France que contre l'avis de Luxembourg, qui a si glorieusement marché sur les traces de ces deux grands hommes. On ne doit se servir des lignes que quand elles sont courtes par leur front, qu'elles ne peuvent être tournées, et que les troupes qui les gardent ne sauroient être prises en flanc : quelles qu'elles soient, il n'est presque jamais sans péril de s'y renfermer avec une armée.

1705. Il ne faut donc pas s'étonner que l'intrépide Marlborough ait été couronné par le succès, qui, sans être merveilleux, fut célébré comme une victoire éclatante. Neuf étendards, dont six appartenoient aux troupes de l'électeur de Bavière, et trois à celles de Cologne, furent du nombre des trophées de cette journée; presque tous avoient des dévises remarquables, entre autres celles-ci: *Aut coronari, aut rumpi. Per ardua laurus. Tantùm umbra movetur. Ex vulnere crudelior. Uni servo fidem. Obstantia firmant.* Il est plus facile d'imaginer de belles devises que de faire de grandes actions, et d'écrire sur des étendards que de les défendre.

On prit quelques drapeaux, dix-huit pièces de canon (1), dont huit tiroient trois coups à-la-fois, et trois autres de vingt-quatre livres de balle. Une médaille frappée à cette occasion représente sur la face le buste de la reine, et sur le revers le duc de Marlborough à cheval, forçant les lignes pour s'avancer vers Tirlemont, qui paroît dans le lointain (2).

Médaille.

Mesures de l'électeur et de Villeroi.

Le maréchal de Villeroi et l'électeur avoient pourvu sagement à leur sûreté par la retraite : ils avoient fait jeter deux ponts sur la Dyle, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de Louvain, qui furent

(1) Dix seulement, selon Quincy.

(2) *Voyez* la médaille à la fin de l'ouvrage.

rompus le 19 à onze heures du matin, après le passage de toutes les troupes. Dès le jour précédent, l'avant-garde, par une marche forcée, se trouvoit, à huit heures du soir, sous le canon de la ville. La droite de l'armée campa depuis Neer-Ysche, appuyée au bois de Soignies, et la gauche appuyée à Louvain; la ligne faisant un coude, et ayant la Dyle devant elle. M. de Caraman fut placé, avec un corps de dragons et d'infanterie, vers le Demer. 1705.

Ce fut dans ces conjonctures que l'électeur écrivit à son favori le baron de Malknecht cette lettre laconique, qui exprime la fermeté et l'espérance : « Mon cher baron, que Dieu pardonne à » ceux qui se sont laissé surprendre. Toute l'ar- » mée est ici; le mal n'est pas assez grand pour » être sans remède. Le Brabant peut être sauvé, » ainsi qu'Anvers, s'il plaît à Dieu. Je me porte » bien; mais je suis excessivement fatigué. »

Marche des alliés.

L'armée du duc, ayant passé la grande Ghette, campa, sa droite à Rosboeck, et sa gauche derrière Tirlemont; le corps de M. d'Overkerque s'étendit avec sa droite jusqu'à Grunde (1), et avec sa gauche jusqu'à Heylissem. Le lendemain, les confédérés marchèrent vers Louvain. S'il faut

(1) Lediard dit *Grain*.

1705. en croire Lediard, qui n'est pas toujours un garant sûr, en s'avançant à travers la plaine de Parck, ils firent prisonniers plus de douze cents hommes qui n'avoient pas pu suivre l'armée françoise et bavaroise dans sa marche précipitée : mais je ne connois pas d'autre écrivain qui fasse mention d'une semblable capture ; les troupes forcées dans leurs lignes étoient en sûreté à cette époque, et le bataillon de Montluc avoit été fait prisonnier la veille. Quoi qu'il en soit, les alliés, arrivés le 19 près de Louvain, postèrent plusieurs escadrons de manière à donner lieu à quelques escarmouches ; mais deux pièces de canon placées sur une demi-lune qui dominoit le grand chemin, les arrêtèrent, et contraignirent le duc d'attendre son artillerie. Il campa à Wlierbeek, et M. d'Overkerque s'établit vers Corbeek Over-Loo.

Réflexion de Lediard.

« L'événement, dit Lediard, fut préjudiciable » aux François, qui furent obligés d'abandonner » Diest, Sichem, Aerschot, et quelques autres » places de peu d'importance ; mais on commit » une grande faute en les laissant s'emparer du » fort camp de Parck (1), d'où ils couvroient

(1) Il a sans doute voulu parler du camp de Betlehem, où Guillaume III avoit enchaîné quelque temps l'activité de Luxembourg. Le Parck est de l'autre côté de la Dyle ; Marlborough avoit quelques troupes dans l'abbaye de ce nom.

» Louvain, Bruxelles et Anvers. On ne sait à 1705.
» qui attribuer ce défaut de prévoyance : les uns
» prétendent que les troupes étoient trop fatiguées
» pour se mettre en marche *dès le lendemain* (1)
» de l'action ; les autres disent que quelques gé-
» néraux hollandois s'étoient opposés à ce mou-
» vement. »

Ce qu'il y a de vrai, c'est que quelques corps partis dès le 18 firent halte pour attendre leur général avec le reste de ses forces, qui ne s'approchèrent de Louvain que le 19. Voici comment s'exprime M. de Saint-Hilaire, qui se trouva à la prise des lignes : « Les ennemis partirent le lendemain seu-
» lement sur les six heures du matin ; et en cela
» il nous parut qu'ils firent une très-grande faute ;
» car s'ils avoient, dès la veille, poussé une tête
» d'armée sur Louvain, et qu'elle eût été suivie,
» après quelques heures de repos, par le reste de
» l'armée, qui avoit moins de chemin à faire que
» nous pour arriver à cette ville, ils nous auroient
» fort embarrassés, et peut-être forcés de com-
» battre avec beaucoup de désavantage. Ils se
» contentèrent de marcher vers Louvain, et de
» venir camper l'après-midi à la vue de cette

Réflexions de Saint-Hilaire.

(1) Elles n'ont donc pas fait douze cents prisonniers, le lendemain, dans la plaine de Parck ; elles partirent pourtant ce jour-là. Lediard auroit dû dire, *dès le jour de l'action.*

1705. » villasse seulement entourée de murailles sans » aucun flanc, et d'un méchant fossé sec et pro- » fond, où l'on avoit jeté vingt bons bataillons » sous M. d'Artagnan, lieutenant-général. Les » armées demeurèrent plusieurs jours dans l'inac- » tion. » *(Tome III, p. 160.)*

Le duc, dès son arrivée à Tirlemont, avoit dépêché le général Hompesch avec une lettre pour les États-généraux : elle étoit datée du 18 juillet; on n'y trouve qu'un compliment de félicitation, l'éloge du comte de Noyelles et des troupes qui avoient eu part à cette journée. Le général y annonce qu'il se mettra en marche pour Louvain le jour suivant. Il ne prévoyoit pas que le texte même de sa lettre seroit commenté par ses ennemis, qui lui firent un crime de n'avoir pas coupé le chemin aux troupes des deux couronnes, et de leur avoir laissé gagner un camp dont ils prétendoient qu'il lui eût été facile de les écarter. Les folliculaires (il y en avoit déjà), les folliculaires aux gages du parti de Schlangenburg répétèrent ce grief avec autant d'aigreur que d'injustice. Quoi qu'en dise M. de Saint-Hilaire, en cela d'accord avec eux, eût-il donc été prudent d'exposer l'infanterie, déjà épuisée de fatigues par une marche nocturne, aux hasards d'un choc où elle eût vraisemblablement succombé ! Quelque sage

que soit celui qui commande, il est rarement épargné; et lors même qu'il obtient des succès, on lui reproche de n'en avoir pas obtenu de plus grands. 1705.

Des suffrages honorables couvrirent la voix des détracteurs du général anglois. M. d'Overkerque, dans une lettre écrite au grand pensionnaire Fagel, s'exprimoit en ces termes : « Je dois au duc de » Marlborough la justice de dire que c'est à lui » qu'est dû l'honneur de l'entreprise exécutée avec » autant de conduite que de valeur. »

Le duc remercié par les États-généraux.

Les États-généraux lui adressèrent une lettre de remercîment : « Nos généraux, lui disoient-» ils, conviennent que cette victoire est entière-» ment due à votre Excellence, qui a vaincu des » obstacles que pendant plus de deux années on » avoit crus insurmontables. »

Le colonel Richard fut envoyé à Vienne pour porter à l'empereur Joseph cette agréable nouvelle: il y arriva le 26 juillet, jour où l'on célébroit l'anniversaire de la naissance de ce prince, qui entroit dans sa vingt-huitième année. Sa Majesté fit éclater, dans cette occasion, sa haute estime et sa reconnoissance pour un héros qui avoit si bien mérité de lui, de sa maison et de tout l'Empire.

Portrait de Léopold.

Joseph avoit hérité des ministres comme des domaines et des dignités de son père; il ressembloit,

1705. par la foiblesse de son caractère et par le peu d'étendue de ses connoissances, à Léopold, qui étoit mort le 6 mai précédent. Ce prince, suivant l'auteur de l'Histoire du parlement d'Angleterre, « n'eut de passions, de vertus et de talens » que ceux de son conseil : il ne mérita, ni la » gloire des événemens heureux ni la honte des » injustices criantes qui se firent pendant son » règne. » En effet, son ambition même ne fut que celle des hommes qui le gouvernoient. L'Allemagne avoit combattu pour l'agrandir ; il devoit à Sobieski la délivrance de sa capitale ; l'Angleterre et la Hollande s'étoient épuisées pour aller à son secours : il fut plus heureux que politique. Cependant jamais empereur n'avoit été plus absolu que lui dans les diètes : ou il en dictoit les résolutions, ou il n'y avoit aucun égard. On le vit faire un roi en vertu de sa *toute-puissance ;* c'est ainsi qu'il s'exprimoit dans l'acte d'érection de la Prusse en royaume, fait contre le sentiment des trois colléges. Il ne devinoit pas que cet acte donneroit des rivaux à ses successeurs, et qu'il deviendroit le fondement d'une monarchie respectable.

Lettre du comte de Wratislau sur la prise des lignes.

Le comte de Wratislau, dans une lettre du 25 juillet à l'un des premiers personnages de la cour d'Hanovre, s'explique sur les suites du dernier succès d'une manière bien remarquable : « Nous » avons

» avons eu hier des avis que mylord duc doit avoir » forcé les lignes ; si cela est, il ne songera plus à » revenir sur la Moselle. J'avoue que ce coup » sera fort glorieux pour sa personne ; mais je ne » sais s'il sera fort utile pour la cause commune. » Je prévois qu'attirés par l'amorce de quelques » contributions, les Hollandois, poursuivant l'en- » treprise commencée, seront à la fin contraints » de diminuer leur armée par les garnisons qu'il » faudra mettre dans les grosses villes : on retom- » bera par conséquent dans les inconvéniens de » la guerre passée. » En effet, les légions de Marlborough ne déployèrent plus leurs enseignes sur les rives de la Moselle, et tous ses plans de campagne furent d'accord avec l'intérêt de leurs hautes puissances. 1705.

La relation de la prise des lignes fut portée à Londres par le colonel Durel, qui arriva à Windsor le 14 [25] juillet. La reine fixa au 23 août [3 septembre] de solennelles actions de grâces. La cérémonie fut célébrée avec la même pompe que celle qui avoit eu lieu l'année précédente pour la victoire d'Hochstett. Il y avoit néanmoins une grande différence entre les deux événemens : mais il falloit entretenir l'enthousiasme du peuple, pour lui faire supporter le fardeau des subsides. On se réjouit à Londres.

1705. Tentative infructueuse des alliés.

Le duc, arrivé devant Louvain, avoit sommé cette ville, dès le 19, de lui ouvrir ses portes, ou de lui donner cinq tonnes d'or : mais, à son grand regret, il n'eut ni l'un ni l'autre.

Ce général, campé à Wlierbeek, apprit que différens postes sur la Dyle, entre Louvain et Neer-Ysche, étoient foiblement gardés ; il résolut de les attaquer, et pour cet effet il fit avancer, le 29 juillet, trois détachemens. Le premier (1) étoit composé de neuf mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie sous les ordres du général Heukelom, et précédés d'un grand nombre de pionniers pour aplanir les chemins. Il lui étoit enjoint de passer la Dyle à Neer-Ysche ; chaque cavalier portoit une botte de paille pour servir à combler les fossés, et il étoit défendu aux troupes d'allumer aucun feu pendant la nuit. Le second détachement, commandé par le prince de Wirtemberg, devoit tenter le passage à Saint-Joris-Wert; et le troisième, aux ordres du comte d'Oxenstiern, traverser la rivière à Corbeek-Dyle (2). Ces troupes étoient pourvues

(1) Suivant Lediard, le premier détachement étoit composé de cinq bataillons et de neuf escadrons hollandois seulement; le second, de douze bataillons; et le troisième, de onze escadrons anglois.

(2) Il y a deux endroits de ce nom, *Corbeek-Loo* ou *Over-Loo*, et *Corbeek-Dyle*.

de pontons et de toute l'artillerie nécessaire. Le duc les suivoit avec le reste de l'armée. 1705.

A onze heures de la nuit, l'armée décampa de la gauche ; elle suivit les détachemens qui la précédoient, et qui arrivèrent vers les trois heures du matin aux postes indiqués. Quarante pièces de canon furent placées sur une hauteur : on jeta des ponts à Neer-Ysche vers la gauche, et près de Corbeek sur la droite. Suivant Lediard, il n'y eut que deux bataillons avec cinq cents grenadiers et autant de fusiliers qui passèrent près de Neer-Ysche, et cinq cents grenadiers seulement près de Corbeek. Selon Quincy, M. Heukelom fit d'abord passer onze bataillons, trois mille grenadiers et trois régimens de dragons, qui, s'étant rendus maîtres de deux villages, en occupèrent les haies et les jardins. Ils étoient suivis de l'infanterie de Marlborough, qui défiloit sur les ponts à mesure que les autres en avançant lui donnoient du terrain. 30 Juillet.

Pour cette fois, l'armée des deux couronnes ne se laissa point surprendre. Filant par sa droite pour suivre les mouvemens des alliés, elle se trouva à la hauteur d'un certain passage qu'ils osèrent tenter devant elle, et qui ne leur réussit pas. D'un autre côté, les dragons de Bretagne et de Pasteur furent repoussés par le grand nombre des

1705. Anglois qui avoient passé. Heureusement la première colonne de l'infanterie de l'armée du roi arriva sur ces entrefaites : elle arrêta les ennemis, et les chassa des villages tombés en leur pouvoir.

Mais il y avoit encore du péril. L'électeur le fit cesser par son activité, par ses bonnes dispositions et par son courage. Douze pièces de canon à trois coups, placées par ses ordres sur le bord de la rivière, commencèrent par éclaircir les rangs de ceux qui étoient demeurés sur l'autre rive, et par éloigner les renforts qui pouvoient survenir. Il falloit encore forcer à la retraite ceux qui avoient effectué leur passage : le prince bavarois mit pied à terre pour combattre ; on le vit charger à la tête des dragons à pied, avec une intrépidité qui embrasa ses troupes et détermina le succès. L'exemple des chefs double les forces, et devient presque toujours le gage de la victoire.

L'attaque du prince de Wirtemberg ne fut pas plus heureuse. Les bataillons des deux couronnes, qui couvroient les bords de la Dyle, non contens d'en interdire le passage, la traversèrent eux-mêmes et forcèrent l'ennemi d'abandonner son entreprise, qui, suivant Lediard, ne coûta que quelques officiers, et cinquante soldats tués ou blessés : mais la perte fut beaucoup plus considérable.

Marlborough prit le parti de se retirer, après

un combat assez vif de deux heures. Il voulut porter sa droite à l'abbaye du Parck, que ses troupes avoient abandonnée pendant l'attaque; mais Villeroi l'avoit prévenu, et il y étoit déjà à la tête de dix mille hommes. 1705.

Le continuateur de Thoyras fait ici la censure de la conduite du duc. « Ce général, dit-il, s'em- » barrassoit peu qu'il lui en coûtât du monde pour » l'exécution de ses desseins : ne manquant pas » d'argent, il ne craignoit pas de manquer » d'hommes, et il croyoit que l'ennemi pourroit » à peine soutenir l'aspect de ses troupes victo- » rieuses. » Cet écrivain ne rend pas toujours justice au héros anglois ; il faut bien se garder d'adopter tous ses jugemens sans examen. On ne doit pas apprécier une entreprise par l'événement. Il paroît que des généraux, jaloux de la gloire de leur chef, mirent obstacle au succès d'un plan d'ailleurs bien concerté. On assure que le duc, se voyant mal secondé, trompé d'ailleurs par des rapports infidèles faits à dessein, n'avoit pas pu soutenir à temps les bataillons de M. Heukelom, et qu'en conséquence il s'étoit déterminé à donner un contre-ordre au comte d'Oxenstiern. Entre les ennemis que Marlborough eut à combattre, la jalousie fut le plus acharné, et le seul sur lequel il remporta rarement la victoire. Le duc censuré.

1705. Après cette tentative infructueuse, les confédérés, contraints de changer de position, se mirent en marche; ils campèrent leur droite à Meldert, et leur gauche à Bossut.

Le jour précédent, le comte de Sunderland, qui se rendoit à Vienne en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, étoit venu au camp pour faire visite au duc son beau-père, qui lui donna de sages conseils. Il partit avec sa suite, quelques jours après, pour sa destination.

La cour de Vienne craignit d'abord que le comte, qu'elle avoit agréé comme médiateur, ne fît des propositions dangereuses: d'après la connoissance qu'on avoit de son caractère et de ses principes, on le jugeoit disposé à favoriser l'établissement d'une espèce de république en Hongrie, mesure plus propre à y exciter de nouveaux troubles qu'à y ramener la paix. Mais l'empereur fut bientôt rassuré; et mylord Sunderland, docile aux avis du duc, se conduisit avec sagesse.

Pendant que le gendre négocioit à Vienne, le beau-père mettoit tout en œuvre dans les Pays-Bas pour illustrer la campagne par quelque événement mémorable.

Août. L'impossibilité d'attaquer les troupes des deux couronnes dans leurs postes détermina Marlbo-

rough à dépêcher le général Hompesch vers les États-généraux pour leur proposer un nouveau projet. Leurs hautes puissances l'approuvèrent : le 5 d'août elles résolurent que leurs députés à l'armée laisseroient le duc maître de faire deux ou trois marches sans assembler un conseil de guerre ; mais cette précaution devint inutile, comme on le verra bientôt. 1705.

Tandis que Marlborough faisoit des revues, plaçoit des postes, formoit des magasins, méditoit des plans, le baron de Spar, qui commandoit en Flandre un corps hollandois de dix ou douze mille hommes, marcha le 3 août avec tous ses grenadiers et un nombre suffisant de fusiliers, suivi du reste des troupes qu'il avoit sous ses ordres. Le comte de la Mothe étoit de ce côté avec un camp volant, pour la garde des lignes de Waes et de celles qui étoient près d'Anvers. Dans la nuit, le baron vint à Rabot sur le canal qui mène de Bruges à Gand ; il y fit jeter un pont ; et ses troupes, après avoir traversé le canal, attaquèrent les lignes défendues par différens forts placés à de petites distances les uns des autres. Malgré ces obstacles, elles forcèrent les lignes à Lowendeghein, et en moins de trois quarts d'heure elles emportèrent quatre redoutes. Dans cette action elles firent prisonniers trois capitaines, trois lieutenans, trois Expédition de M. de Spar.

1705. enseignes et près de trois cents soldats (1), sans avoir éprouvé d'autre perte que celle d'un colonel, d'un lieutenant, et de cinq soldats blessés et deux soldats tués. Le baron de Spar se porta ensuite vers Bruges ; mais, ayant appris que les François marchoient à lui avec des forces supérieures, il se retira le 7 à Maldeghem, emmenant avec lui divers otages pour assurer le paiement des contributions, et après avoir démoli différens forts et corps-de-garde le long des lignes de ce côté.

Marches du duc. Le duc avoit laissé deux bataillons à Tirlemont et autant à Diest pour la sûreté de ces petites places : le 15 d'août il se mit en marche de Meldert avec son armée, qui campa à Corbais : les forces hollandoises, commandées par M. d'Overkerque, se portèrent en même temps jusqu'à Nil-Saint-Martin.

Le lendemain les deux armées continuèrent leur marche jusqu'à Genappe, où elles se réunirent. Le 17 leur droite fut à la Hulpe, et leur gauche à Braine-l'Alleu. Le général Churchill avoit été détaché à la tête de la ligne avec vingt bataillons et autant d'escadrons. Dans le cours de cette journée, le général Dompré entreprit de se rendre maître de Waterloo sur la chaussée de Nivelles à Bruxelles ; le colonel Pasteur défendoit le poste

(1) Quincy réduit ce nombre à cent cinq.

avec son régiment de dragons, celui de Bretagne, et le second bataillon de Béarn. L'attaque dura une heure, et fut soutenue avec intrépidité. Mais le brave défenseur, voyant l'ennemi se couler à travers un taillis pour lui couper ses derrières, se retira le long de la chaussée, toujours en escarmouchant. Les alliés, qui regardèrent ce poste comme dangereux, le quittèrent aussitôt ; le colonel le reprit la nuit même, et fit cent prisonniers dans cette occasion. 1705.

Conduite de l'électeur.

La marche subite des confédérés et leur direction avoient fait comprendre à l'électeur qu'ils vouloient l'attaquer par les bois de Soignies, et passer à sa source la rivière ou le ruisseau d'Ysche (1), qui de ce côté couvroit son armée; que leur dessein étoit sans doute de lui donner de l'inquiétude pour Bruxelles, et de lui faire abandonner sa position. Ce prince, instruit par ses revers, prit des mesures dignes d'un grand capitaine. De concert avec Villeroi, et avec Marsin arrivé depuis peu, il se porta à Over-Ysche, appuya sa droite à la forêt de Soignies, et sa gauche à la Dyle, ayant le ruisseau d'Ysche devant lui, depuis la forêt jusqu'à Neer-Ysche. Pour prévenir toute surprise,

(1) Ou Yssche, ou Ysque. On écrit *Yssche* dans le tableau statistique du département.

1705. il fit garder le poste de Boisfort par M. Grimaldi, qui occupoit le vivier d'Oye, et qui arriva assez tôt avec ses troupes au secours de M. de Werboom pour repousser les alliés : ceux-ci étoient sur le point de s'emparer du poste ; et déjà ils s'avançoient par le débouché de Groenendael.

Le 18, les alliés, défilant par leur droite sur deux colonnes, passèrent le long et étroit chemin de Lasne près de la Hulpe, où ils furent surpris de ne trouver personne pour défendre ce passage difficile. Ils traversèrent ensuite un bois jusqu'à la plaine devant Over-Ysche. Vers midi, toute l'armée fut rangée en bataille entre les ruisseaux de Lasne et de l'Ysche, en présence des troupes des deux couronnes : le duc et M. d'Overkerque, après les avoir reconnues, furent tous deux d'avis de les attaquer sur-le-champ. L'artillerie, s'il faut en croire Lediard, n'étoit point arrivée, par la faute du général Schlangenburg : ce qu'il y a de vrai, c'est que celui-ci, chef de cabale, ennemi personnel du généralissime, qui avoit sans son consentement forcé les lignes, engagea quelques généraux hollandois à se joindre à lui pour s'opposer au projet de l'attaque. D'après leurs représentations, les députés refusèrent d'y consentir, à moins que la chose n'eût été discutée dans un conseil de guerre. *Il faut agir, et non délibérer,* dit le duc; *devons-nous*

Le duc veut attaquer le 18 août.

Les députés hollandois s'y opposent.

donner à l'ennemi le temps de se fortifier! Marchons à lui ; la victoire est à nous. Un héros ne s'effraie point des plus grands obstacles ; mais pour lui, comme pour l'homme vulgaire, ceux qu'opposent la prévention, l'ignorance, l'envie, sont insurmontables. Il fallut assembler un conseil, où les contradicteurs triomphèrent. 1705.

Le duc, blessé avec raison de ce défaut de confiance, s'en plaignit amèrement dans une lettre aux États. De leur côté, les députés et les officiers de leur parti adressèrent à leurs hautes puissances plusieurs lettres qu'ils rendirent publiques, et qui, loin de les justifier dans l'opinion, ne servirent qu'à mettre leurs torts dans un plus grand jour. Ils prétendoient que les bords de l'Ysche étoient impraticables, et pour l'infanterie, et pour la cavalerie ; qu'on ne pouvoit ni passer ni se former ; que les Franco-Bavarois étoient postés sur l'autre rive avec tant d'avantage, qu'il étoit impossible de les attaquer sans imprudence ; que les marais leur tenoient lieu de remparts. Tous les généraux hollandois, disoient-ils, à l'exception de M. d'Overkerque, étoient de cet avis. Ils pensoient aussi qu'en cas de défaite, l'armée se seroit trouvée réduite à la plus grande détresse, par la facilité qu'auroit eue l'ennemi de lui couper les vivres. Mais le jugement du duc et celui de M. d'Overkerque

Il se plaint avec raison.

1705. devoient avoir plus de poids que l'avis de quelques négocians, qui, sans le savoir, peut-être, s'étoient rendus les instrumens de la haine et de la jalousie.

Un auteur moderne (1), qui a voulu prendre la défense des opposans, allègue que la Dyle s'étoit enflée pendant la nuit par une pluie abondante, et qu'il n'eût pas été prudent de tenter alors le passage de cette rivière; mais l'écrivain confond la Dyle avec l'Ysche, et la tentative du 29 juillet avec la proposition de livrer bataille trois semaines après. Déjà la Dyle avoit été passée par les alliés, qui la repassèrent le 22 août sur six ponts. Il n'y avoit point d'inondation qui pût s'y opposer, et l'apologie ne décèle dans l'auteur que de l'ignorance et de la sottise.

Le lord Aversham, dans un discours mémorable, s'exprime en ces termes : « Nous avons » eu l'occasion de mettre fin à la guerre par un » coup décisif; mais les Hollandois nous ont lié » les mains, et ont empêché le duc de Marlbo- » rough d'agir. » Le lord avoit raison. En effet, l'armée des confédérés étoit supérieure à celle que le duc vouloit combattre; enflée d'ailleurs de ses succès, et se croyant invincible sous son chef, elle pouvoit tout entreprendre sans témérité : la

(1) Lediard en parle sans le nommer.

plupart des généraux, et sur-tout ceux de la cavalerie, desiroient qu'on en vînt aux mains; et sans la basse jalousie de quelques contradicteurs, tout annonçoit la victoire. 1705.

Le continuateur de Thoyras s'exprime à cette occasion d'une manière injurieuse au général anglois : « Je ne sais pas, dit-il, s'il avoit raison de » se plaindre, mais il avoit raison de tâcher de se » justifier; car le peu de succès de cette campagne, » malgré les efforts qu'on avoit faits pour lui don- » ner une armée supérieure à celle des ennemis, » flétrissoit un peu les lauriers d'Hochstett, et ne » répondoit ni aux espérances du public, ni à » celles qu'il avoit conçues lui-même, et qu'il » avoit publiées. »

Quincy a écrit sur le même sujet en ces termes: « L'électeur et les maréchaux de Villeroi et de » Marsin avoient pris de si justes mesures, que » les ennemis furent obligés d'abandonner un » projet dont l'exécution leur auroit coûté la » perte d'une partie de leur armée, sans espé- » rance de réussir. » Le jugement de Quincy est suspect : placé entre la passion des écrivains et le ton d'assurance d'un héros qui tant de fois a triomphé de l'invraisemblance même, je ne puis me résoudre à me joindre au grand nombre de ses détracteurs.

1705.

Voici la lettre que le duc, animé d'un juste ressentiment, écrivit aux États-généraux :

Il écrit aux États-généraux.

« L'armée se mit en marche samedi dernier, » conformément à ce que j'ai eu l'honneur de » marquer à vos hautes puissances le 15 de ce » mois ; nous campâmes ce jour-là même à Corbais » et à Saint-Martin, le lendemain à Genappe, et le » lundi à Fichermont (1). Nous nous mîmes hier en » mouvement dès la pointe du jour : nous passâmes » d'abord plusieurs défilés ; arrivés dans une assez » grande campagne, nous trouvâmes les ennemis, » comme nous nous y attendions, entre Over- » Ysche et Neer-Ysche, avec le petit ruisseau » d'Ysche devant eux. Vers midi, toute notre » armée fut rangée en bataille ; et après avoir visité, » avec M. d'Overkerque, les quatre postes que » je voulois attaquer, je me flattois déjà, avec la » bonté et la supériorité de nos troupes, de pouvoir » bientôt féliciter vos hautes puissances d'une nou- » velle victoire : mais lorsqu'il ne s'agissoit plus » que d'attaquer, on n'a pas jugé à propos de le » faire. Je suis sûr que les députés de vos hautes » puissances vous instruiront des raisons qu'on leur » alléguoit de part et d'autre, et qu'ils rendront » justice à M. d'Overkerque, en vous informant

(1) *Frischemont* dans la carte de Bouge, entre Braine, l'Aller et la Hulpe.

» qu'il voyoit avec moi que l'occasion étoit trop 1705.
» belle pour la laisser échapper. Je me suis pour-
» tant soumis, quoique avec beaucoup de regret.
» Je parlerai aujourd'hui à MM. les députés et à
» M. d'Overkerque, pour qu'ils fassent attaquer
» Léau, et pour continuer en même temps la dé-
» molition des lignes. »

Le prince et duc DE MARLBOROUGH.

Ce 19 août 1705.

P. S. « J'ai le cœur navré : je ne saurois m'em-
» pêcher de représenter dans cette occasion à
» vos hautes puissances, que je me trouve ici avec
» beaucoup moins d'autorité que quand j'avois
» l'honneur de commander vos troupes l'année
» dernière en Allemagne. »

Lorsque les alliés levèrent leur camp, l'électeur s'étoit avancé sur le bord de la rivière; il se trouva si près d'eux, dit Quincy, qu'il n'en étoit qu'à la portée du pistolet. Quelques dragons voulurent tirer sur lui; mais leurs généraux les en empêchèrent. Le prince envoya un aide-de-camp pour remercier ceux qui l'avoient sauvé d'un si grand péril; son Altesse électorale les salua d'un coup de chapeau, en leur souhaitant un bon voyage.

Le duc, privé d'une nouvelle occasion de se couvrir de gloire, se vengea en grand homme: Marches des alliés.

1705. ne ralentissant ni son zèle ni son activité, il voulut du moins faire tout ce qui étoit en son pouvoir; il marcha le 19 août vers Wavre, avec toute l'armée confédérée, qui se reposa un jour. Les troupes du général anglois allèrent ensuite camper aux environs de Corbais, sur le chemin de Louvain à Namur; et celles de M. d'Overkerque se rendirent au mont Saint-Guibert. Le 26, les deux armées réunies appuyèrent leur droite à Ramey, et leur gauche à Perwez-lès-Marchez.

Prise de Léau le 5 septemb.

Le lendemain, un détachement commandé par le général Dedem eut ordre d'aller mettre le siége devant Léau. Cette place, située sur la petite Ghette, au milieu d'un marais, assez forte de sa position, de ses écluses et de quelques ouvrages, étoit la principale défense des lignes : elle fut investie le 29; et, le 5 septembre, la garnison, composée de quatre cents hommes sous les ordres du brigadier Dumont, se rendit prisonnière de guerre, avant même que le jeu des batteries eût commencé. Le général hollandois avoit déclaré qu'il ne feroit aucun quartier, dans le cas d'une plus longue résistance. Ce qui rendit le succès prompt et facile, c'est que les maisons n'étant couvertes que de paille, l'électeur avoit défendu au commandant de les exposer à devenir la proie des flammes. La moitié de la garnison étoit malade. On trouva dans

dans la place dix-huit cents sacs de farine, plusieurs pièces de canon, des munitions de guerre et de bouche. 1705.

Pendant ce temps-là, le duc fit démolir les lignes, depuis la Méhaigne jusqu'à Léau : on enleva les palissades par ses ordres, pour fortifier les lieux où il avoit dessein de laisser des troupes pendant l'hiver. Il démantela Tirlemont, passa le Demer, et campa, le 19 septembre, à Aerschot. A son approche, les François se retirèrent dans leurs nouvelles lignes, entre Boischot sur la Nèthe et Werchter sur le Demer, où ils furent à l'abri de toute attaque. D'ailleurs, les pluies continuelles s'opposoient à de nouvelles entreprises.

Le duc va voir le pensionnaire Buys.

Le 21 septembre, le duc se rendit à Turnhout (1) pour y voir M. Buys, pensionnaire d'Amsterdam : ce négociateur venoit sans doute calmer le ressentiment du généralissime. Schlangenburg, son antagoniste acharné depuis l'affaire d'Eckeren, avoit été son plus chaud contradicteur sur les bords de l'Ysche. Leurs hautes puissances punirent cet ennemi de leur gloire : elles le destituèrent de son emploi, pour apaiser et délivrer d'une partie de ses entraves le grand capitaine qu'elles avoient tant d'intérêt à conserver. Le peuple anglois avoit

Schlangenburg destitué.

(1) Selon Quincy, à Breda.

1705. pris part à cette querelle : on présume que le lord Pembroke, président du conseil, nommé envoyé extraordinaire en Hollande, y porta les plaintes de la reine. Il parut, à cette occasion, un pamphlet, intitulé *les Politiques hollandois*, qui, à des sarcasmes généraux contre la nation batave, joignoit une satire véhémente de la conduite des députés. Cette pièce se vendit publiquement sans éprouver la moindre censure.

Le duc resta quelques jours à Aerschot, pour accélérer les travaux de Diest, de Hasselt, de Tongres, et de quelques autres petites places, où l'on devoit mettre des garnisons pendant l'hiver. L'armée marcha à Herenthals le 28 septembre. Quinze jours après, le généralissime la laissa sous les ordres de M. d'Overkerque, pour se rendre à la Haye : il y resta trois jours ; et après plusieurs conférences avec le grand pensionnaire, il retourna à Herenthals, d'où les confédérés décampèrent le 20 octobre.

Les alliés décampent d'Herenthals le 20 octobre.

L'électeur et les maréchaux françois, qui n'en étoient éloignés que d'une lieue et demie, avoient résolu d'inquiéter l'arrière-garde, soit au décampement, soit au passage de la Nèthe. Le prince et Villeroi se mirent à la tête de quelques escadrons : ils ne trouvèrent plus personne dans le camp ; mais, s'étant avancés vers les ponts d'Herenthals, ils tombèrent sur trois gardes de cavalerie qui

étoient en-deçà et qui faisoient l'arrière-garde des colonnes. Plusieurs des cavaliers perdirent la vie dans cette rencontre imprévue ; le reste se hâta de passer les ponts, au-delà desquels il y avoit beaucoup de troupes en bataille. Les assaillans remportèrent un autre avantage : des pelotons d'infanterie, chargés de la garde des bagages, n'avoient pas encore achevé de défiler ; on fit dans la ville un butin de chevaux de trait et de selle, au nombre de onze cents ; on prit aussi des munitions, des hardes et des chariots. Tel fut le résultat d'une petite expédition, qui fut plus utile que glorieuse. 1705.

On leur prend des chevaux.

Le lendemain, les alliés continuèrent leur marche jusqu'à Brecht ; ils y restèrent le 22, et se rendirent le 23 à Calmthout (1).

Les préparatifs d'artillerie et de munitions pour le siége de Santvliet avoient été faits à Berg-op-Zoom. Le comte de Noyelles investit la place le 24 ; le duc alla le lendemain visiter les travaux, et donner les ordres nécessaires. La garnison de cette ville, située à la droite de l'Escaut, incommodoit beaucoup les habitans de la Zélande, qui avoient fait de vives instances pour qu'on les délivrât de leurs dangereux voisins.

Siége de Santvliet.

(1) Ou Calmpthout.

1705. Vers ce temps-là, on avoit parlé d'un projet de paix avec Louis XIV. Le marquis d'Alègre, quoique prisonnier, s'étoit chargé de quelques ouvertures à ce sujet. Suivant le continuateur de Thoyras, Marlborough, qui regardoit la fin de la guerre comme la fin de sa fortune, fit dire au négociateur, alors en Hollande, qu'il étoit prisonnier de l'Angleterre, et qu'il le prioit de s'y rendre. C'étoient peut-être les bruits d'une prochaine pacification qui avoient déterminé le dernier voyage du duc à la Haye.

Le duc se rend à Vienne. L'empereur lui avoit écrit deux lettres, pour l'engager à se rendre à Vienne. Outre les plans de la campagne suivante, il y avoit des objets de la plus haute importance à discuter; sa Majesté impériale ne crut pouvoir mieux faire que de s'éclairer des lumières d'un général qui l'avoit si bien servie. Marlborough partit de l'armée le 26 octobre, et arriva le 28 dans la nuit à Dusseldorff, où il fut complimenté, au nom de l'électeur palatin, par le colonel du Soquet. Son Altesse électorale lui avoit fait préparer, pour le 29, une fête sous des tentes, à deux lieues de sa résidence : le duc y fut traité magnifiquement, et il continua sa route après dîner. Par-tout, sur son passage, il reçut de grands honneurs; le magistrat de Francfort le harangua : le prince de Bade vint le voir dans cette ville le

1.er novembre, et eut avec lui deux entretiens en présence de M. Geldermassen, plénipotentiaire hollandois. On observa avec attention l'accueil que ces deux généraux se firent mutuellement : quoique l'un eût peut-être de justes motifs pour attribuer à l'autre son mauvais succès sur la Moselle, ils ne laissèrent rien transpirer de ce qui se passoit au fond de leur ame. Il faut convenir que si le premier avoit des soupçons bien fondés, la conduite qu'il tint envers un rival jaloux de sa gloire, annonçoit, au moins, une grande modération. 1705. Novembre.

Le duc apprit en chemin que Santvliet s'étoit rendu le 29 octobre. Il étoit à Ratisbonne dès le 6 novembre ; ce fut là qu'il s'embarqua sur le Danube pour Vienne, où il arriva le 12. Le comte de Sunderland et M. Stepney le reçurent à son débarquement, et le conduisirent dans un magnifique hôtel. La cour, qui voyoit en lui le libérateur de l'Allemagne, se proposoit de le défrayer ; elle lui avoit fait préparer le palais du prince Dietrichstein : mais il ne voulut accepter ni l'un ni l'autre. Le lendemain, l'empereur, l'impératrice et les archiduchesses lui donnèrent audience. Les deux jours suivans, il reçut et rendit plusieurs visites. Le 16, il eut une conférence avec le prince de Salm et d'autres ministres en présence de sa Majesté impériale : admiration, confiance, Il apprend en route la reddition de Santvliet. Son arrivée à Vienne.

1705. amitié, en un mot tous les sentimens dont le témoignage peut flatter l'amour-propre, furent exprimés dans cet entretien. Marlborough eut lieu de juger, par ce qu'il entendit, qu'on étoit mécontent du prince de Bade; mais celui-ci avoit tant d'influence dans l'Empire, sur-tout dans les cercles de Souabe et de Franconie, qu'on se détermina à dissimuler.

Pendant son séjour dans la capitale de l'Autriche, le général négociateur traita des plus grands intérêts : il y prit des mesures avec les ministres impériaux, pour pousser la guerre avec la plus grande vigueur; il y renouvela les traités d'alliance avec l'Angleterre, et pourvut à la sûreté du duc de Savoie; on croit même qu'il engagea Joseph à s'accommoder avec les Hongrois, à quelque prix que ce fût, sauf à lui de les soumettre dans la suite. L'empereur lui répéta de vive voix ce dont il l'avoit assuré par lettres, que ses services étoient tracés en caractères ineffaçables dans son souvenir : héritier du trône de Léopold, il devoit l'être de la reconnoissance que son père devoit au vainqueur d'Hochstett.

Les héros ne sont point exempts des infirmités humaines : le duc eut un accès de goutte qui dura trois jours, et qui, par le grand concours des personnes empressées à venir savoir de ses nouvelles, lui procura la satisfaction de connoître le

vif intérêt qu'on prenoit à lui. Il put sortir dès le 22, et alla voir un cabinet riche et curieux, où il trouva l'empereur, qui lui fit présent d'une bague d'un grand prix. Joseph signala sa munificence par un don plus important; ce fut celui de la seigneurie de Mindelheim, qui avoit été possédée par le duc Maximilien, oncle de l'électeur de Bavière : elle fut érigée en principauté en faveur de Marlborough et de ses héritiers mâles, avec le droit de siéger dans les diètes de l'Empire. Le nouveau prince ne se montra point ingrat; il fit trouver au monarque autrichien trois millions de livres sterling à emprunter en Angleterre : ayant proposé de fournir cette somme par souscription, il souscrivit le premier pour seize mille livres sterling, et le lord Godolphin s'engagea pour douze mille. « Qu'un » grand trésorier, dit le continuateur de Thoyras, » eût douze mille livres sterling dont il ne sût que » faire, cela n'est pas étonnant; mais qu'un gé- » néral d'armée en eût seize mille, après en avoir » donné cent mille comptant à sa fille en ma- » riage, c'est ce qui doit paroître un peu extraor- » dinaire. » L'écrivain oublie que la fortune de ce général étoit extraordinaire, comme ses talens et ses services.

1705.

Il est fait prince de Mindelheim.

Marlborough vit souvent à Vienne les deux plénipotentiaires des États-généraux; ils étoient

1705. chargés de prendre ses conseils, et même de recevoir ses ordres, relativement à la négociation avec les Hongrois.

Joseph marqua par de nouvelles attentions le moment du départ de l'illustre voyageur : il fit préparer, à ses dépens, des relais sur la route du duc; et différens officiers de la cour eurent ordre de le devancer, pour que sa marche n'éprouvât aucun retard.

Il va à Berlin. Le 22 au soir, Marlborough eut son audience de congé, et partit pour la cour de Berlin le 23, accompagné du comte de Sunderland. Il arriva le 30, et le soir même il eut une conférence avec le roi de Prusse, à qui il présenta, le lendemain, son compagnon de voyage. Il assista un instant au dîner de sa Majesté, et soupa le soir avec elle et avec

Il obtient ce qu'il demande. les margraves ses frères. Le monarque renouvela tous les traités, et consentit à entretenir huit mille hommes en Italie pendant une année de plus qu'il n'avoit été stipulé d'abord ; il promit, en outre, de recruter ce corps pour le tenir au complet, et d'envoyer trois bataillons à la place de la cavalerie qu'il avoit retirée : cette condescendance d'un prince difficile et capricieux prouve la dextérité et le crédit du négociateur.

Voltaire représente Marlborough flattant la fierté de l'électeur, et lui présentant la serviette à table.

Frédéric étoit déjà roi (1), lorsque l'infatigable duc fit son premier voyage à Berlin dans les intérêts de la ligue. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* dit à-peu-près la même chose que celui du *Siècle de Louis XIV.* Selon le premier de ces écrivains, ce n'est pas la serviette que l'humble chef de la grande alliance présente au prince; c'est l'aiguière destinée à lui laver les mains après le repas. Dans d'autres conjonctures, on eût appelé cela une bassesse : mais le motif ennoblit tout; et au lieu de l'esclave rampant, on voit ici le politique souple, qui ne trouve l'honneur que dans le succès de ses entreprises. 1705.

Marlborough partit le 3 décembre, flatté de l'accueil fait à ses demandes et à sa personne. Partout il recevoit des présens et des hommages : le roi lui avoit donné une épée enrichie de diamans; pendant son séjour à Berlin, le résident impérial, par ordre de sa cour, ne l'avoit appelé que du titre de prince de Mindelheim. Décembre.

Arrivé à Hanovre le 6, le général anglois y reçut les honneurs qui l'attendoient en tout lieu. Il dissipa les inquiétudes de l'électeur, qui craignoit que la reine Anne ne s'occupât des moyens Il va à Hanovre.

(1) La France ne le reconnut comme tel qu'à la paix d'Utrecht.

1705. de faire changer l'ordre établi par les lois concernant la succession à la couronne. On eût dit qu'il avoit pour tributaires les souverains qu'il alloit visiter : le prince hanovrien lui fit présent d'une belle voiture et de six chevaux. Le duc partit le 9 avec le comte son gendre : tous deux arrivèrent le 14 à la Haye, où il fut réglé, entre autres choses, que dix mille hommes de plus, à la solde de l'Angleterre et de la Hollande, renforceroient l'armée du prince Eugène en Italie.

Pendant que Marlborough se livroit aux travaux de la guerre, ou qu'il voyageoit çà et là pour affermir de plus en plus la grande alliance, l'armée d'Allemagne, qui ne fut rassemblée qu'au mois d'août, ne fit rien de décisif. On se suivit, on s'observa, on tâcha de se surprendre. Les François perdirent, il est vrai, Haguenau et les lignes de Pfaffenhofen ; le Fort-Louis fut bloqué : mais rien ne répondit aux forces de l'armée ennemie, non plus qu'à l'ancienne réputation de son chef. Au reste, ces campagnes sans éclat, bornées à des mouvemens et à des observations, ne sont pas celles qui supposent le moins d'habileté dans les généraux, et qui doivent leur faire le moins d'honneur.

Résultat de la campagne sur les diverses autres parties du théâtre de la guerre.

D'un autre côté, le prince Eugène, faisant de la guerre d'Italie une guerre de chicane, avoit été malheureux ; son armée étoit foible, mal pourvue

et mal payée : enfermé long-temps dans le pays de Bergame, il s'ouvrit enfin un passage jusqu'au pont de Cassano sur l'Adda, où il fut blessé le 16 août dans une action très-vive entre lui et le duc de Vendôme (1). On chanta le *Te Deum* des deux côtés. Cette hymne, disoit Villars, est *la dragée du peuple*, dragée dont on a besoin pour adoucir l'amertume des lauriers vrais ou faux. Les deux partis s'attribuèrent la victoire. Suivant Lediard, Eugène pouvoit y prétendre à plus juste titre, puisque Vendôme repassa la rivière après avoir abandonné le champ de bataille. Un des historiens du premier se montre plus impartial. « On ne » peut, dit-il, disputer la victoire aux François, » parce qu'ils restèrent maîtres du champ de ba- » taille, d'une partie du canon, et des blessés des » Impériaux. Je ne suis pas comme certains pa- » négyristes, ajoute-t-il, qui ne savent que louer, » sans égard à la vérité des faits. » 1705.

La lettre que le duc de Savoie écrivit à la reine Anne, le 26 août 1705, prouve assez que les François avoient vaincu. Ce prince, qui se voyoit réduit à n'avoir presque plus que Turin sa capitale,

(1) Folard reçut trois coups de feu à Cassano. Ce fut au milieu des douleurs cuisantes causées par ses blessures, que, réfléchissant sur la disposition de la bataille, il conçut l'idée de son système des colonnes.

1705. y dit expressément que toutes ses espérances sont détruites par le mauvais succès de la bataille, qui l'avoit empêché d'être secouru. On y remarque un passage qui n'est point à la louange de Marlborough. Victor-Amédée avoit demandé, avant l'ouverture de la campagne, qu'on fît passer en Italie soixante mille hommes ; une partie eût fait diversion du côté du Milanez, tandis que le reste auroit chassé de ses états les troupes des deux couronnes, et favorisé les mécontens du Languedoc. Il pensoit que, pendant ce temps-là, il falloit se tenir sur la défensive, en Allemagne, en Brabant, en Portugal, et entretenir l'alarme sur les côtes d'Espagne et de France avec les flottes de l'Angleterre et de la Hollande. « Lorsque nos » ambassadeurs à Londres et à la Haye apprirent, » dit-il dans sa lettre, que le fort de la guerre » tomberoit sur la Moselle, ils firent des remon- » trances inutiles. Les alliés crurent sans doute que » nous n'avions en vue que nos propres intérêts ; » ce qui les engagea à préférer *les avis de quelques* » *particuliers aux nôtres. Si ces particuliers ambi-* » *tionnoient si fort la gloire, ils pouvoient en acquérir* » *plus sûrement en Italie que sur la Moselle, où* » *leurs vues ont été bientôt trompées.* »

Le duc de Savoie pouvoit avoir raison ; mais il devoit, ce me semble, parler avec plus de

ménagement d'un général qui n'avoit rien négligé pour lui procurer des secours. Au reste, dans tous les siècles, l'intérêt personnel a été la règle des jugemens ; il prononce toujours de même ; et l'on en trouve la preuve à chaque instant de la vie, comme à chaque page de l'histoire. 1705.

Les alliés furent dédommagés en Espagne par de brillans succès. Le lord Galloway y commandoit les troupes de la reine ; et le lieutenant-général Fagel, celles des États-généraux. On dut ces avantages, moins peut-être à l'habileté des chefs qu'à l'obstination de Philippe à reprendre Gibraltar : ce prince perdit beaucoup d'hommes dans cette vaine entreprise, et ne put se mettre assez tôt en campagne. Tandis que les Portugais, sous les ordres du marquis de las Minas, prenoient possession de Salvaterra, que le gouverneur avoit vendue, Galloway et Fagel se rendoient maîtres de Valencia-d'Alcantara ; et ce qui est horrible à raconter, on passa au fil de l'épée la plupart des habitans ; on égorgea les femmes et les filles qui résistoient à la brutalité du vainqueur ; l'archidiacre fut poignardé sur l'autel, et l'hostie foulée aux pieds. Jamais victoire ne fut souillée de plus de crimes. D'un autre côté, la flotte angloise, maîtresse de la mer, se sépara en diverses escadres : à l'aide des Catalans, que l'amirante de Castille

1705. et le prince de Darmstadt avoient mis dans les intérêts de Charles III, elle soumit à ce prince en moins d'un mois Barcelone, avec la Catalogne entière. Si l'on considère l'ensemble des événemens relatifs à la cause des alliés dans le cours de l'année 1705, on peut leur appliquer à juste titre ce que le lord Aversham disoit de la seule campagne du duc de Marlborough sur la Moselle et dans les Pays-Bas, qu'elle *formoit une pièce bigarrée, un mélange de malheurs et de victoires.*

Le duc, de retour à Londres, y reçoit de nouveaux honneurs.

Le duc étoit de retour à Londres le 30 décembre *(n. s.)*. De nouveaux honneurs, de nouvelles félicitations, l'attendoient dans sa patrie. Quoiqu'il n'eût point signalé sa dernière campagne par le fracas des grandes actions, il avoit, dans les quatre derniers mois, déployé toutes les finesses de l'art de la guerre; et ce genre de mérite fut apprécié par ses concitoyens.

1706. 7 Janvier. Il est remercié par les communes.

La chambre des communes nomma des députés, le 7 janvier, pour lui porter les témoignages de la reconnoissance nationale : on ne se borna pas à le remercier des services qu'il avoit rendus l'année précédente; on prodigua les éloges à sa prudence, à sa dextérité dans les négociations qu'il avoit su conduire à une heureuse fin. Le duc eût répondu avec plus de noblesse, s'il se fût montré moins sensible aux trames de ses ennemis; et il en avoit

beaucoup. *La satisfaction que je ressens*, dit-il, *me fait oublier les injustices de la malveillance ; et le suffrage de la chambre est pour moi le prix le plus flatteur de mon zèle et de mes services.* 1706.

Le crédit du duc étoit proportionné à ces marques éclatantes de l'estime publique : il étoit l'ame de toutes les entreprises et de tous les conseils. Le degré d'attachement pour sa personne étoit la mesure de la faveur et des récompenses. On disoit par-tout qu'il avoit succédé à Guillaume III, et qu'il étoit plus dangereux de lui déplaire que d'offenser même la majesté royale.

Mais il n'y a point de pouvoir assez fort pour étouffer la voix de la calomnie : elle se déchaînoit contre le duc au sujet de la dernière campagne ; il étoit déchiré dans différens pamphlets, et particulièrement dans le libelle intitulé *Lettre à l'auteur du Mémoire sur l'état de l'Angleterre.* M. Stephens, recteur de Sutton en Surry, avoit prostitué sa plume à cet ouvrage, production de la jalousie et de la haine, toujours acharnées contre les hommes extraordinaires. Il fut mandé et interrogé en présence d'un secrétaire d'état. Il s'obstina d'abord à soutenir ce qu'il avoit avancé : mais après de mûres réflexions, reconnoissant ses torts, il se rétracta dans une lettre qu'il écrivit au héros outragé, et qu'il rendit

Il est déchiré dans un pamphlet.

1706. publique ; elle contenoit en substance ce qui suit :

Amende honorable de l'auteur d'un libelle, digne d'être imitée par les écrivains de ce genre.

« J'éprouve un regret sensible d'avoir censuré » injustement la conduite de votre Excellence, et » je ne puis m'avouer sans honte l'auteur d'un écrit » dont la témérité me déshonore. J'ai cru trop légè- » rement les récits de certains hommes qui, pen- » dant la dernière campagne, prenoient plaisir à » répandre de fausses nouvelles, et à représenter » tous les événemens sous de mauvaises couleurs ; » j'ai cru sans examen ce que j'ai publié sans pru- » dence, et ce que je reconnois aujourd'hui être » sans fondement. Votre Excellence est vengée, » et par le mépris public qui m'accable, et par l'in- » dignation de mes protecteurs : je la supplie de » jeter sur moi, et sur ma famille innocente, un » regard de compassion : elle daignera me pardon- » ner ; et sa générosité ne pourra qu'ajouter à mon » repentir, à mon admiration pour ses rares qua- » lités, et aux vœux que je fais pour son bonheur. » Il ne me reste point de souhaits à former pour » sa gloire, publiée d'une manière si éclatante par » la nation et par la voix de l'Europe entière. »

Ainsi le recteur de Sutton expia sa faute par une sorte de pénitence publique ; exemple digne d'être consacré par l'histoire, et de servir de modèle à tant d'écrivains qui récompensent les talens par des

des injures, et les services par des calomnies; dont la plume se vend à la haine, ou qui se consolent de leur médiocrité en rabaissant les grands hommes. 1706.

Nouvelle mortification du duc.

Ce n'étoit pas seulement par des ouvrages calomnieux que la jalousie s'efforçoit d'empoisonner le bonheur et de flétrir les lauriers de Marlborough : quoiqu'on ne parlât de lui qu'avec la plus haute estime dans la chambre haute, elle ne le jugea pas digne, pour cette fois, des honneurs d'un remercîment. C'étoit une espèce de victoire remportée par le parti antiministériel. Enhardi par ce succès, il vouloit engager les pairs à présenter une adresse pour que sa Majesté fît connoître tout ce qu'elle savoit de relatif à la campagne précédente : la faction croyoit trouver, dans les détails des événemens, quelque chose de répréhensible, qui pût lui fournir au moins le prétexte d'inculper l'homme tout-puissant qu'elle desiroit d'abattre. Les partisans de la cour et de la justice rejetèrent la mesure proposée, comme extraordinaire et en opposition avec tous les principes. « Si l'on portoit plainte, disoient-ils, contre un » sujet de sa Majesté, nous aurions le droit » d'ordonner une enquête, et de prendre tous les » moyens possibles pour redresser les griefs ou » faire punir le coupable ; mais nous sommes

1706. » incompétens pour juger de la conduite des alliés: » ils ne sont point les sujets de la chambre; ils » ne peuvent être entendus ni se justifier; leurs » erreurs, leurs fautes, leurs négligences dans » l'exécution des traités, sont du ressort seul de » la reine; elle est investie, par les droits de la » couronne, de tout ce qui concerne les alliances, » et c'est à sa Majesté seule que nous devons nous » en rapporter. » Ainsi l'on esquiva l'attaque; et la tentative des ennemis du capitaine général ne fut point pour eux le sujet d'un triomphe.

Le duc de Savoie venoit de perdre encore Nice et Montmélian. Il implora le secours d'Anne et des États-généraux, qui donnèrent l'ordre de renforcer l'armée d'Eugène de six régimens d'infanterie allemande à leur solde. Victor-Amédée, mécontent, menaçoit de se détacher de la grande alliance. Anne lui fit écrire par Marlborough, qui, dans sa lettre, prit le ton prophétique, et annonça que, dans le cours de l'année, l'Italie seroit délivrée, et qu'on y verroit ce qu'on avoit vu en Allemagne, où un seul moment avoit suffi pour renverser les espérances des François. Il falloit autre chose que des prédictions pour rassurer un prince aux abois, qui n'oublioit pas la campagne de la Moselle, et qui ne se laissoit plus tromper par de vaines promesses. On assure que le général,

Lettre prophétique de Marlborough au duc de Savoie.

voulant inspirer de la confiance dans ses pronostics, proposa de se mettre lui-même à la tête d'une entreprise sur Toulon, qui, couronnée par le succès, auroit pu mettre fin à la guerre. S'il faut en croire Lediard, il communiqua aux États-généraux son projet, qu'ils rejetèrent, dans la crainte que l'éloignement de cet invincible guerrier ne les exposât à de grands périls; et leurs hautes puissances le prièrent instamment de commander en Flandre : on est toujours sûr d'obtenir, quand celui à qui l'on demande a le desir et le pouvoir d'accorder. 1706.

Jamais la France n'avoit pris plus de mesures pour porter des coups décisifs et pour triompher de ses ennemis. On avoit fait, pendant l'hiver, de grands préparatifs pour reprendre Barcelone et forcer l'archiduc de retourner en Portugal : mais la flotte de Toulon, contrariée par les vents, n'arriva pas assez tôt; elle se retira aux approches de la flotte angloise, et Philippe V fut contraint de lever un siége qui avoit commencé trop tard. Cet événement fut accompagné de circonstances qui en firent un revers digne de préluder aux catastrophes de l'année 1706 (1). Plan de campagne projeté par les François.

Le duc de Vendôme devoit attaquer les Impé- 12 Mai.

(1) *Voyez* les Mémoires d'Avrigny, *t. V, p. 89 et suiv.*

1706. riaux dans le Bressan, les chasser dans le Trentin et les tenir en échec, tandis que la Feuillade assiégeroit la capitale du Piémont. Villars et Marsin, qui commandoient, l'un sur la Moselle et l'autre sur le Rhin, avoient ordre d'agir de concert pour enlever aux Allemands leurs lignes, et pour faire lever le blocus du Fort-Louis : le second maréchal devoit ensuite rejoindre l'électeur, dont il avoit gagné l'estime, pour combattre l'armée du duc de Marlborough. Une bataille donnée mal-à-propos fit avorter des projets d'ailleurs bien conçus; et la France, humiliée, sembla toucher à sa perte.

« Louis XIV, dit le continuateur de Thoyras, » auroit dû donner à ses troupes des généraux en » qui elles pussent avoir confiance, et non pas » opposer des capitaines décriés ou malheureux à » un duc de Marlborough. » Celui-ci alloit être d'autant plus redoutable, que, délivré des tracasseries de Schlangenburg, qui avoit été mis à l'écart, et des entraves des députés hollandois, il venoit avec un pouvoir absolu et une armée entièrement dévouée à sa gloire. Il falloit opposer le vainqueur d'Hochstett au vainqueur d'Hochstett : mais Villars ne s'accordoit point avec l'électeur, et l'intérêt de la France fut sacrifié à leurs divisions.

Un nouveau Caïus Flaminius eut le commandement. Villeroi n'étoit point propre à rétablir les

affaires : au jugement de Folard (1), il excelloit dans les marches ; mais sa bravoure surpassoit ses talens. Admis dès l'enfance du monarque à sa plus intime familiarité, il se crut capable des plus grandes choses, parce que ce prince, qui connoissoit si bien les hommes, lui conféra les plus grands emplois. Borné dans ses vues, opiniâtre, il méprisoit les conseils. Son excessive confiance dans ses propres lumières acheva de tout perdre : il voulut réparer de grandes fautes, et il en commit de plus grandes encore ; il chercha la gloire à Ramillies, et il y trouva plus de honte qu'à Crémone. 1706.

Le duc partit le 10 [21] avril pour la Hollande, accompagné du lord Hallifax, qui alloit porter l'ordre de la Jarretière au prince électoral d'Hanovre. Il arriva le 25 à Roterdam, d'où il se rendit à la Haye le même jour. Il eut le lendemain une conférence avec les députés des États sur les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne. En même temps qu'il s'occupoit des préparatifs Marlborough repasse en Hollande.

(1) Le Végèce moderne juge Villeroi avec indulgence. « Ce maréchal, dit-il, excelloit particulièrement dans les » marches ; ce qui n'est pas l'éloge d'un général ordinaire. Il a » été malheureux avec un si beau talent : mais il méritoit de » réussir ; et il auroit réussi, s'il eût eu des lieutenans qui » eussent su le seconder. » Certes, Villeroi ne mérita pas d'être couronné à Ramillies par la victoire ; et M. de Gassion, qui lui donna le plus sage des conseils, l'eût bien secondé.

1706. de guerre, il négocioit avec les représentans des Provinces-Unies, pour donner plus de stabilité aux lois concernant les droits de la maison d'Hanovre à la couronne d'Angleterre. Son séjour à la Haye dura jusqu'au 9 mai, jour auquel il en partit avec M. d'Overkerque. Arrivé à Maestricht le 12, il alla voir l'armée hollandoise à Tongres, et se rendit à Liége le 17 pour visiter la citadelle et les nouveaux ouvrages de cette forteresse.

Ouverture de la cinquième campagne dans les Pays-Bas.

Pendant ce temps-là, les troupes angloises avoient eu ordre de se rassembler. Le général Churchill les réunit le 9 dans les environs de Breda. Elles se portèrent, à marches forcées, jusqu'à Bilsen, où elles étoient dès le 19. Le jour suivant, les Hollandois décampèrent de Tongres, pour opérer leur jonction, qui eut lieu entre Looz et Corswarem.

Les troupes alliées se réunissent.

Les deux armées réunies ne consistoient, suivant Lediard et Rousset, qu'en soixante-quatorze bataillons et cent vingt-trois escadrons, pourvus de cent canons, vingt obusiers et quarante-deux pontons. Malgré ce double témoignage, il y a lieu de les croire supérieures en nombre, quoiqu'elles ne fussent pas encore au complet. Les Danois refusoient de sortir de leurs quartiers jusqu'à ce qu'on eût payé les arrérages qui leur étoient dus; et les Prussiens étoient trop éloignés pour

Leur nombre.

pouvoir rejoindre le duc avant plusieurs semaines : ce fut, sans doute, ce qui fit dire que Louis XIV payoit, dans les cours de Danemarck et de Prusse, des hommes puissans, pour faire retarder la marche des troupes de leurs souverains respectifs, et que les François, pleins de confiance dans une si petite manœuvre, se déterminèrent à livrer bataille. Cette intrigue, aussi basse qu'imaginaire, est de l'invention de quelques hommes passionnés qui cherchoient à rendre méprisable un monarque qu'ils n'aimoient pas. On croit que la cour de Versailles, considérant une guerre défensive comme ruineuse et interminable, résolut, dans un conseil, de faire un grand effort, et d'agir offensivement sur tous les points. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle n'eut recours à aucun manége indigne d'elle, pour s'assurer une supériorité de forces qu'elle n'eut pas, et que tout son tort fut d'avoir mal placé sa confiance. 1706.

L'armée des deux couronnes, commandée par l'électeur et par Villeroi, se flatta de réhabiliter l'honneur de ses armes par quelque entreprise éclatante. Elle étoit composée, à ce qu'il paroît, de soixante-dix mille hommes, dont quarante mille d'infanterie et trente mille de cavalerie (1).

(1) San-Vitali ne lui donne que trente mille hommes d'infanterie, et un peu plus de douze mille hommes de cavalerie; aux alliés, trente-six mille fantassins et treize mille chevaux.

1706. Voltaire la porte à quatre-vingt mille hommes, sans doute sur l'autorité de Feuquières : auroit-il oublié que celui qu'il appelle l'Aristarque et le Zoïle des généraux, enfle quelquefois les moyens des vaincus pour rendre leurs défaites moins excusables ! Saint-Hilaire, qui se trouva à l'action, dit que notre armée étoit moins forte que celle des confédérés, qui, suivant nos relations, avoient quinze mille hommes de plus. Au reste, jamais les deux partis ne sont d'accord sur ce point ; les uns croyant par-là diminuer leur honte, et les autres augmenter leur gloire.

Les deux armées à-peu-près égales en nombre.

Villeroi, impatient d'attaquer, comme s'il eût été sûr de vaincre, écrivit à l'électeur, qui étoit à Bruxelles, et qui se hâta de le rejoindre. Leurs troupes, après avoir passé la Dyle le 19 mai, se portèrent à Tirlemont, ayant la Ghette devant elles. Les avantages remportés depuis peu en Lombardie et sur le Rhin (1) auroient dû engager l'armée des deux couronnes dans les Pays-Bas à se tenir, pour le moment, sur la défensive ; la prudence exigeoit qu'elle attendît l'arrivée de Marsin, qui s'étoit mis en marche pour la renforcer

(1) La bataille de Calcinato, gagnée par Vendôme; le Fort-Louis débloqué par la retraite du prince de Bade, qui venoit d'abandonner les retranchemens de Drusenheim et tous les postes en-deçà du Rhin, à l'exception de Landau.

de ses troupes : mais le présomptueux maréchal voulut livrer bataille, malgré les officiers généraux qui lui conseilloient de différer. 1706.

Jusque-là le duc, quoique brûlant du desir d'en venir aux mains, ne s'étoit pas flatté d'en trouver de sitôt l'occasion. Craignant que les François, fidèles à leur système de l'année précédente, ne se tinssent derrière la Dyle, il avoit témoigné son inquiétude sur ce point à diverses reprises; il s'étoit occupé à leur tendre des piéges pour les entraîner hors des voies de leur circonspection ordinaire. Quelle fut sa joie, lorsqu'apprenant le passage de la rivière, il vit que la fortune lui offroit la faveur inespérée de pouvoir signaler de nouveau ses talens et son courage!

Les Danois arrivent.

A cette importante nouvelle, son premier soin fut d'envoyer à la cavalerie danoise l'ordre d'accélérer sa marche; et pour lui ôter tout prétexte de délai, il s'engagea, ainsi que les députés bataves, à lui faire payer les arrérages de sa solde. Dès-lors, le duc de Wirtemberg, qui la commandoit, ne crut pas devoir attendre de nouveaux ordres de sa cour pour se porter en avant: il le fit avec tant de promptitude, que le 22 mai, veille de l'action, il arriva à une lieue de l'arrière-garde des confédérés. Le lendemain, jour de la Pentecôte, alloit être pour eux un jour solennel consacré à la victoire.

1706. 23 Mai. Les deux armées en présence.

Les Franco-Bavarois ou Espagnols sortis de Tirlemont avoient laissé à Jodoigne la plus grande partie de leur bagage et leur grosse artillerie. L'électeur et Villeroi, persuadés que Marlborough songeoit à investir Namur, s'étoient emparés de Ramillies et du camp avantageux qui l'environne: ils avoient prévenu en cela les alliés, qui se proposoient le même but; mais un affreux désastre devoit être le seul prix de leur diligence.

Bataille de Ramillies.

Le duc n'avoit aucune vue sur la place qu'il sembloit menacer; il ne formoit point d'autre projet que celui de son ennemi, qui, pour cette fois, partagea son impatience de combattre. Ses troupes se mirent en marche dès les quatre heures du matin, et s'avancèrent, à travers un brouillard épais, sur huit colonnes. Les deux armées se rencontrèrent près de Ramillies, lieu non moins célèbre qu'Hochstett par la journée à laquelle il donne son nom : ce n'étoit qu'un village entouré d'un fossé, à deux lieues de Jodoigne, à quatre S. de Tirlemont, sur les frontières du comté de Namur, près de la source de la petite Ghette (1), à environ une demi-lieue N. de la Méhaigne. La première de ces rivières coule de Ramillies à

(1) Lediard ne parle que de la Ghette, et il paroît confondre la petite avec la grande.

Autréglise ou Anderkirch, à travers un sol marécageux; elle s'élargit au-delà de ce dernier endroit, et le terrain devient praticable. 1706.

Marlborough, avant de se mettre en marche, avoit envoyé, dès une heure du matin, le quartier-maître-général avec les pavillons du camp, soit pour le tracer s'il y avoit lieu, soit dans la vue de mieux pénétrer le dessein de l'électeur et du maréchal. Sa garde avancée consistoit en six cents chevaux : chargée de visiter le terrain avec tous les quartier-maîtres, elle arriva à la hauteur de Merdorp ou Mierdop un peu après huit heures. Déjà l'armée des deux couronnes étoit en mouvement dans la plaine de Saint-André; elle s'étendoit jusqu'au Tombeau d'Hottomont vers la Méhaigne. Les deux généraux alliés s'en approchèrent à dix heures pour la reconnoître par eux-mêmes; cependant ils ne purent démêler si les escadrons franco-bavarois ou espagnols étoient destinés à couvrir une retraite, ou s'ils formoient l'avant-garde pour présenter la bataille. En conséquence, le duc donna ordre à la cavalerie d'accélérer sa marche, résolu, dans le premier cas, d'attaquer avec ses escadrons seulement; mais, le brouillard s'étant dissipé, il vit clairement qu'on vouloit tenter le sort des armes, et il fit toutes les dispositions nécessaires.

1706. Mauvaises dispositions des François.

De leur côté, les François ne perdirent point de temps pour préparer leur défaite : ils mirent leur droite près du Tombeau vers la Méhaigne, et leur gauche à Anderkirch ou Autréglise ; un gros corps d'infanterie fut placé dans ce dernier village, à Offuz et à Ramillies ; on envoya cinq bataillons près des haies de Franquenies, qui étoit à l'extrémité de la droite.

Les troupes de Villeroi se trouvèrent disposées comme Marlborough les eût postées lui-même pour les vaincre. Toute l'aile gauche ne pouvoit ni charger ni être chargée ; elle devenoit inutile, étant couverte par la petite Ghette et par les marais qui la bordent. Ramillies, défendu par quelques mauvais bataillons presque tous étrangers, recrutés même parmi les prisonniers, ne tenoit pas au fond de la ligne, et en étoit trop loin pour être soutenu. On négligea même de faire ouvrir les haies du village pour pouvoir y marcher par un plus grand front : il en fut de même de toutes les autres qui séparoient les différens corps, en sorte que chacun d'eux, renfermé dans son enclos, ne pouvoit ni donner du secours ni en recevoir.

La maison du roi étoit peu éloignée de Tavières. Ce lieu, situé sur les bords de la Méhaigne, auroit dû appuyer la droite et la protéger ; il falloit donc en confier la garde à un corps considérable

d'infanterie : mais Villeroi se contenta d'y envoyer un régiment de dragons (1), puis une brigade de quatre bataillons quand il ne fut plus temps. Enfin une partie des bagages étoit restée entre les deux lignes, qui, gênées dans leurs mouvemens, ne purent se prêter aucun secours. Il eût été facile de corriger les vices principaux de cette mauvaise disposition, en jetant plus de forces à la droite : il étoit naturel de penser que tous les efforts de l'ennemi se porteroient de ce côté, puisque la gauche étoit couverte par la rivière et les marais. 1706.

Les alliés s'étoient rangés en bataille, ayant leur droite près de Folx-les-Caves ou Foulz, presque vis-à-vis d'Autréglise, un petit marais en front, et leur gauche non loin de Franquenies sur la Méhaigne. Le généralissime avoit remarqué les fautes du maréchal, et il sut en profiter. Voyant que la gauche des Franco-Bavarois ne pouvoit aller attaquer sa droite, il fit placer à sa gauche les vingt-un escadrons danois, outre la cavalerie qui appartenoit à cette dernière aile ; de plus, un corps de réserve de ses meilleures troupes, posté avantageusement, devoit le seconder en cas de besoin. Décrire les dispositions des deux armées, c'est Dispositions des alliés.

(1) Suivant quelques-uns, vingt escadrons de dragons à pied.

1706. annoncer d'avance que Villeroi n'obtiendra pas les honneurs du triomphe.

Ici, les relations ne s'accordent pas dans les détails, quoiqu'elles ne se contredisent point dans les faits principaux. Je ferai connoître les différences qui se trouvent entre le récit des alliés et celui des François. Mon amour pour la vérité ne me permet pas de suppléer par l'imagination aux lumières qui me manquent, et de prendre le ton tranchant de l'assurance, lorsqu'il convient de prendre le ton modeste de l'incertitude. Si tous les auteurs avoient eu la même délicatesse, les annales de l'histoire ne seroient pas devenues les archives de l'erreur et du mensonge.

Dès onze heures du matin (1), les deux armées préludèrent par des canonnades : elles se firent beaucoup de mal de part et d'autre. Plus de deux heures après, Marlborough sembla vouloir attaquer le village d'Autréglise (2), quoiqu'il fût résolu de porter tous ses efforts du côté de Ramillies. C'étoit une feinte, qui paroît avoir trompé l'électeur et le maréchal, puisqu'ils persistèrent dans

(1) Suivant les alliés, vers une heure et demie après midi.

(2) Les alliés ne parlent pas de cette ruse, assez conforme d'ailleurs à la méthode du général anglois. Saint-Hilaire dit que l'attaque simulée se fit sur Foulz, où il y avoit un détachement françois en avant, tout près de la droite des alliés.

leur première disposition, et qu'ils ne dégarnirent point leur gauche pour renforcer leur droite. 1706.

Il falloit, avant tout, débusquer l'infanterie françoise postée dans les haies de Franquenies, d'où partoit un feu très-incommode pour la cavalerie des alliés. Quatre bataillons hollandois s'avancent sous les ordres du général suisse Westmüller (1); ce détachement renverse tout ce qui s'oppose à son passage, se rend maître de Franquenies et du chemin qui conduit à Tavières.

Les alliés prennent le village de Franquenies, que les François tentent en vain de reprendre.

Pour reprendre ce poste important, les François renforcèrent les troupes qui en avoient été chassées, de deux bataillons et de quatorze escadrons de dragons à pied : mais M. d'Overkerque leur opposa toute l'aile de la cavalerie batave ; par-là il fit avorter leur dessein ; les dragons se trouvèrent hors d'état d'atteindre le village, et de ressaisir leurs montures, qu'ils avoient laissées assez loin derrière le Tombeau, et qui, effarouchées par le bruit du canon, s'échappèrent de toutes parts. Presque tous les dragons (s'il faut en croire la relation rapportée par Lediard) furent ou taillés en pièces ou faits prisonniers.

C'est alors que la grande mêlée commence. La

(1) Suivant quelques-uns, ceci se passa avant la fin de la canonnade.

1706. cavalerie hollandoise charge l'épée à la main avec une grande vigueur, et bientôt après elle est soutenue par les escadrons danois. Cependant les mousquetaires, les gardes du roi, les gendarmes, les grenadiers à cheval et autres corps d'élite, tantôt repoussant, tantôt repoussés, balancent par leurs efforts le succès qui reste indécis pendant plus d'une heure. La cavalerie danoise, placée à la gauche de celle des Hollandois, se comporte avec tant de bravoure, qu'elle enfonce quelques escadrons qui lui sont opposés. Mais les François remportent à-peu-près le même avantage sur la cavalerie batave, qui est à la droite de l'aile gauche, et qu'ils mettent en désordre.

La cavalerie danoise a l'avantage.

La cavalerie hollandoise mise en désordre.

Le duc, à qui rien n'échappe, va faire cesser ce flux et reflux de revers et de succès. La résolution qu'il a prise doit fixer le sort du combat. Il tire cinquante escadrons de sa droite (1), où ils sont inutiles; il fait, en outre, marcher sa réserve pour renforcer sa gauche. Pendant que ces corps accourent, il rallie quelques escadrons rompus, auxquels il en joint d'autres pour recommencer l'attaque. Mais peu s'en faut que, victime de son courage, il ne perde la vie ou la liberté. Reconnu

Le duc tire cinquante escadrons de sa droite.

Le duc court le plus grand danger.

(1) Les alliés ne disent que vingt; ce qui n'est pas vraisemblable.

par

par des cavaliers ennemis, il veut franchir un fossé pour échapper à leur poursuite (1), et tombe de cheval. Ici l'on voit combien il importe à un général d'être aimé des troupes qu'il commande. A la vue du danger qui menace leur chef, les escadrons s'empressent de lui servir de rempart; retournés d'eux-mêmes à la charge, ils repoussent les François dans leurs rangs, et le salut de Marlborough est marqué par un succès. Mais il ne sort d'un péril que pour retomber dans un autre. Au moment même où il met le pied à l'étrier, un boulet de canon emporte la tête du colonel Bringfield, son écuyer, qui l'aidoit à remonter à cheval, suivant les uns, ou qui, selon les autres, combattoit à ses côtés. Dans l'un et l'autre cas, la mort ne pouvoit guère l'approcher de plus près : on eût dit qu'il avoit fait un pacte avec la vie comme avec la victoire. 1706.

Tout le poids de la journée tomba sur l'aile qui n'étoit point couverte par la rivière et les marais. A peine les cinquante escadrons sont-ils arrivés de la droite de Marlborough pour fortifier sa gauche, qu'il range sa cavalerie sur quatre lignes

(1) Quelques relations françoises portent que des cavaliers s'étoient avancés hors de leurs rangs pour l'atteindre, et qu'ils fondirent sur lui avec tant d'impétuosité, qu'ils le renversèrent de cheval.

1706. de profondeur, sans aucun intervalle entre les escadrons de la même ligne. L'armée des deux couronnes pouvoit exécuter la même manœuvre.

Conseil sage donné par M. de Gassion, méprisé par Villeroi.

Un lieutenant général, M. de Gassion, plus digne de commander que Villeroi, lui avoit crié, avant même ces mouvemens décisifs : « Tout est » perdu, si vous ne changez votre ordre de ba- » taille : dégarnissez votre gauche pour fortifier » votre droite ; faites rapprocher vos lignes. En- » core un moment, et il n'y a plus de ressource. »

Ce conseil fut une prophétie. Pendant que le duc fait ses nouvelles dispositions, le général Schultz se porte sur Ramillies avec les douze bataillons qu'il commande, vingt ou vingt-quatre pièces de canon et quelques obusiers. Le brave Maffei défend le poste ; mais il est secondé par une infanterie qui n'a pas sa bravoure, et qui pourtant oppose une assez longue résistance. C'est alors que la maison du roi, composée de treize escadrons et d'une brigade de cavalerie, fait inutilement des prodiges de courage : trop foible en nombre, elle ne peut d'ailleurs être soutenue par la seconde ligne, dont les mouvemens sont gênés par les bagages. Chaque escadron perce, il est vrai, la ligne ennemie dans l'endroit où il l'attaque : mais les parties de ces lignes qui répondent aux intervalles des escadrons françois, les

pénètrent sans opposition ; elles se retournent ensuite pour les charger par derrière, tandis que les escadrons alliés de la deuxième ligne achèvent de les mettre en désordre (1).

1706. L'aile droite des François cède.

Pendant ce temps, la colonne de réserve, marchant à propos, avoit chassé du vallon de Tavières les troupes qui y étoient placées ; elle prend en flanc d'autres corps françois. La seconde ligne de cavalerie, destinée à soutenir les gendarmes et les mousquetaires, les voit enveloppés ; elle se débande sans avoir combattu, et la valeur cède à la force. L'aile droite de l'armée des deux couronnes est entièrement rompue ; le village de Ramillies est foudroyé ; ses défenseurs succombent ; le marquis de Maffei est fait prisonnier ; la déroute devient générale, tant au centre qu'à la droite.

Les alliés remportent la victoire.

Quincy dit que la maison du roi prit six des pièces de canon qui battoient Ramillies, mais qu'elle fut obligée de les abandonner. L'attaque de ce village dura deux heures, suivant cet écrivain, qui sans doute en exagère la durée. S'il

(1) Les alliés rendent même un témoignage encore plus honorable de la maison du roi ; car ils dirent qu'elle ne céda qu'à la quatrième ligne et à la colonne de réserve qui s'avançoit. D'Avrigny affirme qu'elle fut prise en flanc par douze bataillons et une colonne de dragons, qui s'étoient coulés dans le vallon de Tavières.

1706. faut en croire les François, l'infanterie du village se retira en grande partie avec les débris de l'aile droite. Selon les alliés, la retraite lui fut coupée par les escadrons victorieux, qui en tuèrent ou prirent le plus grand nombre.

Le reste de l'infanterie tâcha de s'évader. Soutenue par la cavalerie de l'aile gauche, encore intacte, elle se forma entre Offuz et le Mont-Saint-André (1). Les troupes entreprirent donc de se retirer, les unes par les défilés de l'abbaye de Ramey, les autres par Jodoigne, et quelques autres vers Hougaerde. Le régiment du roi, qui se sauvoit par la plaine entre Ramillies et Jodoigne, se débanda étourdiment pour aller prendre ses havre-sacs. Des escadrons alliés fondirent sur ces fantassins (2); et sans un bois qui se trouva à la droite, il en seroit à peine échappé un seul homme.

Malheurs de la retraite.

Les malheurs de la retraite surpassèrent ceux de

(1) Entre Offuz et Autréglise, suivant la relation angloise et hollandoise : elle dit que la cavalerie angloise trouva le moyen de passer la petite Ghette; qu'elle chargea la cavalerie françoise, et l'obligea d'abandonner l'infanterie, dont les dragons firent un grand carnage à Autréglise. Ce passage de la petite rivière et des marais, aussi affirmé par San-Vitali, me paroît une broderie qui ne sied pas trop à la vérité.

(2) Selon les alliés, le régiment mit bas les armes, voulut les reprendre, et fut puni de cette perfidie.

l'action. On avoit à traverser des bois très-serrés où il n'étoit pas possible de défiler en bon ordre. On se dispersa ; poursuivis par la terreur autant que par les escadrons alliés, la plupart jetèrent leurs armes pour fuir plus vîte. 1706.

Les Bavarois et les Espagnols furent attaqués, comme les autres, par des corps anglois, qui en tuèrent et prirent un grand nombre. L'électeur et le maréchal, qui se trouvoient là, eurent beaucoup de peine à se mettre en sûreté. La cavalerie angloise continua sa poursuite fort avant dans la nuit ; elle ne s'arrêta qu'à Meldert, éloigné de cinq lieues du champ de bataille, et de deux de Louvain.

Pendant la retraite, ou plutôt pendant la fuite des François, il leur arriva un accident qui mit le comble à leurs revers ; plusieurs chariots de l'avant-garde se rompirent et obstruèrent la route, de manière à fermer le passage à l'artillerie et aux bagages. Cette époque devint celle de la plus grande confusion : ce fut alors que les alliés firent le plus de prisonniers. Jusqu'ici leurs escadrons s'étoient montrés impitoyables, irrités, dit-on, par les sarcasmes des mousquetaires et des gendarmes ; devenus plus humains, ils se contentèrent de prendre des malheureux qu'ils pouvoient massacrer. Le désastre fut complet ; près de

1706. cinquante pièces de canon, des caissons, presque tout le bagage, cent vingt drapeaux ou étendards, plusieurs paires de timbales, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci évaluèrent à huit mille hommes les François, Bavarois ou Espagnols tués, et les prisonniers à six mille soldats, non compris près de six cents officiers : les plus distingués d'entre ces derniers furent le marquis de Bar, brigadier de cavalerie; le marquis de Nonant, brigadier d'infanterie; M. de Montmorency-Luxembourg, et un neveu du lord Clare.

Évaluation des morts et des prisonniers françois, bavarois ou espagnols, suivant les alliés.

On publia à la Haye un état des tués et blessés du côté des alliés : le nombre des premiers y monte à mille soixante-six, et celui des seconds à deux mille cinq cent soixante-sept. Les plus remarquables de ceux qui perdirent la vie, furent le prince Louis de Hesse-Cassel et cinq colonels, six majors, dix-neuf capitaines, treize lieutenans, quatre cornettes et huit enseignes. Parmi les blessés se trouvèrent six colonels, six lieutenans-colonels, six majors, soixante-deux capitaines, soixante-seize lieutenans, vingt-huit cornettes et quarante enseignes : en tout, quatre-vingt-deux officiers tués, et deux cent quatre-vingt-trois blessés.

Perte des alliés suivant leur relation.

S'il faut en croire Saint-Hilaire (1), l'armée

Perte de l'armée des deux couronnes, suivant les François,

(1) Il dit que M. d'Artagnan s'ébranla avec l'infanterie du

des deux couronnes n'avoit pas perdu deux mille hommes dans l'action. Suivant Quincy, qui est d'accord sur ce point, il n'en resta sur la place que six mille, dont le plus grand nombre étoit du côté des alliés ; ce qu'il est permis de révoquer en doute. Le prince Maximilien de Soubise tomba mort en combattant à la tête des gendarmes ; et le prince de Rohan son frère, quoiqu'atteint d'un coup de feu, poussa vigoureusement deux escadrons ennemis. MM. de Coetenfau, de Pourpris, de Janson, de Sommery, de la Luzerne, de Canillac, furent blessés ; mylord Clare, MM. de Saint-Laurent, de Surlauben, d'Aubigny et de Courcelles, terminèrent honorablement leur carrière sur le champ de bataille. Quant aux prisonniers, il est également difficile de croire que les confédérés n'en aient fait que deux mille cinq cents, comme l'assurent quelques relations, et qu'ils en aient fait plus de six mille, comme ils l'ont publié. Je ne crois pas davantage M. de Voltaire, qui avance que les François perdirent vingt mille hommes dans cette journée. C'est sur-tout par les suites d'une action qu'il faut juger de son importance ; et, sous

1706.

qui l'ont évidemment atténuée.

Voltaire paroît exagérer la perte.

centre, qu'il passa la petite Ghette et les marais pour aller charger les trois lignes d'infanterie des alliés qu'il avoit devant lui ; mais le passage de la petite rivière et des marais, en présence de l'ennemi, eût été bien téméraire, pour ne pas dire impossible.

1706. ce rapport, il y en a peu dans notre histoire qui aient été plus désastreuses que celle de Ramillies : mais comme il faut prendre un terme mitoyen entre le calcul des deux partis, je pense qu'on ne doit pas évaluer la perte des Franco-Bavarois, en comptant les déserteurs, à plus de quatorze ou quinze mille hommes ; et c'est bien assez.

Fautes de Villeroi. Le premier tort de Villeroi fut d'avoir voulu combattre : il paroît même que l'électeur avoit désapprouvé cette résolution. On ne doit hasarder une bataille que lorsqu'il y a plus d'avantage à espérer du succès que de désavantage à craindre d'une défaite, et c'étoit précisément tout le contraire. Puisque le maréchal vouloit jeter le gant, il ne devoit pas, du moins, laisser sa gauche simple spectatrice, et la paralyser. Je suppose douze hommes qui se préparent à en venir aux mains, six contre six, dont la moitié se trouve séparée par un fossé, par un ravin, par un mur. D'un côté, les trois champions hors d'état d'entrer en lice font un mouvement pour se réunir aux trois autres, et fondre en commun sur leurs adversaires ; mais, commandé par un aveugle, le parti opposé dédaigne l'exemple de son ennemi, qui l'accable et de son nombre et de sa force.

L'aveugle, c'est Villeroi tenant toujours sa gauche derrière les marais, comme s'il eût voulu l'empêcher

d'aller à l'ennemi. Le maréchal ne devoit laisser de cavalerie à sa gauche que dans la proportion de celle que les alliés laissoient à leur droite ; il falloit qu'il doublât derrière sa droite, comme les autres doubloient derrière leur gauche. Il en étoit de même de l'infanterie de la gauche, qui devoit doubler derrière l'infanterie de la droite et du centre. La cavalerie des alliés avoit un front contigu, sans intervalles, qui pénétra les escadrons françois, parce que Villeroi suivit la méthode ordinaire, au lieu d'imiter ce qu'il voyoit, et de s'accommoder aux circonstances. Marlborough profita encore de la mauvaise disposition faite pour la défense de Ramillies. Sachant que la ligne d'infanterie étoit trop éloignée du village pour le protéger de son feu, et que les flancs de cet endroit n'étoient pas garnis de troupes, il fit avancer une de ses dernières lignes sur le front de la première, et il étendit la partie de ce front qui débordoit en forme de potence sur le flanc du village, qui fut entièrement forcé, tandis que ses troupes soutenoient l'attaque de la tête. « Ainsi, dit Feuquières, » fut battue en un quart d'heure une armée de » quatre-vingt mille hommes, qui n'en laissa pas » deux mille sur la place, et perdit quatre-vingts » ou cent pièces de canon. » Je ne suis d'accord avec lui ni sur le nombre des combattans et des 1706.

1706. tués, ni sur celui des canons pris, ni sur la durée de l'action (1). Les alliés ne comptèrent que cinquante canons parmi leurs trophées, et tout le monde convient que la seule attaque de Ramillies dura au moins une heure.

Le duc fait l'éloge de la maison du roi.

S'il faut en croire le *Mercure galant*, Marlborough, témoin de la valeur des troupes françoises, ne put s'empêcher de dire qu'avec trente mille hommes aussi braves, il iroit jusqu'au bout du monde. Le même écrivain ajoute que le général anglois avoit rendu de la maison du roi ce glorieux témoignage : « Ce sont plus que des hommes; » et je les connoissois si bien, que j'ai été obligé » d'opposer six hommes à chacun d'eux. » Les éloges donnés aux vaincus honorent les vainqueurs, et rien n'empêche de croire tout ce qu'on prête ici à mylord duc. Il est assez vraisemblable que la trop grande confiance qu'on avoit dans ces troupes fit négliger les renforts dont elles auroient eu besoin; au lieu de former derrière elles une troisième ligne pour les soutenir, il n'y avoit là que les chevaux d'un corps de dragons démontés. C'est, suivant M. de Quincy, la principale cause de la perte de la bataille.

(1) *Due ore e mezza durò il conflitto più atroce*; dit Umicalia ou San-Vitali, qui s'étoit procuré des mémoires en général assez exacts, et qui pourtant paroît s'être trompé sur le passage de la petite Ghette et des marais.

1706.

Lettre de l'électeur au roi.

L'électeur de Bavière, dans une lettre à Louis XIV, disoit « qu'il ne falloit attribuer ce » revers, ni aux généraux, ni aux troupes, mais » à une fatalité sans exemple. La journée de Ra- » millies, non moins funeste que celle d'Hoch- » stett, m'a convaincu, disoit-il encore au mo- » narque, que ce n'est ni le nombre ni la valeur » des troupes, ni une position avantageuse, mais » que c'est Dieu seul qui donne la victoire. Depuis » que j'ai vu votre maison et mes cuirassiers enfon- » cer jusqu'à trois fois la gauche, je ne comprends » plus rien au métier de la guerre; je ne puis me » consoler que par la satisfaction d'avoir rempli » mon devoir, et de n'avoir rien fait contre les » ordres de votre Majesté. M. de Villeroi ne » sauroit me refuser cette justice, non plus que » tous les officiers de l'armée, qui m'ont vu m'ex- » poser autant que le dernier des soldats. Si le péril » de ma vie avoit pu acheter la victoire, les armes » de votre Majesté eussent été triomphantes. »

Réflexion sur cette lettre.

Je m'étonne qu'un guerrier estimable attribue à la fatalité un événement qu'il falloit attribuer à la mauvaise disposition de l'ordre de bataille, et sur-tout à l'aveugle opiniâtreté de Villeroi : mais il vouloit se justifier, ainsi que le maréchal, qui avoit tout disposé en son absence. Ce prince étoit allé à Tirlemont pour y communier; et lorsqu'il revint,

1706. les canonnades avoient déjà commencé : il crut même quelque temps qu'il n'y auroit point d'action, et que tout se borneroit, de la part des alliés, à de vaines menaces. M. de Saint-Hilaire, qui le lui a entendu dire, le rapporte dans ses Mémoires.

Excessive indulgence de Louis XIV envers Villeroi.

Voltaire affirme que le maréchal n'écrivit à Louis XIV que cinq jours après la bataille, pour lui confirmer une nouvelle qui déjà consternoit la cour de France. Lorsqu'il reparut devant le roi, ce monarque se contenta de lui dire : *Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge ;* paroles qui, n'accusant que la fortune, écartent jusqu'à l'ombre du reproche, et peignent l'amitié la plus indulgente.

Tout le monde s'accorde à dire que le duc de Marlborough fit des prodiges dans cette journée mémorable, où il put s'écrier, comme Alexandre combattant Porus, qu'enfin *il avoit trouvé des périls dignes de son courage.* Mais s'il en a eu le principal honneur, M. d'Overkerque le seconda de manière à en partager la gloire. Toutes les troupes des alliés se comportèrent avec une grande valeur ; et chaque corps de cette armée contribua à une victoire qui décida du sort des Pays-Bas, comme celle d'Hochstett avoit décidé du sort de la Bavière et d'une partie de l'Allemagne. Cependant la renommée, qui élève la première jusqu'aux nues, prône infiniment

moins la seconde. C'est qu'il en est des événemens comme des hommes célèbres, dont la réputation souffre toujours de la gloire de ceux qui les ont précédés. 1706.

On se consola dans Paris par des chansons et par des vers (1). Ces sortes de productions n'ont que le mérite de l'à-propos, et ne méritent guère les regards de la postérité. On se console dans Paris par des chansons.

L'électeur et le maréchal, après avoir rassemblé les débris de leur armée, s'étoient d'abord retirés à Louvain ; mais ils en sortirent à l'approche des vainqueurs pour marcher vers Bruxelles. Le prince bavarois se crut si peu en sûreté dans cette capitale, qu'il fit transporter à Gand tout ce qu'il avoit de plus précieux, et qu'il s'y rendit lui-même avec précipitation. Retraite de l'électeur et du maréchal.

(1) En voici un échantillon :

On assure que Villeroi,
Ce maréchal incomparable,
Pour avoir bien servi le roi,
L'épée aura de connétable ;
Car, pour un moindre événement,
Tallard eut un gouvernement.

Varus, rends-moi mes légions,
S'écrioit l'empereur Auguste.
Tallard, rends-moi mes bataillons,
Dit Louis à titre plus juste.
Mais Tallard répond : Eh ! grand roi,
Demandez-les à Villeroi.

1706.

Les alliés passent la Dyle.

De leur côté, les confédérés, las de la poursuite des vaincus, s'arrêtèrent vers deux heures du matin à Meldert, et l'armée campa pour prendre du repos. Instruit que Louvain étoit évacué, le commandant en chef fit jeter des ponts sur la Dyle, et envoya cinq cents hommes pour prendre possession de cette cité, où l'on trouva des magasins et des malades qui furent prisonniers de guerre. Toutes les troupes passèrent la rivière le jour suivant, et s'établirent dans le camp de Betlehem.

Le duc écrivit aux États-généraux, le 25 mai, une lettre datée de Louvain, dans laquelle il leur apprend qu'il a passé la Dyle, et qu'il est résolu de poursuivre l'ennemi. Il y fait le plus grand éloge de la valeur des troupes, s'en rapportant pour les détails de la journée du 23 à ce que les députés et M. d'Overkerque leur avoient mandé à ce sujet. Celui-ci avoit envoyé M. de Wassenaer son adjudant, pour en porter l'agréable nouvelle; il insistoit, dans sa lettre à leurs hautes puissances, pour qu'on renforçât l'armée de toutes les garnisons devenues inutiles dans les places mises désormais à l'abri de toute attaque : son avis étoit motivé sur l'arrivée prochaine de M. de Marsin avec un gros corps de troupes.

Les États répondirent au duc dans les termes

les plus flatteurs. Voici ce que la lettre contenoit de plus remarquable: 1706.

« Nous avons autant desiré de recevoir de vos » nouvelles de Louvain, que vous avez desiré » vous-même d'être dans cette ville. Nous recon- » noissons qu'après la bénédiction divine, nous » sommes redevables de ce nouveau succès à votre » valeur et à la supériorité de vos talens. L'éloge » que vous faites de nos troupes ajoute infiniment à » notre satisfaction. Nous ne doutions pas qu'elles » ne se montrassent dignes du grand capitaine qui » les commande; mais le témoignage que vous » leur rendez est aussi honorable pour elles qu'a- » gréable pour nous. Elles ont droit d'attendre de » notre part des marques de reconnoissance, et » elles doivent y compter. Nous prions Dieu de » bénir de plus en plus vos desseins; et puisque » le vainqueur de Schellenberg, d'Hochstett et » de Ramillies ne peut plus rien ajouter à l'éclat » de ses triomphes, nous souhaitons seulement » qu'il plaise à Dieu d'en augmenter le nombre. »

A la Haye, le 27 mai 1706.

Trois jours auparavant, et le lendemain même de la bataille de Ramillies, le duc avoit été mis en possession de la principauté de Mindelheim, comme si la couronne attachée à ce titre eût dû

1706. être placée sur sa tête par les mains de la Victoire.

Le duc investi de la principauté de Mindelheim, dont il prend possession par procureur le lendemain de sa victoire.

M. Stepney, ministre plénipotentiaire de la reine Anne à la cour de Vienne, représenta le nouveau souverain dans cette cérémonie, qui se fit le 24 de mai dans la salle de l'hôtel-de-ville. Le comte Königsegg, commissaire impérial, ouvrit la séance par un discours. Il déclara que sa Majesté, en considération des services rendus par le général anglois, lui avoit transféré tous ses droits à ce domaine, qu'elle possédoit depuis la mort de Maximilien de Bavière. Un secrétaire féodal lut ensuite l'acte d'investiture, ainsi que les lettres particulières par lesquelles l'empereur affranchissoit ses officiers et sujets de Mindelheim, de tous devoirs d'obéissance et de vasselage envers lui; il leur étoit enjoint par les mêmes lettres de prêter serment de fidélité au duc de Marlborough, et de le reconnoître pour leur prince. La prestation de ce serment eut lieu en présence du comte de Königsegg, et de deux autres commissaires impériaux, les barons de Wolmar et d'Imhoff; c'étoient ceux-là même qui avoient rempli les fonctions d'administrateurs du pays. Le peuple témoigna une grande joie d'être sous la protection d'un illustre guerrier que l'Allemagne révéroit comme son libérateur. Quelque temps auparavant, Joseph avoit envoyé

envoyé à la diète le décret d'érection et de nomination, recommandant aux députés du corps germanique d'admettre sans délai le plénipotentiaire du nouveau prince, pour l'encourager de plus en plus à bien mériter de l'Empire et des alliés. En conséquence, le ministre du prince de Marlborough fut admis, au mois de novembre suivant, dans le collége dont il devenoit membre, avec les honneurs accoutumés. Son contingent fut fixé à trois chevaux, huit fantassins et soixante-seize florins; sa séance dans la diète étoit immédiatement après celle du prince de Schwartzburg, et avant les comtes de Souabe, de Wétéravie, de Franconie et de Westphalie. Mais la gloire de ses triomphes fut le plus beau fleuron de sa couronne, et le premier titre de sa puissance. 1706.

Les suites de la bataille de Ramillies furent ce qu'elles devoient être : une chaîne de succès couronna les armes des alliés; ils furent accueillis dans les lieux de leurs conquêtes, comme des libérateurs qui venoient y rétablir l'antique liberté. Les François s'étoient retirés au-delà du canal de Bruxelles. Le duc leva son camp de Betlehem le 26, et s'avança vers Dieghem : il reçut une lettre du marquis de Deynse, commandant de Bruxelles, qui le prioit de donner audience aux députés des États du Brabant et du magistrat de la ville. Suites de sa victoire. Le duc lève son camp de Betlehem.

1706. Marlborough leur fit savoir qu'il les verroit avec plaisir le soir même. Les envoyés du conseil souverain se joignirent à ceux des États et aux bourgmestres : tous se rendirent au quartier général, pour féliciter le vainqueur, et pour lui témoigner leur reconnoissance envers l'Angleterre et la Hollande, qui, disoient-ils, les avoient *délivrés du joug des François*. Après leur départ, il adressa, conjointement avec les commissaires bataves, une lettre aux États brabançons : elle portoit en substance que la reine de la Grande-Bretagne et leurs hautes puissances vouloient maintenir les droits de Charles III à la monarchie espagnole; qu'elles ne doutoient point que les trois ordres ne le reconnussent pour leur légitime souverain ; qu'il ne seroit rien innové, ni dans leur religion, ni dans leurs priviléges ; que sa Majesté catholique (1) renouvelleroit la charte de *joyeuse entrée*, de la même manière que l'avoit fait Charles II, son prédécesseur : il finissoit par les assurer de toute sa protection.

Le duc, voulant inspirer la plus grande confiance aux habitans des Pays-Bas, avoit fait publier dans son camp, près de Vilvorde, la proclamation suivante :

(1) On l'appeloit *roi catholique par la grâce des hérétiques.*

« Jean, duc et comte de Marlborough, prince » du saint Empire romain, marquis de Bland- » ford, baron Churchill d'Aymouth, membre du » très-honorable conseil privé de sa Majesté bri- » tannique, chevalier du très-noble ordre de la » Jarretière, mestre général de l'artillerie, colonel » du premier régiment des gardes de sa Majesté, » capitaine général de ses troupes de terre, et » commandant en chef de l'armée des alliés :

1706. Proclamation du duc.

» Attendu qu'il a plu à Dieu d'accorder aux » armes des alliés une victoire sur les troupes fran- » çoises, qui nous a ouvert l'entrée des Pays-Bas » espagnols, que nous reconnoissons appartenir » légitimement à sa Majesté catholique le roi » Charles III, nous sommes résolus de protéger » ces provinces, et d'en maintenir les habitans, » en qualité de sujets fidèles de sa Majesté, dans » la possession paisible de tous leurs biens quel- » conques : nous défendons, en conséquence, à » tous officiers et soldats de notre armée, de causer » le moindre dommage aux habitans; leur enjoi- » gnant, au contraire, de leur donner toute l'as- » sistance qu'ils demanderont; déclarant, en outre, » que tout soldat qui seroit surpris volant, pillant » ou portant quelque autre dommage auxdits habi- » tans dans leurs maisons, bestiaux, meubles ou » autres effets, sera sur-le-champ puni de mort :

1706. » et pour réprimer les maraudeurs, autant que » faire se peut, et obliger les officiers de tenir la » main à l'observation de la plus exacte discipline, » nous déclarons que tout corps ou régiment » auquel appartiendront les soldats transgresseurs » de nos ordres, sera tenu d'indemniser lesdits » habitans de toutes les pertes qu'ils auroient souf- » fertes ; et ce, sans autre forme de procédure, » ni autre preuve que la surprise en flagrant délit » desdits soldats, qui, comme il a été dit ci- » dessus, seront punis de mort sans miséricorde. » Et afin que personne n'en prétende cause d'igno- » rance, nous ordonnons que les présentes seront » incessamment lues et publiées à la tête de chaque » escadron et bataillon de notre armée, et qu'il » en sera distribué une copie imprimée à chaque » compagnie.

« Donné dans notre camp, le 26 mai 1706. »

Signé le prince et duc DE MARLBOROUGH.

Soumission de Malines.

Le soir du même jour, les habitans de Malines donnèrent au duc, par l'organe de leurs députés, les témoignages de leur soumission. Le colonel Durel fut envoyé, avec un détachement de deux cents chevaux, pour prendre possession de cette ville. Le gouverneur se rendit prisonnier : cependant il pouvoit prévenir cette fâcheuse extrémité

par la retraite ; il crut, sans doute, que l'honneur lui prescrivoit de rester à son poste, quoiqu'il manquât de moyens pour le défendre. 1706.

Le duc de Marlborough fit passer le canal à son armée le 27, pour camper à Grimberghem. Ce fut là que des députés lui remirent trois lettres en réponse à la sienne ; l'une du chancelier et du conseil souverain, la seconde des membres des trois États de la province, la troisième des bourgmestres et du conseil de la ville : elles exprimoient les mêmes sentimens, et l'on y vouoit fidélité au nouveau souverain et reconnoissance au vainqueur. Soumission des États de Brabant.

Le général Churchill, nommé provisoirement gouverneur commandant de Bruxelles, s'y rendit avec quatre bataillons et deux escadrons. Les troupes se reposèrent deux jours à Grimberghem. Pendant ce temps-là, le duc écrivit au secrétaire d'état Harley une lettre qui ne contient que des détails déjà connus, où il annonçoit qu'il se porteroit le lendemain sur Alost, qui venoit de se soumettre, et ensuite sur Gand. Son entrée solennelle dans la ville de Bruxelles eut lieu le 28 ; on lui décerna les hommages qui ne manquent jamais à un triomphateur. De retour à son camp, il apprit que les François avoient évacué Lierre ; en conséquence il envoya, le 29, un détachement de deux cents hommes pour en prendre possession. Le duc fait son entrée à Bruxelles.

1706. Quoique le duc eût à se plaindre de la cour de Danemarck, il crut devoir néanmoins écrire à sa Majesté danoise, pour la féliciter de la valeur que ses troupes avoient déployée dans la journée du 23.

Les alliés lèvent leur camp. Le 30, l'armée quitta Grimberghem pour camper près d'Alost, où le duc de Wirtemberg avoit pris poste la veille avec deux mille grenadiers et mille cavaliers. Ce prince s'avança avec son détachement vers Gavre, pour jeter des ponts sur l'Escaut. Les François, instruits de la marche des alliés, quittèrent leur position entre Saint-Denis et Gand, pour se porter le 31, dès les trois heures du matin, sur Courtrai. On s'étonne de les voir fuir comme des troupeaux timides; spectacle étrange, et vraiment digne de remarque, parce qu'il est rare dans leur histoire.

Le duc en eut avis. Informé, de plus, que les François n'avoient laissé dans le château de Gand qu'un bataillon espagnol sous les ordres de M. de Vintimille, il s'avança et assit le même jour son camp à Mirlebeck (1). Le brigadier Cadogan, avec un corps de troupes, s'étoit approché de la ville au moment de la sortie du dernier bataillon françois. Les habitans avoient paru en grand

Cadogan approche de Gand.

(1) Ou Meerlebeke.

nombre sur les murs, criant de toutes leurs forces : *Soyez les bienvenus ; il ne nous reste plus que quelques soldats espagnols disposés à mettre bas les armes.* Le brigadier se contenta de faire son rapport au duc et aux députés hollandois, auprès de qui le magistrat de la ville ne tarda pas à se rendre. 1706.

On célébra la victoire de Ramillies, le 1.er juin ; par des actions de grâces solennelles ; et ce jour fut marqué par tout ce que des soldats peuvent montrer de dévotion dans le tumulte d'un camp. 1.er Juin. Réjouissances.

Le même jour, le duc écrivit aux États-généraux, pour leur faire part de la soumission de Gand et de Bruges, ainsi que des lettres qu'il avoit écrites au commandant de la citadelle et au magistrat d'Anvers, pour les engager à imiter ces exemples. Le comte Corneille de Nassau, fils de M. d'Overkerque, entra dans la première de ces villes avec deux bataillons. M. de Vintimille, qui d'abord avoit refusé de se rendre, livra le château dès le lendemain. Les bataillons de Zuniga et de los Rios, qui y étoient en garnison, furent prisonniers de guerre. Le duc fit son entrée à Gand, et retourna le soir à Mirlebeck. Ce ne fut que le 6 que les États de la province de Flandre se reconnurent solennellement sujets du roi Charles. Soumission de Gand, de Bruges, d'Oudenarde, &c.

Oudenarde se soumit aussi le 2 juin à l'approche

1706. de sept bataillons conduits par le général Schultz : il y avoit dans ce lieu un corps françois et deux espagnols, qui se retirèrent avec le gouverneur. Le même jour, les magistrats de Bruges et de Frasne vinrent prêter leur serment. Le brigadier Cadogan fut autorisé à traiter avec la garnison de la ville et citadelle d'Anvers, qui paroissoit disposée à se rendre. Déjà Damme, évacué par ordre de l'électeur, étoit au pouvoir des confédérés. Le colonel Durel parut devant Dendermonde pour sommer cette place, et le colonel Ross eut la même commission pour Ostende. Le duc écrivit aux États-généraux le 3, pour leur rendre compte de tout ce qui venoit de se passer. « La main de Dieu, leur disoit-il, nous protége » visiblement; et l'ennemi est frappé d'une telle » terreur, qu'il rend ou abandonne tant de places » sans la moindre résistance. »

Damme évacué par ordre de l'électeur.

M. de Chamillard au camp françois.

L'armée françoise ne resta pas long-temps près de Courtrai. M. de Chamillard avoit été envoyé au camp par le monarque; mais ce foible ministre n'étoit pas capable d'arrêter les progrès d'une révolution si subite et si désastreuse. Pour mettre fin à une désertion effrayante, et pour assurer les places frontières, il fut résolu de séparer l'armée. On chargea M. de Vauban de prendre douze mille pionniers pour faire deux camps retranchés, dont

1706.

Précautions prises pour garantir les frontières.

chacun pût contenir quinze mille hommes; le premier en avant du canal de Bergues, le second entre le canal de Bergues et celui de Bourbourg (1). L'électeur se rendit à Mons, dont on renforça la garnison, et où il fixa son séjour. Il y eut aussi des détachemens envoyés à Tournai, Lille, Ypres, Menin. Marsin étoit arrivé avec vingt-deux bataillons : Villars en envoya vingt autres, avec six escadrons de carabiniers, qui furent bientôt suivis de dix nouveaux bataillons et de vingt escadrons. Mais le mal étoit affreux, et l'on ne pouvoit prévoir jusqu'où le torrent porteroit ses ravages.

L'armée confédérée se mit en marche de Mirlebeck le 4 juin. Après avoir passé l'Escaut et la Lys, elle alla camper près de Deynse (2) : s'étant avancée le lendemain, elle appuya sa gauche à Arsèle, et sa droite à Caneghem. Ce fut là que se rendirent deux députés d'Anvers, porteurs de lettres du magistrat de cette ville : ils sollicitèrent la permission d'aller trouver l'électeur, pour recevoir les ordres de ce prince, relativement à la sommation qui leur avoit été faite. Le duc les renvoya sans leur accorder ce qu'ils demandoient :

(1) Lediard dit deux camps volans, l'un à Mortagne sur l'Escaut, l'autre à Armentières sur la Lys.

(2) Bouge écrit *Deinze*.

1706. il enjoignit au brigadier Cadogan d'investir la place, et d'en former le siége dès que les seize bataillons qu'on attendoit de Flandre seroient arrivés. Cet officier ne devoit accorder à la garnison qu'un délai de vingt-quatre heures, pour réfléchir sur la capitulation qui lui étoit offerte. A la même époque, on fut informé que le commandant de Dendermonde étoit résolu de ne point se laisser entraîner par le torrent, et de se signaler par une glorieuse défense.

6 Juin. Nouvelles d'Espagne. Marlborough ne fut pas seulement heureux de ses propres succès; il eut la satisfaction d'apprendre, le 6, la levée du siége de Barcelone, et de recevoir à ce sujet deux lettres du roi Charles. Le maréchal de Tessé s'étoit retiré avec précipitation aux approches de la flotte angloise. La circonstance la plus remarquable, c'est que les assiégeans avoient abandonné cent six pièces de canon de fonte, quarante-sept mortiers, deux mille bombes, dix mille grenades, quarante mille boulets, et une quantité incroyable de munitions et de provisions de toute espèce. Le prétendant au trône d'Espagne assuroit *mylord duc et prince* de son estime et de sa reconnoissance dans les termes les plus flatteurs. Une triple salve d'artillerie et de mousqueterie annonça l'heureuse délivrance de Barcelone; l'alégresse du camp fut

augmentée par la reddition d'Anvers, dont la nouvelle arriva le même jour. Il y avoit dans cette ville six régimens espagnols et autant de françois.

1706. Reddition d'Anvers.

M. de Quincy entre dans des détails sur ce dernier événement; il dit que le marquis de Terracena, gouverneur de la citadelle, vendu à la cause des alliés, ne voulant ni défendre la place lui-même, ni en laisser le soin à M. de Pointis, capitaine aux gardes, celui-ci fut contraint de capituler le 6. Les bataillons françois sortirent avec tous les honneurs de la guerre, pour être conduits les uns au Quesnoi, et les autres à Landrecies : quant aux troupes de Philippe V, il fut convenu qu'elles resteroient en possession de la citadelle et du château jusqu'à nouvel ordre.

Un régiment espagnol et un régiment wallon en entier se déclarèrent pour l'archiduc : parmi les autres corps, il y eut à peine cent cinquante soldats ou officiers qui passèrent par Bruxelles pour se rendre dans les garnisons françoises; le reste s'enrôla sous les drapeaux de Charles. Le marquis de Winterfeld, lieutenant général et gouverneur de Lierre, commandant de la garnison d'Anvers, et le baron de Wringel, major général, homme d'un grand crédit parmi les troupes, se rangèrent aussi sous les enseignes du nouveau souverain.

1706. La réponse du gouverneur d'Ostende à la sommation qui lui avoit été faite, n'étoit qu'évasive : il fut ordonné de s'emparer de Plassendael, place forte sur le canal, à une petite lieue de la ville, dont elle devoit faciliter le siége.

On dit que le gouvernement des Pays-Bas espagnols fut proposé au duc, qui le refusa : de concert avec les députés hollandois, il confia l'administration des pays nouvellement conquis à un conseil, dont tous les membres devoient être nés dans ces provinces. Ceux qui furent choisis prêtèrent serment de fidélité à l'archiduc-roi, en présence du généralissime, des commissaires bataves et des États.

Médaille. Tant et de si rapides conquêtes donnèrent lieu à une médaille, sur la face de laquelle est représenté le duc avec ses noms et ses titres. Sur le revers est un faisceau de trophées, à côté desquels on voit les armes de la Flandre et du Brabant, avec deux inscriptions relatives aux événemens (1).

Telle étoit la célérité de la marche de l'armée, que l'artillerie, les munitions et les approvisionnemens nécessaires ne pouvoient la suivre que de loin ; il fallut qu'elle attendît quelque temps pour former de nouvelles entreprises. Un conseil

(1) *Voyez* la médaille à la fin de l'ouvrage.

1706.

Le duc fait un voyage en Hollande.

de guerre l'avoit décidé contre l'avis du généralissime. Cet homme infatigable, dont l'activité avoit besoin d'alimens continuels, et qui négocioit lorsqu'il ne combattoit pas, fit le voyage de la Haye, laissant l'armée sous les ordres de M. d'Overkerque. Parti le 8, il arriva le lendemain, accompagné de son secrétaire et du colonel Durel. Il fut question, sans doute, des opérations ultérieures de la campagne, et des moyens de pousser la guerre avec vigueur, comme aussi du choix des commandans des places conquises : on ignore quels furent les autres objets que le duc traita avec leurs hautes puissances ; ce qu'on sait, c'est qu'en les caressant, en les flattant de l'espoir d'une forte barrière, il en obtint quatre cents bâtimens chargés de munitions de guerre et de bouche pour l'accomplissement de ses desseins. Elles consentirent au siége de Menin, mais sous la condition que préalablement on soumettroit Ostende.

Grande joie en Angleterre.

Pendant que Marlborough s'avançoit dans la carrière de ses conquêtes, la nouvelle de la journée de Ramillies, et de ses premières suites, étoit arrivée à Londres, où tout retentit des louanges du vainqueur. On y apprit en même temps l'heureux succès des flottes britanniques en Espagne, et l'alégresse fut proportionnée à l'importance des événemens : les actions de grâces se firent avec la

1706. pompe accoutumée. On arrêta dans le conseil qu'il seroit ouvert un commerce libre entre l'Angleterre et les Pays-Bas espagnols. M. Vriberg fut envoyé par les États-généraux, pour féliciter la reine du succès de ses armes et de celles de ses alliés. Ce fut au milieu des réjouissances que la ville de Londres présenta à sa Majesté une adresse très-honorable pour le duc de Marlborough.

Cependant la France n'avoit pas entièrement perdu l'espoir de réparer au moins une partie de ses pertes ; le recrutement s'y poussoit avec activité ; et le nom du duc de Vendôme, appelé d'Italie pour remplacer Villeroi, sembloit présager le terme de nos désastres. Louis XIV, persuadé que personne ne pouvoit mieux que ce prince ranimer la confiance et le courage, s'exprimoit ainsi dans les lettres qui changeoient sa destination : « Dans la nécessité de mettre incessamment à la tête de mes armées de Flandre un » chef qui s'attire la confiance des officiers et des » soldats, et redonne aux troupes *cet esprit de* » *force et d'audace si naturel à la nation françoise*, » nul autre n'en est plus capable que mon cousin » le duc de Vendôme. » Ce grand capitaine méritoit sans doute un si bel éloge ; mais il étoit destiné à combattre l'armée la plus brillante, la mieux disciplinée, et pour qui le souvenir de ses

Vendôme remplace Villeroi.

victoires devenoit un motif d'encouragement bien capable de tromper les espérances du monarque françois. D'autres causes, comme on le verra bientôt, contribuèrent encore à flétrir les lauriers de l'arrière-petit-fils de Henri IV. 1706.

Le duc revenoit de la Haye dans son camp, lorsqu'arrivé près d'Anvers, il fut harangué par l'évêque à la tête de son clergé : les bourgmestres et le magistrat le complimentèrent aussi en lui présentant les clefs de la ville; elles n'avoient été remises à personne depuis le célèbre duc de Parme, qui ne les avoit reçues qu'après un siége de douze mois. Il avoit fallu à Marlborough moins de jours et presque moins d'heures pour obtenir cette marque de soumission. Son entrée dans la ville fut un vrai triomphe. Les acclamations publiques l'accompagnèrent jusqu'au palais épiscopal, où il fut traité splendidement : le marquis de Terracena, grand d'Espagne et gouverneur, qui s'étoit déclaré pour Charles, à condition d'être maintenu dans ses emplois, ne quitta point le duc durant toute la solennité. Le duc à Anvers.

Parti d'Anvers le 13 au matin, le généralissime arriva le soir au camp d'Arsèle (1). Le lendemain

(1) Quincy dit que l'armée du duc étoit à Thielt, qu'il en décampa le jour même de son arrivée pour aller à Rousselaere, d'où il s'avança le jour suivant à Bekelaer, à deux lieues d'Ypres.

1706. son frère le général Churchill, commandant à Bruxelles, fit afficher une proclamation, portant que tous les François militaires ou autres non bourgeois de cette ville ne pourroient sortir de leurs maisons ce jour-là dans l'après-midi, sous peine d'emprisonnement; qu'ils seroient tenus de demander des passe-ports pour pouvoir se retirer en sûreté; que si, dans les vingt-quatre heures après cette époque, quelque François non bourgeois se trouvoit dans la ville, il seroit traité comme espion, et pendu; que tous les hôteliers et autres habitans seroient obligés de donner la liste exacte des François logés chez eux, en exécution de l'ordonnance du magistrat publiée le jour précédent; que tous les Espagnols venus d'Anvers, non pourvus de passe-ports, et ne reconnoissant pas le roi Charles, seroient traités comme les François; que les femmes des soldats et officiers de cette dernière nation, autres que celles qui seroient détenues dans leurs lits pour cause de maladie, sortiroient de Bruxelles dans les trois jours, sous peine d'emprisonnement et de confiscation de tous leurs biens et effets. Si d'un côté ces mesures paroissent sévères, pour ne rien dire de plus, il semble de l'autre qu'elles ont été indispensables pour assurer la conquête.

Proclamation rigoureuse.

L'armée françoise, malgré le renfort de Marsin, commençoit

commençoit à se décomposer pour entrer dans les places, en attendant qu'on pût la réunir, sans compromettre sa sûreté. Plusieurs détachemens du haut Rhin et de la maison du roi eurent ordre de se rendre en Flandre. De leur côté, les États-généraux firent sortir des différentes forteresses vingt bataillons au moins, pour se réunir à l'armée; en même temps, les troupes de Hanovre et du roi de Prusse s'avancèrent vers le Brabant à marches forcées, pour faire oublier leur négligence, s'il étoit possible. Les alliés se trouvant bien supérieurs en force, le duc se porta le 18 d'Arsèle à Rouselaere (1) pour protéger l'exécution de ses desseins sur Ostende, d'où le commerce de l'Angleterre et de la Hollande étoit sans cesse menacé. Il en préféra le siége à celui de Dunkerque, qui lui avoit été proposé; soit qu'il regardât cette dernière entreprise comme trop hasardeuse, soit qu'il crût qu'elle deviendroit plus facile par la suite. 1706. Siége d'Ostende.

La garnison d'Ostende consistoit en deux bataillons et quatre corps de dragons espagnols. Le marquis de Coaruvias, gouverneur, étoit peu attaché aux intérêts du roi Philippe. Il y avoit, de plus, six bataillons françois de nouvelle levée,

(1) *Rouselaere* ou *Roulers*, dans la carte de J. B. Bouge, dressée en 1789, et revue en 1794. Quelques-uns écrivent *Rosselaer* ou *Rousselar*.

1706. commandés par M. de la Mothe, deux wallons et quatre compagnies de Pignatelli. Le siége offroit des difficultés ; on ne pouvoit former l'attaque que d'un côté et dans un petit espace : la réduction du fort de Plassendael, pris l'épée à la main par le général Fagel, facilita le succès.

Tentative sur Nieuport. M. d'Overkerque avoit cru qu'on pouvoit vaincre une partie des obstacles en attaquant Nieuport en même temps avec quarante-un bataillons et trente-un escadrons : il alla investir la place, et emporta, le même jour, le fort de Niewendam. Mais l'ouverture facile des écluses présentoit un grand inconvénient ; il fut résolu de tourner toutes les forces contre Ostende. Les écrivains françois disent que la tentative faite sur Nieuport n'étoit qu'une feinte : cela pouvoit être, et je n'affirme rien à cet égard.

Quoi qu'il en soit, le feld-maréchal hollandois donna ordre à sa cavalerie de décamper le 19 à quatre heures après midi : il la fit marcher le long des dunes jusqu'à Marikerque (1). Trois bataillons restèrent avec huit ou neuf cents chevaux pour garder quelques postes dont il s'étoit emparé sur le chemin de Niewendam à Oudenbourg. Arrivé le même soir près du fort d'Albert, il auroit voulu ouvrir la tranchée dès le lendemain ; mais, le terrain

(1) Ou Marickerke.

étant très-bas, et ne permettant point de creuser sans trouver de l'eau à un pied et demi de profondeur, on différa jusqu'à ce qu'il y eût un nombre suffisant de fascines et de gabions pour garantir les travailleurs et les soldats. Le retard de l'artillerie rendit nécessaire un délai plus long qu'on ne l'avoit cru. En attendant, sir Stafford Fairborn eut l'ordre de bloquer le port, et de bombarder la ville avec huit ou neuf gros vaisseaux de guerre, quatre galiotes à bombes et deux brûlots. 1706.

La nuit du 25 au 26, les assiégés dressèrent une batterie de cinq pièces de canon en-dehors de la ville, du côté de la mer, pour empêcher les barques d'approcher : la garde avancée des assiégeans marcha de ce côté, encloua les canons, et se retira à la pointe du jour. Sur l'avis que les marins et les habitans se proposoient de concourir à la défense avec la garnison, M. d'Overkerque leur fit savoir que, dans ce cas, il réduiroit la ville en cendres ; et cette menace produisit son effet.

Les quatre bourgmestres, voyant que les bombardes avoient déjà causé quelque dégât, se rendirent au camp, pour demander qu'on épargnât les navires et les édifices ; mais, comme ils ne parloient point de se rendre, on n'eut aucun égard à leur démarche.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 28

1706. au 29 (1) : Fagel la commença avec deux mille soldats ou pionniers, soutenus par quatre bataillons. Les assiégés firent un grand feu, qui néanmoins n'empêcha pas la continuation des travaux : les alliés ne perdirent que soixante hommes tués ou blessés. Le 29, les travailleurs, et l'infanterie qui les protégeoit, furent relevés par dix-huit cents pionniers et par quatre bataillons, sous la conduite du lieutenant général d'Oxenstiern ; le lendemain, le baron de Spar les remplaça par d'autres qui étoient sous ses ordres : ces trois officiers généraux devoient commander alternativement la tranchée jusqu'à la reddition de la place.

1.er Juillet. Quatre batteries furent dressées le 1.er juillet. Sir Stafford descendit à terre le 3, et il convint avec le feld-maréchal que les bombardes approcheroient de plus près.

Le même jour, la tranchée de la gauche fut poussée jusqu'à cent cinquante pieds du glacis. Les communications se trouvant établies, les attaques se soutinrent avec vigueur : la première batterie étoit de vingt-huit canons, la deuxième de dix-huit mortiers, la troisième de trente-six canons, et la quatrième de sept. Elles jouèrent dès la pointe du jour avec force, et le feu éclata en divers endroits de la ville avant huit heures du

(1) Du 23 au 24, suivant quelques-uns.

matin. De son côté, Stafford faisoit agir ses machines de destruction; et tel en fut l'effet, que non-seulement le canon des défenseurs en fut démonté, mais encore qu'avant la nuit la place se trouva presque changée en un monceau de ruines. 1706.

L'attaque continua le lendemain avec la même fureur et le même succès; il ne restoit qu'un couvent et une église où les soldats pussent se mettre à couvert. La nuit suivante, on emporta la contrescarpe après une médiocre résistance.

Le duc, après avoir reçu la visite du lord Raby, ambassadeur de la reine auprès du roi de Prusse, se rendit de Rouselaere au siége : il fut salué de toute l'artillerie de la flotte du contre-amiral, qui vint dîner et conférer avec lui. Sa présence valut un renfort, et donna une nouvelle activité aux opérations.

Les assiégés firent, le 5, une sortie pour tâcher de regagner le poste qu'ils avoient perdu; mais ils furent repoussés, et ne remportèrent d'autre avantage que d'avoir tué ou blessé cinquante hommes. Dès-lors on travailloit à dresser deux batteries sur le glacis, l'une de douze, et l'autre de huit pièces de canon. Le 6, la chamade se fit entendre; la capitulation fut consentie à onze heures du soir; les vainqueurs prirent possession d'Ostende dès le lendemain, au nom du roi Charles. Ils avoient jeté

6 Juillet. Capitulation.

1706. une si prodigieuse quantité de bombes des galiotes et des batteries de terre, qu'on en fait monter le nombre à treize mille trois cent quatre-vingt-treize : c'est, au moins, mille bombes par jour. On peut juger de la terreur des habitans, menacés, à chaque minute, d'être ensevelis sous des ruines.

Le même siége, commencé en 1601, avoit duré plus de trois ans, et les Espagnols y avoient perdu plus de quatre-vingt mille hommes. Il ne coûta aux alliés que treize ou quatorze jours, et cinq cents hommes tués ou blessés, selon Lediard ; près de deux mille, suivant Quincy. S'il faut en croire le premier, ils trouvèrent dans la place vingt-quatre drapeaux et un étendard, cinquante canons de bronze et quarante de fer, des munitions en abondance, et trois cent mille livres de poudre. Il y avoit en outre, dans le port, deux vaisseaux de guerre, dont l'un de quatre-vingts, l'autre de cinquante canons, et quarante-cinq bâtimens environ. Le second dit que le comte de la Mothe n'avoit dans la place que cinq cents fusils en état de servir, presque point de poudre ni de boulets, et très-peu de vivres. Au milieu de ces témoignages toujours discordans, le moyen de découvrir la vérité !

La plupart des Espagnols et des Wallons passèrent au service des alliés ; les autres sortirent le

8 juillet, après s'être engagés à ne pas porter les armes pendant six mois. La mésintelligence des troupes des deux nations, les menaces des habitans tout prêts à se révolter, et l'effet prodigieux des batteries, déterminèrent ce prompt succès : tout cela ne suffit point pour excuser M. de la Mothe, s'il est vrai qu'on doive imputer à sa négligence un défaut de munitions et de vivres. 1706.

Jamais les vainqueurs ne se montrèrent plus empressés à transmettre le souvenir de leurs conquêtes par des médailles. Sur la face de l'une d'elles sont empreints les bustes des deux généraux. Le revers représente le feld-maréchal à pied, qui place le bonnet de la liberté sur la tête d'une Nymphe debout devant lui et ayant les mains liées. La ville d'Ostende, désignée par cet emblème, paroît dans le lointain avec cette inscription : Médaille.

LIBERAT, NON MUTAT JUGUM.

Il falloit donc délier la Nymphe d'une main, et de l'autre mettre sur sa tête les signes de son affranchissement. A la voir, on diroit qu'elle ne fait que changer de joug, puisqu'on lui laisse les marques de la servitude en lui donnant le symbole trompeur de la liberté.

M. d'Overkerque partit le 12 avec ses troupes pour aller rejoindre le commandant en chef, qui,

1706. pour couvrir le siége, avoit établi son camp à Rouselaere. Le brigadier Cadogan informa le duc que Dendermonde avoit refusé, pour la seconde fois, de se rendre : en effet, cette place, défendue par M. Delval, ne se soumit qu'à la dernière extrémité.

Le duc écrit au comte de Péterborough.

Vers ce temps-là, le général anglois écrivit au comte de Péterborough (1) pour le féliciter de ses succès éclatans en Espagne, où cet homme singulier, vrai héros de chevalerie, avoit fait lever le siége de Barcelone au maréchal de Tessé le 12 mai. Le duc lui annonça la prise d'Ostende, l'intention d'attaquer incessamment Menin, et de ne pas borner là les opérations de la campagne. On reconnoît, dans cette lettre, une ame trop élevée pour être susceptible des petitesses de la jalousie. Bien différent de tant d'autres, Marlborough ne vit jamais ses ennemis dans ses rivaux de gloire ; et toujours il se réjouit sincèrement de ceux qui, comme lui, servoient la cause des alliés (2).

(1) Ce conquérant de la Catalogne et du royaume de Valence devint l'un des plus ardens antagonistes du vainqueur d'Hochstett. L'un étoit aussi prodigue que l'autre étoit économe. Un mendiant demandoit l'aumône au premier, en l'appelant par erreur du nom de Marlborough. *Vous vous trompez*, lui dit le comte, *je ne suis pas Marlborough ; et pour preuve, voilà une guinée.* Péterborough faisoit la guerre presque à ses dépens, et nourrissoit l'archiduc et toute sa maison.

(2) On l'accusa cependant d'avoir été jaloux du lord Cuts.

Le duc de Marlborough, occupé sans cesse d'ajouter de nouveaux succès à ses triomphes, avoit donné l'ordre de serrer Dendermonde de très-près, en attendant qu'on pût en faire le siége. Avant de venir au camp d'Ostende, il avoit envoyé le prince de Holstein-Beck avec huit bataillons pour prendre possession de Courtrai, où ce lieutenant général étoit arrivé le 5. Un détachement conduit par le major Bermsdorf, campé près d'Oudenarde, avoit eu ordre de s'arrêter à Harlebeck (1); et il étoit enjoint aux Prussiens et aux Hanovriens de se rendre d'Alost à Ninove. Ces mesures préparoient de nouvelles entreprises. L'armée se mit en marche de Rouselaere; sa droite campa à Courtrai, et sa gauche à Harlebeck, ayant la Lys derrière elle. Rien n'échappoit à la prévoyance de son chef, aussi habile à dessiner ses plans que prompt à les exécuter. 1706.

Le 10, les régimens de Lalo, de Farringdon et de Macartney, allèrent à Ostende pour s'embarquer; ils devoient se réunir aux troupes rassemblées en Angleterre et destinées pour une descente. Le 11, Marlborough se porta à Helchin, où il fit jeter quatre ponts pour passer l'Escaut. Ce fut dans ce lieu qu'il reçut la visite du comte Maffei, envoyé

(1) Ou Haerlebeke.

1706. extraordinaire du duc de Savoie. Le 13, Cadogan partit avec neuf cents chevaux pour tracer un camp près de Grandmont. Il étoit possible que les mouvemens des François obligeassent de marcher de ce côté; mais l'électeur, instruit de ce qui se passoit, se retira, le 13 dans la nuit, de Mons à Valenciennes.

Arrivée du prince royal de Prusse au camp.

Le 16, le prince royal de Prusse fut amené au quartier général par le duc, qui étoit allé à sa rencontre, et qui lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Deux jours après, ils allèrent ensemble, avec deux mille chevaux et six cents fantassins, jusqu'à un mille de Tournai, pour faire la reconnoissance de cette place. Le lendemain, l'infatigable Marlborough alla passer en revue l'armée de M. d'Overkerque, qui depuis la veille campoit à Saint-Éloi-Vive au-delà d'Harlebeck, sur la Lys, où elle fit quelque séjour. En même temps il observa la rivière, qui en plusieurs endroits n'avoit pas plus d'un pied de profondeur, à raison des saignées qu'y avoient faites les François pour empêcher la navigation. Le général Salisch eut ordre de prendre avec lui un détachement pour détruire toutes les écluses entre Lille, Armentières, Menin et Courtrai. Les Prussiens, les Hanovriens, les Lunébourgeois et trois mille Palatins étoient arrivés d'Alost le 19 sur les derrières

de la seconde ligne ; ils montoient au moins à vingt mille hommes. 1706.

Siége de Menin.

Le siége de Menin fut résolu le 20 dans un conseil de guerre, pour assurer les conquêtes précédentes. Le duc jugea à propos d'y employer celles des troupes qui n'avoient eu encore aucune part aux travaux de la campagne. C'étoit une entreprise aussi difficile qu'importante : on n'avoit rien négligé pour rendre imprenable cette place, fortifiée par Vauban, presque enterrée sans être commandée, et défendue par une garnison assez nombreuse (1). Elle se trouvoit d'ailleurs munie de tout ce qui pouvoit rendre la défense longue et vigoureuse. Les inondations et le cours de la Lys obligeoient à une grande circonvallation, qui devoit être de trois lieues d'étendue, et dont les lignes, jointes aux autres ouvrages, firent durer douze jours les préparatifs nécessaires. Le marquis de Bully étoit gouverneur de Menin; le comte de Caraman, lieutenant général, y commandoit; M. de Valory, ingénieur en chef, avoit d'habiles coopérateurs, dignes de le seconder. De tels obstacles ne pouvoient être vaincus sans gloire.

MM. Desroques et Hertal, ingénieurs en chef des alliés, arrivèrent le 21 à Courtrai avec

(1) De six mille hommes, suivant Ledlard; de quatre mille trois cent trente-six, selon Quincy.

1706. quatorze autres employés sous leurs ordres, douze pièces de canon, huit petits mortiers et douze pontons. Le lendemain, le général Salisch, chargé du siége, se mit en marche avec trente-deux bataillons et vingt-cinq escadrons. Après avoir jeté deux ponts sur la Lys, il investit la place, le 23, depuis Lauwe jusqu'à Werwick, et de là jusqu'à Wevelghem (1) : tandis que les troupes campoient sur deux lignes, douze mille pionniers travaillèrent à la circonvallation, et un détachement prit poste dans une partie du village d'Halluin (2). De son côté, M. de Caraman plaça dans l'ouvrage à corne de cet endroit, M. Gooke, colonel, avec trois cents hommes, pendant que M. Joubert, lieutenant de roi, avec huit cent cinquante soldats, prenoit possession des dehors, depuis la porte de Courtrai jusqu'à la haute Lys.

La tranchée s'ouvre la nuit du 4 au 5 août.

L'artillerie de siége, arrivée de Gand le 30 seulement, consistoit en soixante-dix pièces de canon; il y avoit de plus quarante-deux mortiers ou obus. La tranchée ne fut ouverte que la nuit du 4 au 5 août : mais la vigueur de l'attaque répara le temps que les préparatifs avoient fait perdre. Les approches s'effectuèrent sans aucune circonstance

(1) Ou Welveghem.

(2) Ou Hallewin.

1706.

remarquable. En vain les assiégés tentèrent-ils des sorties; elles furent inutiles à cause du grand nombre des assiégans, qui, néanmoins, n'avançoient que pied à pied. Le 18 août, les sapes se trouvèrent perfectionnées, et dans un état tel, qu'on pouvoit entreprendre l'attaque du chemin couvert: déjà elles sortoient de la dernière parallèle, qui n'étoit qu'à quinze toises. Vers cinq heures après midi, M. de Caraman avoit fait prendre les armes aux brigades pour border les remparts, et dès-lors l'artillerie joua des deux côtés avec un bruit plus effroyable que celui du tonnerre.

Les approches se font.

Marlborough étoit venu la veille au siége : il avoit fait faire, le 18, un mouvement à son armée pour s'approcher de Menin ; sa droite étoit à Reckem (1), et sa gauche au pont d'Espierres : tout se préparoit pour porter à la place les derniers coups.

Attaque du chemin couvert.

Le lieutenant général Schultz commandoit l'attaque de la droite, ayant sous lui le major-général Pallandt et le brigadier Schwartzel ; le comte d'Orkney étoit chargé de celle de la gauche avec le major-général de Villate et le duc d'Argyle, brigadier. A chaque point il y avoit trois cents grenadiers, autant de travailleurs et de fusiliers, tous protégés par les neuf bataillons de tranchée,

(1) Ou Rechem.

1706. quatre sur la droite et cinq sur la gauche; quatre autres étoient postés de manière à pouvoir venir au secours de tous.

Vers les sept heures du soir, le jeu de deux mines se fit entendre vers les pointes des angles saillans de l'ouvrage neuf et de la demi-lune d'Ypres. A ce signal l'attaque commença; elle étoit soutenue par une parallèle d'une grande étendue, garnie de troupes qui faisoient un feu continuel. Les assaillans se comportèrent avec bravoure : les grenadiers s'avancent jusqu'aux palissades et lancent leurs grenades sur le chemin couvert; ils y sautent et renversent tout ce qui s'oppose à leur passage. Cependant la résistance est vigoureuse; les cinq premiers bataillons, foudroyés des ravelins et des autres ouvrages pendant près de deux heures, souffrent beaucoup, ainsi que les grenadiers : mais ceux-ci poussent en avant avec intrépidité, et réussissent enfin à chasser les François; ils parviennent même à se loger près des palissades sur les quatre angles. Ce succès coûta plus de quatorze cents hommes tués ou blessés; du nombre des premiers se trouvèrent trois ingénieurs, et autant parmi les derniers.

La nuit suivante, les assiégés firent des signaux qui sembloient annoncer une extrême détresse : en effet, presque toutes leurs armes étoient en si

mauvais état, qu'ils osoient à peine tirer ; la plupart de leurs canons étoient démontés et n'avoient point d'affûts de rechange. La garnison, extrêmement fatiguée, n'occupoit plus que ses trois demi-lunes, et les deux places d'armes rentrantes aux deux branches de la demi-lune de la poterne : tous ses efforts pour réparer ses défenses devoient être inutiles. 1706.

Pendant ce temps-là, l'armée confédérée surveilloit tous les mouvemens de son ennemi ; il falloit s'opposer à toute tentative de la part du duc de Vendôme, arrivé à Valenciennes le 4 août. Ce prince, occupé à réunir les troupes dispersées, menaçoit de venir au secours de Menin. Le 16 du même mois, Cadogan, détaché pour protéger les fourrageurs, avoit été surpris, enveloppé par une cavalerie supérieure (1), et emmené à Tournai : mais, deux jours après, le général des deux couronnes le renvoya sur sa parole. Celui de la grande alliance, non moins généreux, en usa de même à l'égard du baron de Pallavicini, fait prisonnier à la dernière bataille. De semblables traits délassent du récit des calamités de la guerre.

Le brigadier Cadogan pris, et renvoyé sur sa parole.

Le duc lutte de générosité avec Vendôme.

Le 19, le duc de Marlborough, suivant Quincy, fit un mouvement ; il appuya sa droite à Lauwe,

(1) On enleva cinq cents chevaux, tua quatre cents hommes et fit autant de prisonniers.

1706. et sa gauche vers Moucron ou Moescroen. Le même jour, les logemens et les retranchemens furent achevés ; durant les travaux, on ne cessa de battre l'ouvrage neuf en brèche avec treize pièces de canon.

Le lendemain, deux batteries, la première de cinq et la seconde de six pièces, furent entièrement dressées ; elles tonnèrent d'abord contre l'angle et les deux faces de la demi-lune de la porte d'Ypres, puis contre les orillons des deux bastions : deux autres se trouvèrent prêtes, et purent servir le 22.

Le duc se rendit au siége, impatient d'en voir la fin ; il eut la satisfaction d'apprendre que la place étoit aux abois. M. de Caraman observa que, quoiqu'il fût encore maître des demi-lunes, médiocrement endommagées, on pouvoit donner l'assaut à la brèche du bastion d'Ypres, à l'aide d'un grand épaulement qui mettoit les assiégeans à couvert : voyant le jeu terrible des nouvelles batteries, qui commença dès la pointe du jour, il comprit que huit ou dix heures suffiroient pour la ruine totale des bastions. Déjà une mauvaise maçonnerie, soutenue par des terres sablonneuses, tomboit en abondance dans le fossé ; il étoit temps de battre la chamade : on envoya des otages, de part et d'autre, vers neuf heures du matin.

La

1706. Capitulation proposée par les assiégés le 22.

La garnison proposoit, entre autres choses, qu'il lui fût accordé quatre jours, à dater de la capitulation, pour attendre du secours; et en cas qu'il n'en vînt pas, elle consentoit à remettre l'une des portes; elle demandoit à sortir avec armes et bagages, et avec tous les honneurs de la guerre, à emmener douze pièces de canon, quatre mortiers, et à être conduite à Lille : elle desiroit qu'on lui fournît des chariots et des bateaux pour transporter ses bagages et ses blessés; que ceux qui ne seroient point en état de supporter le voyage, restassent dans la ville, pour y être soignés aux dépens des vainqueurs; qu'aucun officier ou soldat ne fût arrêté pour dettes, et qu'on se contentât des billets des débiteurs; qu'il fût accordé douze chariots couverts, qui ne seroient point visités; que les prisonniers faits de part et d'autre fussent mis en liberté; que les déserteurs ne fussent recherchés ni d'un côté ni d'un autre; que tous ceux de la garnison qui possédoient quelque chose dans les pays conquis, ne fussent pas molestés dans leurs biens; qu'un certain nombre de personnes masquées pût sortir de la ville; que les bourgeois devinssent les maîtres de l'abandonner à leur volonté; que l'escorte, jusqu'à Lille, ne fût pas de plus de quatre escadrons de cavalerie; enfin, que tous les généraux confédérés signassent

1706. la capitulation. Ces demandes étoient exorbitantes, sans doute; mais la défense avoit été si belle, que les vaincus crurent pouvoir les proposer à un ennemi généreux, enhardis, pour ainsi dire, par la conscience de leur gloire.

Articles convenus. Le premier article fut rejeté : il fut convenu que la porte de Bruges seroit livrée dès le lendemain; que la garnison, sous l'escorte de deux cents chevaux, se retireroit à Douai, emmenant avec elle quatre pièces de canon et deux mortiers; que les malades resteroient dans la place pour y être soignés à leurs dépens; qu'il ne seroit accordé que huit chariots couverts; que les débiteurs seroient tenus de donner un cautionnement qui fût agréé par les créanciers; que les prisonniers seroient mis en liberté de part et d'autre; que tout individu pourroit sortir en déclarant sa volonté dans un mois; que les habitans seroient maintenus dans leurs priviléges. On n'eut aucun égard aux articles concernant les personnes masquées et les biens de ceux qui voudroient rester au service de France. Il avoit été convenu que la garnison sortiroit par la brèche; mais, la brèche n'étant point assez large, elle sortit par la porte de Lille.

Le major général Walderen, nommé commandant de Menin, en prit possession, le 25, avec

cinq bataillons hollandois. On trouva dans la place cinquante-cinq canons de bronze, dix de fer, six mortiers, huit cent dix doubles barils de poudre, trois cent quatre-vingt-sept doubles barils de balles de mousquet, et une grande quantité de provisions de toute espèce. Parmi les canons, il s'en trouva quatre aux armes d'Angleterre, qui avoient été pris à la bataille de Landen ou de Nerwinde : le duc les renvoya, et donna ordre de rétablir les fortifications. 1706.

La lettre écrite par M. de Salisch à M. Fagel, secrétaire des États-généraux, porte à treize cents le nombre des François tués ou mis hors de combat; M. de Quincy lui-même l'évalue à quinze cent trente-deux. Du côté des alliés, cinq cent quatre-vingt-trois hommes perdirent la vie, suivant Lediard, et deux mille quarante-cinq furent blessés : ils en eurent neuf cents dans la classe des premiers, et deux mille cent soixante-sept dans celle des seconds, s'il faut en croire l'auteur de l'Histoire militaire de Louis XIV, qui donne *(tome V)* un détail bien circonstancié du siége de Menin, avec le plan de la place et des attaques.

Le continuateur de Thoyras dit, d'après le bruit qui en courut, que le gouverneur (le marquis de Bully), effrayé du feu des assiégeans, s'étoit caché dans un souterrain, qu'il n'avoit quitté que pour

1706. faire battre la chamade : dans un cas pareil, ajoute-t-il, l'état-major et les officiers de la garnison n'avoient-ils pas droit de se faire un commandant ! Il paroît que l'auteur, pour avoir le plaisir de se faire cette étrange question, a confondu les emplois et les personnes. C'étoit M. de Caraman qui commandoit à Menin pendant le siége ; et ce fut lui qui, de l'avis de toute la garnison, et, sans doute, du consentement de M. de Bully, gouverneur, qu'on suppose aussi lâche, demanda à capituler. Certes, il ne méritoit pas la honte d'une destitution, lui qui, toujours à la tête des assiégés, dirigea tous les travaux de la défense, et à qui l'on ne peut pas refuser les éloges dus à sa valeur.

Vendôme avoit établi son camp à trois lieues de Lille, dans une position très-forte, dont la Lys et la Deule étoient les retranchemens naturels. Il avoit, dit Lediard, cent cinquante-cinq escadrons et soixante-treize bataillons ; mais ces forces étoient insuffisantes pour en venir à un engagement avec un ennemi qui en avoit de bien supérieures.

Le duc, ennuyé de la longueur du blocus de Dendermonde, prit la résolution de faire assiéger cette place par le général Churchill son frère. Elle est située sur la Dendre et l'Escaut, à quatre lieues E. environ de Gand, à près de cinq lieues S. O. d'Anvers.

1706.

Le commandant en chef arriva le dernier jour d'août dans le camp des assiégeans. Déjà l'on avoit achevé tous les préparatifs nécessaires pour l'ouverture de la tranchée, qui se fit le lendemain devant la porte de Bruxelles, à deux cents pas de la palissade. Les travaux furent bientôt poussés jusqu'au pied d'une redoute qui n'en étoit éloignée que de cinquante pas, et qui fut prise par les Hollandois presque sans résistance, avec l'ouvrage destiné à la couvrir; dès-lors on put battre, avec trois ou quatre batteries, le corps même de la place, qui se rendit dès le 5 septembre. Marlborough se hâta d'en faire part aux États-généraux, et la porte qui conduit à Malines fut livrée le jour même à cinq heures du soir. La garnison, prisonnière de guerre, fut conduite à Maestricht: elle consistoit en deux bataillons d'infanterie françoise, un bataillon espagnol, sept cents hommes tirés de divers régimens, et deux cents dragons démontés. La mésintelligence entre le gouverneur et le commandant françois contribua à la prompte conquête d'une forteresse qui, située avantageusement au milieu des marais, auroit pu résister plus long-temps; qui même, dans d'autres circonstances, avoit rendu vains tous les efforts de l'armée commandée par Louis XIV en personne. La discorde entre les chefs fait de plus prompts

Prise de Dendermonde.

La tranchée s'ouvre le 1.er septembre.

1706. ravages que les mines, les boulets et les bombes.

La garde de Dendermonde fut confiée au brigadier Meredith : on y plaça une garnison de cinq cents hommes. Le même officier avoit, en outre, sous ses ordres, le régiment de Sarrablanca, qui devoit rester à Grimberghem pour couvrir le pays de Waes.

Le général Salisch revint au camp d'Helchin, le 8, avec les troupes du siége de Menin. Le même jour l'infanterie des Anglois, des Prussiens et des Hanovriens, fit un mouvement de la droite à la gauche, pour être plus à portée de passer l'Escaut sur huit ponts jetés vis-à-vis le village de Potte. Le brigadier Westmüller, qui commandoit à Courtrai, rejoignit l'armée avec sa garnison ; et le 9 les troupes commencèrent à passer l'Escaut, pour se porter

Siége d'Ath. sur Ath. La place fut investie le 16 par quarante bataillons et trente escadrons, sous les ordres de M. d'Overkerque, qui employa aux lignes de circonvallation quatre mille pionniers venus de Gand. Le duc étoit campé à Granmetz pour couvrir le siége, tandis que les François restoient entre Condé et Mortagne.

Ath, situé entre Mons et Bruxelles, à l'endroit où le Cambron se jette dans la Dendre, étoit tombé le 5 juin 1697 au pouvoir de Louis XIV, qui l'avoit rendu la même année, à la paix de Riswick,

Les fortifications en étoient régulières et en très-bon état : il y avoit huit bastions, et autant de demi-lunes qui couvroient les courtines; celles du côté de la haute Dendre étoient en tenaillons et couvertes de tenailles. 1706.

M. de Spinola y remplissoit les fonctions de gouverneur; M. de Saint-Pierre commandoit la garnison, composée d'environ deux mille hommes. La place, munie de toutes les provisions nécessaires, eût pu tenir long-temps, si elle avoit eu un plus grand nombre de défenseurs. Dès le 17, les assiégeans s'occupèrent de former leurs lignes et de rassembler des fascines.

La tranchée s'ouvrit le 22 dans la nuit. A l'exemple de Catinat, les chefs de l'entreprise avoient paru vouloir la commencer du côté du nord, tandis que leur dessein étoit de l'ouvrir du côté du sud. Cette feinte trompa les assiégés, qui employèrent toutes leurs forces sur le point septentrional. Bientôt les assiégeans avancèrent leurs travaux presque sans perte, et avec assez de succès pour qu'en peu de temps ils se trouvassent à couvert. Dans la nuit du 23 au 24, ils perfectionnèrent leurs batteries, et poussèrent un boyau vers la contrescarpe; après un feu très-vif de cinquante-deux pièces de canon et de plusieurs mortiers, ils s'en approchèrent tellement, qu'ils auroient

La tranchée s'ouvre devant Ath.

1706. pu en faire l'attaque dès la nuit suivante, s'étant déjà logés sur le glacis. De nouvelles batteries furent dressées pour battre les remparts ; ce qui s'exécuta avec la plus grande force. Chaque jour on avançoit, et la deuxième parallèle étoit achevée dès le 28 à midi.

Quelques angles du chemin couvert attaqués.

Les alliés attaquèrent, le 29, quelques angles du chemin couvert de la droite : ils parvinrent à s'y loger, après une assez forte résistance, qui leur coûta près de deux cent quatre-vingt-dix hommes tués ou blessés. En vain M. de Saint-Pierre fit-il travailler à ôter les décombres des brèches et à les réparer autant qu'il put; en vain s'efforça-t-il de se signaler par une belle défense : les assiégeans, devenus maîtres des postes les plus avantageux, manaçoient le chemin couvert avec d'effroyables batteries. La garnison, consternée, exigea qu'on battît la chamade le 1.er octobre à quatre heures du soir. D'abord elle rejeta les conditions proposées par le feld-maréchal hollandois : les hostilités recommencèrent ; mais il fallut capituler de nouveau, et subir sans réserve la loi du vainqueur. Sa conquête lui avoit coûté neuf cents hommes tués ou blessés. Les défenseurs étoient réduits de deux mille à sept ou huit cents ; ils sortirent le 4, au nombre d'environ cent cinquante officiers et de six cents soldats, prisonniers de guerre, qui

Capitulation.

furent envoyés les uns à Berg-op-Zoom et les autres à Breda : on laissa aux premiers leurs épées, aux seconds leurs havre-sacs. Plus de trois cents malades ou blessés restèrent dans la ville. 1706.

Le duc, campé à Granmetz, avoit couvert le siége, dont Vendôme demeura le tranquille spectateur, ainsi qu'il l'avoit été de celui de Menin. Ce prince, craignant que les alliés n'eussent des desseins sur Mons et Charleroi, fit renforcer les garnisons de ces places.

L'électeur étoit condamné à ne point agir; la mauvaise étoile qui présidoit à sa destinée l'avoit exclu de toutes les opérations : les François parurent en redouter l'influence, et l'on ne voulut pas lui confier une armée particulière. D'ailleurs les troupes, découragées, ne songeoient guère à tenter la chance d'un combat, même sous les généraux les plus capables d'inspirer la confiance. Paris étoit consterné ; Louis XIV, quoique calme en apparence, supportoit avec peine le poids de ses revers. Il eut besoin, dit-on, de recourir à des saignées fréquentes, éprouvant une agitation intérieure d'autant plus grande qu'elle étoit plus concentrée : on ne parloit point de guerre à la cour ; tout y étoit dans un morne silence. La duchesse douairière d'Orléans, ne sachant pas même ce qui se passoit, écrivit à l'électrice d'Hanovre, sa

Consternation de Paris et de la cour de Versailles.

1706. tante, pour la prier de lui donner des nouvelles.

Les troupes employées au siége d'Ath firent un mouvement le 5 octobre dans l'après-midi; elles campèrent le lendemain leur droite à Melin-l'Évêque, et leur gauche à Arbre; le 12, à quatre heures du soir, le duc envoya son quartier-maître général pour tracer un camp du côté de Cambron. Il se mit en marche de Granmetz (1) avec son armée, dont M. d'Overkerque vint joindre la gauche avec ses troupes.

Camp de Cambron. Les alliés, réunis dans les plaines de Cambron, mirent leur droite à Chièvres, et leur gauche vers Lens : le quartier-général étoit à l'abbaye. Alors les François ne doutèrent plus du siége de Mons; mais la saison étoit trop avancée, et les troupes se trouvoient trop fatiguées, pour commencer une entreprise de quelque importance.

Marlborough, après avoir fait quelques mouvemens pour faciliter les fourrages, laissa l'armée à Ghislenghien, sous les ordres de M. d'Overkerque; il se rendit à Bruxelles, accompagné de M. Stepney, envoyé extraordinaire de la reine, et de plusieurs officiers généraux. Son entrée à cheval fut d'une magnificence égale à l'éclat de ses

Le duc fait une entrée solennelle à Bruxelles.

(1) Lediard dit que ce fut le 20, et Quincy assure que ce fut dès le 14; ce qui est plus vraisemblable.

trophées. Les bourgmestres et le magistrat lui présentèrent les clefs à la porte d'Anderlecht : les complimens, les acclamations publiques, le bruit des canons et des cloches, signalèrent cette journée, dans laquelle on rendit au vainqueur de Ramillies les mêmes hommages qu'aux anciens ducs de Bourgogne. 1706.

Descendu au palais d'Orange, il reçut les félicitations du conseil d'état, des États de Brabant, et du chef du clergé. Le lendemain le magistrat lui offrit ce qu'on appelle le vin d'honneur : ce vin avoit été amené, dans un tonneau doré et peint aux armes du duc, sur un chariot orné de banderoles, traîné par six chevaux, précédé de trompettes et de timbales ; une cavalcade de jeunes étudians, tous bien vêtus, venoit ensuite, portant des devises, dont la plupart rappeloient les grands événemens de la campagne. C'étoit une espèce de triomphe décerné par l'usage aux souverains des Pays-Bas le jour de leur inauguration : mais l'entrée de Marlborough avoit une pompe plus imposante encore ; elle en avoit une qui n'accompagne pas toujours les têtes couronnées, la pompe de la victoire.

Le duc retourna à son armée le 30 octobre, et le 6 novembre elle se sépara. Les Anglois furent mis en garnison à Gand, les Danois à Bruges, les Quartiers d'hiver.

1706. Prussiens et les Lunébourgeois le long du Demer. M. d'Overkerque resta à Bruxelles en qualité de commandant en chef dans les Pays-Bas. M. de Tilly fut envoyé à Louvain, et M. de Salisch à Malines. Quincy porte à cent trente-six bataillons et à cent quarante-six escadrons les troupes confédérées, dont il indique en détail les quartiers d'hiver.

Le duc retourne en Hollande.

Le duc s'embarqua le 7 à Anvers, arriva le 8 à Roterdam, et le lendemain à la Haye, accompagné de MM. de Zinzendorf et Stepney. Après les félicitations accoutumées, il s'occupa des affaires qui intéressoient la grande alliance : la plus importante de toutes étoit relative à des ouvertures de paix faites par Louis XIV; elles étoient consignées dans le mémoire présenté aux États-généraux par le marquis d'Alègre, ainsi que dans les lettres de l'électeur de Bavière au commandant en chef, et aux commissaires bataves près l'armée. Pour éloigner le soupçon de toute négociation clandestine, il fut résolu de tenir une espèce de congrès extraordinaire le 29 novembre : les ministres des puissances coalisées résidant à la Haye furent invités à s'y rendre pour entendre le rapport des pièces qui concernoient les propositions du monarque françois. La lettre de l'électeur étoit la plus remarquable ; je crois devoir l'insérer ici avec la réponse du duc.

Ouvertures de paix.

1706. Lettre de l'électeur au duc.

« Le roi très-chrétien, Monsieur, a reconnu » que quelques ouvertures de paix, faites en son » nom par des voies particulières, au lieu de » produire l'effet de convaincre de ses disposi- » tions véritables, avoient été regardées par des » gens mal-intentionnés comme un artifice pour » désunir les alliés, et pour profiter ensuite de » leur mésintelligence; c'est pourquoi il a résolu » de mettre au plus grand jour la sincérité de ses » sentimens pacifiques, en renonçant à toutes né- » gociations secrètes, pour proposer des confé- » rences où l'on puisse trouver les moyens de » rétablir la tranquillité de l'Europe.

» Le roi très-chrétien a bien voulu me charger » de vous en informer, et de vous prier d'en » rendre compte à la reine d'Angleterre.

» Je donne le même avis, de la part du roi très- » chrétien, à MM. des États-généraux, par une » lettre que j'écris à leurs députés près l'armée. » Il en useroit de même à l'égard des autres puis- » sances qui sont en guerre avec lui, si elles » avoient des ministres à portée, comme vous » l'êtes, de recevoir de pareils avis: son dessein » n'est pas d'exclure une seule de ces puissances » de la négociation à entamer dans les conférences » qu'il desire.

» Au reste, pour avancer ce grand bien, si

1706. » nécessaire à l'Europe, fatiguée depuis trop long-
» temps des maux inévitables de la guerre, il
» consent qu'il soit dès-à-présent choisi un lieu
» entre les deux armées, et, après leur séparation,
» entre Mons et Bruxelles, dans lequel on puisse
» commencer à s'expliquer sur cette matière si
» importante, avec vous, Monsieur, à qui les
» intérêts de l'Angleterre sont si sûrement confiés,
» avec les députés que les États-généraux vou-
» dront nommer, et avec les personnes que le roi
» très-chrétien chargera de ses pouvoirs.

» Je suis ravi, Monsieur, d'avoir cette propo-
» sition à vous faire, persuadé qu'elle peut être
» salutaire pour toute l'Europe, et qu'elle ne
» laissera plus de doutes sur les sentimens de sa
» Majesté très-chrétienne.

» Vous voudrez bien en donner connoissance
» à la reine d'Angleterre sans perdre de temps,
» et à tous ceux que vous jugerez à propos d'en
» instruire : j'attendrai, Monsieur, votre réponse,
» pour en informer le roi très-chrétien ; et je vous
» prie, Monsieur, de me croire toujours prêt à
» vous rendre service. »

Signé M. EMMANUEL, Électeur.

Mons, le 21 octobre 1706.

Le duc aimoit trop la guerre pour entrer dans

des vues de paix. Voici la réponse évasive qu'il fit à l'électeur : 1706.

« J'ai communiqué à la reine, ma maîtresse, » ce que votre Altesse électorale m'a fait l'hon- » neur de m'écrire, le 21 du mois dernier, sur » les intentions où est le roi très-chrétien, de » chercher à rétablir la tranquillité de l'Europe » par des conférences à tenir pour cet effet » entre des députés de part et d'autre. Sa Majesté » m'ordonne de répondre à votre Altesse électo- » rale qu'elle apprend avec plaisir les dispositions » pacifiques du roi : si elle s'est déterminée à » continuer la guerre jusqu'à présent, ce n'a été » que dans l'espoir d'obtenir une paix solide et » durable ; rien ne la flatteroit davantage que » de pouvoir, de concert avec ses hauts alliés, » parvenir à un accommodement, pourvu que ce » fût à des conditions qui les missent à l'abri du » danger d'être contraints de reprendre les armes » après un court intervalle, comme cela est arrivé » depuis peu. En même temps que sa Majesté est » prête à concourir avec eux dans tout ce qui sera » juste et nécessaire, elle est également résolue » de ne point négocier sans leur participation. » Mais la voie des conférences proposées, sans » des éclaircissemens particuliers et préalables de » la part de sa Majesté très-chrétienne, ne semble

Réponse du duc.

1706. » pas à la reine être le moyen d'atteindre le but » auquel on voudroit arriver ; les États-généraux » sont du même sentiment. Ainsi votre Altesse » électorale jugera bien qu'il faudra songer à » d'autres mesures plus capables de remplir l'objet » qu'on doit avoir en vue. Sa Majesté y prêtera » volontiers les mains avec toute la sincérité » qu'on peut desirer, n'ayant rien tant à cœur » que le soulagement de ses sujets et le repos de » l'Europe.

» Votre Altesse électorale me rendra la justice » d'être persuadée du respect avec lequel j'ai l'hon- » neur d'être,

» Le prince et duc DE MARLBOROUGH. »

A la Haye, le 20 novembre 1706.

Assemblée tenue à la Haye, à l'occasion des ouvertures faites par Louis XIV.

Les lettres de l'électeur aux députés, et les réponses de ceux-ci, sont parfaitement conformes à celles que je viens de rapporter. L'assemblée se tint au jour indiqué, et l'on y lut toutes les pièces relatives à l'objet de sa convocation. Les orateurs des États firent ensuite un exposé qui étoit, pour ainsi dire, calqué sur la réponse du duc de Marlborough. Ils dirent que leurs hautes puissances, inébranlables dans leur fidélité à remplir leurs engagemens, ne feroient rien que de concert avec

On y adopte la réponse du duc de Marlborough,

les

les hauts alliés ; que rien ne pourroit leur être plus agréable qu'une paix solide ; mais que les conférences demandées sans une déclaration particulière du monarque, et sans aucune probabilité de réussite, ne leur paroissoient propres qu'à détourner l'attention des préparatifs immenses de guerre que faisoit la France, et à endormir par l'espoir d'une paix chimérique ; que les États-généraux, persistant dans les mesures déjà prises pour l'accomplissement des traités, communiqueroient aux membres de la confédération les démarches ultérieures du roi très-chrétien, espérant que ceux-ci en feroient autant de leur côté. Ainsi furent éludées les ouvertures faites par Louis XIV. L'assemblée adopta l'avis des députés : elle ne s'étoit tenue que pour la forme, et Marlborough en avoit dicté d'avance la résolution. 1706.

Les François avoient de puissans motifs pour demander la paix à cette époque. Les suites de la bataille de Ramillies, les disgraces essuyées sur d'autres parties du théâtre de la guerre, le changement entier de la face des affaires en Italie, l'épuisement des finances, auxquelles on vouloit remédier en vain par du papier-monnoie ; toutes ces causes avoient déterminé le monarque à faire des propositions, qui, quoique dictées par la

1706. nécessité des circonstances, n'en devoient pas paroître moins sincères.

Smollett, qu'on n'accusera pas d'avoir été trop favorable aux François, s'exprime en ces termes: « Ce courage au-dessus de tous les événemens, » que les adversaires de la France appellent l'or- » gueil de Louis XIV, fut alors tellement humi- » lié, qu'il auroit pu exciter la compassion même » de ses ennemis. Il offrit, dit-on, de céder » l'Espagne et les Indes occidentales, ou Milan, » Naples et la Sicile, au roi Charles, d'aban- » donner une barrière aux Hollandois dans les » Pays-Bas, et d'indemniser le duc de Savoie de » toutes ses pertes. La paix étoit son objet réel. »

On ne manqua pas d'accuser les principaux acteurs de la grande alliance d'avoir agi, dans cette conjoncture, uniquement par des motifs d'intérêt privé; et cette imputation n'étoit pas sans fondement. En effet, les trois principales puissances se laissoient gouverner par trois hommes dont les vues personnelles demandoient la continuation de la guerre : ce triumvirat étoit composé du prince Eugène, du duc de Marlborough et du grand pensionnaire Heinsius. Le premier, ennemi de la France sa patrie, étoit tout entier dans les intérêts de l'empereur, qui vouloit recueillir tous les avantages d'une guerre à laquelle il contribuoit peu,

Véritable motif de cette conduite.

et où il avoit plus à gagner qu'à perdre ; le second, maître absolu de sa souveraine, du parlement et de la Grande-Bretagne, craignoit de se voir condamné à une inaction qui, en le rendant inutile, eût pu mettre un terme à son crédit et à sa fortune (1) ; le troisième, esclave des deux premiers et maître des États-généraux, ne pouvoit pas secouer un joug auquel il devoit en quelque sorte sa considération et son influence. Dans tous les temps, l'ambitieux a pris le masque du bien public pour en imposer aux hommes. On faisoit sonner bien haut l'équilibre du pouvoir. Il est absolument nécessaire, disoit-on, de réduire la France aux bornes que lui prescrivent les traités de Munster et des Pyrénées. Mais si la maison de Bourbon cédoit, avec ses conquêtes, ses droits à la monarchie d'Espagne, la maison d'Autriche, enrichie de si belles dépouilles, alloit menacer également l'équilibre de la balance politique. Je dis plus : par-là l'Europe ne sortoit d'un danger que pour tomber dans un plus grand ; car la cour de Vienne, devenue plus puissante, investie en outre des droits attachés à la dignité impériale, pouvoit facilement en abuser pour asservir 1706.

(1) Smollett dit, *contrarier sa sordide passion d'accumuler des richesses.*

1706. l'Allemagne, faire valoir ses prétentions en Italie et ailleurs. Que signifioient donc tous ces grands mots que les alliés et leurs chefs faisoient sans cesse retentir aux oreilles ! L'homme sage les apprécie selon leur juste valeur, et ne voit que l'intrigue ou l'intérêt particulier à travers le voile transparent de la liberté et de la justice.

Les bruits de paix mettent les Whigs en fureur.

Les premiers bruits de paix qui se répandirent en Angleterre y jetèrent d'abord, parmi les Whigs, une consternation à laquelle succéda une espèce de fureur. De tous côtés on présenta des adresses. *Point de paix !* crioit-on dans les rues, dans les places publiques, dans les lieux d'assemblée. Les prédicateurs eux-mêmes faisoient retentir la tribune sacrée de la trompette des batailles. Le docteur Burnet, évêque de Salisbury, se distingua dans un discours où il entreprit de prouver, par l'Écriture sainte, qu'un accommodement avec la France seroit un crime digne de toutes les foudres de la colère céleste. Aux invectives les plus amères contre Louis XIV, il joignit les complimens les plus flatteurs pour la reine, pour le parlement, pour le duc de Marlborough. Par-tout éclatoient l'horreur de la paix et l'amour de la guerre; espèce de frénésie, inspirée par le parti dominant, et renouvelée plus d'une fois dans des occasions semblables. Qu'y a gagné la nation ? se demande

un écrivain ; Gibraltar et le port Mahon valent-ils les soixante ou quatre-vingts millions de livres sterling qu'ils lui ont coûté ! 1706.

Succès divers dans les autres parties du théâtre de la guerre.

Coup-d'œil sur ce qui s'étoit passé ailleurs.

Les alliés, ivres de leurs exploits dans les Pays-Bas et en Piémont, s'animèrent donc de plus en plus contre l'ennemi qu'ils vouloient accabler. Cependant ils n'avoient pas triomphé en Allemagne. Les maréchaux de Villars et de Marsin avoient mis à profit la lenteur allemande et la supériorité de leurs forces, pour regagner l'avantage ; mais au moment où ils alloient pousser plus loin leurs succès, ceux de Marlborough les obligèrent de se séparer, et Villars seul ne put effectuer qu'une partie de ses projets : il chassa deux mille Allemands de l'île du Marquisat, vis-à-vis du Fort-Louis, dont le blocus étoit levé ; il fit attaquer ensuite une redoute sur un petit bras du Rhin, d'où dépendoit la sûreté des lignes de Stollhoffen.

Le prince de Bade, mécontent de la cour de Vienne, quitte le commandement.

Ce fut dans ces circonstances que le prince Louis de Bade, accusé à tort ou avec raison de favoriser les François, quitta le commandement, « bien convaincu, disoit-il, que, vu la manière » dont les choses se passoient, ce qui pouvoit » arriver de plus fâcheux à un homme d'honneur, » c'étoit de se voir à la tête d'une armée impé- » riale ; » expression arrachée par un juste mécontentement.

1706. En Espagne, la lenteur de l'archiduc Charles lui avoit enlevé le fruit de ses succès. Bientôt les Anglois et les Portugais, campés aux portes de Madrid, se virent contraints de s'en éloigner. Six mille d'entre eux périrent dans les hôpitaux, empoisonnés par des courtisanes qui vinrent exprès dans le camp pour les immoler à la débauche. Tout favorisoit les François et les Espagnols, qui eurent le temps de revenir de leur consternation et de réparer leurs pertes. L'échec de Barcelone, qui pouvoit produire un tissu de disgraces, fourniroit une ample matière de réflexions ; sans la fidélité des Castillans, il eût peut-être précipité sans retour Philippe V du trône.

En Italie, la bataille de Calcinato, remportée le 19 avril par le duc de Vendôme, avoit fait présager les plus grands triomphes ; mais les suites déplorables de la levée du siége de Turin furent un enchaînement de revers. L'armée françoise, battue le 7 septembre (1), se retira sous Casal, au lieu de regagner Pignerol. On reperdit, en moins de quatre heures, le Modénois, le Mantouan, le Milanez, le Piémont, et enfin le

(1) Le duc d'Orléans fut blessé. Il vouloit qu'on allât au-devant de l'ennemi pour le combattre avec toutes les forces réunies, au lieu de l'attendre dans les lignes, où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille.

royaume de Naples. Le prince Eugène, dans cette journée, se couvrit de boue, de sang, de poussière et de gloire. Folard jette tout le blâme sur le maréchal de Marsin et sur Albergotti. Le premier y fut blessé, et mourut le lendemain de ses blessures. Un historien du vainqueur s'exprime très-durement au sujet de la mort du maréchal, qu'il dit *heureux de n'avoir pas survécu aux malheurs dont il fut cause par son imprudence et par son orgueil ; plus heureux encore d'avoir perdu la vie sur un champ de bataille, lui qui, selon les lois de l'art militaire, n'auroit dû la perdre que sur un échafaud.* En effet, ce général avoit négligé, malgré les ordres de M. le duc d'Orléans, de fortifier de toutes les troupes demeurées inutiles dans le reste des retranchemens, la partie qu'Eugène attaqua, qui étoit d'une petite étendue : mais il lava sa faute dans son sang; et lorsqu'on se rappelle sa fin, on ne sauroit se défendre de l'intérêt dû au courage et au malheur. 1706.

Les affaires de Pologne donnent de l'inquiétude aux alliés.

Le Nord commençoit à offrir des scènes auxquelles le duc de Marlborough ne tarda pas à prendre part dans les intérêts de la grande alliance. Auguste, retiré dans son électorat, avoit laissé la plus grande partie de la Pologne au pouvoir de Charles XII, protecteur de Stanislas. Bientôt il s'étoit réveillé de sa léthargie, voulant courir après

1706. 13 Février. la couronne qui lui échappoit : mais le Parménion de l'Alexandre du Nord, Reinschild, avoit entièrement défait, avec dix mille Suédois, dix-huit mille Saxons commandés par Schullembourg, à Fraustadt près de Lissa. Charles, prévoyant que la guerre ne finiroit pas s'il n'alloit à la source, s'étoit déterminé à entrer en Saxe par la Lusace, laissant deux corps de troupes en Pologne, et précédé d'un manifeste menaçant. La riche ville de Leipsick et la régence de Dresde avoient pris le parti de rester paisibles et de lui payer des contributions. Il s'étoit ensuite établi à Alt-Raenstadt, près de Lutzen, où, fort de son nom et de celui de Gustave-Adolphe, il vivoit tranquille aux dépens du pays.

Le roi-électeur, privé par cette irruption du secours de ses premiers sujets, ne pouvant plus ou ne voulant plus combattre, avoit conclu, le 24 septembre, avec Charles, un traité qui cédoit à Stanislas le royaume de Pologne et le duché de Lithuanie, ne se réservant que les vains honneurs de la couronne. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'un mois après, un événement qui auroit pu avoir des suites, avoit relevé, contre toute attente, le courage abattu de son parti ; je veux parler de la victoire remportée à Kalisch, le 29 octobre, par les Polonois et les Russes, sur le général

Meyerfeld (1) et sur le palatin de Kiovie : mais Auguste n'y avoit eu aucune part ; et cet avantage ne changea rien aux articles d'un traité honteux qu'il ne voulut pas rompre, quoique l'occasion parût favorable. On raisonnoit diversement sur les motifs qui l'avoient engagé à y souscrire et à se détacher du czar, son allié puissant et fidèle. S'il y fut déterminé, comme quelques-uns le disent, par l'intérêt de ses États héréditaires, il fut trompé dans ses espérances : car le monarque suédois continua d'y lever, avec une grande rigueur, des contributions qu'on évalue à vingt-neuf millions de rixdalers, c'est-à-dire, à cinq millions sterling environ ; somme exorbitante pour un pays d'une médiocre étendue, quoique florissant et fécond en ressources. Ce qui étonna, sans doute, c'est qu'à l'époque même de ces incroyables exactions la Saxe n'offroit que de légères apparences de détresse. Une des causes de cette espèce de phénomène fut que l'argent se dépensa, en grande partie, sur les lieux d'où on l'avoit tiré ; et que le commerce, celui sur-tout de Leipsick, y avoit plutôt gagné que perdu. Ce qui met le comble à la surprise, c'est qu'un prince si maltraité n'en témoigna aucun ressentiment, et qu'il soutint avec 1706.

(1) Appelé aussi *Maderfeld.*

1706. calme les malheurs de sa destinée : on va jusqu'à dire que le roi détrôné fut contraint d'écrire à Stanislas, qui le dépouilloit, une lettre de félicitation sur son avénement à la couronne (1), et que « les deux princes vinrent le 17 décembre à Gun- » tersdorf, où ils s'embrassèrent comme s'ils eussent » été amis de tout temps (2). »

Déjà les alliés avoient commencé à craindre que Charles XII, maître de la Saxe, ne se déclarât contre eux : il levoit des troupes dans l'Empire, et le bruit s'étoit répandu qu'il avoit admis à son audience les envoyés de Louis XIV et de l'électeur de Bavière. Le ministre d'Angleterre, Robinson, depuis évêque de Londres, et M. Haersolet, plénipotentiaire de Hollande en Pologne, avoient eu l'ordre de sonder les intentions du redoutable Suédois ; ils le firent d'abord par lettre, et la réponse qu'ils reçurent ne fut pas propre à calmer leurs craintes : on leur enjoignit de faire une autre tentative, qui n'aboutit qu'à une seconde réponse aussi ambiguë que la première. Le roi de Suède déclara, dit-on, qu'il ne s'ouvriroit qu'au duc de Marlborough. Celui-ci ne voulut rien entreprendre dans une

(1) Voltaire cite la lettre, dont il affirme l'authenticité, et qu'il date de Dresde, du 8 avril 1707.

(2) Ce sont les expressions du P. d'Avrigny.

affaire d'une si haute importance, sans s'être concerté avec la maison d'Hanovre, qui y étoit particulièrement intéressée. On voit, par une lettre datée du 15 septembre 1706, du camp de Grammetz, qu'il avoit écrit à l'électeur quelques jours auparavant, pour lui demander ses avis dans une conjoncture aussi délicate. « J'attends avec impatience, » disoit-il à son correspondant qui étoit à la cour » hanovrienne, j'attends la réponse de son Altesse » électorale, et vous m'obligerez de me communi- » quer tous les renseignemens que vous pourrez » vous procurer sur les desseins du monarque sué- » dois. Je suis persuadé que la France y entre » pour quelque chose, et qu'au moins elle a agi » auprès des ministres de ce prince. » 1706.

Trois lettres de M. Cardonnel expriment les inquiétudes de la cour de Londres et des États-généraux sur le long séjour des troupes suédoises dans l'électorat de Saxe : mais personne ne partagea aussi vivement ces alarmes que le duc, sur qui reposoit, pour ainsi dire, tout l'édifice de la grande alliance ; il craignoit de le voir renversé par un prince pour qui le possible, suivant l'expression du président Hénault, n'avoit rien de piquant, et à qui il falloit des succès hors du vraisemblable.

Tourmenté par cette pensée, Marlborough en

1706. fut agréablement distrait par les nouvelles d'Italie : il apprit avec transport les triomphes d'Eugène, et les trophées de Turin ne lui furent pas moins agréables que ceux de Ramillies. Son zèle à traverser la paix redoubla d'activité, et son séjour en Hollande fut utile à ses desseins. Il quitta la Haye le 26 novembre, et arriva trois jours après en Angleterre.

Le duc de retour en Angleterre.

Le parlement s'assembla le 14 décembre *(nouv.)*; la reine y parla de paix de manière à exciter à la guerre. « Je ne doute pas, disoit-elle, que » nous ne soyons tous assemblés avec la ferme » résolution de poursuivre les avantages que nous » avons remportés, jusqu'à ce que nous en re- » cueillions le fruit desiré, une paix solide et » honorable : si nous ne nous manquons pas à » nous-mêmes, nous pouvons, à juste titre, espé- » rer de voir un tel équilibre établi en Europe, » qu'il ne dépendra plus d'un prince de troubler » le repos et de mettre en péril la liberté de cette » partie du monde. » Anne, plus heureuse que Guillaume, avoit effectué l'union de l'Angleterre et de l'Écosse, qui n'eurent plus qu'un seul et même parlement, sous le nom de parlement de la Grande-Bretagne. Elle finit son discours par rendre compte de ce qui avoit été fait pour hâter une opération si importante. On lui répondit par

Séance du parlement.

des complimens et par des protestations du zèle le plus ardent à continuer la guerre. 1706.

L'adresse de remercîment votée par les pairs, plus étendue que celle des communes, avoit été dictée par le parti du duc de Marlborough ; en y parlant des confédérés, on disoit : « Si quelques-» uns d'entre eux se sont relâchés dernièrement, » l'unique réparation qu'ils puissent faire à la cause » de la liberté, c'est de redoubler leurs efforts » dans une conjoncture si importante. Il faut, » ajoutoit-on, assurer à l'Angleterre les *avantages* » *du commerce* et la succession dans la ligne pro-» testante ; à la Hollande, une barrière sûre ; au » roi catholique, toute la monarchie d'Espagne ; » à tous les alliés, des conditions justes, et un » arrangement solide, capable de réduire la puis-» sance démesurée d'un prince dont rien ne peut » satisfaire l'inquiète ambition, et qui a toujours » méprisé la foi des traités. » On vota les subsides en conséquence : il fut résolu que quarante mille hommes seroient employés au service de la marine ; que quarante mille autres continueroient de servir sur le continent avec les forces de la ligue, sans compter les dix mille hommes d'augmentation et les trois mille Prussiens ou Hessois. Ces mesures exprimoient mieux que tous les discours l'horreur de la paix, espèce de mode impérieuse

1706. à laquelle il eût été ridicule et même dangereux de ne pas se soumettre.

Le duc remercié par les deux chambres.

Le parlement ne pouvoit pas s'occuper de la guerre sans songer au général qui l'avoit faite avec tant de succès. Ici recommence le cours de félicitations ordinaires qui terminoient les travaux de presque toutes les campagnes. La chambre des communes présenta une adresse à la reine, pour la complimenter sur la victoire de Ramillies et sur les rapides conquêtes qui l'avoient suivie. Le lendemain elle vota, d'une voix unanime, des remercîmens au vainqueur; et, le jour suivant, des députés choisis à cet effet se transportèrent chez lui pour acquitter le tribut de reconnoissance dont la coutume avoit fait une dette. « Je suis infiniment » flatté, répondit le duc, du prix que la chambre » veut bien mettre à mes services. » Des honneurs non moins grands l'attendoient dans la chambre des pairs : le jour où il alla y prendre séance, le lord Cowper le harangua en ces termes :

MYLORD DUC DE MARLBOROUGH,

« Cette assemblée m'ordonne de vous remer- » cier des grands services que vous avez rendus, » depuis la dernière séance du parlement, à sa » Majesté, à votre patrie et à ses alliés, dans » une guerre aussi juste que nécessaire.

» Vos premiers succès contre la France encore 1706.
» toute-puissante faisoient espérer que vous ne
» manqueriez pas de les mettre à profit ; mais ce
» que vous avez fait dans la dernière campagne,
» surpasse de beaucoup les espérances de ceux
» même qui s'intéressoient le plus à votre gloire.
» Les avantages dus à votre valeur et à votre
» conduite sont d'une telle nature, d'une in-
» fluence si puissante, d'une si grande utilité pour
» tous les alliés, qu'on tenteroit en vain d'en
» relever l'éclat par des fleurs de rhétorique ; aussi
» ne l'entreprendrai-je pas : je craindrois en outre
» de blesser cette modestie qui seule peut ajouter
» quelque lustre à vos grandes actions, et qui
» chez vous a résisté à de si grandes épreuves.
» Je dirai seulement que si quelque chose étoit
» capable d'éveiller en vous l'amour-propre, ce
» seroient, à coup sûr, les éloges dont vous comble
» cette auguste assemblée, et les remercîmens
» qu'elle vous adresse d'une commune voix. Cet
» honneur, si rarement accordé, parce qu'il est
» si rarement mérité, vous le trouverez sans
» doute préférable à l'ostentation de tout autre
» triomphe. »

« Je sens vivement, répondit le duc, l'honneur
» singulier qu'il plaît à vos seigneuries de me faire,

1706. » et je ne desire rien tant que de conserver votre » faveur et votre estime. »

Le 17 [28] décembre, la chambre haute présenta à la reine, en faveur du duc de Marlborough, une adresse dont voici la substance :

Adresse des pairs en faveur du duc.

« Les peuples les plus sages ont toujours ré- » compensé les grandes actions par des statues et » des triomphes. Desirant de donner au duc de » Marlborough un témoignage distingué de la » reconnoissance nationale, nous croyons que la » manière la plus convenable seroit de transmettre » à sa postérité, par un acte du parlément, ses » titres, honneurs et droits de préséance. »

Les titres du duc héréditaires dans sa famille, avec les droits honorifiques et le manoir de Woodstock.

Anne répondit que « la mesure la plus propre » à remplir l'objet de la chambre seroit de faire » passer les titres et honneurs du duc de Marl- » borough à sa fille aînée et à ses héritiers mâles, » puis à toutes ses autres filles successivement, » selon la priorité de leur naissance, et aussi à leurs » hoirs mâles. Je pense, ajoutoit cette princesse, » qu'il faut y annexer les droits honorifiques et le » manoir de Woodstock, avec la maison de Blen- » heim; et j'espère que vous prendrez en considé- » ration cet objet vraiment digne de l'honneur de » la Grande-Bretagne. » Déjà se bâtissoit le château appelé d'un nom qui alloit perpétuer le souvenir du plus éclatant triomphe de son possesseur,

et

et qui, chez les Romains, eût été appliqué à la personne elle-même. Tel le surnom d'Africain rappelle le théâtre de la gloire des Scipions. 1706.

Le bill passa d'un consentement unanime deux jours après avoir été proposé, et dès le lendemain il obtint la sanction souveraine. La chambre des communes, qui n'avoit pas toujours entièrement secondé le zèle de la chambre haute pour les intérêts du duc, s'étoit animée cette fois d'une noble émulation ; elle avoit présenté à la reine une adresse conforme à celle des pairs.

Il obtient une pension de 5000 liv. sterl. sur les postes.

Ce moment d'enthousiasme devoit être marqué, pour ainsi dire, par un torrent de faveurs. Sa Majesté joignit une pension annuelle de cinq mille livres sterling sur les postes aux droits et biens déjà accordés, desirant qu'elle fût continuée à la postérité de mylord duc par un acte du parlement. Le bill adopté fut revêtu des formes de l'assentiment royal le 28 janvier 1707 *(v. st.)* Un peuple qui paye ainsi la victoire, est presque sûr de l'enchaîner. 1707.

Dès le 30 décembre précédent, les drapeaux et étendards pris à la bataille de Ramillies avoient été portés en grande pompe de White-hall à Guild-hall, et suspendus aux voûtes de cet édifice. Cette fête militaire ne fut pas la moins agréable au vainqueur, qui y voyoit les trophées de sa

1707. gloire : on pouvoit l'appeler le tapissier de Westminster et de Guild-hall, comme on appeloit Luxembourg le tapissier de Notre-Dame. Le lord maire et les aldermen donnèrent au duc, le même jour, un repas splendide : il s'y rendit dans les carrosses de la reine, aux acclamations publiques, et avec le cortége d'un triomphateur.

L'année s'étoit terminée par des actions de grâces solennelles : Eugène et Marlborough l'avoient inscrite avec éclat dans les fastes de la victoire. On a vu que la campagne des Pays-Bas sur-tout avoit été signalée par une longue suite de conquêtes.

Tant de succès avoient fait croire que Louis XIV seroit contraint de renoncer à l'Espagne, pour obtenir une paix que la France épuisée demandoit à grands cris : peut-être eût-il fait ce grand sacrifice, si Marlborough n'eût pas mis des entraves aux négociations proposées. La terreur s'étoit emparée de la ville et de la cour : l'anecdote que je crois devoir rapporter, ne contribua pas à rassurer les esprits.

Un partisan, au service des alliés, veut enlever le dauphin.

Marlborough protégeoit et encourageoit cette espèce d'aventuriers, corsaires de terre, connus sous le nom de *partisans*. L'un d'eux, nommé Gueston (1), vrai flibustier par son audace,

(1) Quincy et Rousset l'appellent *Quinteim*.

se rendit fameux par un trait singulier et par une étrange méprise qui firent grand bruit dans le temps. Cet homme avoit été valet-de-pied du prince de Conti en Hongrie, puis attaché à la musique de l'électeur de Bavière, et l'un de ses chasseurs. Après avoir quitté son bon maître, il se jeta dans le parti des alliés, qui, très-satisfaits de ses services, lui donnèrent le titre de colonel. Leurs succès rapides, qui depuis la journée de Ramillies les rapprochoient des frontières de la France, firent concevoir à Gueston le projet d'enlever le dauphin, ou quelque autre prince, sur la route de Versailles à Paris. Il choisit, pour l'exécution, seize officiers et quatorze dragons qui partirent d'Ath. Ces hommes, dignes de leur chef, entrèrent en France par trois chemins différens, après être convenus de leurs postes respectifs. Dix se rendirent dans le bois de Chantilly, dix à Saint-Ouen, et les dix autres à Sèves. Ceux-ci se logèrent dans divers cabarets. L'un d'eux, qualifié de lieutenant, entretenoit des relations dans la capitale, où il avoit vendu deux chevaux anglois. Le village et le pont de Sèves étoient le lieu de ses promenades ordinaires : le dauphin, le duc d'Orléans, les princes, passèrent devant lui, mais si bien accompagnés, que la petite troupe n'osa rien tenter. 1707.

1707. Enfin, le 1.er février (1) 1707, M. de Béringhen, premier écuyer du roi, dont il avoit la livrée, se présenta : il étoit parti de Versailles à sept heures et demie du soir, pour aller à Paris, dans un carrosse à six chevaux, n'ayant avec lui qu'un valet-de-chambre, un homme de livrée qui portoit un flambeau, et un palefrenier, sur un septième cheval, qui suivoit toujours les attelages du roi. Celui des partisans qui étoit en sentinelle, trompé par des dehors de majesté, et par les fleurs-de-lis peintes sur la voiture, prit M. le Premier pour un prince du sang : il donna aussitôt le signal à ses camarades, qui passèrent le pont pour aller attendre plus loin leur proie. Mais le factionnaire étoit devenu suspect par ses allées et par ses venues ; les péagers l'arrêtèrent, et il fut livré à la brigade du grand prévôt.

Sa méprise.

Pendant ce temps-là, les neuf autres qui s'étoient portés en avant, virent arriver le carrosse du prétendu prince près du Point-du-Jour, entre Sèves et Passy (2) : ils commencèrent par se saisir

(1) Quincy dit le 24 mars.

(2) Voltaire dit que ceci se passa presque sous les fenêtres du château de Versailles, et en cela il se trompe. Il paroît supposer que l'aventure arriva après le siége de Lille, tandis que la chose eut lieu au commencement de l'année précédente. Dans l'édition du Siècle de Louis XIV, *Genève, 1769, in-4.°,*

de celui qui portoit le flambeau, et prirent la précaution de l'éteindre. Le colonel fit arrêter la carrosse, tira, sans descendre de cheval, M. de Béringhen par la manche, et lui dit : *Suivez-moi par ordre du roi. Comment cela !* répondit M. le Premier; *je quitte sa Majesté.* N'importe, répliqua le partisan, descendez, et montez sur le septième cheval (c'étoit celui du palefrenier). Le valet-de-chambre fut contraint, le pistolet sur la gorge, d'abandonner son maître. Mais la troupe se trouvoit sans guide par la détention du lieutenant ; elle tourna le long des murs du bois de Boulogne, et arriva fort tard à Saint-Ouen : le détachement de dix hommes, placé dans ce lieu, tenoit toute prête une chaise de poste destinée au prisonnier et au colonel. 1707.

Le roi, informé de l'aventure à neuf heures du soir par le valet-de-chambre, ordonna aussitôt à M. de Chamillard d'expédier des courriers aux intendans, pour garder tous les passages : en même

---

on trouve une note au bas de la *page 405 et suiv.*, où il est dit que les partisans prirent la chaise de M. de Béringhen pour celle du dauphin, parce qu'elle avoit l'écusson de France. Ils se seroient difficilement trompés, si M. le Premier eût été dans une chaise : la plupart étoient des réfugiés françois ; ils savoient très-bien que les princes n'étoient pas dans l'usage d'aller à Paris autrement qu'en carrosse.

1707. temps vingt gardes-du-corps et tous les écuyers montèrent à cheval, pour aller à la recherche des ravisseurs. On se saisit, dans la route, de trois ou quatre, dont la marche avoit été retardée. Le chef de l'entreprise lui-même, accablé de sommeil, fut obligé de faire une halte de trois heures, tant pour prendre un peu de repos que pour en procurer à son prisonnier, qui mouroit de fatigue et de frayeur. La diligence des courriers fut aussi grande qu'elle pouvoit l'être : à peine sorti de la forêt de Chantilly, le partisan entendit sonner le tocsin, et néanmoins il alla jusqu'à Ham sans être découvert. Ce fut à peu de distance de cet endroit, qu'un maréchal-des-logis et deux cavaliers l'arrêtèrent : il se rendit sans résistance, voyant qu'il alloit être enveloppé de toutes parts. M. le Premier, qui en avoit été bien traité, recommanda qu'on ne le tourmentât point, non plus que ses adjudans : il le fit souper avec lui et conduire à Versailles, où il le logea à la petite écurie. M.me de Béringhen lui marqua même sa reconnoissance par un présent considérable. Ainsi, quoique Gueston n'eût point réussi, il ne dut pas être dégoûté de sa profession par l'événement, qui d'ailleurs servit à accroître la terreur du nom de Marlborough.

Le partisan est arrêté.

Ce redoutable guerrier venoit de perdre un rival jaloux de sa gloire, mort à Rastadt le 4 janvier

Mort et portrait du prince Louis de Bade.

1707. Le prince Louis-Guillaume de Bade étoit né à Paris le 8 avril 1655; il avoit eu Louis XIV pour parrain. Son père, Ferdinand-Maximilien, avoit épousé, en 1653, Louise-Christine fille de Thomas de Savoie-Carignan et de Marie de Bourbon-Soissons. Le frère de cette princesse fut père d'Eugène, qui eut son cousin germain pour premier maître dans l'art de la guerre. Il ne faudroit au prince Louis de Bade qu'un élève de cette importance pour honorer sa mémoire. La nature l'avoit doué d'un vrai talent. Il s'étoit rendu célèbre dans la guerre contre les Turcs et les Hongrois : la prise des châteaux de Cinq-Églises et de Caposwar avoit jeté les fondemens de sa réputation; quinze mille Turcs marchant au secours de Belgrade, défaits par cinq mille hommes, quarante mille battus près de Nissa par quinze mille, et Widin emporté en quatre jours, le placèrent au rang des grands capitaines. L'Europe entière lui confirma ce titre au mois d'août 1691, après qu'il eut forcé les retranchemens entre Péterwaradin et Salankemen : dix-huit mille hommes restés sur la place, avec le grand-vizir et l'aga des janissaires, le montrèrent digne de pouvoir compter un jour le vainqueur de Zenta parmi ses disciples. Sa valeur et sa conduite étoient sans faste : il concevoit de bons plans sans effort, mais il les exécutoit avec lenteur; froid dans le 1707.

1707. commencement d'une affaire, il s'échauffoit dans l'action. On lui reproche d'avoir manqué quelquefois de prévoyance. Après s'être rendu maître de Widin, il mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Valachie et dans la Transilvanie; mais il n'avoit pas laissé une armée assez considérable dans la Servie, où cinq de ses régimens furent enveloppés et taillés en pièces. Sa confiance dans les lignes de Stolhoffen, pour la sûreté de ses États, étoit excessive : il eût été détrompé par Villars, s'il avoit encore vécu quelques mois. Léopold et Joseph eurent à se louer de ses services ; mais il eut à se plaindre de leurs préventions. Les tracasseries de l'injustice aigrirent son caractère, naturellement bon et généreux ; il devint accessible aux soupçons, et le général anglois excita sa jalousie. Les disputes continuelles de ce prince avec le conseil de guerre avoient été la source de ses chagrins : rassasié de dégoûts, il s'étoit démis du commandement. On lui refusoit ce qui lui eût été nécessaire pour vaincre, parce qu'on n'eût pas été fâché qu'il fût vaincu ; ce qui seroit incroyable, si mille exemples ne prouvoient pas l'existence de cette étrange politique. Par-là il perdit sa réputation avec sa santé, et sa fin ne répondit point à l'éclat de son début. C'est une chose digne de remarque : Louis XIV vit à la tête de ses ennemis deux princes

ses parens, nés en France, et un étranger qui se glorifioit d'une origine françoise. Le prince Louis ayant perdu son père, mort des suites d'un accident de chasse en 1669, avoit succédé à son aïeul dans les États de Bade, le 22 mai 1677. 1707.

Si le duc de Marlborough ne trouva pas les occasions de se signaler par de grands exploits dans le cours de cette année, il eut du moins l'avantage de se rendre utile par le succès de ses négociations.

Le duc repasse de Londres en Hollande.

Parti de Londres pour la Hollande, il fut retenu par les vents contraires pendant huit ou dix jours à Margate, où il s'embarqua; mais sa navigation fut longue et pénible. Arrivé à la Brille le 18 avril dans la nuit, il se rendit le lendemain à la Haye, où il étoit attendu avec une vive impatience. Les ministres étrangers furent très-satisfaits de la déclaration qu'il leur fit de la part de la reine, qu'elle n'écouteroit d'autres propositions de paix que celles qui assureroient la tranquillité de l'Europe. C'étoit leur dire qu'elle vouloit, à tout prix, la continuation de la guerre. Les députés à l'armée annoncèrent à mylord que tout étoit prêt pour l'ouverture de la campagne. Il eut deux longues conférences avec les principaux membres du Gouvernement batave, sur plusieurs affaires, et, entre autres, sur la commission dont sa souveraine l'avoit chargé

1707. auprès du roi de Suède, qui, par son long séjour en Allemagne, donnoit de l'ombrage aux alliés ; il finit par demander les pouvoirs de leurs hautes puissances pour le même objet. Le grand pensionnaire leur représenta la nécessité du voyage du duc, qui obtint leur consentement. Le général négociateur partit le 19 au soir pour Leipsick, prenant sa route par Hanovre, après s'être concerté avec M. d'Overkerque sur les opérations militaires.

Il part pour la Saxe.

Les détails dans lesquels je vais entrer sont omis par les historiens, quoique, par leur singularité, ils méritent d'être connus. Si Lediard, témoin oculaire, en étoit le seul garant, je me permettrois quelque doute sur leur entière vérité ; mais ils ont pour appui l'imposant témoignage de M. Robinson, qui en fit part au lord Manchester, dans une lettre datée de Leipsick, du 4 mai 1707. Ici l'incrédule se trouve forcé dans ses derniers retranchemens.

Charles XII, malgré sa paix avec Auguste, faisoit des recrues dans plusieurs contrées de l'Empire. Enrichi des dépouilles de la Saxe, et fort d'une armée enflée de ses succès, il ajoutoit chaque jour aux moyens de pousser les hostilités avec vigueur, quoiqu'il n'eût affaire qu'à une poignée de Moscovites et de Polonois : de si grands préparatifs, joints aux circonstances déjà rapportées, inspiroient aux

alliés de justes alarmes ; que ne devoit-on pas craindre d'un souverain entreprenant, qui paroissoit favoriser le monarque françois, et qui, n'aimant ni l'Empire ni l'empereur, pouvoit faire pencher la balance en faveur de leurs ennemis ! Il étoit réservé à Marlborough d'aller conjurer l'orage, et ses exploits reçurent un nouveau lustre de ses négociations. 1707.

Les promesses faites par Charles au commencement de la guerre, ne pouvoient rassurer sur les véritables dispositions d'un prince audacieux, capable de tout sacrifier à ses intérêts ou à ses caprices. Le duc, vivement affecté des dangers de la ligue, s'aboucha en route avec l'évêque d'Osnabruck et l'électeur d'Hanovre ; puis, passant par Halberstadt et par Halle, il rencontra, à quelque distance de Leipsick, M. Robinson, envoyé extraordinaire de la reine, M. de Zinzendorf, envoyé impérial, et M. Crauenburg, ministre de Hollande. Arrivé avec eux à Alt-Raenstadt (1), lieu du quartier-général, Marlborough se rendit directement chez le comte de Piper : il dit à ce ministre que le dessein des alliés étoit de proposer au roi d'être le médiateur entre eux et la France ; espérant découvrir par-là quelque chose des intentions du

26 Avril. Il a une conférence avec le comte de Piper.

(1) Ou Alt-Ranstadt.

1707. monarque. Peut-être n'eût-il guère mieux aimé l'avoir pour arbitre que pour ennemi.

Après une conférence d'environ une heure, mylord se retira dans le logement qui lui avoit été préparé à Tauche, village éloigné d'environ deux milles d'Allemagne de Leipsick, et non loin du quartier du roi.

M. de Voltaire (1) dit que le duc eut une entrevue secrète avec le baron de Gortz, qui commençoit à avoir quelque part dans la confiance du prince, et que ce fut-là sa première démarche. Lediard, qui se trouvoit cette nuit-là même à Leipsick, et qui, le lendemain matin, étoit au camp, n'a jamais entendu parler de ce fait, quoiqu'il eût assez de relations pour le connoître. Est-il

(1) « M. Fabrice, dit-il, qui étoit alors auprès de Charles XII, » m'a assuré que le duc, en arrivant, s'adressa secrètement, non » pas au comte Piper, premier ministre, mais au baron de Gortz, » qui commençoit à partager avec Piper la confiance du roi. » Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de » Charles XII. » Il est bon de savoir que ce M. Fabrice avoit perdu la tête, et que son autorité n'est rien moins qu'irréfragable. Il ne mériteroit pas plus de confiance, quand même il se seroit donné pour témoin de l'entrevue, comme on le lit dans une note de quelques éditions de la Vie de Charles XII. Au reste, n'est-il pas plaisant que le duc, qui *s'adresse secrètement* au baron de Gortz, *arrive au quartier du roi dans le carrosse de ce baron!* On voit bien que M. de Voltaire connoissoit les secrets de la comédie.

probable que M. Fabrice, dont Voltaire invoque le témoignage, ait été instruit seul de la conférence prétendue secrète, ou, si l'on veut, qu'il en ait été le témoin! Tous les yeux n'étoient-ils pas ouverts sur les démarches du duc! et peut-on présumer qu'une pareille entrevue, attestée par le garant de l'historien, ait été assez cachée pour ne pas venir à la connoissance d'aucune autre personne! Ici, l'on peut s'en rapporter à Lediard, parce que son récit s'accorde avec la sagesse de son héros. Marlborough eût-il été assez impolitique pour marquer plus de confiance au baron de Gortz qu'au chancelier Piper, qui avoit, au moins, la principale faveur du roi, et qui, justement offensé d'une préférence injurieuse, n'eût pas manqué de traverser le négociateur! 1707.

M. de la Mottraye va plus loin dans ses Remarques historiques et critiques sur la Vie de Charles XII. Il assure que M. de Gortz, grand maréchal de l'évêque de Lubeck, et administrateur du duché de Holstein, étoit peu connu du roi à cette époque : il faut convenir cependant que déjà le baron jouissoit de quelque crédit auprès de ce prince, si toutefois il n'en étoit pas déjà le ministre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le duc eut une conférence, le 28, avec le comte de Piper et le baron de Gortz; mais, selon M. Robinson, elle

1707. n'eut d'autre objet que des affaires relatives au duché de Holstein.

Le même annotateur, M. de la Mottraye, raconte une autre circonstance que je suis bien loin de vouloir garantir. Le duc, arrivé à la porte du comte, qui lui avoit indiqué une heure d'audience, se fait annoncer : il apprend que le ministre est occupé. Celui-ci le fait attendre pendant une demi-heure au moins, et vient ensuite au-devant du héros qui l'honore de sa visite : mais le duc, offensé de n'avoir pas été admis sans délai, passe à côté du comte, le chapeau sur la tête, sans lui dire un mot, se retire à l'écart pour satisfaire un besoin ; et après avoir fait attendre le comte à son tour, il revient fièrement à lui, et entre en matière. Mais cette anecdote est si étrange, qu'on la croiroit sortie de la plume de M. de Voltaire.

Quoi qu'il en soit, le duc alla, dès le 27, dans le carrosse du comte de Piper, à l'audience du roi, qui l'accueillit avec de grandes démonstrations d'estime : il lui adressa ce compliment, en lui remettant une lettre de la reine :

SIRE,

Il complimente le roi. « Je présente à votre Majesté une lettre qui ne » vient pas de la chancellerie, mais du cœur même » de la reine ma souveraine, qui l'a écrite de sa

» propre main. Si son sexe ne l'en eût empêchée, » elle auroit traversé la mer pour venir voir un » prince que le monde admire. Je suis, à cet » égard, plus heureux qu'elle : je n'aurois rien à » desirer, si je pouvois servir quelques campagnes » sous votre Majesté, pour apprendre, à l'école » d'un aussi grand capitaine, ce qui me manque » dans la connoissance de l'art militaire. » 1707.

Quelques écrivains révoquent en doute l'authenticité de cette harangue, qu'ils regardent comme souillée d'une basse adulation, indigne du vainqueur d'Hochstett et de Ramillies : mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il faut l'envisager. Le duc connoissoit le cœur humain ; il savoit que le moyen le plus sûr de réussir auprès de Charles XII étoit de caresser sa vanité, je dirois presque, son juste orgueil. Quelque réservé que fût le monarque, on vit la satisfaction se peindre sur son visage au moment où l'interprète lui expliqua ce discours. Lediard assure avoir entendu répéter, par les officiers de l'armée, les mêmes paroles comme sorties de la bouche de l'orateur.

Le roi fit répondre en suédois, quelques-uns disent en haut allemand, de la manière la plus obligeante.

1707.

MYLORD DUC,

Réponse du roi.

« La lettre de la reine de la Grande-Bretagne » et votre personne me sont très-agréables; j'aurai » toujours les plus grands égards pour l'interposi- » tion de sa Majesté britannique et pour les intérêts » de la grande alliance. C'est bien à regret que je » me suis vu contraint de donner de l'ombrage à » quelques-uns de ses membres; mais votre Excel- » lence doit s'apercevoir que j'ai de justes motifs » pour venir ici avec mes troupes. Vous pouvez » assurer la reine, ma sœur, que mon dessein est » d'en partir dès qu'on m'aura donné la satisfaction » que j'ai demandée, mais non pas plutôt, sans » pourtant rien faire qui tourne au préjudice de » la cause commune en général, et de la religion » protestante en particulier, dont je me ferai gloire » d'être toujours le zélé défenseur. »

D'après cette pièce très-authentique, ne doit-on pas s'étonner de lire, dans Voltaire : « Le roi ne » répondit au compliment par aucune civilité, et » parut oublier que c'étoit Marlborough qui par- » loit; on sait même qu'il trouva mauvais que ce » grand homme fût vêtu d'une manière trop re- » cherchée et eût l'air trop peu guerrier. » Voilà comment a écrit l'histoire un auteur qui vouloit être

être cru sur sa parole, et qui, attaqué souvent par des critiques raisonnables, mettoit des injures à la place des autorités. 1707.

M. Robinson dit, dans sa lettre au lord Manchester, que le compliment de Marlborough étoit en anglois (1), et qu'il en fut l'interprète, ainsi que de la réponse du roi, qui fut faite par l'organe de M. le comte de Piper : il ajoute que le duc s'exprima ensuite en françois, *langue que sa Majesté*, dit-il, *entend, mais qu'elle ne parle pas.* On peut juger aussi par-là du peu de fondement de la réponse que M. de Limiers met dans la bouche du roi, qui, suivant ce très-médiocre historien de Charles XII, dit au duc qu'il n'étoit comptable à personne, et qu'il manifesteroit ses desseins quand il le jugeroit à propos.

Le duc eut l'honneur de dîner à la droite de ce prince, le comte de Piper ayant la gauche. Le desir de voir deux héros réunis attira une si grande foule du voisinage, qu'il fallut placer trois régimens dans les environs pour prévenir les désordres. Après le repas, Marlborough eut de sa Majesté une seconde audience, à laquelle assistèrent le comte de Piper, M. Hermelin, principaux ministres, et M. Robinson, dont la lettre

Dîner.

Seconde audience.

(1) Et non pas en françois, comme le dit Voltaire.

1707. déjà citée contient ce passage remarquable : « Le » duc, dit-il, déploya toute son éloquence dans » la conversation qui eut lieu après le dîner. Le » roi, attentif à tout ce qui sortoit de la bouche » du général anglois, donnoit les signes du plus » grand contentement : le comte de Piper et » M. Hermelin ne purent s'empêcher de verser » quelques larmes, lorsqu'ils entendirent le lan- » gage pathétique du duc, assurant Charles de » l'amitié de la reine d'Angleterre, et les expres- » sions touchantes de la reconnoissance du mo- » narque. » Il n'est donc pas vrai que la conversation fut fatigante et générale, comme l'assure Voltaire, dont ici chaque ligne est une erreur.

Erreurs de Voltaire.

« Marlborough, qui, dit le même écrivain, » avoit, par une longue habitude, acquis l'art de » démêler les hommes et de pénétrer les rapports » qui sont entre leurs plus secrètes pensées, leurs » actions, leurs gestes, leurs discours, étudia » attentivement le roi. En lui parlant de guerre » en général, il crut apercevoir dans Charles une » aversion naturelle pour la France ; il remarqua » qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des alliés. » Il lui prononça le nom du czar, et il vit que les » yeux du roi s'allumoient toujours à ce nom, » malgré la modération de cette conférence ; il » aperçut, de plus, sur sa table, une carte de

» Moscovie : il ne lui en fallut pas davantage pour » juger que le seul dessein du roi de Suède et sa » seule ambition étoient de détrôner le czar après » le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince » restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques » conditions un peu dures à l'empereur d'Alle- » magne ; il savoit bien que l'empereur ne résis- » teroit pas, et qu'ainsi les affaires se termineroient » aisément. Il laissa Charles XII à son penchant » naturel ; et satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui » fit aucune proposition. Ces particularités m'ont » été confirmées par la duchesse sa veuve, encore » vivante. » En dernière analyse, elles n'ont d'autre garant que la parole de Voltaire, dont on peut se défier sans être taxé de scepticisme. 1707.

Est-il probable que le duc eût voulu borner les fruits de son long voyage à des signes équivoques aussi peu capables de rassurer un négociateur habile et profond ! Je n'avois jamais entendu dire que l'inspection d'une carte fût suffisante pour pénétrer les desseins les plus cachés : il falloit être plus que clairvoyant, pour lire, à l'aide d'une si foible lumière, les plans d'un prince qui pouvoit changer la direction de sa politique et de ses vengeances, qui même, vers la fin de sa courte mais terrible carrière, voulut s'unir au czar pour chasser de la Grande-Bretagne la maison d'Hanovre. Quand je

1707. vois Charles marcher vers Moscou par les déserts de l'Ukraine, je connois alors l'usage qu'il faisoit en Saxe des cartes de Moscovie, qui, au premier coup-d'œil, n'offroient pas d'indice bien rassurant pour les alliés. Vouloir en tirer le pronostic que M. de Voltaire prête à Marlborough, c'est être prophète après l'événement.

La seconde audience étant terminée, le reste du jour se passa en visites de cérémonie : le duc reçut vers le soir celle du comte de Wackerbart, lieutenant-général des troupes de Saxe. Sur l'invitation de l'électeur, il se rendit le lendemain à Leipsick, où il eut avec lui une assez longue conférence : le roi détrôné implora sans doute les bons offices du héros, pour obtenir l'adoucissement du sort rigoureux qu'on lui faisoit subir. On remarqua que Charles XII venoit d'avoir une entrevue de deux heures avec Auguste, au moment où le duc arriva pour voir le ci-devant roi : celui-ci montra, dit-on, la plus grande inquiétude à la suite de sa très-longue conversation avec le monarque suédois, qui jusque-là avoit à peine daigné lui accorder une demi-heure d'entretien.

Marlborough, de retour au camp, dîna chez le comte de Piper, et le lendemain chez le baron de Gortz. Il prit congé, le soir du même jour, de Charles, dont il eut lieu d'être satisfait, soit

quant à l'accueil qu'il en reçut, soit relativement à l'objet de son voyage. Pendant cette audience, le successeur d'Auguste arriva, et voici ce que rapporte M. Robinson. On avertit que Stanislas étoit dans l'antichambre ; sur quoi le duc ayant dit que sa présence ne devoit pas être un obstacle à la visite du prince, le roi de Suède alla au devant de celui de Pologne, et le fit entrer. Mais le général anglois se borna à présenter ses hommages au dernier, sans avoir avec lui de conversation particulière, la reine Anne ne l'ayant pas encore reconnu pour roi. 1707.

On n'attribua pas à la dextérité et aux manières insinuantes du duc le succès de ses négociations. Le comte de Piper reçut, dit-on, une grosse somme d'argent pour être favorable auprès de son maître à la cause des alliés. M. de Limiers est de cet avis, et il croit qu'un présent considérable amena en trois jours les affaires à une heureuse fin. Son autorité, il faut en convenir, n'est pas imposante. M. de Voltaire conteste le fait ; il pense que le comte, du consentement du roi Charles, ne reçut qu'un présent médiocre de l'empereur par les mains de l'envoyé Wratislau : mais son opinion se trouve combattue, et il seroit difficile de rien affirmer. Suivant un historien anglois, le duc avoit présenté une amorce de cent

Piper accusé de corruption. Sur quel fondement.

1707. mille guinées au chancelier-ministre, qui avoit mordu à l'hameçon, et l'or aplanit tous les obstacles. Je n'accuse ni n'absous de vénalité la mémoire de ce Suédois ; voici ce qui aura le plus contribué sans doute à accréditer des bruits qui ne sont pas tout-à-fait sans fondement.

Un Juif très-riche d'Amsterdam, qui se trouvoit pour lors à la fameuse foire de Leipsick, avoit avec le duc de Marlborough des relations très-intimes ; cet Israélite s'étoit rendu fameux par des négociations de traites ou lettres de change payables en pistoles sur M. Hahman, célèbre banquier à Leipsick. Malheureusement il étoit de notoriété publique que celui-ci, vers le même temps, payoit de grosses sommes en pistoles à l'ordre du comte de Piper ; et comme il est très-commun de voir des ministres vendre les faveurs ou la haine de leurs maîtres, on en tira des conjectures qui acquirent de la consistance. Lediard dit que le changement survenu tout-à-coup dans la maison du comte, et l'indiscrétion d'un de ses secrétaires, achevèrent de convertir les soupçons en certitude (1).

(1) Ces bruits, vrais ou faux, n'empêchèrent pas Charles XII de rendre de grands honneurs à la mémoire de son ministre, mort en Russie, dont il fit transporter le corps à Stockholm, et dont les obsèques furent célébrées avec une magnificence

Quoi qu'il en soit, le duc réussit, non à faire entrer le roi de Suède dans la grande alliance, mais au moins à l'affermir dans la neutralité, et à s'assurer que la ligue n'auroit pas un nouvel ennemi à combattre. C'étoit là le grand objet de sa mission, et je m'étonne que l'évêque Burnet lui ait contesté ce fruit de son voyage. 1707.

Mylord duc se rendit à Charlottenbourg, sur l'invitation que M. Grumkaw lui avoit faite de la part du roi de Prusse : il soupa le 30 avril avec ce prince, et fut logé dans l'appartement du margrave. Le lendemain il accompagna le monarque au service divin. Parti le 2 mai, il arriva le 3 à Hanovre, où il eut une conférence secrète avec l'électeur : il étoit de retour à la Haye dès le 8, après avoir reçu les plus grands honneurs sur son passage. Les agréables nouvelles qu'il apporta dissipèrent les inquiétudes des États-généraux, fomentées par les émissaires de la France, qui s'agitoient pour engager le redoutable guerrier

Le duc va voir le roi de Prusse.

1.er Mai.

De retour en Hollande.

qui coûta beaucoup au monarque : mais cette circonstance, rapportée par Voltaire, ne prouve point que le comte n'eût pas vendu sa protection aux alliés. Il faut convenir pourtant, avec son apologiste, que Charles ne recevoit de conseils de personne ; qu'il n'avoit pas besoin des avis de Piper, pour persister dans le projet de tirer vengeance de l'autocrate russe, et, par conséquent, pour ne pas entreprendre une nouvelle guerre qui l'eût détourné de ses grands desseins.

1707. du Nord à une rupture ouverte avec l'empereur.

Sujet de nouvelles brouilleries entre l'empereur et Charles XII.

Malheureusement, depuis le départ du duc de la Saxe, il étoit survenu de nouveaux sujets de brouillerie entre les cours de Stockholm et de Vienne. Le baron de Strahlenheim (ou Stralheim), envoyé de Suède à cette dernière cour, et le comte Zobor, seigneur hongrois, gendre du prince Adam de Lichtenstein, dînoient chez le comte de la Tour : Zobor se permit de dire à table, *qu'il y avoit dans le monde trois coquins qui faisoient beaucoup de mal ;* il en nomma deux, le prince Ragotzki et le roi Stanislas, donnant à entendre que Charles XII étoit le troisième (1).

(1) Voltaire raconte le fait autrement. « Le baron de Stral-» heim, dit-il, ministre de Suède à Vienne, avoit eu, dans un » repas, une querelle avec le comte de Zobor, chambellan de » l'empereur. Celui-ci avoit refusé de boire à la santé de » Charles XII ; et ayant dit durement que ce prince en avoit » trop mal agi avec son maître, Stralheim lui avoit donné » un démenti, et même un soufflet : il avoit osé, après cette » insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte » de déplaire au roi de Suède avoit forcé l'empereur de bannir » son sujet, qu'il devoit venger. » Est-il croyable que le refus de boire à la santé de Charles, et quelques plaintes sur la conduite de ce prince envers Joseph, aient pu allumer la bile du baron, au point de le porter à de pareils excès, dans une cour où il étoit revêtu d'un caractère public ! Si cela est vrai, c'est une brutalité sans exemple, plus coupable encore que l'imprudence de Zobor.

L'insolence du Hongrois fut punie à l'instant d'un soufflet qu'il reçut de la main du baron : les convives empêchèrent que la querelle n'eût pour le moment des suites plus fâcheuses. L'empereur, desirant prévenir le ressentiment du monarque suédois, nomma des commissaires pour connoître la vérité : ils furent d'avis que Zobor étoit coupable d'avoir manqué de respect envers ce prince ; et, sur leur rapport, l'offenseur fut relégué au château de Gratz en Styrie. Mais l'inexorable roi ne se calma point ; il envoya au baron de Strahlenheim l'ordre de s'absenter jusqu'à ce qu'il eût obtenu pleine et entière satisfaction, tant à ce sujet qu'à l'occasion des insultes faites par le peuple de Breslaw à quelques-uns de ses officiers qui recrutoient pour lui en Silésie. Le grief le plus délicat, auquel il mettoit le plus d'importance, c'est que quatorze ou quinze cents soldats moscovites, ses prisonniers, avoient fui sur les terres de Joseph, et s'étoient ensuite évadés par divers chemins (1). Charles exigeoit pourtant qu'ils lui fussent livrés, et demandoit avec hauteur une réparation complète sur tous ces points, déclarant que jusque-là il ne quitteroit point la Saxe. 1707.

(1) Quelques-uns avancent qu'ils avoient d'abord été reçus dans l'armée impériale du Rhin. M. de Voltaire dit que ce fut l'envoyé moscovite, à Vienne, qui fit évader ces malheureux.

1707. La sixième campagne des Pays-Bas sur le point de s'ouvrir.

Pendant que ces nouveaux orages se formoient, le duc de Marlborough se montra impatient de recommencer les travaux de la campagne. Arrivé à Bruxelles le 13 mai, il tint aussitôt un conseil de guerre avec M. d'Overkerque et les députés des Etats. Les troupes eurent ordre de marcher à Anderlecht, lieu du rendez-vous. Les confédérés avoient quatre-vingt-dix-neuf bataillons et cent soixante-sept escadrons, pourvus de cent deux pièces de canon, de dix-huit obusiers et de quarante-quatre pontons.

13 Mai.

Ce fut de Bruxelles que le duc écrivit, le 17, au lord Manchester, une lettre qui fit honneur à son discernement, à sa politique et à son zèle. « J'ai vu par des lettres de Vienne, disoit-il, » qu'on poursuivoit avec obstination l'entreprise » contre Naples, nonobstant toutes les remon- » trances faites pour en dissuader le cabinet im- » périal. Il y règne un tel esprit de défiance et » de jalousie, qu'on n'y pèse jamais son véritable » intérêt, et que les meilleures raisons y sont » employées en vain. Je saurai bientôt si notre » malheur d'Espagne a fait sur cette cour l'im- » pression qu'il devoit y produire. (Il veut parler » de l'affaire d'Almanza.) Je me rendrai samedi » à l'armée ; on assure que l'ennemi veut livrer » bataille, et c'est ce que nous devons desirer le

» plus : ses troupes peuvent surpasser les nôtres » en nombre, mais elles ne peuvent les égaler » en bonté. » 1707.

L'électeur et Vendôme commandent l'armée des deux couronnes.

Le commandement de l'armée des deux couronnes fut donné à l'électeur de Bavière, qui en avoit plutôt le titre et les honneurs que l'autorité : le duc de Vendôme, qui sembloit servir sous ses ordres, étoit le véritable chef de ces troupes, qui consistoient en cent vingt-trois bataillons et cent quatre-vingt sept escadrons. Les alliés étoient plus foibles en nombre de vingt-quatre bataillons et de vingt escadrons. On s'étonnera sans doute que la France, qui sembloit épuisée par ses revers, ait pu opposer des forces aussi formidables sur un seul point du théâtre immense de la guerre qu'elle avoit à soutenir.

Le duc se rend à son armée.

Le duc, après avoir reçu les hommages des premiers corps de la ville de Bruxelles, se rendit le 21 à son armée : partie d'Anderlecht, elle alla camper sa droite à Bellinghen et sa gauche à Lembeck, ayant Hall derrière elle. Sur l'avis que les François restoient dans leurs lignes, on s'en approcha de plus près pour leur épargner une partie du chemin s'ils étoient disposés à livrer bataille, et, dans le cas contraire, pour mettre le siége devant Mons ou Charleroi. Mais on apprit, le 24, qu'ils campoient, appuyant leur

1707. droite à Mons et leur gauche à Piéton : ce fut là que les deux princes passèrent leurs troupes en revue le 25.

Mouvemens. Les confédérés s'avancèrent le même jour jusqu'à Soignies, vers la source de la Senne, rivière qui passe par Bruxelles. L'électeur et Vendôme se portèrent à Sombref le 28 : leur armée s'étendoit sur trois lignes en colonnes renversées, depuis le château de Ligny, près de Fleurus, jusqu'à Tilly et Saint-Géry, occupant une lieue et demie de longueur. Par-là, le prince bavarois sembloit offrir aux alliés l'alternative, ou d'entreprendre un siége, ou de venir l'attaquer dans son camp.

Mais le duc fut assez prudent pour ne faire ni l'un ni l'autre. Avant de prendre un parti, il s'étoit porté en avant, le 27, avec douze escadrons pour reconnoître le terrain et la position de l'armée des deux couronnes : informé qu'elle étoit dans la plaine de Fleurus, il tint un conseil de guerre, dans lequel il fut convenu de marcher à Nivelles pour attaquer. On envoya, en conséquence, un détachement pour examiner le passage de Rouquière (1); et lorsqu'on sut que ce poste important étoit occupé, il fut résolu de retourner vers Bruxelles, pour mettre les riches contrées et les

(1) Ou Ronquières.

belles villes du Brabant à l'abri du pillage. Ce fut de cette manière que le génie de Vendôme entrava la fortune de Marlborough. 1707.

La marche rétrograde de l'armée confédérée commença le 28 : les troupes, parties de Soignies le même jour et arrivées le soir à Hall, passèrent le lendemain le canal de Bruxelles près de Dieghem ; elles prirent du repos à Beaulieu le 30 ; s'avançant ensuite à Betlehem, le 31, elles jetèrent des ponts sur la Dyle ; et après avoir traversé cette rivière, elles assirent leur camp à Meldert. Marche rétrograde des alliés.

De leur côté, les François campèrent à Gembloux. Quelques jours auparavant, M. du Moulin, partisan, sorti de Mons avec trois cents hommes d'élite, avoit pénétré jusqu'à Malines, forcé les habitans de crier *vive Philippe V,* et détruit trois magasins : après avoir exigé de fortes contributions, il s'étoit retiré sans la moindre perte, emmenant avec lui des otages pour assurer le paiement des sommes qu'il avoit demandées. Les deux armées restèrent dans l'inaction pendant plus de deux mois, uniquement occupées de faire des fourrages et de s'observer.

Marlborough ne resta pas oisif dans le camp de Meldert, qui devint un cabinet de politique. Lorsqu'il ne pouvoit pas combattre, il cherchoit à se rendre utile par des négociations. Le premier Les armées dans l'inaction.

1707.

objet dont il s'occupa sur la demande de l'électeur Palatin, fut de faire des démarches pour engager celui d'Hanovre à accepter le commandement de l'armée du Rhin. Il avoit un grand crédit auprès de ce dernier prince, qui lui fut redevable plus qu'à tout autre de la couronne d'Angleterre. Mais George refusa un honneur que par modestie il croyoit ne pas mériter, désignant M. de Thungen comme le général le plus capable d'être mis à la tête des troupes de l'Empire, et d'arrêter Villars, qui, après avoir surpris les lignes de Stolhoffen, menaçoit d'étendre ses conquêtes. Il témoigna combien il desiroit que le vieux margrave de Bareith laissât le soin de réparer les malheurs de la campagne à un capitaine aussi expérimenté.

Le duc s'occupe de négociations, et avec l'électeur d'Hanovre, et avec le roi de Suède.

La conciliation des nouveaux différens de l'empereur avec le roi de Suède étoit aux yeux du duc l'affaire la plus importante, et ce fut celle qui fixa particulièrement son attention. Il en écrivit au comte de Piper de la manière la plus pressante. « La modération du roi, disoit-il à ce premier » ministre, prévaudra dans cette conjoncture. Les » suites de son courroux deviendroient funestes » à la grande alliance ; et je suis convaincu que » rien ne seroit plus contraire aux intentions de sa » Majesté : la reine, qui a tant à cœur d'entretenir » la meilleure intelligence avec ce prince, et qui

» s'est ouverte à lui sans réserve, lui sera sensible- 1707.
» ment obligée, s'il veut bien faire le sacrifice de
» son ressentiment. Je souhaiterois que sa Majesté
» pût avoir quelque égard à mes supplications
» particulières : en tout cas, je vous prie de les
» joindre à celles de ma souveraine ; le monarque
» n'a pas un serviteur plus fidèle que moi ; je suis
» disposé à le convaincre de ma parfaite recon-
» noissance par l'offrande illimitée de ma personne
» et de mes services. Au reste, Monsieur, tous
» les alliés placent leur espoir dans la prudence
» et dans la magnanimité du roi votre maître. »

La lettre au comte de Piper accompagnoit l'envoi de celle de la reine à Charles XII, qui avoit été sans doute rédigée par Marlborough lui-même. Elle étoit conçue en ces termes :

SIRE, MON FRÈRE,

« Je viens d'apprendre avec un grand déplaisir Lettre d'Anne à Charles XII.
» que la cour impériale n'a pas encore terminé ses
» différens avec votre Majesté : j'en concevrois
» les plus vives inquiétudes, si je ne connoissois
» tout son zèle pour la religion et pour la liberté ;
» ce zèle, si digne d'un grand monarque, ne vous
» permettra jamais d'être en opposition avec les
» alliés, qui versent leur sang et épuisent leurs
» trésors pour le bien commun des princes de

1707. » l'Europe, et pour le maintien de la balance du » pouvoir. Je conjure votre Majesté d'avoir égard » à la situation des affaires publiques, et de per- » sister dans les sentimens qu'elle a toujours pro- » fessés, et dont elle a bien voulu me faire par- » venir l'assurance. Persuadée que ma médiation » ne lui sera pas désagréable, je prends sur moi » de l'interposer auprès de l'empereur, afin qu'il » vous donne promptement une entière satisfac- » tion. »

SIRE, mon frère et neveu, votre affectionnée sœur et tante, ANN. R.

Kensington, le 30 mai *(v. st.)* [11 juin].

La réponse de Charles n'est pas satisfaisante. Ce prince forme de nouvelles demandes et de nouvelles entreprises.

La réponse du comte de Piper au duc, et celle du roi de Suède à la reine d'Angleterre, ne furent pas aussi satisfaisantes qu'on auroit pu le desirer. Charles, plein de reconnoissance, disoit-il, pour les bons offices de la princesse, persistoit dans le dessein d'entrer dans les états héréditaires de l'empereur, si l'on tardoit plus long-temps de lui rendre une pleine et entière justice. Pour recevoir le comte de Wratislau en qualité d'envoyé de sa Majesté impériale, il avoit exigé comme préalable qu'on lui livrât le comte Zobor, et les officiers impériaux qui avoient empêché de lever des troupes en Silésie. La fierté autrichienne fut contrainte de fléchir,

fléchir, et de remettre le chambellan hongrois lui-même, qui fut retenu prisonnier quelque temps. Mais les demandes croissoient en proportion des sacrifices. La ville de Breslaw fut obligée de payer quatre mille écus à la veuve du caporal suédois tué dans la rixe arrivée à l'occasion des recrues. 1707.

Cependant M. de Wratislau ne fut admis qu'à l'audience de MM. de Piper et Hermelin, pour conférer avec eux sur l'affaire de l'évasion des Moscovites. La cour de Vienne avoit cru qu'il ne restoit plus d'autre sujet de différent avec le monarque, et en cela elle s'étoit trompée ; car Charles avoit envoyé quatre de ses régimens en Silésie, sous prétexte de l'affaire des recrues, pour rétablir, de son autorité, les protestans de ces contrées dans le libre exercice de leur religion : c'étoit même là une des conditions prescrites à l'empereur, qui se trouva d'autant plus embarrassé, que Villars et le héros du Nord, agissant de concert, pouvoient le réduire à un état encore plus fâcheux que celui où son père s'étoit trouvé avant la bataille d'Hochstett. On exigeoit en outre que le pays d'Hadeln restât séquestré entre les mains de sa Majesté suédoise, jusqu'à ce que les droits des prétendans fussent réglés ; que sa Majesté impériale renonçât au contingent que Charles n'avoit pas payé pendant la guerre, comme aux hommages dus à raison de

1707. ses domaines dans l'Empire. Deux autres conditions concernoient l'évêché de Lubeck, possédé par la maison de Holstein, et l'entretien des troupes suédoises à leur retour de Silésie en Pologne.

Durant cet orage politique, la cour de Vienne, agitée par l'intrigue, flottoit dans l'incertitude sur les moyens de réparer les échecs de l'armée du Rhin. Les membres les plus sages du conseil appeloient à grands cris le prince Eugène pour la commander ; d'autres vouloient M. de Staremberg : et pourtant le maréchal Heister avoit été nommé ; mais il ne s'étoit point encore rendu à sa destination.

Il étoit réservé à M. de Zinzendorf et au duc de Marlborough de mettre fin à cette lutte des partis. Ils insistèrent sur la nécessité de choisir l'électeur hanovrien, qui, par ses troupes de réserve, par ses trésors, par son rang suprême, et par son activité infatigable, paroissoit devoir être plus utile à la cause des alliés et plus agréable à tout l'Empire : on se flattoit que les forces de ce prince, jointes à celles que l'on pourroit tirer des cercles de Westphalie, de Munster et du Palatinat, et aux cinq mille hommes du roi Auguste, porteroient l'armée du Rhin à soixante mille combattans. L'empereur se rendit à des motifs exposés avec autant d'énergie que de vérité :

mais il avoit à combattre la modestie de George ; il chargea l'électeur de Mayence de réunir ses efforts à ceux du général anglois, pour vaincre une résistance dont triomphèrent enfin le concert et l'ascendant des négociateurs. 1707.

L'électeur d'Hanovre accepte le commandement de l'armée du Rhin.

Mylord duc eut la satisfaction de voir le prince hanovrien céder à ses instances et au vœu des États du corps germanique, en acceptant le commandement. L'électeur Palatin lui fit part de cette agréable nouvelle, d'autant plus intéressante, que le nouveau commandant en chef offroit d'amener avec lui un gros corps de troupes à ses propres frais.

L'armée des alliés marche pour attaquer celle des deux couronnes.

Le duc, ayant eu avis que les François avoient détaché treize bataillons et douze escadrons vers la Provence, convint avec le feld-maréchal et les députés hollandois de se porter de Meldert à Genappe pour attaquer leur ennemi, s'il étoit possible. Les dispositions furent faites en conséquence le 9 août : pour effectuer le passage de la Dyle, on jeta quelques ponts sur cette rivière près de l'abbaye de Florival (ou d'Archennes) ; le gros bagage fut envoyé à une petite distance de Bruxelles ; en même temps les corps campés près de Louvain eurent ordre de marcher à Florival ; et les bataillons qui étoient dans la première ville, celui d'avancer d'un autre côté. Le 10 au matin

1707. l'artillerie traversa la Dyle à Saint-Joris-Wert : à trois heures après midi, le duc de Wirtemberg se porta en avant avec quatorze escadrons ; à quatre heures, toute l'armée décampa de Meldert, et passa la rivière au lieu indiqué. Après avoir fait route toute la nuit (1), elle ne se trouva pas éloignée du ruisseau de Wathain. L'électeur donna ordre d'abandonner le village aux alliés, de leur laisser passer le ruisseau, et de les charger à mesure qu'ils se formeroient. Pendant ce temps-là, l'armée des deux couronnes se mit en bataille sur les hauteurs de Wathain, et resta dans cette situation jusqu'à minuit : les confédérés en firent autant la nuit du 11, et n'assirent leur camp que le 12 au matin, leur gauche traversant Genappe. Ils reçurent avis le même jour que les François, après une courte pause à Gosselies, s'étoient portés à Seneff, appuyant leur gauche au ruisseau de Seneff, et leur droite à Capelle-à-Herlaymont. On s'approcha ; on se mesura des yeux ; et cependant on ne combattit point.

Mais le duc et M. d'Overkerque convinrent de marcher directement à Nivelles, pour tâcher d'en venir aux mains. Ils se mirent en mouvement,

(1) Lediard dit qu'au point du jour elle arriva sur les hauteurs de Wavre, et qu'après une courte halte elle se porta à Genappe.

et arrivèrent le soir : il étoit trop tard pour former l'attaque, qui fut différée jusqu'au lendemain. Comme on avoit tout lieu de croire que les François profiteroient de la nuit pour gagner le camp de Cambron, tout fut mis en œuvre pour les en empêcher. Le comte de Tilly, à la tête de quarante escadrons et de cinq ou six mille grenadiers, eut ordre de se porter entre les deux armées, et de mettre sa droite vers le chemin qui conduit de Binch à Nivelles ; il lui étoit enjoint de tomber sur l'arrière-garde des ennemis, s'ils quittoient leur camp, et de les harceler jusqu'à la jonction du grand corps d'armée. 1707.

En effet, ils avoient décampé à l'entrée de la nuit sans tambour ni trompette ; et ils avoient eu raison, car leur camp n'étoit pas propre pour faire agir la cavalerie. Le comte, qui, dès le 13 avant le jour, s'étoit mis en marche, les observa faisant leur retraite en bon ordre. Lediard dit qu'ils alloient de haie en haie, et par des chemins tels, qu'il étoit difficile de les atteindre : ce qu'il y a de certain, c'est que leur contenance n'étoit pas celle de la frayeur. Retraite des François.

M. de Tilly vouloit pourtant exécuter l'ordre qu'il avoit reçu, et tomber sur l'arrière-garde, qui étoit commandée par M. d'Albergotti. Il informa le duc de ce qui se passoit ; on lui

1707. Vaine tentative des alliés.

envoya vingt bataillons et trente escadrons pour le soutenir : mais toutes ces démonstrations se bornèrent à quelques escarmouches ; et le comte, après une poursuite inutile de trois ou quatre heures, se retira. Le pays étoit entrecoupé de chemins creux, dont l'infanterie des deux couronnes sut tirer avantage pour arrêter la cavalerie des alliés. Les gens de l'art conviennent que cette retraite fait honneur à ceux qui la commandoient.

Le duc donna quelque repos à ses troupes fatiguées ; et comme il étoit incertain si les François se retireroient dans leurs lignes ou dans le camp de Cambron, M. d'Overkerque envoya un aide-de-camp à la découverte avec cent cinquante hussards sur les hauteurs du Grand-Rœux. Cet officier rapporta, et les espions confirmèrent, que l'électeur étoit avec son avant-garde à Saint-Denis, ayant la Haine derrière lui, et que le duc de Vendôme étoit à Castiau-lès-Thieusies. Les généraux confédérés en conclurent que le dessein des François étoit d'établir leur camp à Cambron. Ils quittèrent Nivelles le 14 de grand matin : mais une pluie abondante tomba toute la journée ; les chemins, devenus presque impraticables, ne permirent à la droite d'arriver à Soignies que bien avant dans la nuit, et la gauche ne put s'y rendre

que le lendemain matin, quoiqu'il y eût eu mille pionniers employés pendant trois jours pour réparer la route, autant qu'il seroit possible. 1707.

Les troupes confédérées souffrirent beaucoup dans cette marche. Mais les François eurent à lutter sur-tout contre la disette et la désertion : ils avoient passé trois jours sans se reposer, et deux autres sans prendre de nourriture ; ce qui engagea deux mille soldats à venir s'enrôler sous les étendards des alliés.

Les pluies continuelles et la difficulté des chemins retinrent le duc dans le camp de Soignies jusqu'au 31 août. Les avenues de celui de Cambron furent fortifiées, et néanmoins les François le quittèrent à l'approche du prince d'Orange, général de l'infanterie hollandoise. Quoique renforcés, suivant Lediard, de six bataillons et de deux régimens du camp volant du comte de la Mothe, ils se retirèrent pour marcher vers la plaine de Tournai, où ils assirent leur camp à Antoing. Il paroît que si les alliés se fussent mis en mouvement une ou deux heures plutôt, il leur eût été facile d'attaquer l'arrière-garde françoise : mais l'avant-garde confédérée eut une bonne fortune qui peut-être ne lui fut pas moins agréable qu'une victoire ; car elle trouva, dans le camp abandonné de Cambron, de la bière, du vin,

1707. et beaucoup d'autres choses que la précipitation de la retraite n'avoit pas permis d'emporter. Marlborough prit son quartier à Ath, et M. d'Overkerque à Arbre.

Septembre. Les alliés passèrent la Dendre (1) au-dessus d'Ath dès le 3 septembre. Arrivés le 7, après plusieurs marches, près du pont d'Espierres, ils appuyèrent leur droite à Belleghem, et leur gauche à Helchin. Le 14 on eut avis que les François avoient fait des dispositions pour fourrager le lendemain matin à Templeuve et dans les villages d'alentour. Le duc marcha en conséquence, dès la pointe du jour, avec vingt mille hommes d'infanterie, cinq mille de cavalerie, et douze pièces de canon, dans le dessein d'attaquer la garde destinée à couvrir les fourrageurs, et d'engager une action s'il étoit possible : mais il n'eut que l'avantage de fourrager à la place de son ennemi, qui, informé de ces mesures, étoit resté dans son camp. A la même époque, huit cents chevaux, détachés sous les ordres de M. Colin-Lambert, tentèrent de pénétrer dans le Cambresis pour y lever des contributions : déjà quatre ou cinq villages avoient été pillés, du côté du Câteau, par cinq cent cinquante hussards; mais M. de Tournefort leur tua

(1) Ou Dender.

cinquante hommes, en prit cent cinquante avec cent dix chevaux, se ressaisit du butin, dégagea les otages, et fit prisonnier le chef même de l'expédition. Ainsi, dans cette campagne, de petits exploits, souvent sans aucune suite, remplacèrent de grandes victoires. 1707.

Le comte de Wratislau, ministre négociateur de Joseph auprès du roi de Suède, avoit terminé dès le 1.er septembre tous les différens survenus entre les deux cours. La confirmation de l'accord conclu en 1647 entre le chapitre de Lubeck et la maison de Holstein-Gothorp, le rétablissement de l'exercice de la religion protestante en Silésie, étoient les deux articles qui avoient souffert le plus de difficultés; il ne falloit rien moins que les pressantes sollicitations de Marlborough, l'entremise et la garantie de l'Angleterre et de la Hollande, pour surmonter les obstacles qui s'opposoient à l'accommodement.

Charles XII étoit parti d'Alt-Ranstadt le 2 septembre, jour même où le traité avoit été signé à Wolkwitz, et le comte de Wratislau s'étoit mis en route le lendemain pour Vienne. Le monarque, passant par Dresde, accompagné de cinq ou six personnes seulement, rendit visite à l'électeur, qu'il avoit réduit au vain titre de roi. C'étoit se livrer sans réserve à son ennemi; car on pouvoit appeler

1707. de ce nom le prince qu'il avoit détrôné. Je ne sais trop s'il faut plus admirer l'intrépide confiance de Charles que blâmer son imprudence.

En vertu du traité, les catholiques cédèrent plus de cent églises aux luthériens. Mais les avantages qu'assuroit à ceux-ci la fortune du héros, ne devoient durer qu'autant qu'elle. L'internonce du pape ayant fait des reproches à Joseph au sujet de cet accord, l'empereur lui répondit : *Vous êtes bien heureux que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien ; car, s'il l'avoit voulu, je ne sais pas ce que j'aurois fait.* Ce qui pourtant peut rendre l'anecdote suspecte, c'est qu'elle est rapportée par Voltaire.

Ainsi finit une grande querelle qui avoit suivi de près le voyage du duc de Marlborough en Saxe, et qui avoit rendu si incertain le succès de ses premières négociations.

Le général anglois, voyant qu'il ne pouvoit amener le duc de Vendôme à un combat, que le camp ennemi étoit couvert par l'Escaut et par de forts retranchemens, se détermina à partir pour la Haye le 4 octobre : arrivé le 6, il fit aussitôt une visite au grand pensionnaire et au secrétaire du conseil. Il communiqua ensuite aux députés des États-généraux l'ordre qu'il avoit reçu de sa souveraine de se rendre à Francfort pour y

Octobre. Le duc va en Hollande.

conférer avec les électeurs de Mayence et d'Hanovre sur les projets de la campagne suivante; mais il voulut auparavant retourner à l'armée pour mettre ses troupes en quartiers d'hiver. 1707.

Le 10, les troupes destinées pour Menin, Courtrai, Oudenarde, entrèrent dans ces places, et les autres se portèrent dès le lendemain à Petteghem pour passer ensuite l'Escaut à Gavre. Mais les pluies continuelles avoient rendu les chemins presque impraticables. Le 12, l'infanterie campa sa droite à Eyne et sa gauche à Asper (1); elle traversa la rivière à Gavre le 13 : le duc s'avança avec la cavalerie à Swynaerdt. Le même jour l'infanterie continua sa marche, et le 14 toute l'armée se rendit à Assche, où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût appris la séparation des troupes françoises, qui eut lieu le 20. Les alliés entrèrent alors dans leurs quartiers d'hiver, les mêmes à-peu-près que ceux qui leur avoient été assignés l'année précédente. Quartiers d'hiver.

Ainsi finit une campagne la plus stérile de toutes en événemens. Il n'y eut ni siéges, ni batailles : mais les généraux ne s'en conduisirent pas moins en habiles capitaines; ils s'embarrassèrent mutuellement dans l'exécution de leurs

(1) Ou Asperen.

1707. projets. Cette tactique savante suppose quelquefois plus de talens que les grandes victoires. Vendôme, restant sur la défensive, sut si bien prendre ses postes, que, sans fatiguer ses troupes, il les mit toujours hors d'insulte. C'étoit remporter un avantage que de réussir à éviter le combat, et à rendre vains les efforts d'un ennemi impétueux qui vouloit en venir à une action.

Quincy dit que les confédérés avoient eu le dessein d'assiéger Nieuport, mais que leurs mesures à cet égard furent déconcertées par les mouvemens que fit très-à-propos le comte de la Mothe. Cet éloge de la conduite du comte est-il bien fondé ! Ce qui pourroit le faire révoquer en doute, c'est que sa vie militaire n'offre qu'un tissu de fautes et de désastres.

De grands événemens avoient signalé le cours de l'année 1707 dans les autres parties du théâtre de la guerre. Les troupes des deux couronnes avoient évacué toute la Lombardie par capitulation. Le royaume de Naples étoit tombé au pouvoir des Impériaux ; mais la reprise de l'île de Minorque, la victoire d'Almanza, dont les suites furent aussi rapides que celles de nos défaites, la soumission de Valence, de Saragosse, la prise de Lérida, la conquête de la Cerdagne, la levée du siége de Toulon, la surprise des lignes

de Stolhoffen (1), tous ces succès, en ranimant l'espoir de Louis XIV et de Philippe V, firent trembler l'archiduc-roi pour sa couronne. 1707.

Le duc de Marlborough craignit que les revers essuyés, sur-tout en Espagne, ne devinssent un acheminement à la paix; ce fut ce qui le détermina à partir pour l'Allemagne dès le 15 octobre. Informé que quelques partis françois avoient passé le Rhin, il changea la route qu'il s'étoit proposé de prendre. L'électeur Palatin lui donna une fête sous une tente près de son château de Bernsberg; et mylord, passant par Limbourg sur la Lahne, Le duc se rend à Francfort.

(1) Ces lignes, dont j'ai parlé souvent, regardées comme imprenables, s'étendoient depuis Philisbourg jusqu'à Stolhoffen, et retournoient en équerre depuis Stolhoffen jusqu'aux montagnes. Elles avoient été renforcées depuis que Villars s'étoit emparé de l'île du Marquisat. De Stolhoffen à Bihel on mettoit en peu d'heures le pays sous l'eau : l'espace qui n'étoit pas propre aux inondations, étoit retranché avec un grand soin. Tout cela étoit garni d'une nombreuse artillerie, et renfermoit une armée de plus de quarante mille hommes, commandée par le prince de Bareith, qui avoit succédé au prince de Bade, mort pendant l'hiver. Les mesures furent si bien prises par Villars, secondé de MM. de Vivant et de Broglio, qu'après quelques légères attaques les lignes furent abandonnées. *Ce grand et prodigieux succès*, dit le maréchal, *ne coûta pas un seul homme.* Il lui ouvrit l'Allemagne, et lui permit d'étendre ses contributions jusqu'au-delà du Danube. Il n'en faudroit pas davantage pour faire le procès aux lignes. *Voyez* la Vie de Villars, *tome I.er, depuis la page 418.*

1707. arriva à Francfort le 21. Il trouva dans cette ville les électeurs de Mayence et d'Hanovre, plusieurs députés des princes et états d'Empire. Rien ne fut conclu, même après l'arrivée du comte de Wratislau, qui allégua qu'il n'avoit pas d'instructions suffisantes. En vain le général anglois demanda-t-il que chacun envoyât de bonne heure son contingent, et que les forces germaniques fussent augmentées de trente mille hommes; sa pressante et vive éloquence resta sans effet. Fertile en expédiens, il proposa que l'empereur, l'Angleterre et les Provinces-Unies fournissent chacun dix mille hommes. Le ministre de Joseph jeta les hauts cris: M. Geldermassen en fit autant; il dit que sa république étoit épuisée par les dépenses extraordinaires qu'elle avoit faites pour opérer une diversion en Espagne, en Portugal et dans le Piémont. Bref, les conférences furent rompues: l'électeur de Mayence retourna chez lui le 29; celui d'Hanovre alla prendre le commandement de l'armée impériale. Le duc partit, aussi peu satisfait de ses négociations que de sa campagne; il arriva à la Haye le 3 novembre, accompagné du comte de Wratislau.

Il ne réussit pas, et retourne en Hollande.

Novembre.

Ici la bile de Lediard s'allume contre le continuateur de Rapin-Thoyras, qui, au sujet des conférences de Francfort, parle du duc en ces termes: « Ce général, à qui tout le monde rendoit

Lediard s'indigne des réflexions du continuateur de Rapin-Thoyras.

» justice, et qui se la rendoit à lui-même, crai- 1707.
» gnoit une paix qui auroit rendu ses grands talens
» inutiles..... Le dessein de son voyage étoit
» d'animer à faire la guerre avec une nouvelle
» vigueur. A quel autre motif qu'à son aversion
» pour la paix peut-on attribuer tant d'efforts!
» se demande l'écrivain. Étoit-ce par attachement
» pour la maison d'Autriche, qu'il vouloit lui faire
» rendre tout ce que Louis XIV lui avoit enlevé!
» Un pareil attachement dans un Anglois protes-
» tant approcheroit fort de la folie. Étoit-ce par
» haine contre la France! Il fut toujours plein de
» politesse et d'humanité pour les François qui
» tombèrent entre ses mains. Étoit-ce persuasion
» que la sûreté de sa patrie étoit attachée...à
» l'accroissement de la maison d'Autriche! Il suffit
» de répondre qu'il avoit quelque bon sens et quel-
» que pénétration. Étoit-ce par zèle pour l'église
» anglicane? Tout le monde convient que la dé-
» votion, et sur-tout une piété ardente, ne fut
» jamais son caractère. Étoit-ce par zèle pour la
» reine, à qui la France disputoit ce titre! Il savoit
» trop bien la disposition de cette couronne à
» contenter Anne sur cet article. Il faut donc
» avouer que le duc de Marlborough, formé par
» Guillaume III, et rempli de ses maximes, aimoit
» la guerre pour sa propre sûreté et pour son

1707. » propre intérêt ; à quoi j'ajoute qu'il étoit d'au-
» tant mieux fondé à l'aimer, que jusqu'alors elle
» lui avoit été infiniment glorieuse (1). »

Suivant Lediard, les demandes scandaleuses de l'écrivain ne méritent pas de réponse : il se permet seulement de lui faire à son tour une ou deux questions. « La léthargie du corps germanique, » dit-il, la lenteur des alliés en général, sans en » excepter les Hollandois, n'étoient-elles pas des » motifs suffisans pour engager le duc à faire les » plus vives démarches, sans qu'il soit besoin de » recourir à son intérêt particulier ! l'honneur et » les intérêts des confédérés n'étoient-ils pas com- » promis ! les généraux et les ministres des sou- » verains n'auroient-ils pas dû s'enflammer de la » même ardeur que le duc, en proportion de leur » influence ! les intérêts des alliés étoient-ils à » couvert ! et la France étoit-elle alors disposée à » remplir l'objet de la ligue qu'elle avoit à com- » battre ! la maison d'Autriche n'étoit-elle pas » celle qui devoit le plus gagner à la guerre ! Et » pourquoi les Hollandois n'auroient-ils pas dû » en demander la continuation ! ils en tiroient » un grand avantage par la clandestinité de leur » commerce, et un accroissement de pouvoir par

(1) Histoire d'Angleterre, *tome XII, in-4.°, 1740, page 256.*

» les

» les villes qu'on mettoit entre leurs mains, sans » compter celles qu'on se proposoit de leur livrer » encore pour leur plus grande sûreté. Je conviens » que le duc partit mécontent ; mais c'étoit du » peu de retour dont on payoit la trop grande » générosité de la nation britannique. » 1707.

Voilà les pièces du grand procès entre le panégyriste de Marlborough et l'historien d'Angleterre. Les questions de celui-ci sont plus embarrassantes que les demandes de celui-là. Pour savoir si la France étoit disposée à faire ce que la ligue pouvoit raisonnablement exiger, il falloit écouter ses propositions, et consentir aux conférences demandées par Louis XIV. L'empereur devoit plus gagner à la guerre que la Hollande, dont la barrière couroit le risque de tomber sous les coups d'un prince devenu trop puissant. Le trafic secret de la république ne pouvoit la dédommager, ni de ses trésors, ni des pertes occasionnées par la diminution de son commerce; c'étoit, de la part des Provinces-Unies, une très-mauvaise politique de s'épuiser pour abaisser la France, qui avoit jeté sur leur berceau même un regard de tendresse, et qui les avoit ensuite protégées sous Henri IV et sous Louis XIII. La Grande-Bretagne elle-même, qu'a-t elle recueilli de ses efforts pour le maintien de l'équilibre tant vanté ! la destruction

1707. de sa balance intérieure, et une masse énorme de dettes que Mahon et Gibraltar n'ont pu payer. Mais on gouverne les peuples, et quelquefois les souverains eux-mêmes, avec des mots : le roi Guillaume et Marlborough surent en faire valoir toute la puissance.

Le duc, de retour à la Haye, communiqua aux États-généraux ce qui s'étoit passé à Francfort; leurs députés eurent plusieurs entretiens avec le ministre impérial, et résolurent d'employer tous les moyens possibles pour engager le corps germanique à faire désormais de plus grands efforts que par le passé. Pour cet effet, leurs hautes puissances adressèrent à la diète une lettre très-pressante, où elles firent toutes les représentations convenables. « Nous nous sommes engagées, di-» soient-elles, à contribuer de tout notre pouvoir » à l'accomplissement du grand œuvre qui avoit » été entrepris en commun; mais nous espérions » que l'empereur et l'Empire en feroient autant. » Pourquoi faut-il que nous soyons frustrées dans » notre attente ! »

Le duc repasse en Angleterre.

Le duc étoit de retour à Saint-James le 7 novembre *(v. st.)* [18] : il n'y fut pas reçu en triomphateur, comme les années précédentes. La multitude, une fois accoutumée aux prodiges, en demande toujours de nouveaux; elle est disposée à

croire qu'un grand homme a dégénéré, lorsqu'il ne l'étonne plus par le fracas de ses grandes actions. La campagne s'étoit passée en campemens, en observations, en marches et contre-marches, dont le mérite échappoit à ceux qui n'étoient pas versés dans l'art de la guerre. Enfin mylord ne s'étoit point battu, et l'on oublia qu'il est quelquefois plus glorieux de ne pas combattre que de vaincre. 1707.

Les chambres s'assemblèrent quelques jours après le retour du capitaine général. Le discours de la reine n'étoit pas triomphant; mais il n'en étoit pas moins énergique pour la continuation de la guerre. On y pallioit avec art le désastre d'Almanza (1), le mauvais succès de l'entreprise sur Toulon (2), et les revers de l'armée du Rhin.

(1) *Voyez* dans les Mémoires de Berwick, *tome I.er, page 391 et suiv.*, le récit de cette bataille, qui fit perdre à l'archiduc-roi les royaumes de Valence et d'Arragon, avec une partie de la Catalogne. Le neveu de Marlborough avoit ouvert la campagne par cette action mémorable, qui avoit eu lieu le lendemain de Pâques 1707. Il savoit raconter comme il savoit combattre. Sa courte narration est un chef-d'œuvre de modestie et de simplicité.

(2) Le duc de Savoie et le prince Eugène levèrent le siége de Toulon le 22 août; entreprise aussi grande que mal exécutée. *Voyez* les Mémoires d'Avrigny, *tome V.* La lenteur avec laquelle le duc marcha après avoir passé le Var, fut la vraie cause du mauvais succès. On a débité que Charles XII, gagné par Buzenval, ministre de Louis XIV, avoit menacé le prince

1707. Sa Majesté, qui se trouvoit dans le premier parlement de la Grande-Bretagne, témoigna sa joie de voir effectuée une union qui lui parut devoir être une source abondante de prospérités.

Il ne se passa rien de remarquable au sujet de Marlborough jusqu'au débat parlementaire, qui eut lieu dans la chambre haute le 19 décembre, et auquel la reine assista *incognito* jusqu'à cinq heures du soir. Le comte de Rochester, après avoir fait un pompeux éloge du comte de Péterborough, dit « que l'usage constant de la chambre étoit » ou d'accorder les honneurs d'un remercîment » aux hommes d'un rang éminent qui avoient été » employés au dehors, ou de leur faire rendre » compte; qu'il falloit en agir de même à l'égard » de l'illustre guerrier dont il venoit de rappeler » les services. » Lord Hallifax, regardé comme l'orateur du duc, parla ensuite. Il applaudit aux louanges données par le préopinant au vainqueur de la Catalogne; mais il écarta avec adresse la motion de lui faire des remercîmens, honneur réservé jusque-là au héros d'Hochstett et de Ramillies.

Motion dans la chambre haute, dirigée indirectement contre le duc.

savoyard d'entrer dans les états héréditaires de l'empereur, si l'on prenoit Toulon, et que ce fut cette menace qui entrava son zèle. Mais c'est une anecdote imaginée comme tant d'autres par certains politiques oisifs, qui ne s'occupent que de tendre des piéges à la crédulité du vulgaire.

« C'est un préalable nécessaire, dit-il, que la » conduite du comte ait été auparavant examinée » en détail; comme il ne sauroit perdre à cet exa- » men, il n'a sans doute lui-même rien de plus » à cœur. » Le lord Haversham ne garda pas le silence : après avoir exalté la valeur, les talens et les succès du même personnage, il lança un trait de satire contre le lord Galloway. « Faut-il » s'étonner, dit-il, de la mauvaise tournure des » affaires d'Espagne, puisqu'elles ont été confiées » à un étranger (1)! » Péterborough lui-même s'élança dans l'arène, et il discourut sur la nécessité de continuer la guerre jusqu'à ce que tout l'héritage de Charles II fût au pouvoir de Charles III. « On devroit, dit-il, consentir à donner dix-neuf » schellings par livre sterling sur son revenu, » plutôt que de mettre bas les armes à d'autres » conditions. Je suis prêt, ajouta-t-il avec ce » ton épigrammatique qui lui étoit si familier, je » suis prêt à retourner, s'il le faut, en Espagne, et » à servir *même sous le comte de Galloway.* » L'objet de la discussion amena naturellement celle des moyens de parvenir au but desiré. Le comte de Rochester proposa de se tenir sur la défensive 1707.

(1) D'abord connu sous le nom de *Ruvigny*, sorti de France lors de la révocation de l'édit de Nantes.

1707. en Flandre, et d'envoyer quinze ou vingt mille hommes de plus en Catalogne. « Je me rappelle, » ajouta-t-il, le mot du général Schomberg, qui, » parlant d'une guerre offensive dans les Pays- » Bas, dit que *c'étoit vouloir prendre le taureau par* » *les cornes.* »

Le comte de Nottingham appuya le préopinant de toute son éloquence, et se plaignit de ce que l'Espagne étoit presque abandonnée.

Le duc de Marlborough craignoit sans doute que, devenu le chef d'une petite armée seulement, on ne le regardât désormais comme un petit général : il s'éleva avec véhémence contre l'avis qui venoit d'être ouvert, et représenta que, loin de diminuer les forces en Flandre, il étoit indispensable de les augmenter. « La plupart des places » fortes d'Espagne peuvent, dit-il, être gardées » avec deux bataillons au plus, tandis que les » grandes villes des Pays-Bas exigent des garni- » sons plus considérables. Si notre armée est » affoiblie de ce côté, les François, forts de leur » nombre, pourront remporter quelque avantage : » alors le parti des mécontens, qui sont très- » nombreux en Hollande, et qui supportent avec » impatience les charges de la guerre, ne man- » queroit pas *de jeter les hauts cris pour la paix.* » A la vérité, l'Espagne est le morceau essentiel ;

Le duc parle avec véhémence contre la proposition du comte de Rochester.

» mais le moyen de l'avoir sûrement, c'est d'en- 1707.
» tamer la France, et de la contraindre d'aban-
» donner ses projets pour ne s'occuper que de sa
» propre conservation. Au reste, ce ne sont point
» les hommes qui ont manqué en Espagne; et
» les grandes pertes que nous y avons éprouvées
» n'ont d'autre cause que les vents contraires,
» qui n'ont pas permis de débarquer à temps les
» troupes et les munitions. »

A ce discours, prononcé avec une sorte d'emportement, le comte de Rochester répliqua qu'il étoit surpris que le noble lord, qui avoit toujours montré tant de calme et de modération, marquât tant d'humeur. « Puisqu'il est absolument néces-
» saire, disoit-il, de venir au secours de l'Espagne,
» le duc obligeroit la chambre d'indiquer d'où
» l'on tirera des troupes pour les y envoyer : ceci
» mérite d'autant plus de considération, que les
» soldats allemands aimeroient mieux être décimés
» que de servir en Espagne; car c'est ainsi que
» le prince Eugène s'en est expliqué au comte de
» Péterborough. »

L'objection étoit embarrassante. Le duc, avocat dans sa propre cause, prit la parole; il commença par se justifier du reproche d'avoir fait paroître trop de chaleur : « La chose, dit-il, n'est-elle donc
» pas d'une trop haute importance, pour qu'on en

1707. » puisse parler de sang-froid ! » Quant à la question proposée par le comte, il y répondit en ces termes : « Quoiqu'il ne convienne pas de dévoiler » des desseins secrets dans une grande assemblée, » parce qu'alors l'ennemi ne manqueroit pas de les » connoître ; cependant, pour complaire aux desirs » de la chambre, je puis assurer que déjà des » mesures ont été prises avec l'empereur ; qu'il y » aura une armée de quarante mille hommes sous » les ordres du duc de Savoie, et que de puissans » secours seront envoyés au roi Charles. Il y a lieu » de présumer qu'on engagera le prince Eugène » à aller commander en Espagne, et dans ce cas » les Allemands l'y suivront avec plaisir. Je sais » qu'on peut opposer à ce projet la lenteur de la » cour de Vienne ; mais j'ose espérer, et j'engage » ma parole, que sa Majesté impériale sera plus » ponctuelle désormais dans l'accomplissement de
1708. » ses promesses. » Ainsi parloit l'homme le plus puissant de la Grande-Bretagne, qui, simple athlète dans les luttes parlementaires, ne pouvoit en sortir vainqueur que par la bonté de sa cause et par la force de son génie. La liberté des opinions triompha de l'ascendant, du crédit, de l'éloquence et des promesses du duc de Marlborough ; on refusa de consentir à la proposition qu'il avoit faite d'augmenter les troupes de dix

mille hommes pour le service de terre dans les Pays-Bas. 1708.

Tandis que l'esprit de critique et de discorde agitoit le parlement, on découvrit des intrigues dangereuses. Les officiers françois prisonniers de guerre avoient des correspondances avec leur patrie ; les lettres qu'ils écrivoient ou qu'ils recevoient, étoient lues dans un bureau établi pour en faire l'examen. On avoit chargé de cette commission délicate un clerc d'office ou agent de Robert Harley, secrétaire d'état. Ce commis infidèle, Écossois de nation, nommé Guillaume Creigh (ou Cregg), ne recachetoit les lettres qu'en y insérant des avis sur les affaires d'état : on l'accusa même d'avoir écrit plusieurs lettres à M. de Chamillard ; entre autres, une du 28 novembre, dans laquelle il faisoit connoître à ce ministre la résolution prise d'augmenter les forces de terre et de mer, en lui envoyant la copie d'une lettre de la reine à l'empereur, avec l'extrait d'une autre de cette princesse au duc de Savoie. Ce fut le directeur des postes de Bruxelles qui découvrit la trahison, et qui en informa la cour. Intrigues découvertes.

Cette affaire fit grand bruit, et devint le signal du combat des factions. On se saisit de Creigh, soupçonné d'abord de n'avoir été que l'instrument de son maître, du nommé Valière, et peu après

1708. de quelques autres, parmi lesquels se trouvèrent le secrétaire de l'envoyé de Victor-Amédée et celui du ministre de Joseph. Les courtisans, jaloux du crédit de M. Harley auprès de la reine, desiroient qu'il fût accusé par l'Écossois ; mais il fut pleinement justifié par cet homme, qui s'avoua seul coupable, et qui subit la peine de mort. Marlborough étoit du nombre des conjurés qui travailloient à perdre le secrétaire d'état : il ne lui pardonnoit point, disoit-on, d'avoir accueilli favorablement les ouvertures de paix faites par Louis XIV. D'autres intrigues et d'autres circonstances concoururent aux mouvemens qui agitèrent à cette époque le cabinet britannique.

La faveur du duc s'affoiblit.

Depuis quelque temps il s'élevoit à la cour des nuages qui déjà commençoient à éclipser la faveur du duc sans obscurcir sa gloire. L'envie ne se montre pas toujours au moment des grands succès qui l'irritent ; souvent elle dissimule, allie la prudence à l'injustice, et attend des occasions favorables pour éclater. Ses traits ne pouvoient atteindre Marlborough, tant que de nombreux trophées lui servoient de rempart et d'abri : mais il n'avoit signalé la dernière campagne par aucun exploit brillant ; et tout ce qu'il avoit fait d'extraordinaire pour cette fois, c'étoit d'être retourné à Londres sans y avoir été précédé ou suivi des signes de la

victoire. Ses ennemis triomphèrent à leur tour. Au lieu d'avoir des remercîmens à recevoir, il eut des tracasseries à essuyer : dès-lors on put craindre que le chef de la grande alliance ne descendît du haut rang où il étoit monté, et que le favori de la fortune n'en devînt une illustre victime. 1708.

Intrigues de cour ; la duchesse est supplantée par une de ses parentes.

Déjà la duchesse de Marlborough étoit sur le déclin de sa faveur. Pour faire connoître l'origine de ce changement, je dois remonter plus haut. Quand les esprits sont divisés d'opinions, les cœurs unis par les plus tendres liens s'éloignent tôt ou tard pour se séparer sans retour. La différence des principes religieux ou politiques est un écueil contre lequel l'amitié la plus solide en apparence finit par échouer. Toujours la reine Anne avoit regardé les Whigs comme les ennemis du trône et de l'église anglicane ; mais sa favorite ne voyoit dans les Torys que des hypocrites qui, sous le masque contraire, cachoient une ambition démesurée. Malgré la diversité de sentimens, les lettres d'Anne à son amie, sous les noms de *Morley* et de *Freeman*, respiroient une tendresse inaltérable. « Que cette différence, lui écrivoit la prin-» cesse, ne nous empêche pas de vivre ensemble » comme nous avons toujours vécu ; rien ne chan-» gera jamais le cœur de votre pauvre malheureuse » et fidèle Morley, qui vivra et mourra toute à

1708. » vous. » On pourroit citer plusieurs autres lettres de ce style intéressant, qui honore l'ame de la souveraine dont la main les avoit tracées.

Cependant les deux amies se rapprochèrent d'opinions en 1705. Anne, inconsolable de la mort de son fils le duc de Glocester, avoit pris en haine les princes de la maison d'Hanovre, qui devoient lui succéder; elle n'en vouloit voir aucun en Angleterre. Les Torys de la chambre haute, sous le prétexte du danger qui menaçoit l'église anglicane, proposèrent de faire venir à Londres la princesse Sophie, héritière présomptive de la couronne, intéressée au maintien du culte national. C'étoit un piége adroitement tendu pour faire renvoyer les ministres, soit qu'ils appuyassent soit qu'ils combattissent la motion. Dans le premier cas, ils encouroient le ressentiment de la reine, et, dans l'autre, l'indignation publique, comme ennemis de l'hérédité dans la ligne protestante. Mais ces dominateurs, versés dans toutes les ruses de la politique, marchèrent avec souplesse entre les deux écueils; et le stratagème des Torys ne servit qu'au triomphe de la faction contraire. Anne abjura le parti qu'elle avoit tant aimé. « Je suis convaincue maintenant, mar-» quoit-elle à sa chère Freeman, de la malice et » de l'insolence de ceux contre lesquels vous n'avez

» cessé de me parler. » Ce fut à cette époque qu'elle autorisa le lord Godolphin à donner, de sa part, aux principaux Whigs, des témoignages d'estime et d'affection. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que jusque-là elle avoit honoré le lord et Marlborough lui-même comme les chefs des Torys, et qu'ils avoient dû à cette fausse idée leur constante faveur : tant il est vrai que quelquefois les souverains connoissent mal ceux qui les servent! 1708.

La faction, prise dans son propre piége, s'agita pour en sortir et pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu : elle mit dans ses intérêts le secrétaire d'état, qui étoit redevable de son élévation au duc de Marlborough et au lord Godolphin. Ce prosélyte adroit, courtisan délié, ne trompa point l'attente de ceux qui l'avoient choisi. Plein de zèle pour la cause qu'il venoit d'embrasser, Harley entreprit d'enlever le sceptre à ses bienfaiteurs; son premier soin fut de faire assidument sa cour à la reine, et d'éveiller sa jalousie contre les principaux dépositaires de sa puissance. « Ces hommes ambi» tieux, lui disoit-il sans cesse, ne laissent à votre » Majesté qu'un vain nom : qu'elle renonce à la » gloire, ou qu'elle se ressaisisse de l'autorité » souveraine. » Ces germes de défiance, quoique jetés par une main habile, couroient le risque de périr s'ils n'étoient cultivés avec persévérance : il

1708. falloit opposer à l'habitude qu'avoit la reine d'être gouvernée, l'habitude de s'entendre dire qu'elle étoit mal gouvernée. Heureusement pour le manipulateur de l'intrigue, il avoit en son pouvoir l'instrument le plus propre à assurer son succès.

C'étoit une femme-de-chambre de la reine, et proche parente de lady Marlborough, qui l'avoit tirée de la misère pour la placer à la cour. Les bienfaits de la duchesse avoient été payés d'ingratitude, et la protégée devoit supplanter la protectrice. Cette intrigante, nommée *Hill*, tenoit aussi par les liens du sang à M. Harley, qui lui avoit fait épouser le jeune Masham. Dirigée par les conseils de son mentor, habile à lire jusqu'au fond de l'ame de sa maîtresse et à flatter tous ses goûts, elle s'éleva jusqu'à la plus haute faveur; bientôt le pouvoir de Harley lui-même effaça celui des Whigs et de leurs coryphées. Ce fut au mois de septembre 1707 que la duchesse s'aperçut des progrès de sa rivale et de l'influence du secrétaire d'état. Alarmée de sa découverte, elle en fit part à Godolphin, qui s'en plaignit à la reine, la menaçant de sa démission et de celle de Marlborough. La réponse d'Anne fut dictée par le besoin qu'elle avoit encore de leurs services : elle les flatta pour les retenir dans leur emploi. En même temps elle écrivit une lettre tendre à sa

Freeman, autrefois si *chère :* c'étoit bien le style de la *fidèle Morley,* mais non l'expression de son cœur, qu'une autre favorite possédoit sans partage. Ainsi la politique emprunta le faux langage de la confiance et de l'amitié. 1708.

La reine avoit donc repris ses premiers sentimens pour les Torys. Dès-lors, devenue intolérante, elle avoit fait un crime à la duchesse d'être la panégyriste d'un parti dont elle étoit dégoûtée, et qui n'avoit régné que très-peu de temps sur son esprit. La cabale étoit d'autant plus sûre de son succès, que le prince de Danemarck prenoit part aux intrigues; mais les circonstances ne permettoient pas d'éclater et d'arriver à un prompt dénouement.

De retour à Londres, et reçu avec les témoignages accoutumés de son ancienne faveur, le clairvoyant Marlborough ne fut point trompé par la dissimulation de la princesse. Il s'alarma, et mit tout en œuvre pour déjouer des complots qu'il regardoit comme une conspiration contre lui-même; le seul moyen qu'il eût de sauver son parti, c'étoit de perdre la faction opposée.

Les nommés Valière et Bara, employés par le cabinet de Saint-James comme espions, passoient néanmoins pour être ceux de la France en Angleterre. Le duc et Godolphin avoient d'abord fondé leur espoir sur ces hommes vils, dont ils se

1708. flattoient d'arracher quelque aveu défavorable à M. Harley ; mais les espions, à l'exemple de Creigh, ne déposèrent rien contre le secrétaire d'état, et il fallut songer à d'autres mesures pour lui ôter la confiance de la reine.

Le duc et Godolphin s'absentent du conseil.

Marlborough et le grand trésorier, appelés au conseil le 22 février *(v. st.)*, déclarèrent à cette princesse qu'ils seroient contraints de se retirer, si elle n'éloignoit pas *son favori ;* et comme ils restèrent inébranlables, la séance se tint sans eux. Harley y proposa quelques affaires ; mais le duc de Somerset dit qu'il ne savoit pas comment on pouvoit délibérer en l'absence du capitaine général : les autres membres, d'un extérieur tout de glace, ou s'exprimèrent dans le même sens, ou firent parler jusqu'à leur silence ; et le conseil finit sans avoir rien arrêté. Les communes, de leur côté, témoignèrent combien elles s'intéressoient à l'éloignement demandé : elles laissèrent le bill des subsides sur la table, le jour même qu'elles avoient pris pour en faire l'examen. La chambre des pairs nomma un comité pour interroger les prisonniers. Les ministres menacèrent de leur démission, et le secrétaire d'état, poussé à bout, donna la sienne. Ainsi la reine reçut la loi ; mais les deux lords, qu'elle conserva dans le conseil, n'en perdirent pas moins sa confiance.

Harley forcé de donner sa démission.

Quelques

1708. Quelques écrivains racontent d'une manière invraisemblable les circonstances de cette démission.

Quelques écrivains rapportent le fait différemment. Selon eux, le secrétaire d'état Harley et Saint-Jean (depuis Bolingbroke), secrétaire de la guerre, dans un conseil tenu sur les affaires d'Espagne et sur l'armement préparé à Dunkerque par les François, se plaignirent des mauvaises mesures prises pour profiter de la victoire de Ramillies. (Peut-on croire que des hommes au moins adroits se fussent permis une inculpation réfutée par tant de conquêtes!) On raconte ensuite que tous deux y ajoutèrent, sur le peu de succès de la dernière campagne, des observations offensantes pour le capitaine général, et même que le premier lui adressa ces paroles : « Vous n'auriez pas trouvé votre » compte, en poussant la guerre avec plus de » vigueur, parce que cela auroit pu nous donner » la paix trop tôt; d'ailleurs, où sont les effets » des grandes promesses que vous aviez apportées » de votre voyage d'Allemagne! » *Il vous sied bien*, répondit le duc en colère, *de me donner une mercuriale; je ne dois pas compte de mes actions à un homme d'un aussi petit génie que vous.* Il se leva, sortit brusquement, et alla porter ses plaintes à la reine. Mais ce récit ne s'accorde ni avec celui de la duchesse dans son exposé, ni avec le caractère du duc de Marlborough, incapable, jusque dans sa vivacité, d'une invective grossière, ni avec la

1708. politique de Harley, trop sage pour attaquer ouvertement par des reproches un ennemi qu'il pouvoit combattre en secret d'une manière plus sûre.

Quoi qu'il en soit, le secrétaire d'état, contraint de se démettre, eut pour successeur Boyle, chancelier de l'échiquier. Il entraîna avec lui Saint-Jean, secrétaire de la guerre, Thomas Mansel, contrôleur de la maison d'Anne, Simon Harcourt, procureur général, et quelques autres qui donnèrent aussi leur démission. Mais sa retraite ressembla plus à un triomphe qu'à une disgrace; et la victoire de Marlborough ne servit qu'à préparer sa chute.

L'Écosse mécontente de son union.

On avoit cru que l'union de l'Écosse à l'Angleterre mettroit fin à la rivalité qui divisoit les deux peuples, et que les Écossois, séduits, les uns par des promesses, les autres par le privilége de commercer dans les îles de l'Amérique et dans les contrées de l'Inde, se livreroient sans réserve au Gouvernement : mais la nation en général s'indigna d'un acte qui la dépouilloit du droit de souveraineté; les anciens pairs firent éclater leur mécontentement; les presbytériens s'armèrent dans leur fureur, et toutes les villes présentèrent des adresses menaçantes. Déjà le colonel Hook, émissaire de la cour de Saint-Germain, avoit fait le voyage d'Écosse pour négocier avec

les mécontens : les circonstances n'avoient pas encore permis de recueillir le fruit de ces manœuvres ; mais Louis XIV crut enfin l'occasion favorable, et le fils du roi Jacques lui parut propre à le venger de l'Angleterre, qui prodiguoit son sang et son or pour lui susciter par-tout des ennemis. On prépara à Dunkerque huit gros vaisseaux, et soixante-dix bâtimens de transport (1). Six mille hommes devoient s'embarquer, et trouver à leur arrivée parmi les habitans trente mille compagnons d'armes. Les soldats, enchaînés aux drapeaux de Marlborough, servoient en Flandre, et l'Écosse ne comptoit pas trois mille hommes de troupes réglées. Le comte de Gacé, gendre de Chamillard, commandoit les troupes, et Forbin conduisoit l'escadre. Mais des contre-temps dérangèrent l'entreprise ; le prince eut la rougeole ; les vents furent contraires ; on n'arriva que le 23 mars à l'embouchure de la rivière d'Édimbourg : les pilotes qui avoient été promis ne parurent point ; les signaux restèrent sans réponse ; on fut battu par la tempête, poursuivi par les Anglois ; et, après treize jours de périls, il fallut rentrer dans le port de Dunkerque avec

1708.

La tentative du Prétendant sur l'Écosse échoue.

Mars.

(1) D'autres disent cinq vaisseaux de guerre, dont deux armés en flûte et vingt-une frégates.

1708. la perte d'un vaisseau et de quelques bâtimens. Vingt-cinq lords suspects furent jetés dans les prisons ; mais il n'y eut pas de sang versé sur l'échafaud. Le royaume fut traité comme un pays de conquête, et la tête du Prétendant mise à prix.

Ainsi finissent presque toujours les expéditions semblables ; tant il est difficile de reconquérir une couronne. Le comte de Gacé gagna seul quelque chose à cette vaine tentative ; ce fut le bâton de maréchal de France. Il eût été bien consolant pour Louis XIV, au milieu de ses désastres, de reporter le fils de Jacques II dans l'héritage de ses pères, en même temps qu'il travailloit à maintenir Philippe V en Espagne ; mais, pour assurer le succès, il eût fallu déployer plus de forces et plus de moyens. On avoit trop compté sur les Écossois : des mécontens qui demandent du secours, exagèrent toujours leur nombre et leurs ressources. Ne fut-il pas bien étrange de voir fuir, comme de malheureux corsaires, des hommes qui alloient rétablir le fils d'un roi sur le trône de ses ancêtres ?

La Grande-Bretagne déjoua tous les projets formés contre elle. Les plus sages mesures ayant été prises pour la sûreté du gouvernement, comme pour l'ouverture de la campagne, Marlborough
Avril. partit de Londres le 9 avril *(n. st.)*, et s'embarqua

à Margate. Arrivé à la Haye dans la nuit du lendemain, il y trouva le prince Eugène, qui l'attendoit avec l'impatience de l'amitié. Après l'épanchement mutuel de leurs cœurs, ils se rendirent l'un et l'autre chez le pensionnaire Heinsius; ils se réunirent le 12 aux députés des États dans la salle des conférences. On avoit choisi ce lieu pour prévenir toute difficulté sur le cérémonial; autrement il eût fallu s'assembler chez le duc de Marlborough, qui étoit revêtu du caractère d'ambassadeur extraordinaire. Le prince n'avoit d'autres titres que ceux de premier conseiller du monarque autrichien, de président du conseil de guerre et de lieutenant-général. Le duc, prenant son collègue par la main, le plaça au premier rang; les autres n'observèrent entre eux aucune préséance. Eugène s'exprima d'une manière simple, naturelle, mais énergique. Après être entré dans des détails sur les forces de l'empereur à Naples, en Lombardie, en Piémont, et sur celles qui étoient destinées pour l'Espagne, il dit que le chef de l'Empire devoit employer trente mille hommes sur le Rhin et vingt-cinq mille en Flandre; qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, contraindre les François d'abandonner le peu de terrain qu'ils occupoient encore dans les Pays-Bas. « Les efforts de sa » Majesté impériale, ajouta-t-il, sont des preuves

1708.

Le duc repasse en Hollande.

Conférences avec les députés et le prince Eugène.

1708. » sensibles de son zèle pour les intérêts de la grande » alliance. » Il finit par annoncer que la cour de Vienne agiroit auprès de la reine de la Grande-Bretagne et de leurs hautes puissances, pour les engager à approuver le projet qu'il avoit proposé.

Les députés, avant de donner une réponse positive, crurent devoir, suivant l'usage, faire leur rapport aux États, qui l'entendirent le 16. Les conférences qui se tinrent ensuite furent si secrètes, qu'on n'en put d'abord connoître le résultat. Peu après, le bruit se répandit que la plupart des troupes impériales employées l'année précédente sur le haut Rhin, les Hessois, les Saxons, à la solde de l'Angleterre et de la Hollande, et les Palatins, marcheroient en Flandre pour y agir de concert avec les troupes angloises et hollandoises. Ce qu'on savoit de plus certain, c'est qu'il avoit été convenu que le prince rassembleroit ses troupes sur la Moselle; mais sa déférence pour le duc faisoit déjà prévoir qu'elles agiroient de concert avec lui, et que les Pays-Bas seroient le principal théâtre de la guerre.

Le duc fait, avec le prince Eugène, le voyage d'Hanovre.

Eugène et Marlborough se déterminèrent à faire le voyage d'Hanovre, pour engager l'électeur à adopter le plan convenu dans les conférences de la Haye. Déjà ils y étoient arrivés l'un et l'autre le 26. Le projet éprouva d'abord quelque

opposition de la part de son Altesse électorale et de M. de Rechteren, envoyé hollandois : mais les illustres négociateurs triomphèrent de tous les obstacles ; et l'électeur lui-même, qui alloit se trouver affoibli sur le haut Rhin par le démembrement d'une partie de ses forces, fut assez généreux pour consentir à se tenir sur la défensive, persuadé que la guerre offensive dans les Pays-Bas tourneroit au profit de la grande alliance. 1708.

Cet arrangement fit espérer au duc qu'il pourroit surmonter sans peine les difficultés contre lesquelles il avoit eu à lutter autrefois : car l'augmentation de ses forces lui permettoit de former deux armées en cas de besoin ; et il étoit tellement sûr de l'intrépidité de ses propres troupes, qu'il résolut d'en faire usage sans consulter les députés, s'il trouvoit l'occasion d'en venir aux mains. Tout le favorisoit ; il alloit reprendre la grande supériorité qui avoit déjà tant humilié la France ; et pourtant son début ne fut pas heureux, comme on le verra bientôt.

Tandis que le prince Eugène étoit allé à Leipsick pour y voir le roi Auguste, le duc retourna à la Haye, où il arriva le 3 mai : il communiqua à leurs hautes puissances le résultat des conférences tenues à Hanovre, repartit le 7, passa en revue

Mai. Le duc de retour à la Haye

1708. Puis à Bruxelles.

les troupes britanniques à Gand, et se rendit le 11 à Bruxelles. Ce fut là qu'il revit M. d'Overkerque, qui, au milieu des débris d'un corps infirme, avoit conservé une ame saine et vigoureuse, et qui vouloit terminer glorieusement sa carrière. On donna ordre aux troupes de marcher à Anderlecht, où les Hollandois, les Prussiens et les Hanovriens commencèrent à se rassembler le 23.

Le duc de Bourgogne chargé du suprême commandement de l'armée des deux couronnes en Flandre, ayant sous lui le duc de Vendôme.

Louis XIV avoit donné le titre de généralissime de l'armée de Flandre au duc de Bourgogne, qui devoit avoir pour second l'arrière-petit-fils de Henri IV. L'élève de Fénélon pratiquoit la piété et la justice; il avoit du courage et de la fermeté: mais, considérant la guerre comme un fléau, il étoit bien loin de l'envisager comme la source de la véritable gloire. Ce n'étoit pas un prince de ce caractère qu'il falloit opposer à Marlborough: Vendôme étoit plus propre que le philosophe chrétien à conduire les opérations de la campagne. Malheureusement ils ne furent point d'accord; presque jamais le prince vertueux n'écouta le grand capitaine, tandis qu'Eugène et Marlborough n'eurent qu'un sentiment et qu'une ame. Le concert des chefs et la confiance des troupes sont le plus sûr présage comme le plus puissant moyen de la victoire.

1708.

Ouverture de la septième campagne du duc.

Le duc de Berri, et le Prétendant sous le nom de *chevalier de Saint-George*, accompagnoient le petit-fils du monarque. L'électeur de Bavière, secondé du vainqueur d'Almanza, eut le commandement de l'armée du Rhin. Les princes françois arrivèrent à Saint-Ghislain le 24, et le 25 à Saint-Symphorien.

Le 26, l'armée des alliés marcha à Bellinghen, où le duc prit son quartier dans le prieuré de ce nom ; le feld-maréchal établit le sien à Hall. Les confédérés avoient dans leur première ligne cinquante-neuf bataillons et quatre-vingt-quatorze escadrons, cinquante-trois bataillons et quatre-vingt-six escadrons dans la seconde ; en tout cent douze des premiers et cent quatre-vingts des seconds.

État des forces respectives.

L'armée des deux couronnes, composée de cent trente-neuf bataillons et de deux cent quatre escadrons, sans compter le camp volant de M. de la Mothe, ne montoit pas à quatre-vingt mille hommes : celle des alliés, n'excédant guère soixante-dix mille, alloit s'accroître de trente-cinq mille combattans sous les ordres du prince Eugène, qui les devança pour seconder plutôt le compagnon de sa gloire.

Le duc alla camper, le 29, près d'Herffelinghen, où il appuya sa droite ; il étendit sa gauche

1708. jusqu'à Lembeck (1). On appela ce camp du nom de *Sainte-Reynelde* (2), parce que le général anglois y avoit son quartier.

Trois jours auparavant, les troupes des deux couronnes avoient marché des Estines vers Soignies. On eût dit, à voir leur direction, qu'elles cherchoient le combat, loin de l'éviter. Leur droite se trouvoit appuyée à Naast, et leur gauche à Neuville ; c'étoit le moyen de fermer aux alliés le passage de la Flandre. Marlborough desiroit la même position ; il avoit commandé des pionniers pour préparer les chemins qui y conduisent : mais on étoit venu lui apprendre qu'il avoit été prévenu.

Juin. Marches. Le 1.er juin, l'armée françoise, après avoir fait la veille un grand fourrage auprès de l'abbaye de Cambron, partit de Soignies à neuf heures du soir pour se rendre à Braine-l'Alleu (3) : les gros bagages avoient été envoyés vers Mons, et les menus,

(1) Suivant quelques-uns, jusqu'à Tubize.

(2) Appelé *Sainte-Ernelle* dans la carte de Bouge et dans le Tableau statistique du département de la Dyle. D'autres disent *Sainte-Renelle*. Je trouve *Sainte-Reynelde* dans la carte de l'ancien diocèse de Cambrai, la plus exacte de toutes celles qui parlent des mêmes lieux.

(3) *Braine-la-Leud*, dans le Tableau statistique du département de la Dyle.

1708.

du côté de Castiau, comme si les chefs eussent cherché l'occasion de combattre. Le duc avoit fait un mouvement dans l'espérance de fermer à son ennemi le chemin de Lessines et celui de Nivelles: sa droite étoit à Haucroix ou Hautecroix, le bois de Triou devant elle, son centre à Sainte-Reynelde, et sa gauche vers Tubize. Mais le prince françois avoit assez bien pris ses mesures pour rendre libre son passage. Sa marche ne fut point troublée; elle se fit par Naast, par les Escaussines-d'Enghien, et par Felluy : il passa ensuite à Arquesnes (ou Arquenne) et à Notre-Dame-de-Bon-Conseil, pour aller se mettre en bataille à la hauteur de Nivelles; les alliés ne tentèrent rien pour le traverser : il campa sa droite à Genappe, sa gauche à Braine-l'Alleu.

Le duc décampe.

Le duc de Marlborough, jugeant que l'occasion n'étoit pas favorable, crut devoir temporiser. Sur l'avis que six mille grenadiers françois s'étoient approchés d'Ath, il rappela la plus grande partie de sa cavalerie, qui étoit au fourrage, et qui, obéissant avec précipitation, abandonna dix-huit mille trousses, avec une grande quantité de chevaux. Son camp fut levé, et ses troupes en marche ne s'arrêtèrent point pendant la nuit : la longueur de la route et la difficulté des chemins rendirent la retraite fatigante. Le généralissime arriva le 3 juin

1708. dans l'après-midi à Terbank, où il prit son quartier; celui de M. d'Overkerque avoit été marqué dans le faubourg de Louvain (1).

Le 4, les alliés jetèrent plusieurs ponts sur la Dyle; le 5, presque toute leur armée fourragea dans le voisinage. Les troupes employèrent le lendemain à remercier Dieu des succès dont il avoit béni les campagnes précédentes, et à implorer son secours pour celle qui venoit de s'ouvrir. Pendant l'inaction, qui dura un mois, le prince électoral d'Hanovre, depuis George II, vint au camp pour servir sous les ordres de Marlborough. C'étoit un hommage rendu au plus ferme appui de la loi de la succession au trône d'Angleterre.

Les François, occupés des moyens de regagner ce qu'ils avoient perdu, recouvrèrent par surprise Gand et Bruges : restant toujours campés à Genappe et à Braine-l'Alleu, ils sembloient n'avoir d'autre but que de tenir leur ennemi en échec, et de le réduire à manquer de fourrages; mais, informés de la lenteur des troupes que devoit amener le prince Eugène, ils crurent pouvoir tout oser, sachant sur-tout qu'on avoit retiré les

(1) N'est-il pas très-plaisant que Lediard dise ici que très-certainement les François voulurent éviter le combat, tandis que c'étoient les alliés qui se retiroient?

garnisons de la plupart des villes de Flandre. Le duc de Bourgogne détacha, le 4 juillet, deux corps, l'un aux ordres du marquis de Grimaldi, secondé de M. de la Faille, et l'autre commandé par le comte de Chemerault : ce prince, dans la vue de couvrir son projet, se mit en marche, passa la Senne entre Tubize et Hall, prit la route de Lessines, et continua ses mouvemens comme s'il n'avoit eu d'autre intention que de se retirer vers Tournai. 1708. Juillet.

Marlborough n'apprit qu'à minuit la marche du duc de Bourgogne ; il envoya quatre régimens de cavalerie et de dragons, sous les ordres de M. de Bothmar, général-major, et de M. Chanclos, brigadier, pour observer les François du côté de Dendermonde : il se porta en avant avec le reste de ses troupes ; à quatre heures du matin il passa le canal auprès de Bruxelles, et alla à Anderlecht. Le duc, informé de la marche du duc de Bourgogne, se porte en avant.

Cependant M. de Grimaldi, ayant marché tout le jour et toute la nuit, arriva le 5 juillet dès la pointe du jour près de Gand. Quelques cavaliers et cinq ou six fantassins se présentent à une porte gardée par des habitans peu versés dans les ruses de guerre. On interroge ces étrangers ; ils se disent déserteurs, et ils entrent. Lorsqu'ensuite on veut les mener à la grande garde, quelques-uns s'asseyent sous prétexte de lassitude, et 5 Juillet. M. de Grimaldi s'empare de Gand par ruse.

1708. demandent de l'eau-de-vie : ils boivent à la santé des bourgeois, qui leur répondent le verre à la main. D'autres arrivent : les premiers les reconnoissent ; et pour fêter leurs camarades, ils font venir encore de la liqueur. Pendant cette espèce d'orgie, qui paroissoit exempte d'artifice, M. de la Faille, autrefois grand bailli de Gand, et brigadier au service de Philippe, s'approche à la tête de cent hommes de pied. Le factionnaire placé en avant, transfuge espagnol, avoit servi sous ses ordres : il le remarque et le couche en joue ; mais l'officier menacé présente quelques pistoles au soldat, qu'il appelle par son nom, et que la vue de cette espèce de talisman désarme. Il passe avec ses gens, et arrive à la porte. En vain les bourgeois tentent-ils de la défendre : les buveurs assis se relèvent tout-à-coup ; ils montrent les baïonnettes qu'ils tenoient cachées, et leur fière contenance paralyse ces timides défenseurs.

M. de la Faille, maître de la porte sans combat, traversa la ville. Quelques-uns firent mine de prendre les armes ; mais des pistoles jetées à propos apaisèrent les opposans : les plus mutins accoururent pour en prendre leur part, et l'on cria dans les rues : *Vive Philippe V!* Déjà la porte de Bruges étoit au pouvoir du brigadier espagnol : le général-major Murray campoit de ce côté ; il

voulut, mais trop tard, amener du secours; il trouva le poste pris et les ponts levés. 1708.

Pendant ce temps-là, M. de Grimaldi entre avec le reste de son détachement: on sonne le tocsin; les bourgeois sortent de leurs maisons; mais aucun ne remue. M. de la Faille se rend vers les dix heures à l'hôtel-de-ville, et présente au magistrat une lettre de l'électeur de Bavière, pleine d'affection et de promesses. La popularité et la générosité de ce prince lui avoient gagné tous les cœurs; les nouveaux témoignages de sa bienveillance achevèrent ce que la ruse avoit si bien commencé. M. la Bene, commandant de la citadelle, fut sommé de se rendre; sur son refus, on dressa quelques batteries. M. le comte de Bergeick, ministre espagnol, survint avec un grand nombre de François; la sommation ayant été réitérée, le commandant livra une porte le 7, et la garnison fut conduite au Sas-de-Gand. Dans ce lieu se trouvèrent les députés des États-généraux: on peut juger de l'alarme que dut leur inspirer un événement aussi imprévu; mais le trouble ne diminua rien de leur sagesse dans les mesures qu'ils prirent pour mettre leurs frontières à couvert.

Le succès de ce stratagème fut suivi d'un autre avantage; le comte de la Mothe marcha sur Bruges. La promesse d'une amnistie générale, et ce qui

Bruges se rend.

1708. venoit de se passer, lui tinrent lieu de siége. Le magistrat, sommé de se soumettre comme celui de Gand, voulut s'assurer de l'exemple avant de l'imiter : le commissaire envoyé pour vérifier le fait l'ayant confirmé, les Brugeois capitulèrent; après qu'on eut fait tirer trois coups de canon, seulement pour la forme, ils ouvrirent leurs portes vers midi.

M. de la Mothe se porta aussitôt devant Damme, pour s'en rendre maître; mais il fut obligé de se retirer : cette place étoit fortifiée et défendue par une garnison; le commandant avoit d'ailleurs lâché les écluses et inondé tout le pays. Cet incident détermina le comte à marcher vers Plassendael (1), petit fort situé sur le canal de Bruges à Ostende, et qui assure la communication de ces deux villes.

Le fort de Plassendael pris.

Ce fut l'épée à la main que la troupe l'emporta : cent soixante hommes furent passés au fil de l'épée; ce qui restoit se rendit prisonnier de guerre.

Tentative infructueuse des François sur Oudenarde.

Pendant ce temps-là M. de Chemerault rompit les ponts de la Dendre et de l'Escaut; il se présenta même devant Oudenarde le 9. La possession de cette place auroit coupé aux alliés toute communication avec Menin et Courtrai; elle eût en outre assuré aux François tout le pays situé entre

(1) Bouge écrit *Plaschendael.*

l'Escaut

l'Escaut et la Lys : mais M. Sigterman, commandant, s'étoit mis en état de défense ; les habitans, menacés de voir le feu aux quatre coins de leur ville s'ils songeoient à se rendre, protestèrent de leur fidélité. Le brigadier Chanclos arriva avec des forces, et Oudenarde fut sauvé. 1708.

L'heureux début des François leur donna l'espoir de reprendre en peu de temps les places de la Flandre espagnole ; mais ils avoient sacrifié le grand objet de la campagne à de petits et frêles avantages. L'arrivée du prince Eugène, suivi de ses troupes, changera bientôt la face des affaires. Vainqueurs à Oudenarde, les alliés auront le temps de réunir tous leurs moyens : on les verra ensuite tenter avec succès un siége dont la témérité a peu d'exemples dans l'histoire.

M. de Feuquières prétend que « si M. de Ven-» dôme eût mieux connu la Flandre, après avoir » manqué la jonction de M. de Berwick avant » celle du prince Eugène avec Marlborough, il » auroit tenu la Dendre (ou Dender) pour faire » faire derrière lui le siége d'Oudenarde, après » l'occupation de Gand ; que si même il avoit » passé l'Escaut sans perte de temps, il pouvoit » venir masquer Oudenarde de si près, que si » les ennemis, après leur jonction, avoient voulu, » avec toutes leurs forces, venir empêcher qu'il n'en

1708. » fît le siége, au moins n'auroient-ils pu débou-
» cher de cette place pour le venir combattre,
» ni faire des ponts sur l'Escaut, pendant qu'il
» auroit tenu les bords de cette rivière. Si M. de
» Vendôme, ajoute-t-il, eût fait un mouvement
» que la connoissance du pays lui indiquoit, il en
» seroit résulté un bien : il auroit conservé la con-
» quête de Gand et de Bruges ; il auroit pu faire
» le siége de Menin derrière lui, sans qu'il eût
» été possible aux ennemis de s'y opposer, et
» auroit par conséquent sauvé Lille, sans avoir
» à craindre pour Namur ou Charleroi, pendant le
» siége de Menin ; parce que les ennemis, en s'éloi-
» gnant de Gand, auroient découvert Bruxelles. »
Ces remarques sont dignes, sans doute, de l'habile guerrier qui les a faites ; mais pourquoi attribuer à M. de Vendôme des fautes qui ne furent point les siennes, et qu'on eût évitées en suivant ses conseils ! Il eût plus facilement triomphé des alliés, que des ignorans ou des envieux qui assiégeoient le petit-fils de Louis XIV. Il faut avant tout être juste, et M. de Feuquières ne le fut pas toujours.

Le duc de Bourgogne assembla un conseil de guerre, dans lequel plusieurs furent d'avis de disputer aux alliés le passage de la Dendre ; c'étoit l'opinion de Vendôme, qui l'appuya de tous ses

1708.

Les François quittent la Dendre.

moyens. Malheureusement celle du plus grand nombre fut de passer l'Escaut : on se proposoit néanmoins d'arrêter l'ennemi sur les bords de cette rivière, et d'occuper un camp avantageux près d'Oudenarde, pour couvrir Gand. L'armée des deux couronnes, dans la vue d'exécuter son dessein, s'avança pour aller camper à Alost et à Oordeghem ; elle laissa sur la Dendre six mille hommes pour en rompre les ponts : mais un détachement des alliés tomba sur la colonne des bagages ; il fit cent cinquante prisonniers (1), et s'empara de trente ou quarante mulets.

Dans ce temps-là même, Marlborough, parti d'Anderlecht le 6 à une heure du matin, se portoit en avant pour attaquer le duc de Bourgogne dès la pointe du jour, s'il étoit possible. Informé, dans sa route, de la position de ce prince, il alla camper à Assche, où Eugène arriva de Maestricht on venoit de recevoir l'avis de la surprise de Gand. Dès-lors les deux généraux, qui par leur concert n'en formoient qu'un seul, résolurent de faire expier cet escamotage aux François par quelque revers éclatant. L'un alla voir à Bruxelles la comtesse de Soissons sa mère, et l'autre eut un accès de fièvre : mais la fièvre que celui-ci ressentit le

(1) Trois cents, selon Rousset.

1708. plus, fut celle de la vengeance. Brûlant du desir de gagner une bataille, il détacha, le 8 au soir, le major général Rantzau avec huit bataillons et huit escadrons pour s'emparer de Lessines et y jeter des ponts ; le reste de son armée s'avança sur quatre colonnes, et arriva le 9, vers les deux heures après midi, à Herffelinghen, où elle fit halte (1).

Les alliés se retirent sur Lessines.

Le lendemain, à sept heures du soir, on battit la retraite ; c'étoit le signal du départ pour Lessines : on y arriva d'assez bonne heure pour pouvoir s'y reposer une partie de la nuit. Le dessein des alliés étoit de passer la Dendre et l'Escaut, de mettre en sûreté Oudenarde et Courtrai, d'engager même le combat avec l'armée des deux couronnes. Ils y réussirent par une extrême diligence : les troupes du prince Eugène n'étoient pas encore arrivées ; mais il les avoit devancées, et sa personne valoit un renfort.

Leur marche forcée.

Les François étoient affoiblis par les garnisons mises à Gand et à Bruges, ainsi que par plusieurs détachemens. La nuit du 9 au 10, ils avoient voulu se porter du camp d'Alost vers Ninove, pour empêcher leur ennemi de passer la Dendre ; mais, après deux heures de marche, ils changèrent de

(1) Suivant Dumont, on battit la retraite le 9 au soir, et l'on arriva à Lessines le 10 au matin.

résolution, rebroussèrent chemin et prirent la route de Gavre. M. de Saint-Hilaire raconte, dans ses Mémoires, combien il eut de peine à sauver, au milieu de toutes ces variations, l'artillerie dont la garde lui étoit confiée. Les événemens firent voir jusqu'à quel point l'incertitude est dangereuse, et combien il est important d'exécuter avec promptitude et fermeté tout ce qu'on a résolu. Le pire de tous les partis est, ou de n'en prendre aucun, ou d'hésiter dans l'exécution.

1708. Variations des François.

Le 11, Cadogan et Rantzau partirent de Lessines dès deux heures du matin, avec seize bataillons, trente escadrons et un grand nombre de pionniers, pour préparer les chemins et le passage de l'Escaut; six heures après, toute l'armée se mit en mouvement pour les suivre.

M. de Chemerault, forcé à la retraite après sa tentative sur Oudenarde, avoit eu le 10 un engagement, où les dragons ennemis, envoyés, soit par M. de Chanclos, soit par le gouverneur de Dendermonde, avoient beaucoup souffert; il rejoignit le 11 les troupes du duc de Bourgogne, au moment où elles passoient l'Escaut à Gavre sur des ponts. Ce prince avoit envoyé une partie de sa cavalerie jusqu'à Gand, pour y traverser la même rivière. Libre jusque-là de toute inquiétude, il avoit pris ce parti, certain que les alliés étoient à

1708. Lessines dans la nuit; persuadé qu'il avoit encore sur eux l'avance d'une marche, il ne s'attendoit guère à être contraint d'en venir à un combat dans un grand désordre. C'étoit bien mal connoître le génie actif de Marlborough, habile à franchir les distances, et toujours porté sur les ailes de la victoire.

11 Juillet. Bataille d'Oudenarde. Cadogan et Rantzau, usant d'une diligence incroyable, arrivèrent à Oudenarde vers dix heures et demie du matin; ils étoient venus à bout de faire aplanir la route et de la rendre plus facile. Leurs détachemens, après avoir effectué le passage de l'Escaut, prirent poste dans un terrain avantageux, espèce d'amphithéâtre entouré de haies, de ravins, de wattergans (1); tous les ponts étoient prêts à deux heures après midi : ce fut vers ce temps-là qu'on vit paroître la tête de l'armée des alliés, qui s'avançoit sur quatre colonnes.

Les ducs de Bourgogne et de Vendôme avoient atteint le passage de Gavre à deux lieues au-dessous d'Oudenarde, avant que les détachemens ennemis traversassent la rivière près de cette ville. Ignorant ce qui arrivoit plus haut, des pelotons de François se débandèrent pour aller à la paille et au fourrage : Cadogan leur apprit bientôt qu'il

(1) On appelle ainsi des fossés pleins d'eau qui séparent les héritages, *wasser gang*, mots allemands qui signifient *eau* et *passage*; en flamand *wattergan*.

étoit là; et, par une charge vigoureuse, il les mit en fuite. L'avant-garde des deux couronnes survint, arrêta le désordre, et chassa même quelques bataillons de dessus une hauteur; mais de cette éminence elle vit qu'ils étoient soutenus par plusieurs autres, postés derrière des ravins, presque sous le canon de la place. 1708.

Le marquis de Biron en informa sur-le-champ le duc de Vendôme, qui envoya sept bataillons au village d'Eyne (1), sur le grand chemin, le long de l'Escaut; il les fit protéger de quelques escadrons, qui se rangeoient en bataille à mesure qu'ils arrivoient dans la plaine du côté de Mullem. Ce prince vouloit empêcher les troupes détachées de s'étendre, et les attaquer ensuite, lorsqu'il auroit sous sa main la plus grande partie de son armée. Bonnes dispositions du duc de Vendôme.

La mésintelligence qui régnoit entre l'arrière-petit-fils de Henri IV et le petit-fils de Louis XIV, fit avorter un dessein si bien conçu. Il eût été facile de couper les détachemens qui avoient jeté Il n'est point écouté.

(1) L'historien allemand d'Eugène dit *Bevere*, et Rousset dit *Heurne*. Suivant San-Vitali, on plaça quatre bataillons à Heurne, et trois autres dans des taillis, soutenus de quelques escadrons. Les députés des États, dans leur lettre à leurs hautes puissances, ne nomment pas le village; ils prétendent que les François avoient mis ces bataillons pour couvrir leur marche vers Gand.

1708. des ponts, et même de les détruire avant qu'ils pussent être joints par d'autres corps. Si les François avoient ensuite maintenu leur gauche sur l'Escaut, posté leur cavalerie entre le château de Bevere (1) et le moulin d'Oyke, et placé leur centre sur la hauteur entre Woorteghem et Eyne, ils auroient eu infailliblement tous les avantages du terrain ; peut-être alors eussent-ils été maîtres de refuser comme d'accepter la bataille. Les généraux françois ne s'accordèrent pas davantage sur cet article ; leur irrésolution dura jusqu'à trois heures après midi.

Nouvelle irrésolution des François.

Le duc de Bourgogne ne pouvoit pas concevoir qu'une grande armée fût en état de faire cinq lieues par des chemins difficiles, dans un pays coupé, de passer une grande rivière et de combattre le même jour. Troublé néanmoins par la crainte de cette espèce de prodige, il avoit paru un instant vouloir disputer le passage de l'Escaut aux alliés ; il fit même descendre dans la plaine plus de vingt escadrons : mais il les rappela un moment après, pour continuer sa marche vers Gand, *où une force secrète l'attiroit.* C'est ainsi que Dumont s'exprime dans son Histoire militaire.

(1) Appelé aussi *le château de Bruan* ou *Brovan.* Dans le plan de combat qui se trouve au second volume du Supplément de l'Histoire militaire de Dumont, il est appellé *Bruan.*

« Il n'est plus temps, monseigneur, lui dit le » duc de Vendôme ; dans une demi-heure nous » aurons les ennemis sur les bras ; on les voit » déjà paroître : il falloit ou les attaquer aupa- » ravant, ou ne point s'arrêter, pour conserver » l'avance qu'on avoit sur eux. Mais en m'arrê- » tant, répondit le duc de Bourgogne, je n'ai fait » que céder à vos pressantes sollicitations. Le » grand mal, répliqua Vendôme, c'est qu'au lieu » de s'arrêter derrière l'Escaut, on s'en est assez » éloigné pour venir se mettre dans un lieu étroit, » entrecoupé de haies, de broussailles et de vil- » lages, où les troupes ne peuvent agir que sépa- » rément, et où, selon toutes les apparences, elles » ne combattront qu'avec désavantage. » L'aïeul de Vendôme ne se fût pas expliqué autrement. 1708.

Réponse de Vendôme au duc de Bourgogne.

Cadogan met ces contestations à profit ; il tourne brusquement à droite, et vient attaquer, entre trois et quatre heures, les sept bataillons placés dans le village d'Eyne : après une résistance assez vive, il les force ; et M. Pfiffer, officier suisse, qui les commande, est fait prisonnier avec un grand nombre des siens (1).

Cadogan défait sept bataillons.

Rantzau ne fut guère moins heureux dans son

Rantzau remporte un avantage avec ses escadrons.

(1) On dit que l'affaire ne dura qu'une demi-heure ; que des sept bataillons, quatre furent pris et les trois autres mis en déroute.

1708. début. Avant cinq heures il passe un ruisseau avec ses escadrons, et s'avance dans la plaine, entre Synghem et Mullem, où il voit une colonne de cavalerie françoise ; il l'attaque, la culbute et la poursuit. M. de la Bretèche la rallie à la tête de son corps, et fait plier à son tour les premiers rangs du major général : celui-ci, à l'aide d'un escadron de Bulau, commandé par le fils de l'électeur d'Hanovre, reprend bientôt la supériorité qu'il a perdue; mais le jeune prince a un cheval tué sous lui, voit tomber un colonel à ses côtés, et court le risque de perdre la vie ou la liberté (1). A la vue de ce péril, Rantzau redouble d'efforts ; le régiment du brave la Bretèche est rompu ; et le colonel lui-même, blessé grièvement, est fait prisonnier avec plusieurs de ses compagnons d'armes. Ce fut par ces petits avantages que les alliés préludèrent à de grands succès.

Voyant l'impossibilité de la retraite, le duc de

(1) Ledlard, qui écrivoit sous ce prince, devenu roi d'Angleterre, ne parle pas du fait que je viens de rapporter. Le silence d'un panégyriste aussi ardent pourroit faire révoquer le fait en doute, quoiqu'appuyé du témoignage de plusieurs écrivains, entre autres de San-Vitali. Selon quelques-uns, l'accident du prince électoral et la défaite de la Bretèche eurent lieu plus tard, dans une autre circonstance du combat, à l'époque où le comte de Lottum accourut avec ses Prussiens. Le moyen de découvrir la vérité!

Bourgogne se préparoit sérieusement à combattre. Eugène et Marlborough, arrivés dans la plaine, en faisoient autant; mais ils réussirent mieux dans leurs dispositions. Le premier n'avoit amené avec lui que deux régimens, des cuirassiers et des hussards; le second, maître de toutes les forces, voulut que son ami partageât sa gloire: ils commandèrent long-temps en commun, et ne se séparèrent que fort tard, pour rester l'un à la droite et l'autre à la gauche. Leurs troupes se formoient à mesure qu'elles avoient passé les ponts. A cinq heures toute leur cavalerie étoit postée; mais leur infanterie n'acheva de l'être qu'une heure après. Les généraux des deux couronnes, toujours divisés, faisoient et défaisoient, comme s'ils eussent voulu travailler à leur défaite. 1708.

Enfin, trente bataillons composés des gardes-françoises et suisses, des brigades du Roi, de Picardie et de Royal-Roussillon, s'avancent pour gagner la plaine, soutenus par un corps de cavalerie; mais, prévenus par les alliés, qui étoient déjà en ordre de bataille, et contraints de demeurer dans les défilés, ils ne purent charger qu'avec désavantage la droite de leur ennemi. Celui-ci avoit, pour ainsi dire, la discorde à ses gages; une contestation nouvelle fait perdre le reste d'un temps précieux. Vendôme désapprouve une attaque isolée;

La discorde continue entre le duc de Bourgogne et Vendôme.

1708. il envoie M. Janet, l'un de ses aides-de-camp, pour porter l'ordre de charger aussi la gauche, d'autant plus facile à vaincre, qu'elle est encore incomplète par le retard de son arrière-garde. M. de Quincy croit que cet officier fut tué en route, et qu'il ne put s'acquitter de sa commission : mais il paroît certain que le commandant suprême empêcha l'attaque de ce côté, sous prétexte qu'il y avoit un ravin et un marais impraticables. Ce prince avoit été trompé par de faux rapports ; car Vendôme venoit de passer au même endroit avec le comte d'Évreux. Une si funeste mésintelligence sauva les confédérés, dont les escadrons, déjà rangés, attendirent leur infanterie près d'une heure. Qu'eussent fait leurs généraux malgré leur talent, si les François rassemblés eussent agi de concert, et que leur cavalerie eût été soutenue du feu de leurs bataillons ?

Les alliés se soutiennent par de sages mesures en attendant la réunion de leurs forces.

Eugène et Marlborough firent tous leurs efforts pour obvier à l'inconvénient de l'arrivée successive de leurs troupes : leurs postes furent sagement distribués et maintenus avec courage. On se battit d'abord avec des forces inégales ; néanmoins les succès se balancèrent : Vendôme eut un instant le dessus avec ses bataillons tirés de la seconde ligne ; mais cet avantage fut de courte durée.

Le duc de Marlborough, témoin du danger,

fait avancer à la hâte l'infanterie de Cadogan, restée à Heurne ; il lui ordonne de se jeter dans les haies, de l'autre côté de la plaine, où les bataillons des deux couronnes marchent à grands pas. Elle survient à propos pour soutenir les bataillons de Colliers et de Grumkau, qui sont attaqués. Vingt autres, conduits par le duc d'Argyle, arrivent sur ces entrefaites : mais au même instant les François les chargent avec fureur ; des corps prussiens plient et sont chassés de leurs postes. Le comte de Lottum amène le reste de l'infanterie de la droite ; tout se rétablit à l'avantage des alliés, qui, en gagnant du temps, ont gagné la victoire. 1708.

Il étoit six heures. Enfin, l'armée se trouvant réunie, les Hollandois, qui avoient fermé la marche, prirent place à la gauche, qui se forma, ayant le village de Mooreghem derrière elle. Tout alors étoit en ordre de bataille, autant que le terrain pouvoit le permettre.

Position des François au moment où l'action générale commence.

Les succès déjà obtenus par les alliés, près d'Eyne, de Mullem et de Heurne, avoient fait comprendre aux généraux des deux couronnes que bientôt on les attaqueroit de toutes parts. Dans cette attente, ils postèrent leur infanterie devant Wanneghem, Lede et Huysse, ayant en front plusieurs défilés défendus par des fossés, des haies

1708. et des taillis ; ils placèrent leur cavalerie de la droite en face d'Oyke et de Woorteghem. L'ordre de bataille ne pouvoit être régulier : il fallut se ranger par divisions et par postes à l'appui les uns des autres ; manière périlleuse de combattre, lorsque l'ennemi oppose un front plus fort et plus étendu. Déjà l'on prévoit de quel côté sera la victoire.

L'infanterie des alliés sur deux lignes.

L'infanterie du duc et du prince, formée sur deux lignes en avant de la cavalerie, attaqua en très-bon ordre les haies et les villages qu'elle avoit en front ; le feu devint général des deux côtés, avant sept heures, tant sur la droite que sur la gauche ; et quoique les troupes des deux couronnes reculassent en quelques endroits, elles se soutinrent néanmoins avec bravoure pendant long-temps (1) : elles n'avoient que dix pièces de canon, et vingt chariots de munitions envoyés de Gand, à la hâte et sans ordre, par M. de Saint-Hilaire, qui nous l'apprend. L'historien d'Eugène (2) dit même que les François n'eurent pas le temps de pointer leur artillerie, et qu'ils n'employèrent que quatre petites pièces qui ne tirèrent que par intervalles : cependant, selon cet écrivain,

(1) De l'aveu même de Lediard.

(2) L'auteur de l'Histoire de ce prince, *en 5 volumes et en françois.*

on n'entendit jamais de plus affreux tonnerre; jamais on ne vit d'incendie plus horrible. La mousqueterie, répétée dans l'étendue de plus d'une lieue, devoit sans doute produire un terrible effet; mais il semble exagéré par l'historien. Selon lui, on comptoit cent vingt et un bataillons et cent quatre-vingt-dix-huit escadrons du côté des deux couronnes : les alliés n'en avoient guère moins; mais leurs bataillons étoient beaucoup plus complets, de sorte que les deux armées étoient à-peu-près d'égale force. 1708.

Grands efforts des François contre la droite des alliés. Le duc sauve le prince Eugène.

Les François faisoient leurs plus grands efforts contre la droite des alliés; le duc de Marlborough y envoya un secours de dix-huit ou vingt bataillons, sans lesquels Eugène, qui déjà commandoit seul cette aile (1), eût sans doute succombé. Ce prince fit enfin plier la première ligne, et le lieutenant-général Natzmar, à la tête des gendarmes du roi de Prusse, perça la seconde : mais ceux-ci, emportés trop loin par une ardeur indiscrète, tombèrent sous le feu d'un corps d'infanterie placé

(1) Selon Dumont, Eugène et Marlborough se séparèrent à sept heures; suivant Lediard, ce ne fut que vers la fin de l'action; selon Rousset, auteur du Supplément de Dumont, le duc passa à l'aile droite pour en prendre soin. Dans le récit de ce combat, comme dans celui de tant d'autres, il faut s'attendre à peu d'accord entre les historiens.

1708. derrière des haies ; plus de la moitié périrent victimes de leur héroïque imprudence ; et leur commandant, que Quincy fait tuer à Hochstett, fut blessé légèrement dans cette affaire, qui dura une heure.

Ce qui se passe à la gauche des alliés.

Pendant ce temps-là, Marlborough faisoit charger à sa gauche avec non moins de succès qu'Eugène. Tandis qu'il attaque de front, il commande à M. d'Overkerque de tomber sur les gros pelotons confinés dans les villages et dans les haies. Ce vieux feld-maréchal, couvert de gloire, obéit avec la docilité d'un subalterne : posté près d'Oyke, sur une hauteur qui domine le champ de bataille, il détache dix mille hommes pour exécuter les ordres qu'il a reçus. Ces corps, conduits par le prince de Nassau-Frise ou Orange, et par le comte d'Oxenstiern, descendent par des chemins étroits, à la droite (1) du château de Bevere, suivis de deux mille hommes de cavalerie danoise ; ils arrivent dans une espèce d'enclos occupé par des grenadiers et des dragons soutenus de la maison du roi. La vigueur de la défense répond à la vigueur de l'attaque : d'abord le succès est incertain ; mais le comte de Tilly passe derrière

(1) A la gauche, dit San-Vitali, qui, en cela, me semble se tromper : il appelle le château *Brovan*.

les

les défilés à la tête de ses escadrons danois. La troupe royale, où se trouvent les gendarmes, est prise à dos : elle ne se dément point dans ce moment critique ; une partie fait volte-face, s'ouvre un passage, et se retire presque intacte, tandis que des corps d'infanterie, non appuyés, se voient contraints de mettre bas les armes. Plusieurs autres s'échappent : marchant entre deux feux, ils sont poussés de haie en haie, de buisson en buisson, pour être bientôt enveloppés dans un demi-cercle par les généraux hollandois Wassenaer et Weck, qui alongent leurs files. Le mal est sans remède. 1708.

Y eut-il jamais de plus affreux tableau ! Qu'on se représente le feu redoublé des assaillans à travers les haies, les buissons et les ravins, sans que la cavalerie puisse venger ses pertes, dans un terrain coupé, où la manœuvre est impossible ; les morts, les mourans, les cavaliers démontés, abattus sous les chevaux de ceux qui succombent ; l'infanterie luttant contre le désespoir, ou tombant sous les coups d'un ennemi toujours à couvert qui tire de toutes parts : c'est là une de ces horreurs qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer.

Heureusement pour l'armée françoise, la nuit s'approchoit ; elle venoit la couvrir de ses voiles comme d'une égide. Vivement ému de l'épouvan-

1708. table désordre dont il est le témoin, Vendôme descend de cheval. Il veut rallier les bataillons en fuite, les ramener à la charge avec ceux qui l'entourent, et mettre à profit les foibles restes du jour qui va finir. Il appelle les officiers par leur nom, les conjure de soutenir l'honneur du nom françois, anime les soldats de sa voix et de son exemple (1); mais en vain : tous, frappés de terreur, sont sourds aux exhortations d'un chef adoré. Pendant qu'il parle, les uns sont atteints et taillés en pièces; les autres demandent quartier; plusieurs se sauvent à la faveur des ténèbres qui commencent; le prince lui-même court le plus grand péril. Enfin l'armée, battue de front par Eugène et Marlborough, prise en flanc par Nassau et d'Oxenstiern, en queue par les Danois, tombe dans une confusion effroyable; elle se retire de ses premiers postes, laissant un grand nombre de morts et de prisonniers.

Désordre complet de l'armée françoise.

Les dragons qui couvroient la retraite de quelques corps de la maison du roi, essuyèrent plusieurs décharges de l'infanterie confédérée, et furent presque tous tués ou pris. Mais, la nuit ne permettant pas de distinguer les amis d'avec les ennemis,

(1) Quelques-uns disent que ces touchantes exhortations de Vendôme eurent lieu dans une autre circonstance du combat.

1708.

Marlborough ordonna de cesser le feu pour ne point exposer ses propres troupes au danger de la méprise. Il employa une ruse qui réussit, et dont l'effet fut d'ajouter à son triomphe (1). Plusieurs tambours, à la tête du camp, battirent la retraite à la françoise, et quelques officiers réfugiés crièrent *à moi Picardie, à moi Champagne, &c.* Un grand nombre de soldats donnèrent dans le piége, et vinrent augmenter le nombre des prisonniers. Malgré les désastres de cette journée, nos légions n'en firent pas moins éclater leur courage ordinaire, et le défaut de conduite dans le chef suprême fut la seule cause de leur défaite.

Ruse employée par les vainqueurs pour augmenter le nombre des prisonniers.

S'il faut en croire quelques Hollandois (2), les ducs de Bourgogne et de Berri, ainsi que le Prétendant, les deux derniers sur-tout, restèrent simples spectateurs du haut d'un clocher. L'anecdote est évidemment fausse : le premier ne se mêla que trop de cette affaire ; et l'on n'accusa jamais les deux autres de manquer de bravoure.

Le continuateur de Rapin-Thoyras est encore moins digne de foi, lorsque, sur l'autorité prétendue d'un colonel, il raconte qu'après la fin du

Calomnie absurde du continuateur de Rapin-Thoyras.

(1) L'historien d'Eugène, en *5 volumes*, attribue cette ruse à son héros.

(2) Du nombre sans doute des réfugiés qu'on appeloit *Lardonistes.*

1708. combat(1), les trois princes s'amusoient à jouer au volant dans une grange peu éloignée du champ de bataille : ils y auroient été surpris, ajoute-t-on, par un détachement envoyé à cet effet, s'ils n'eussent été avertis par un déserteur qui avoit entendu donner l'ordre de se saisir de leurs personnes. Quoiqu'indocile aux conseils de Vendôme, le nouveau Télémaque, disciple vertueux d'un autre Mentor, ne doit pas être soupçonné d'une insouciance aussi cruelle : et, certes, c'eût été un grand crime que de s'amuser dans une aussi triste conjoncture, et de jouer, pour ainsi dire, sur des cadavres. D'ailleurs les trois accusés ne pouvoient pas prendre pendant la nuit le coupable divertissement qu'on leur impute ; ou bien l'on suppose qu'un grand nombre de flambeaux avoient remplacé dans la grange la clarté du jour. C'est ainsi que la calomnie se décèle ; souvent il ne faut que sa propre absurdité pour la combattre.

Perte des deux côtés. Le marquis de Ximénès, colonel du régiment de Roussillon, fut le seul personnage de marque à qui cette journée coûta la vie. Les marquis de Croy, de Biron, de Belabre, d'Ancenis, et le duc de Saint-Aignan, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Quincy n'évalue qu'à sept mille hommes

(1) C'est-à-dire, à dix heures du soir, au moins.

tués ou pris la perte des François ; il convient qu'on leur enleva trente-quatre étendards, vingt-cinq drapeaux, cinq timbales, et que le nombre des blessés fut considérable : Lediard le porte à deux ou trois mille du côté des alliés, qui, selon lui, n'eurent que huit cents soldats tués (1), sans compter six officiers restés sur la place, et cent soixante-neuf mis hors de combat par leurs blessures. 1708.

L'historien déjà cité du prince Eugène n'exagère point la perte des vaincus ; il la fait monter à quatre mille morts, deux mille blessés et sept mille prisonniers (2). Elle seroit bien plus grande si l'on comptoit les déserteurs, toujours nombreux après une défaite : ces hommes ressemblent aux faux amis, empressés de fuir les drapeaux du malheur. Ce qu'il y a de vrai encore, c'est qu'on prit beaucoup de monde pendant la nuit, parce que les troupes séparées de l'armée, et coupées dans des villages, furent obligées de se rendre.

(1) San-Vitali les porte à quinze cents.

(2) « Je trouvai à Tournai, dit Berwick, force débris de » l'armée; par la revue qui en fut faite, le nombre se montoit, » tant à Tournai qu'à Lille et Ypres, à neuf mille quelques » soldats : les ennemis nous avoient fait pareil nombre de » prisonniers. » *(Tome II* des Mémoires, *page 12.)* On peut juger du désordre d'une armée qui compte neuf mille fuyards et autant de prisonniers.

1708.

Réflexions de Quincy.

« Cette action, dit Quincy, ne fut pas seule-
» ment préjudiciable à la France par l'échec qu'elle
» y reçut, mais encore par la prise de Lille, place
» des plus grandes et des plus fortes des Pays-Bas :
» cette bataille entraîna un malheur qu'on pouvoit
» éviter si on eût passé l'Escaut six heures plutôt,
» comme on l'auroit pu faire aisément ; mais on
» le négligea sur ce qu'on avoit une marche sur
» l'ennemi, et il sut la regagner en faisant en un
» jour ce qu'il ne devoit faire qu'en deux. On
» doit d'autant plus se reprocher une pareille
» négligence, que, faute de cette précaution,
» les affaires changèrent absolument de face, et
» mirent la France à deux doigts de sa perte (1). »

Jugement de Feuquières.

« Ce combat, dit Feuquières, est de la seconde
» espèce des grandes actions, puisqu'il n'y a eu
» qu'une tête de notre armée qui a successivement
» attaqué un front plus fort et plus étendu que le
» nôtre..... Il n'y a eu aucune disposition de

(1) M. le président Hénault dit que les ennemis eurent *quelque avantage* dans le combat, parce que nous arrivâmes trop tard, &c. Quoi qu'en dise cet écrivain estimable, leur avantage fut considérable; et si l'action eût commencé deux heures plutôt, c'en étoit fait de l'armée françoise. On s'étonne que le P. d'Avrigny dise que *chacun conserva son poste, et que la nuit fut fatale*, comme si avant la nuit tout eût été égal entre les combattans. L'historien n'a point de patrie; il ne doit marcher que sous les drapeaux de la vérité.

» notre part pour combattre : la perte, quoique » grande, ne pouvoit être assez considérable pour » être décisive.....; elle n'a été que dans une » retraite faite de nuit, sans que les troupes sussent » où elles alloient, ni sans qu'elles fussent con- » duites. » 1708.

Les corps qui perdirent le plus dans la retraite furent ceux qui, attaqués par les Hollandois et les Danois, coupés ensuite, se virent contraints de se rendre après avoir beaucoup souffert : mais l'action n'en avoit pas été moins meurtrière; et elle l'avoit été d'autant plus, qu'elle n'étoit, pour ainsi dire, qu'une attaque de postes, à raison des haies, des villages et du terrain, qui ne permettoient pas d'ensemble. Elle devoit aussi être décisive par les malheurs dont elle fut la première cause.

M. de Saint-Hilaire dit que le succès fut d'abord si douteux, que les deux armées s'attribuèrent l'avantage. Il put être incertain jusqu'aux approches de la nuit; mais le sort du combat fut fixé par la manœuvre des détachemens du feld-maréchal hollandois : dès-lors la droite de l'armée des deux couronnes, attaquée de front, en flanc et en queue, éprouva le revers le plus déplorable; et la cavalerie détachée vers l'extrémité de la gauche par Eugène et Marlborough mit le dernier sceau à leur victoire.

Les alliés passèrent la nuit du 11 au 12 sous

1708. les armes et sur le champ de bataille au milieu des morts et des mourans; triste voisinage, dit l'historien du prince Eugène, pour ceux à qui la profession des armes n'a pas ôté tout sentiment d'humanité. Ils craignoient ce que le duc de Vendôme avoit proposé, le renouvellement de l'action.

Vendôme veut renouveler le combat; circonstances rapportées par M. de Saint-Hilaire à ce sujet.

« Nous demeurâmes, dit M. de Saint-Hilaire, sur » notre champ de bataille (1) jusqu'à une heure » après minuit. . . . . J'eus ordre d'aller poster » l'artillerie qui étoit arrivée, le long du front de » bandière que notre armée occupoit. Pendant » que je me mettois en mouvement, j'eus ordre de » suspendre. M. de Vendôme persistoit dans son » avis de combattre encore le lendemain. . . . . » Après bien des altercations, ... j'eus un » nouvel ordre d'aller poster l'artillerie, et je m'en » acquittai. . . . . On dit à M. de Vendôme que » s'il vouloit demeurer davantage où il étoit, il » resteroit seul dans la plaine. Le duc de Bour- » gogne étoit avec lui. Alors on prit le parti de

(1) Qu'on se rappelle qu'il étoit très-irrégulier, et qu'il ne consistoit que dans des postes à l'appui les uns des autres. Les François avoient été chassés des premiers près de Wanneghem, vers la fin du combat : mais ils ont pu néanmoins rester du côté d'Huysse jusqu'à une heure après minuit ; et c'est sans doute ce que veut dire ici M. de Saint-Hilaire : le front de bandière dont il parle devoit être bien étroit.

» se retirer. » Ici les faits rendent les réflexions inutiles. 1708.

Des régimens presque entiers avoient pris la fuite, les uns vers Tournai et Lille, les autres vers Ypres. Vendôme commandoit l'arrière-garde des débris de l'armée. Il fut poursuivi, non par vingt escadrons, comme le dit Lediard, mais par quarante, et par douze bataillons, qui souffrirent beaucoup de la part des grenadiers françois avantageusement postés derrière des haies le long du chemin de Gand, et soutenus de quelques escadrons. Le régiment de Pentz, cavalerie, fut le plus maltraité dans cette circonstance; le major Erwing, qui voulut venir à son secours, sacrifia en vain la moitié de sa troupe (1). Ainsi un grand capitaine sauva par sa vigueur, non sans quelque perte, les beaux restes de l'armée qu'il n'avoit pu rendre victorieuse.

Vendôme sauve les restes de l'armée, qui arrivent à Gand le 12.

Les ducs de Bourgogne et de Berri, et le chevalier de Saint-George (2), étoient le 12 à Gand, dès les cinq heures du matin; Vendôme n'y arriva qu'à neuf heures. L'armée campa d'abord

(1) Suivant Lediard, le régiment de Richebourg, qui formoit l'arrière-garde des François, ne perdit guère moins, et deux compagnies de ce corps furent faites prisonnières.

(2) On appeloit ainsi le Prétendant.

1708. depuis cette ville jusqu'à Bellem, le long du canal de Bruges ; elle travailla ensuite à se retrancher derrière le canal, dont elle rompit les ponts. Les princes prirent leur quartier à Lowendeghem. Plusieurs officiers généraux vouloient que l'on conduisît l'armée vaincue du côté d'Ypres, pour tâcher, disoient-ils, de joindre le duc de Berwick, qui, après avoir quitté l'électeur de Bavière le 7 juillet, amenoit avec lui, de Remick sur la Moselle, trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons. Vendôme parla, dans cette conjoncture, avec l'autorité que donnent les talens et l'expérience. « Il ne faut pas, dit ce héros, » aller se confiner dans les lignes d'Ypres, mais se » porter dans un lieu d'où l'on puisse pourvoir à » la sûreté et à la subsistance de l'armée, sauver » Gand et Bruges, ôter aux alliés la navigation de » l'Escaut, et tenir les Hollandois dans une alarme » continuelle. » Pour cette fois, le duc de Bourgogne céda ; plus heureux, s'il n'eût pas tant tardé de déférer aux conseils d'un grand homme, digne d'être son maître. On verra bientôt néanmoins que Vendôme compta trop sur l'avantage de sa position : sourd aux sages conseils du vainqueur d'Almanza, il ne prit pas assez de mesures pour déjouer les ruses et l'audace des chefs de la grande alliance.

1708. Médailles.

On frappa plusieurs médailles pour perpétuer le souvenir de la journée d'Oudenarde (1). Tout s'y étoit fait au nom et par les ordres de Marlborough, parce que les troupes d'Eugène n'étoient pas encore arrivées ; mais ce prince n'en mérita pas moins de partager les hommages et d'être associé aux honneurs numismatiques du triomphe.

Le duc fit part dès le 12 à leurs hautes puissances du nouveau succès qu'il venoit d'obtenir, renvoyant à M. d'Overkerque et aux députés pour les détails. Les États-généraux lui adressèrent, deux jours après, une lettre de remercîment, dans laquelle ils le félicitoient *des nouveaux lauriers que la victoire venoit de placer sur sa tête.* Elle étoit d'ailleurs conçue dans les termes les plus affectueux et les plus honorables.

Deux poëtes anglois célébrèrent le combat d'Oudenarde ; M. Eusden, membre du collége de la Trinité de Cambridge, se distingua par la pompe de ses vers. Ce qui flatta le plus sans doute le duc de Marlborough, ce fut la lettre obligeante qu'il reçut de la reine, et qui étoit datée du 6 juillet *(v. st.)*. Quinze jours après, Anne lui en écrivit une autre qui, par la singularité de son objet, mérite d'être connue ; elle distraira un

(1) *Voyez* à la fin de l'ouvrage.

1708. instant mes lecteurs du récit des batailles et du triste tableau des calamités de la guerre.

Anne, comme je l'ai déjà dit, ne vouloit pas voir les princes que la loi de l'État lui donnoit pour successeurs, soit par une suite de cette foiblesse presque naturelle qui fait envisager les héritiers comme des ennemis, soit par tendresse pour son malheureux frère, à qui peut-être elle eût desiré de transmettre sa couronne. Dans une session précédente, le lord Haversham avoit proposé à sa chambre de faire venir la princesse Sophie, comme un moyen de maintenir la religion anglicane. Ce n'étoit, comme on l'a vu, qu'une ruse des Torys pour renverser les ministres, qui, au lieu de se laisser prendre dans le piége, y firent tomber ses inventeurs. Il fallut donc changer de stratagème et dresser une batterie contraire. Le même lord, coryphée de son parti, fut député secrètement auprès d'Anne ; il lui dit que les Whigs vouloient se servir du parlement pour la contraindre d'appeler auprès d'elle quelqu'un de la maison d'Hanovre. Cette confidence, vraie ou fausse, alarma la princesse, qui, pour déjouer le complot, adressa au duc de Marlborough une lettre à-peu-près conçue en ces termes :

Lettre singulière de la reine Anne au duc.

« Le lord Haversham m'a donné avis que les » Whigs, de concert avec quelques grands per-

» sonnages, étoient résolus de me faire présenter » une adresse dans la session prochaine, pour que » j'invitasse le prince électoral à venir s'établir ici; » et qu'il s'y rendroit aussitôt après la campagne. » Il a ajouté que le seul moyen de prévenir ce » désagrément, c'étoit de me montrer en reine. Je » lui ai répondu que je ne regarderois pas comme » mon ami celui qui proposeroit l'affaire au parle- » ment, fût-il Whig ou Tory, et que jamais je » n'aurois d'égard à une adresse de cette nature. Je » vous prie de vous informer s'il est vrai qu'on » veuille m'envoyer le jeune prince l'hiver pro- » chain, et, dans ce cas, de trouver quelque expé- » dient pour le détourner du voyage. Je serois fâ- » chée d'être dans la désagréable alternative, ou de » lui refuser la permission de venir, s'il la demande, » ou de le lui défendre expressément, s'il persiste » malgré mon refus; car il faut que je prenne l'un » ou l'autre de ces partis, ne pouvant supporter » qu'aucun de ceux qui doivent me remplacer sur » le trône, paroisse dans ce pays, ne fût-ce que » pour une semaine. Je compte que vous ferez tous » vos efforts, de l'autre côté de l'eau, pour épar- » gner une pareille mortification à celle qui est et » sera toujours très-sincèrement &c. »

1708.

On voit par-là que le duc de Marlborough régnoit encore sur sa souveraine, sinon par la

1708. confiance, au moins par le besoin qu'elle avoit encore de ses talens pour soutenir la gloire des armes britanniques; je dirai même par la nécessité d'un appui contre la faction dont il étoit le chef, et qui la tenoit dans les chaînes : triste destinée des princes, qui, vrais esclaves sur le trône, ne conservent que les vains dehors de la puissance, et traînent, en gémissant, le joug de ceux qui les gouvernent.

La duchesse fit parvenir à la reine la réponse du duc son époux, qui sans doute n'eut pas beaucoup de peine à détourner d'un projet, peut-être imaginaire, le prince électoral, qui servoit sous ses ordres. La circonstance parut favorable à l'ancienne favorite, qui, dans sa lettre d'envoi en date du 19 août, osa se plaindre de ce qu'elle n'étoit plus en faveur auprès de sa Majesté : mais la confiance et l'amitié ressemblent à l'honneur ; ce sont des biens qui, une fois perdus, le sont sans retour, et qu'on ne recouvre jamais.

Pendant qu'on s'occupoit d'intrigues à Londres, les chefs de l'armée songeoient à pousser la guerre avec vigueur.

Les troupes allemandes, tirées des bords du Rhin et de la Moselle, hâtèrent leur marche et étonnèrent par leur célérité : dans ce nombre se trouvèrent dix mille Palatins. L'électeur ne s'étoit

rendu qu'avec peine aux desirs du prince de Savoie, qui, pour le déterminer, l'assura, au nom de Joseph, qu'on lui rendroit le haut Palatinat, avec les titres et droits dont la maison de Bavière avoit été investie par le traité de Munster. Les Saxons, Hessois et autres en quartier dans le Hundsdruck, s'étoient réunis aux Palatins, à Duren, dès le 4 juillet. La cavalerie, laissée à Maestricht, s'avançoit de son côté à marches forcées : elle étoit, dès le 11, campée à Vilvorde, où elle fut rejointe, quelques jours après, par l'infanterie. 1708.

Arrivée des troupes d'Eugène.

Les troupes françoises, amenées de la Moselle, avoient marché par brigades, à travers les Ardennes : elles avoient été détachées de l'armée de l'électeur vers les Pays-Bas, dès qu'on avoit su les mouvemens d'Eugène. Instruit de l'événement d'Oudenarde, le duc de Berwick, qui les commandoit, envoya, dès le 13, à Mons, les vingt escadrons qu'il avoit avec lui : il se rendit à Douai le 17, pour y rassembler les différens corps, dont l'arrivée fut aussi prompte, mais non aussi utile qu'on pouvoit l'espérer.

Arrivée des troupes de Berwick.

Le prince Eugène étoit allé à Bruxelles dès le lendemain de la bataille. Les devoirs de la piété filiale étoient des besoins pour son cœur. Ce fut, pour la comtesse de Soissons, une grande joie, de

1708. revoir un fils couvert de tant de lauriers. Avant son départ, il avoit envoyé un renfort de huit bataillons au major général Murray, qui étoit chargé de couvrir la Flandre. Il distribua ensuite une autre partie de ses forces de manière à assurer les convois du Brabant pour la grande armée.

Les lignes entre Ypres et la Lys comblées.

Tandis que les François, retranchés près de Gand, ne savoient à quel parti s'arrêter, les alliés, d'accord entre eux, résolurent de démolir les lignes entre Ypres et Warneton : ce n'étoit qu'un acheminement à de plus grands desseins. Le 13, dans la nuit, le duc détacha M. de Lottum avec trente bataillons et quarante escadrons, qui arrivèrent dès le lendemain sur les lieux. Un officier et quarante soldats, qui gardoient la redoute de Houthem, ne la défendirent pas, jugeant la résistance inutile. Le 15, dans l'après-midi, Warneton, Commines et Wervike (1), se rendirent à discrétion : les lignes purent donc être comblées sans obstacle. Le même jour, l'armée, qui avoit campé entre Belleghem et Hauterive (2), marcha sur deux colonnes, passa la Lys sur deux ponts, et s'établit à Wervike, appuyant sa droite à Menin, et sa gauche tirant vers Commines.

(1) Ou Werwick.

(2) Ou Autryve.

Ce

1708.

Contributions levées dans l'Artois.

Ce n'étoit pas assez de vaincre sur le champ de bataille, et de détruire des retranchemens : il falloit encore ruiner les frontières de la France. Un corps détaché par M. de Lottum, sous les ordres de M. d'Alvitz, se porta sur Arras, pour y lever des contributions. Les députés des États d'Artois tergiversèrent : on eut recours à l'exécution militaire ; deux faubourgs de la ville furent la proie des flammes. Les habitans de Lens, qui voulurent éviter le même malheur, livrèrent quelques-uns de leurs concitoyens, pour assurer le paiement des sommes demandées : mais les habitans d'alentour prirent les armes ; bientôt le détachement fut mis en fuite ; quelques soldats furent tués, et les otages délivrés. Ainsi la force rompit des engagemens dictés par la force.

Mesures prises pour faire venir les gros canons de siége.

La position du camp des deux couronnes ne permettoit pas de faire venir les gros canons de siége par la voie la plus courte. Le gouverneur du Sas-de-Gand eut ordre de les envoyer à Anvers, et de là à Bruxelles, pour être réunis à vingt autres pièces attendues de Maestricht. Le prince héréditaire de Hesse-Cassel, à la tête de la cavalerie saxonne et hessoise, fut chargé de veiller à la sûreté du transport de l'artillerie et des munitions : c'étoit les mettre sous la sauve-garde du zèle, de l'intelligence et du courage. Le prince

1708. Eugène, avec plusieurs corps de troupes, resta quelques jours à Enghien.

L'armée des alliés fait un mouvement.

Le comte de Lottum, plus heureux que M. d'Alvitz, avoit pu ramener des otages; il étoit venu rejoindre l'armée, qui fit un mouvement le 21 juillet. La gauche s'étendit jusqu'au pont rouge, entre la Deule et la Lys, et la droite, entre Werwike et Menin. On laissa près de cette dernière aile un espace convenable pour les troupes impériales qui alloient bientôt arriver.

Le même jour on envoya deux détachemens, l'un sous les ordres de M. de Chanclos, l'autre commandé par le prince d'Auvergne, pour intercepter les convois qui pouvoient venir, soit du côté de Tournai, soit du côté d'Ypres. Tous les moyens imaginables furent employés pour contraindre le duc de Bourgogne de quitter son camp; parmi les mesures prises à cet effet, on tâcha de couper toute communication entre Bruges et Nieuport, en inondant une grande partie du pays: mais le prince resta ferme dans son poste, qu'il n'auroit pu abandonner sans courir les risques d'un nouveau combat, d'autant plus à craindre pour lui, que les alliés le recherchoient avec ardeur.

Le 23, M. Donpré (1), lieutenant-général,

(1) Quelques-uns écrivent *Dompré.*

partit avec trois mille chevaux pour aller au-devant des gros bagages qui venoient de Bruxelles; le lendemain, M. de Bauditz, général-major, fut détaché pour le même objet, avec seize escadrons de la droite de l'armée : tous deux rejoignirent le camp le 25, après s'être acquittés de leur commission avec succès. 1708.

En même temps, le comte de Tilly, avec douze bataillons, cinquante escadrons et mille grenadiers, eut ordre de s'avancer jusqu'à la Bassée, de passer la Scarpe près d'Arras, d'entrer jusque dans la Picardie, et d'y enlever des otages pour assurer le paiement des contributions. Il rencontra, entre la Bassée et Lens, huit cents cavaliers, qu'il attaqua, et dont il prit une centaine avec quelques officiers; les autres furent poursuivis jusqu'à Lens, où les François avoient quatorze cents hommes d'infanterie, qui, trop foibles pour résister, abandonnèrent leur poste. Diverses contrées de l'Artois furent contraintes de livrer des otages : mais les détachemens ne trouvèrent personne au-delà de la Scarpe; femmes, enfans, jeunes et vieux, tous avoient disparu, regrettant de ne pouvoir emporter jusqu'à leurs maisons. On fuyoit de toutes parts cette espèce de fourrageurs, qui revinrent sur leurs pas, après avoir brûlé un château et quatorze villages, suite trop commune du fléau de la guerre.

Nouvelles contributions et devastations dans l'Artois.

1708. Le comte de Tilly ne rejoignit l'armée que le 3 août : son butin n'étoit pas riche ; mais il avoit répandu la terreur ; espèce de renfort qui souvent prépare de véritables succès, et dont Marlborough sut mieux qu'un autre tirer avantage.

Mesures prises pour la sûreté de l'artillerie et du convoi qui devoient venir de Bruxelles.

Celui-ci détacha, le 4 août, vingt-cinq bataillons et vingt-cinq escadrons avec six pièces de canon, pour aller escorter la grosse artillerie et les munitions qu'on attendoit de Bruxelles. Le prince Eugène s'étoit rendu à la grande armée : il suivit ce détachement avec M. Dopf, lieutenant-général, pour veiller lui-même à la sûreté d'un transport si précieux ; et sur l'avis que les troupes des deux couronnes devoient agir de concert pour l'inquiéter, Marlborough se hâta de faire partir douze escadrons de plus, sous les ordres de M. Leck, major-général.

Le duc de Bourgogne avoit posté différens corps à Melle, entre Gand et Alost. Eugène envoya de ce côté un gros de cavalerie et d'infanterie, pour les observer et les contenir ; le reste de ses forces, appuyé d'une partie de celles de son collègue, devoit protéger le convoi que M. Dopf, officier très-habile dans cette partie de l'art militaire, étoit chargé de conduire : on comptoit, entre autres préparatifs menaçans, quatre-vingt-quatorze pièces de batterie, soixante gros

mortiers, et plus de trois mille chariots remplis de poudre, de boulets et de munitions; d'ailleurs on n'y avoit oublié aucun des instrumens ni des moyens de l'art de détruire, qui alloit déployer sur la route le terrible appareil de sa puissance. 1708.

Parti le 6 de Bruxelles, tout cet attirail arriva le soir à Soignies avec son imposante escorte. A en juger par sa direction, on eût cru qu'il menaçoit Mons; mais la ruse présidoit à ses mouvemens : il se porta le 8 sur Ath, et y séjourna le 9; il alla le 10 à Frasne, et passa l'Escaut le 11 vis-à-vis d'Helchin, tenant cinq lieues de pays.

Pendant ce temps-là, Eugène avoit placé une partie de ses troupes entre le camp des François et Bruxelles, pour mettre cette ville hors d'insulte : il conduisoit en personne le reste de ses forces, qui, distribuées le long du chemin, avançoient à mesure qu'on faisoit défiler le convoi. Ce prince arriva le 11 au soir à Templeuve; et le duc, après avoir fait un mouvement, alla camper à Helchin, où l'artillerie étoit déjà.

Le convoi arrive.

Ici Feuquières s'écrie, dans le mouvement de sa juste indignation : « Comment a-t-on pu s'ima- » giner qu'on pourroit porter devant Lille tout » ce qu'il falloit de munitions de guerre et de » bouche, et y conduire toute l'artillerie et les » outils nécessaires pour une pareille entreprise

Juste indignation de Feuquières.

1708. » ces fardeaux immenses devant venir par terre, » de vingt-trois lieues, et à travers une armée de » plus de quatre-vingt mille hommes, qui pou- » voient se rassembler pour empêcher des convois » prodigieux, dont la seule file des chariots tenoit » au moins cinq lieues d'étendue! Cependant tout » cela s'est fait sans qu'il y ait eu un coup de » pistolet tiré, ni un seul chariot dételé. La pos- » térité aura peine à le croire, quoique ce soit » une vérité constante. » Il seroit difficile de louer mieux les chefs de l'entreprise.

Mesures proposées en vain par le duc de Berwick pour s'opposer à la marche du convoi.

Le duc de Berwick avoit pénétré de bonne heure les desseins des alliés; il vouloit que toutes les forces des deux couronnes, auxquelles il proposoit de se réunir en passant l'Escaut à Condé, se portassent sur la Dendre, pour attaquer le convoi, ou pour lui fermer les passages : mais Vendôme, persuadé que l'ennemi n'oseroit rien entreprendre, avoit refusé de souscrire à un plan aussi convenable que simple. Le prévoyant maréchal ne s'étoit pas rebuté; il avoit fait part d'un autre projet, d'autant mieux conçu, qu'il tendoit à empêcher la jonction d'Eugène avec son collègue : il desiroit que les troupes partissent le soir de Gand, et qu'elles allassent camper sur la hauteur d'Oudenarde, du côté de Bruxelles, tandis qu'il se rendroit de Mortagne à Pottes et à Escanaffe, où seroit la

gauche de la grande armée, qu'il eût été bien difficile de forcer derrière l'Escaut. Dans ce cas, on pouvoit craindre, à la vérité, que Marlborough ne marchât sur Bruges; mais on eût été bien consolé de la perte de cette ville par la conservation des autres places. Il falloit que le mal fût sans remède, puisque l'aveugle sécurité du génie tutélaire de la France rejeta des mesures dictées par la sagesse. 1708.

Il faut rappeler ce que fit le duc de Bourgogne pendant qu'un orage si formidable se formoit pour fondre sur le principal boulevart du royaume. Il s'étoit posté à Lowendeghem, pour conserver les villes de Gand et de Bruges, comme aussi dans la vue d'interrompre la navigation de l'Escaut. A l'avantage d'entraver la communication des alliés avec la Hollande, son camp réunissoit celui de rassurer les troupes contre la terreur qui suit une défaite. Après s'y être retranché pour s'y maintenir, ce prince avoit envoyé différens corps dans les places de Flandre qui étoient menacées. Sans doute qu'il ne devoit pas négliger cette mesure; mais son premier soin eût dû être d'empêcher l'attirail de siége de parvenir à sa destination. Il avoit fait attaquer, le 19 juillet, un fort situé entre Gand et le Sas-de-Gand, appelé le *Fort-Rouge*, et gardé par deux cents hommes, qui fut emporté de vive force : on en passa une

Petits succès du duc de Bourgogne.

1708. partie au fil de l'épée, et le reste, au nombre de cent huit, fut fait prisonnier. Combien ce succès étoit petit en lui-même, et sur-tout dans des conjonctures critiques où il eût fallu déployer de grandes ressources pour prévenir de grands malheurs !

Les commandans d'Ostende, de Damme et de l'Écluse, se délivrèrent de leurs craintes, en inondant le pays pour se rendre inaccessibles.

Lignes rasées par M. de Rosel, qui fait sauter un fort, détruit des magasins, brûle deux villages et exige des contributions.

Le 28, un détachement françois qui marcha vers Nieuport, s'empara du fort Albert près d'Ostende. Un autre, plus considérable, étoit parti le même jour sous les ordres du chevalier de Rosel, lieutenant-général, qui fit raser les lignes entre l'Écluse et Ysendyck, comme aussi entre ce dernier lieu et Axel, détruisit le fort, et brûla les magasins de Biervliet. Le même officier pénétra dans l'île de Cadsand, où l'on n'avoit point vu d'hommes de guerre depuis un siècle; douze cents chevaux et beaucoup de bétail tombèrent en son pouvoir : il réduisit en cendres deux villages entiers, sans compter cinquante ou soixante habitations de paysans et vingt-huit maisons de plaisance; tristes représailles de ce qui s'étoit fait en Artois. Le général Fagel, trop foible pour tenir la campagne, s'étoit retiré dans Ysendyck. M. de Rosel ne mit fin à ses dévastations qu'après avoir reçu des

otages pour assurer le paiement des sommes qu'il avoit exigées. Mais la vengeance alloit être terrible. 1708.

Le siége de Lille étoit résolu. Eugène en avoit ouvert l'avis, qui d'abord effraya la timidité des commissaires hollandois; mais le prince, appuyé du duc de Marlborough, triompha de l'opposition des trembleurs bataves. On ne pouvoit attaquer Louis XIV par un endroit plus sensible : ce monarque regardoit avec raison une ville aussi importante comme la plus belle de ses conquêtes. Il s'en étoit rendu maître en 1667, et l'avoit conservée par le traité d'Aix-la-Chapelle. L'Archimède françois, Vauban, mort l'année précédente, n'avoit rien oublié pour en faire une des plus fortes places des Pays-Bas; il y bâtit une citadelle très-régulière, en forme de pentagone, dont il fut le premier gouverneur (1). Le projet de défense avoit été conçu par cet homme célèbre, qui l'avoit laissé à M. Antoine Leprêtre de Vauban (2), son neveu, son élève et son émule, ingénieur en chef et

Le siége de Lille résolu.

(1) Ce fut pour la première fois qu'on sépara les gouverneurs des citadelles de ceux des villes. C'est une sage politique, de partager les honneurs pour multiplier les récompenses, lorsque les émolumens qui y sont attachés ne sont point trop onéreux à l'État.

(2) Aussi appelé *Dupuis-Vauban*. Il se trouva à quarante-

1708. lieutenant-général, qui se jeta dans la place, dès qu'on la vit menacée.

Le maréchal de Boufflers, gouverneur de la Flandre, demanda qu'il lui fût permis d'en défendre la capitale. On ne pouvoit refuser à son zèle et à ses services une faveur non moins périlleuse qu'honorable. Ce qui prouve qu'il en étoit digne, c'est qu'il ne chercha point des favoris pour le seconder ; il ne choisit que des officiers tombés dans la disgrace des ministres. Le marquis de Surville, qu'on n'avoit pas daigné employer ; le marquis de la Frezelière, lieutenant-général d'artillerie, détenu à la Bastille ; M. de Lalande, ancien ingénieur, dépouillé du commandement de la citadelle de Metz, recouvrèrent, à sa demande, l'honneur de servir la patrie. Tous ceux qu'il associa à ses dangers étoient recommandables par leurs talens comme par leur conduite.

Seize bataillons, les dragons de la Reine, de Belle-Ile, de Ranes, et huit cents invalides, composoient la garnison.

---

quatre siéges et à un grand nombre d'actions, où il reçut seize blessures ; il mourut à Béthune, dont il étoit gouverneur, le 10 avril 1731. En 1725, les terres de Saint-Sernin et de Boyer, dans le Mâconnois, avoient été érigées pour lui en comté, sous le titre de *comté de Vauban*. Il étoit neveu du maréchal, à la mode de Bretagne.

1708.

Préparatifs pour la défense de Lille.

Entré dans Lille, dès le 29 juillet, le maréchal prépara tous les moyens d'une défense vigoureuse. De nouveaux ouvrages furent exécutés dans les endroits les plus foibles ; on fit couper les haies, les buissons et les blés, à quatre cents toises alentour. La châtellenie contracta l'engagement de fournir les palissades, les fascines et les piquets. Vingt mineurs de la compagnie de Mégrigny, dirigés par M. Dabin, construisirent plusieurs fourneaux sous les angles du chemin couvert des parties de la place qui paroissoient les plus exposées. Tous les armuriers de la ville réunis s'occupèrent du soin de raccommoder les armes. On établit aussi des ateliers de charrons, de forgerons, et de divers autres ouvriers, pour le radoub des affûts de canon. Rien ne fut oublié pour pourvoir à la subsistance des défenseurs, et pour prévenir le mauvais emploi de la poudre. Les soldats séparés de leurs corps au combat d'Oudenarde, et revenus à leurs drapeaux, se distribuèrent en quatre bataillons ; la garnison fut renforcée de deux autres. On forma en outre une compagnie de soixante arquebusiers. Le rare mérite de M. de Valory le fit juger digne de commander l'artillerie sous M. de la Frezelière. Jamais on ne vit de préparatifs mieux concertés, et plus propres à rendre vains tous les efforts de l'ennemi : c'est ce qui

1708. faisoit dire au duc de Vendôme, informé du dessein des alliés, qu'il croyoit le prince Eugène trop sage pour former une entreprise aussi téméraire. Elle devoit en effet paroître telle : la saison étoit déjà avancée ; le mauvais temps pouvoit survenir ; l'étendue de la circonvallation facilitoit les secours ; l'armée des deux couronnes, malgré son échec, étoit encore supérieure à celle qui devoit couvrir le siége : mais les incrédules furent subjugués par l'événement. Il falloit et la fermeté et la fortune de deux héros ennemis jurés de Louis XIV, pour triompher de tant d'obstacles.

Marlborough s'étoit avancé vers Menin. Il détacha dix-sept bataillons, cinq anglois, quatre prussiens, trois danois, trois hanovriens et deux hollandois, avec vingt-cinq escadrons : ces corps se joignirent à trente-trois bataillons, six impériaux, neuf palatins, cinq hessois et treize hollandois, et à soixante-cinq escadrons de divers pays ; en tout cinquante bataillons et quatre-vingt-dix escadrons (1). Telles étoient les forces avec lesquelles Eugène devoit conduire le siége. Le reste

(1) Rousset, qui en cela se trompe, suppose que l'armée du siége étoit de soixante bataillons et de quatre-vingt-treize escadrons. Suivant cet écrivain, Eugène occupoit, avec quarante des premiers et quatre-vingts des seconds, tout le terrain qui s'étend depuis l'abbaye de Loo, par le village d'Hellemme,

des troupes forma une armée d'observation pour le couvrir, et pour donner, en cas de besoin, du secours aux assiégeans. 1708.

Le prince et le duc se séparent le 11 août; l'un fait le siége, l'autre le couvre.

Août.

Siége de Lille.

Le prince se sépara du duc le 11. Son infanterie défila par Menin, et sa cavalerie passa la Lys sur un pont qu'on y avoit fait construire. Le prince d'Orange (1), ayant sous ses ordres deux lieutenans-généraux, quatre généraux-majors ou maréchaux de camp, et cinq brigadiers, conduisoit trente bataillons et trente-quatre escadrons: il partit de Commines avec ces troupes, qui, surprises par la nuit près de Roncq, campèrent sur la chaussée. Il se remit en marche le 12 à cinq heures du matin, et passa la Marque vers huit heures. A son approche, un poste françois, placé le long de la route, s'éloigna. Le digne héritier du nom de Nassau attaqua ensuite un détachement au pont de l'abbaye de Marquette, sur la Deule. A la voix d'un chef plein de valeur, des grenadiers anglois se jetèrent dans la rivière pour la traverser à la nage: témoin de leur effrayante intrépidité, le commandant du

jusqu'à la Marque; et le prince d'Orange, qui avoit pris son quartier à Lambersart, s'étendoit depuis l'abbaye de Loo jusqu'à celle de Marquette, avec vingt bataillons et treize escadrons.

(1) Aussi appelé *Nassau-Frise*. C'est de ce prince que Rousset retrace les exploits dans le Supplément de l'Histoire militaire de Dumont.

1708. poste se retira en mettant le feu aux maisons voisines. Un tel début étoit un heureux présage.

Le prince d'Orange s'établit à Lambersart : il apprit le lendemain qu'Eugène s'approchoit avec le reste des troupes, qu'il étoit à portée d'investir la place de son côté, et qu'on attendoit cet illustre général à l'abbaye de Loo (ou Loz), à une petite distance de la ville.

Le camp tracé. Cependant le camp n'étoit pas encore tracé ; il le fut le 14, et tous les corps prirent poste selon l'ordre qui avoit été réglé. Leurs quartiers commençoient à la haute Deule près de Haubourdin, passoient par Lambersart, à l'abbaye de Marquette, et, se repliant en demi-cercle vers la rivière de la Marque, continuoient à Flers, à Ascq, et venoient aboutir à Haubourdin (1).

Eugène, arrivé devant Lille, put juger qu'il avoit

(1) Voici les noms des principaux officiers, outre le prince d'Orange : Généraux, le comte de Schlick, le prince héréditaire de Hesse-Cassel, le prince de Wirtemberg, le comte de Nassau-Weilburg ; lieutenans-généraux, le comte de Fels, MM. de Falckenstein, Efferen, Wood, Arnam, Peitendorff, Spar, le prince de Holstein-Beck et M. Wilkes ; majors-généraux, M. Leisins, les comtes de Bethlem et de Wittenstein, M. de Vennes, le prince d'Auvergne, MM. Weissenfeld, Vickenbach, Volckershoven, Sobel, Collier, Zoutland et Sacken ; brigadiers et majors de brigade, MM. Keppenbeck, Poseren, Kellim, Hagedorn, Kallenstein, Wassenaer, Keppel, Boisset, Richard Temple, du Troussel, Mymer, Stapel et Witney.

affaire à des ennemis généreux. Les bourgeois envoyèrent lui offrir des rafraîchissemens, qu'il refusa, disant qu'ils en auroient bientôt besoin pour eux-mêmes. Plusieurs dames de la ville, effrayées des préparatifs d'un siége, lui demandèrent la permission de sortir; il l'accorda, et des ingénieurs déguisés en simples soldats allèrent les recevoir à la porte : ils furent moins attentifs à considérer les charmes de ces bonnes Flamandes qu'à observer la disposition des lieux ; c'étoit une ruse de guerre sous les dehors d'une aimable galanterie.

1708.

Eugène refuse les rafraîchissemens qui lui sont offerts. Il accorde aux dames effrayées la permission de sortir.

Tandis que l'armée du prince investissoit entièrement la place, celle du duc, forte au moins de soixante-dix mille hommes, resta campée à Helchin, à une lieue au-dessous du pont d'Espierres : par sa position elle protégeoit le siége, et se trouvoit à portée, non-seulement de favoriser les convois d'Ath, de Bruxelles et d'Oudenarde, mais encore de s'opposer à la jonction des armées du duc de Bourgogne et du maréchal de Berwick, dont l'une étoit près de Gand, et l'autre vers Mons. Six ponts jetés sur l'Escaut facilitoient tous les mouvemens des alliés. Jamais entreprise téméraire ne fut conduite avec plus de sagesse.

Déjà une petite armée de dix mille pionniers, portée ensuite à vingt mille, travailloit aux lignes de circonvallation, qui eurent quinze pieds de

Circonvallation.

1708. largeur sur neuf de profondeur ; elles occupèrent plus de trois lieues de terrain.

Le prince Eugène débute mal.

Le début d'Eugène ne fut pas heureux. Dès le 14, il fit attaquer par deux mille hommes un fortin détaché de la place, nommé *Cateleu*, vers la haute Deule. Les assaillans furent repoussés avec perte. Le prince, avec le même nombre de soldats, voulut saigner en plein jour une flaque d'eau du côté de la citadelle : le feu de la place empêcha le succès. Le travail fut recommencé à la faveur de la nuit; mais Boufflers l'avoit prévu, et la seconde tentative échoua comme la première : les travailleurs furent chargés à propos et vivement ; quatre cents d'entre eux restèrent sur la place ; on en blessa et prit un assez grand nombre.

Un convoi arrive au siége.

Le lendemain 15, trois mille hommes d'infanterie et mille chevaux, sous les ordres du général Withers, allèrent se poster vers Templeuve, pour couvrir la marche d'un convoi envoyé de Menin : on craignoit que Berwick, aussi vigilant que bien informé, ne tentât de s'en rendre maître ; mais le détachement n'eut point d'obstacles à vaincre, et le convoi arriva au camp.

Le parc d'artillerie appuyoit sa droite au pont de Marquette, et sa gauche à la Marque. On y comptoit déjà cent vingt pièces de gros canon, quarante

quarante gros mortiers, vingt obus, et quatre cents chariots chargés de munitions de toute espèce. 1708.

Le 18, chaque bataillon eut ordre de fournir mille fascines et cent gabions. Ce jour-là même, pendant qu'on habilloit le prince d'Orange (1) à Lambersart, un boulet entré par la fenêtre lui passa par-dessus l'épaule, à très-peu de distance du visage, et emporta la tête de son valet-de-chambre : le maître, tout couvert du sang et de la cervelle de son serviteur, fut assez heureux pour échapper au péril ; ne voulant plus éprouver de semblables disgraces, il quitta le village, et porta plus loin son quartier. On travailla dès-lors avec plus d'ardeur à des épaulemens pour se mettre à couvert. Triste aventure du prince d'Orange.

Pendant ce temps-là, Boufflers faisoit camper sa garnison sur le glacis ; il poussa même des détachemens au-delà pour incommoder les travailleurs : les arbres qui formoient de belles avenues sur l'esplanade, entre la ville et la citadelle, furent coupés par ses ordres.

Déjà le bruit de cette expédition remplissoit une partie de l'Europe. L'électeur de Saxe, roi détrôné, et le landgrave de Hesse-Cassel, arrivèrent le 19 Le bruit de l'expédition attire d'illustres volontaires.

(1) Et non pas le prince Eugène, comme le disent quelques écrivains.

1708. au camp de Marlborough, qui fit passer en revue devant eux la première et la seconde ligne de son armée. Ces princes se rendirent dès le lendemain à l'abbaye de Loo, où ils furent traités avec une magnificence digne d'eux. Frédéric-Auguste avoit son quartier préparé dans l'abbaye de Marquette; mais il voulut rester auprès d'Eugène, pour être plus à portée de mettre à profit les leçons d'un si grand maître dans l'art de la guerre. Le comte Maurice son fils, si célèbre depuis sous le nom de maréchal de Saxe, étoit venu le rejoindre. Il étoit parti de Dresde à pied, à l'insu de la comtesse de Konigsmarck sa mère : un instinct irrésistible le portoit déjà vers la gloire des armes; et quoiqu'il n'eût pas encore douze ans, il soutint les fatigues du voyage. C'étoient les ennemis de la France qui devoient lui apprendre à combattre pour elle.

Le siége de Lille, entreprise à jamais mémorable, où l'audace devoit triompher de la bravoure, offre le plus grand des intérêts sous tous les rapports. Outre les prodiges de l'attaque et de la défense, les événemens variés d'une lutte longue, savante et terrible, on voit une foule d'illustres personnages servir sous les drapeaux des assiégeans; entre autres, l'électeur saxon, rétabli l'année suivante sur le trône de Pologne; le

prince électoral d'Hanovre, depuis roi de la Grande-Bretagne; le landgrave de Hesse, avec ses trois fils, dont l'un porta la couronne de Charles XII. Quand on lit tant de beaux faits d'armes, exempts des mensonges de la fable, ennoblis encore par le rang des guerriers, on est tenté de rire de pitié au souvenir des roitelets de la Grèce, qui, sous prétexte de venger le rapt d'une femme sans honneur, allèrent mettre devant Troie un siége ridicule, plus fameux par le génie et par les fictions d'Homère, que par les exploits et l'importance des héros dont il a transmis les noms à la postérité. 1708.

Dès le 19, les ingénieurs et les chefs de l'artillerie se portèrent sur le chemin de Lille à Werwick, pour reconnoître les endroits propres à placer des batteries. Le terrain du côté de la Madeleine leur parut le plus convenable à leur dessein. Ils aperçurent quelques escadrons et quelques bataillons françois, qui, se bornant à les observer, s'éloignèrent sans avoir rien entrepris.

Le maréchal de Boufflers fit avancer quelques troupes, le 21, du même côté de la Deule, avec des charpentiers : elles mirent le feu à deux maisons vis-à-vis la chaussée de Menin, et abattirent deux ou trois cents arbres. Le prince d'Orange, qui en fut informé, accourut avec six bataillons : mais il arriva trop tard; les François s'étoient déjà retirés.

1708. Tout se trouvant prêt pour l'ouverture de la tranchée, le prince Eugène, de concert avec le duc de Marlborough, les officiers généraux et les directeurs des attaques, fit un réglement que M. de Quincy fait connoître dans tous ses détails.

Réglement pour le siége. Ce réglement portoit : « Que des cinquante » bataillons du siége, il y en auroit toujours dix » à la tranchée ; que les Impériaux, les Palatins » et les Hessois auroient deux jours de suite ; que » les Anglois, Hollandois et troupes auxiliaires » auroient les trois autres aussi de suite ; que les » bataillons qui seroient de tranchée ne fourni- » roient point les travailleurs, mais bien ceux qui » n'en seroient pas ; que les Impériaux l'ouvri- » roient avec les Palatins et les Hessois, formant » en tout dix bataillons, avec un lieutenant- » général, deux généraux majors, et quatre mille » travailleurs, qu'on renverroit dès le matin, afin » qu'ils eussent le temps de se reposer ; que la » tranchée seroit ordinairement relevée à quatre » heures du soir, afin que les officiers pussent » avoir assez de jour pour visiter les ouvrages et » examiner ce qu'il y auroit à faire pendant la » nuit ; que les attaques et les actions particulières » se feroient par les grenadiers et par des déta- » chemens de toute l'armée ; que si la nécessité » demandoit qu'on mît à la queue de la tranchée

» quelques bataillons, on se serviroit de ceux qui 1708.
» seroient le plus à portée ; que, suivant la nature
» du terrain, on porteroit derrière les épaulemens,
» à la queue de la tranchée, la réserve de la cava-
» lerie, soit à la droite, soit à la gauche, et même
» à côté, comme le général de la tranchée le juge-
» roit convenable ; que le major de la tranchée
» resteroit chargé de tout ce qui seroit nécessaire
» pour son service, et pourvoiroit l'officier général
» entrant à la tranchée, de tout ce dont il auroit
» besoin pour pousser le travail d'après les plans
» des directeurs et des ingénieurs ; que les direc-
» teurs des approches dresseroient, le matin, l'état
» de ce qu'il faudroit leur procurer pour le soir ;
» que le major de tranchée en seroit informé de
» bonne heure, et même avant que la tranchée
» fût relevée, afin qu'il eût le temps d'avoir tout à
» la main ; que les fascines et les gabions seroient
» menés jusqu'à l'entrée de la tranchée par le com-
» missaire des fascines, à qui l'on donneroit cent
» chariots au moins pour relever les autres ; que les
» fascines seroient portées par les travailleurs jus-
» qu'à la tête de la tranchée ; que les colonels et
» officiers d'artillerie seroient chargés de faire dres-
» ser les batteries, après avoir su des directeurs des
» approches quels ouvrages on attaqueroit, soit
» pour battre les défenses, soit pour battre en

1708. » brèche ; qu'on se serviroit des mineurs pour la » sape, en attendant qu'on pût les attacher aux » ouvrages ; que les travailleurs seroient com- » mandés par deux lieutenans-colonels et par deux » majors, et qu'il y auroit pour cent cinquante » hommes un capitaine, un lieutenant, un en- » seigne et quatre sergens ; que les généraux » majors qui releveroient la tranchée, iroient le » matin, avec les majors des régimens, dans la » tranchée, pour examiner la situation des postes, » et pour y former les bataillons qui devroient » monter ; que les officiers de la tranchée feroient » ce que les directeurs leur demanderoient ; que » si c'étoit une attaque pressante, ils la feroient à » l'instant, en avertissant le général de la tranchée ; » mais que si c'étoit une chose qui ne pressât pas, » les officiers et directeurs avertiroient le général » auparavant. » Telles furent les dispositions que fit le prince Eugène, après avoir consulté son collègue, et qui servirent de règle pendant tout le siége.

Un général qui prend des mesures si sages est bien près de la victoire : malheur à ceux qui ont un tel ennemi à combattre !

Ouverture de la tranchée. Le prince étoit impatient d'ouvrir la tranchée : il commença le 23 au soir, quoique les lignes de circonvallation ne fussent pas encore finies. Trois

bataillons impériaux, quatre palatins, et trois hessois, soutenus de neuf escadrons, sous les ordres du lieutenant-général Wilkes, se disposèrent à agir en conséquence. Quatre mille travailleurs, commandés par deux lieutenans-colonels, deux majors, vingt-trois capitaines, mirent la main à l'œuvre. On forma vers le nord deux attaques. La droite (1), du côté de la porte Saint-André, fut conduite par M. des Roques, premier directeur; il fit tirer une parallèle de sept cents pas, qui étoit appuyée à la Deule avec une ligne de communication de quatre cents. L'attaque gauche,

1708.

Attaque droite.

(1) Le récit des siéges et des batailles est souvent inintelligible, par la manière dont on désigne les attaques. Celui qui attaque de sa propre droite, attaque nécessairement la gauche de son ennemi, et *vice versâ*. Il est évident que l'attaque droite, c'est-à-dire, faite de la droite contre la gauche, n'est pas l'attaque de la droite, faite de la gauche contre la droite. Quand on se sert de ces mots *attaque de la droite* ou *de la gauche*, il faut donc ôter l'équivoque, et s'exprimer de manière qu'on distingue clairement l'attaque active de l'attaque passive. Dans les renvois explicatifs du plan du siége de Lille, Rousset appelle *attaque droite*, celle du côté de la porte de la Madeleine, quoique dans son récit il appelle du même nom l'attaque de la porte Saint-André. Il se trompe aussi en supposant que l'attaque vers cette dernière porte étoit à la droite de la Deule, qui, en descendant, a sa rive gauche de ce côté. Cet exemple suffit pour donner une idée de l'abus dont je me plains, et contre lequel je ne me suis pas moi-même assez mis en garde. La droite dont je parle ici, étoit la droite des assiégeans.

1708. dirigée par M. du Mey, s'étendoit le long de
Attaque gauche. la porte de la Madeleine, en allant à celle de Saint-Maurice. On dressa deux batteries : la première de sept pièces de douze, pour battre une maison dont le maréchal avoit fait un poste; la seconde de trois, pour tirer sur une chapelle, d'où deux compagnies de grenadiers qui s'y étoient retranchées retardoient les approches.

Sortie de Boufflers. Boufflers sortit la nuit avec tous les dragons : chargé d'abord par ceux des assiégeans qui se trouvoient à peu de distance, il recula, et feignit de battre en retraite. Cette ruse eut un plein succès. Les alliés donnèrent dans le piége : parvenus près de la chapelle, ils furent salués de trois pièces de canon qui en tuèrent ou blessèrent un certain nombre.

Le même jour 22, Marlborough avoit passé l'Escaut pour aller camper sur la Ronne vers Wadripont (1) et Amougies, à deux lieues de l'endroit où il avoit effectué son passage. Par ce mouvement il rendoit les fourrages plus faciles ; il se mettoit plus à portée d'observer l'armée des deux couronnes, et de communiquer avec Bruxelles.

Le 23, les assiégés firent une sortie pour troubler les travailleurs : M. de Peitendorff (2), lieutenant-

(1) Ou Watripont.

(2) Ou Betténdorff.

général, qui relevoit la tranchée, s'avança trop loin, emporté par l'ardeur de son courage ; il fut pris et mené à la citadelle, où on le traita avec tous les égards dus à la bravoure malheureuse. 1708.

Le duc ou prince de Wirtemberg remplaça M. de Peitendorff. Pendant la nuit on poussa quelques boyaux, et la première parallèle fut avancée vers la rivière à l'attaque gauche. On fit plus : un pont de communication fut établi; deux batteries se trouvèrent en état de tirer à la pointe du jour; et l'on travailla à en dresser une autre de quarante-quatre pièces de vingt-quatre.

Une chapelle fortifiée, prise par les assiégeans.

Les deux batteries avoient endommagé le retranchement qui couvroit les deux compagnies de grenadiers près de la chapelle. Le prince d'Orange, pour s'en rendre maître, détacha trois cents grenadiers (1), soutenus d'un bataillon, pendant la nuit du 24. Un capitaine marcha avec cent hommes par le front, et un major avec deux cents autres par la gorge. L'attaque fut très-vive, ainsi que la défense : elle dura plus d'une heure. Mais les capitaines françois, MM. de la Jonchère et de Fajolle, perdirent la vie, et le poste fut emporté. Les défenseurs eurent cinquante grenadiers tués,

(1) Rousset dit *cent soixante grenadiers, soutenus d'un pareil nombre.* Il est d'ailleurs très-inexact dans ce récit, et passe sous silence la perte des assaillans.

1708. et le reste fut pris. Les assaillans n'obtinrent pas ce succès sans perte : Quincy prétend qu'ils eurent deux cents hommes tués et trois cents blessés.

Maison crenelée, sur la droite, abandonnée. Les troupes qui gardoient la maison fortifiée sur la droite, s'aperçurent qu'elles alloient être enveloppées dans les lignes et foudroyées par les batteries : elles se retirèrent dans la ville, conformément aux instructions qu'avoit reçues M. de Renti, qui les commandoit.

Le 25, à la droite, on tira un boyau de communication pour une seconde parallèle, qui fut conduite jusqu'à la route d'Ypres, nonobstant un moulin à vent fortifié qui mettoit obstacle aux approches. De l'autre côté de la deuxième parallèle, il fut dressé trois batteries, l'une de canons, l'autre de mortiers, et la troisième d'obus, tant pour ruiner le moulin, que pour battre les défenses des autres ouvrages.

Pendant toute la nuit, le feu fut effroyable. Les assiégés firent, depuis neuf heures du soir jusqu'à dix, une triple décharge d'artillerie et de mousqueterie, à l'occasion de la fête du roi; et cette fête terrible coûta la vie à un assez grand nombre d'alliés. Le maréchal avoit fait mettre le feu à un moulin dont l'ennemi pouvoit se rendre maître. La lueur de cet incendie nocturne tint lieu de la clarté du jour. Suivant M. de Saint-Hilaire, *on fit*

La fête de Saint-Louis coûta cher aux assiégeans.

à propos des décharges de canon et de mousqueterie, si bien dirigées et si meurtrières, que *les assiégeans furent contraints d'interrompre leurs travaux*. Ainsi un jour de réjouissance fut célébré par le carnage, et les flammes devinrent des torches funèbres. 1708.

Attentat prétendu contre la vie d'Eugène.

La plupart des historiens de la grande alliance racontent une anecdote qui, par son horrible singularité, mérite d'être connue de mes lecteurs. Peu s'en fallut, disent-ils, que le commandant du siége ne périt le 26 d'août par un grand crime. Eugène reçut de son adjudant deux lettres, qu'on supposoit venir de la Haye : il en ouvrit une ; et n'y trouvant qu'un papier gris, sale, et même enduit de graisse, il le jeta négligemment par terre, sans donner aucune marque d'émotion. L'adjudant, après l'avoir relevé, en respira l'odeur, et s'évanouit aussitôt. Un chien, au cou duquel on attacha le papier, mourut dans les vingt-quatre heures, quoiqu'on lui eût donné du contre-poison. Le général Dopf et quelques autres témoignèrent leur indignation en présence du prince, qui leur dit : *Ne soyez pas étonnés, messieurs ; ce n'est pas la première lettre de ce genre que j'aie reçue.* L'historien allemand du héros dit que cette lettre, envoyée de la poste au secrétaire du général Dopf, avoit été donnée à l'adjudant de celui-ci, pour être remise à son adresse, qui étoit ainsi conçue : *A son*

1708. *Éminence le prince Eugène.* Le manipulateur du poison n'étoit pas fort dangereux, s'il n'excelloit pas plus dans son art que dans la connoissance des titres honorifiques. L'illustre guerrier n'étoit plus l'abbé de Savoie ; la surprise d'être traité en cardinal dut précéder en lui l'horreur de l'attentat. Il n'en faut pas davantage pour rendre l'anecdote ridicule, et pour faire croire qu'elle a été inventée par la haine du nom françois. Si les ducs de Bourgogne et de Vendôme avoient été avertis du crime, ils n'auroient pas été moins généreux que le consul romain Fabricius ; ils eussent livré le coupable à la vengeance d'un ennemi qui avoit tant de droits à leur estime.

Quoi qu'il en soit, les travaux de l'attaque et de la défense n'en continuèrent pas avec moins de vigueur. La nuit du 26 au 27, M. de Ravignau, brigadier, et M. de Maillebois, colonel, à la tête de quatre cents hommes, se rendirent maîtres de la chapelle de la Madeleine, occupée par deux cents Hollandois, dont le brave commandant, M. de Moor, reçut un coup de fusil au travers du corps. Le prince d'Orange accourut trop tard : les vainqueurs avoient rasé les retranchemens de la chapelle, et s'étoient retirés.

La seconde parallèle avoit été poussée jusqu'à la rivière, à la faveur des ténèbres. Il faut se

rappeler que la Deule sort de la ville au milieu d'une courtine défendue par deux bastions couverts de deux ouvrages à corne avec des demi-lunes, un ravelin et des tenaillons. Ce fut contre ces défenses que les principales batteries (1) des alliés commencèrent à jouer le 27 entre sept et huit heures du matin. Eugène avoit de sa propre main mis le feu au premier canon à l'attaque de la droite, et le prince d'Orange en avoit fait autant à la gauche. De si grands exemples animent les assiégeans : à ce signal, le jeu épouvantable de leur artillerie commence ; il se soutient avec force. Les assiégés y répondent avec furie. On ne voit que bombes et pierres sortir sans relâche d'un tourbillon de fumée pour pleuvoir de toutes parts ; on n'entend que le tonnerre du canon et de la mousqueterie, que le sifflement des balles et des boulets. La mort immole des victimes des deux côtés. Les bastions souffrent assez pour avoir des brèches praticables ; mais les agresseurs sont trop loin encore pour pouvoir les mettre à profit. Une brèche commencée peut devenir inutile à l'ennemi qui n'a pas le pied de la muraille.

1708.

Vigoureuse résistance des assiégés.

Le 29, trois cents grenadiers, soutenus des

(1) Quatre, suivant Lediard, dont l'une de quarante-quatre canons, la seconde de treize, une troisième de onze, et une quatrième de douze mortiers et de huit obusiers.

1708. troupes de la tranchée, emportèrent, l'épée à la main, après trois tentatives inutiles, le moulin situé vers la porte Saint-André ; c'étoit une espèce de fort défendu par quarante grenadiers : treize furent pris, et plusieurs tués ; le reste se sauva.

Moulin pris et repris. Mais deux bataillons sortis du chemin couvert, et protégés du feu de la place, réussirent à reprendre le poste : les assaillans, assaillis à leur tour, en furent chassés (1) avec une perte considérable ; des déserteurs la firent monter jusqu'à sept ou huit cents hommes. Les François se retirèrent après avoir mis le feu au moulin, dont la garde exposoit à trop de périls.

Éclairés par les flammes, les canonniers purent diriger leurs coups avec succès sur les tranchées toute la nuit du 29 au 30. On évalue à trois cents hommes au moins la perte des travailleurs, qui furent forcés à la retraite.

Le 30, les assiégeans tirèrent pendant la nuit, à l'attaque droite, une parallèle de cinq cents pas, en commençant à près de cent cinquante des

(1) Rousset se contente de dire que les alliés l'abandonnèrent, parce que, le jour étant survenu, ils n'avoient pas eu le temps de se retrancher, mais qu'ils le reprirent la nuit suivante, et y conduisirent un boyau de tranchée pour empêcher les François d'y revenir. C'est ainsi que la partialité altère ou déguise tous les faits.

tenaillons : la gauche s'étant avancée de cent pas à la sape, ils dirigèrent un boyau d'environ deux cents vers l'angle saillant de la contrescarpe de l'ouvrage à corne ; on dressa une batterie de huit pièces de canon pour ruiner le ravelin. 1708.

Eugène ayant appris qu'il y avoit un grand nombre de blessés répandus çà et là, fit demander une suspension d'armes de deux heures pour retirer ces malheureux, et les faire conduire à Menin. L'humanité dicta la réponse du maréchal, et les vues du prince furent remplies. Suspension d'armes pour retirer les blessés.

Le 31, on travailla à la sape vers la droite, et l'ouvrage fut poussé jusqu'à quatre-vingts pas de l'ouvrage à corne : il avança plus lentement à la gauche.

Le prince ordonna qu'il y auroit à l'avenir onze bataillons de tranchée, parce que les régimens s'étoient affoiblis par leurs pertes depuis le commencement du siége. Il voulut aussi qu'on apportât beaucoup de pierres aux batteries pour en jeter dans les ouvrages extérieurs : il falloit économiser les boulets, dont la disette commençoit à se faire ressentir.

La nuit du 1.er au 2 septembre, on ne put approcher que de vingt pas aux deux attaques : le prince, attentif à ménager le sang, fit porter des gabions et des fascines à la tête des tranchées pour Septembre.

Digitized by Google

1708. en former des épaulemens capables de protéger contre le feu des François. Les alliés perdirent M. de Motteras, ingénieur estimable, qui fut tué pendant la nuit. Les bombes de la place mirent le feu à deux de leurs magasins à poudre. Heureusement il ne périt que peu de monde dans cette occasion.

Les Impériaux relevèrent la tranchée le 2; ils perfectionnèrent les parallèles, de même que les sapes, qui alloient aux angles des contrescarpes des deux ouvrages à corne. Le travail fut continué jusqu'à cent cinquante pas d'une de ces contrescarpes, et à soixante de l'autre : on augmenta les batteries de canons et de mortiers.

Le 3, le baron de Spar étoit de garde à la tranchée : les sapes avancèrent peu. Une bombe de la place tomba entre deux chariots chargés de bombes. Cet accident coûta la vie à des soldats, à un charretier et aux chevaux. On s'occupa d'élargir et de perfectionner les tranchées, tant de la droite que de la gauche. Dès ce jour, les batteries se trouvant prêtes, la place eut à soutenir le feu de cent vingt pièces de canon, et de quatre-vingts mortiers tant grands que petits.

Informé que le duc de Bourgogne, enhardi par la jonction de Berwick, étoit en marche pour faire lever le siége, le prince Eugène assembla les officiers

officiers généraux de son armée dans l'abbaye de Marquette ; là se tint un conseil de guerre avec les députés bataves. Il y fut résolu d'aller au secours du duc de Marlborough, trop foible pour résister à des forces bien supérieures en nombre : treize bataillons hollandois, six impériaux, cinq hessois, et soixante escadrons, eurent ordre de se tenir prêts à marcher au premier signal.

1708. Conseil de guerre tenu à Marquette. Résolution d'aller au secours de Marlborough, menacé par le duc de Bourgogne.

Le prince de Holstein-Beck monta la tranchée le 4. Il continua les sapes, pour attacher ensuite le mineur aux deux angles saillans. Les deux partis étoient si près l'un de l'autre, que les assiégés purent, à la pointe du jour, jeter beaucoup de pots à feu, qui brûlèrent un grand nombre de gabions : par le moyen de leurs grenades, ils parvinrent aussi à tuer ou blesser trente-cinq hommes dans les tranchées de la droite.

Les troupes de renfort se mirent en marche la nuit du 4 au 5 pour aller rejoindre l'armée d'observation ; mais l'infanterie reçut un contre-ordre en chemin, et la cavalerie revint de même sur ses pas. Ce changement avoit été résolu dans une conférence qu'eurent ensemble les deux généraux. Marlborough, fort de sa fortune, ne craignoit pas les troupes réunies des deux couronnes : il crut dangereux de ralentir le siége par une précaution qui lui paroissoit inutile.

Le renfort envoyé au duc revient.

1708. La sape fut poussée à la droite jusqu'à la palissade ; on n'avança pas moins à la gauche. Les travaux furent perfectionnés pendant le jour.

Ici je dois interrompre le récit du siége, pour présenter sans confusion et réunir sous le même point de vue des faits qui s'y entremêlent, et auxquels il donna lieu. On va voir les François et les alliés jouant, pour ainsi dire, aux échecs. Les premiers vouloient attirer leur ennemi au combat ; les seconds cherchoient à ne le recevoir qu'à leur avantage : mais les uns, embarrassés dans leurs marches, ne sachant où placer leurs pièces, jouèrent mal, et perdirent la partie ; les autres, plus habiles, la gagnèrent par une position ferme, savante et bien combinée.

Mouvement des François.

Berwick avoit rassemblé trente-cinq bataillons et quatre-vingt-dix-huit escadrons. Il étoit parti de Mons le 28 août pour se porter à Hérinnes au-delà d'Enghien, et pour opérer sa jonction, qui s'effectua sans obstacle. Le duc de Bourgogne avoit laissé au comte de la Mothe un petit camp volant, pour conserver Gand et Bruges ; il s'étoit porté de Lowendeghem à Melle, puis à Ninove : les troupes de ce prince se réunirent le 30 août à celles du maréchal duc, dans la plaine située entre Grammont et Lessines ; elles montoient à cent quarante bataillons et deux cent cinquante escadrons ; en

Circonstances de la jonction des ducs de Bourgogne et de Berwick.

tout, près de cent dix mille hommes. Le lendemain l'armée campa du côté de Leuze (1), à trois lieues de Tournai : marchant ensuite vers cette dernière ville pour y passer la rivière, elle se porta le 2 septembre, précédée de deux cents pièces de canon, dans la plaine qui conduit à Lille. 1708.

Marche de Marlborough.

On s'attendoit à une affaire décisive ; mais mylord, qui avant tout s'étoit proposé d'empêcher l'introduction des secours dans les places, ne crut pas le moment favorable. Il avoit repassé l'Escaut le 30, mis sa droite à Pont-d'Espierres, sa gauche à Avelghem : s'étant avancé le lendemain à Templeuve et à Willem, il s'étoit déterminé à mettre la première à Antreulle, la seconde à Anstaing, son centre à Péronne, et la Marque devant lui. Ce fut alors qu'il se concerta avec son collègue. Ces deux grands capitaines, après avoir examiné le terrain entre la Deule et la Marque, jugèrent que le duc de Bourgogne pourroit marcher jusqu'à la source de celle-ci, et les attaquer ensuite par l'ouverture qui est entre les deux rivières. Ils convinrent qu'au premier mouvement de ce prince, l'armée d'observation s'étendroit de la Marque à la Deule ; que sa droite seroit placée

Le duc étend son armée de la Marque à la Deule.

(1) Berwick dit *à Brac.* Il a sans doute voulu dire *Braffe*, près de Briffœil.

1708. à Noyelles, sa gauche vers Péronne, et que dans ce poste elle attendroit l'ennemi de pied ferme.

La division s'accroît entre Vendôme et Berwick.

La discorde affoiblissoit de plus en plus l'armée des deux couronnes. Berwick, en sa qualité de maréchal de France, ne vouloit pas obéir à d'autres qu'à un prince du sang : mais le roi lui avoit enjoint de prendre le mot de M. de Vendôme, qui en fut informé, et qui s'offensa, croyant son droit trop bien établi pour avoir besoin de la décision du monarque. Les plus grands hommes le sont rarement sous tous les rapports. Le petit-fils de Henri IV ne pardonna point au fils de Jacques II. Celui-ci, après le passage de l'Escaut, avoit proposé d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Tressin, de mettre la gauche à-peu-près vers Cisoin, et d'appuyer la droite aux marais de Willemeaux : celui-là avoit été d'avis de gagner au plutôt le chemin de Douai ; il fit prendre la route de Cisoin, persuadé que de là on remonteroit facilement la Marque par une belle plaine. Le pays étoit trop coupé et trop près des ennemis, qui, par le Pont à Tressin et le Pont à Bouvines, pouvoient tomber sur l'arrière-garde. Il fallut donc suivre le chemin d'Orchies, où l'on arriva le 3 septembre.

Le lendemain, le duc de Bourgogne campa à Mons-en-Puelle, lieu célèbre par la victoire que

Philippe-le-Bel remporta sur les Flamands. De là on découvrit l'armée des alliés, qui arrivoit dans la plaine, entre Seclin et Lille : leur droite s'étendoit vers Noyelles, et leur gauche débordoit un peu les marais de Fretain. Le prince françois résolut d'occuper Pont-à-Marque et le château d'Attiches, à une petite lieue de leur camp. 1708.

Dans cette circonstance critique, Vendôme cherchoit à réparer par son audace le mal qu'avoit fait sa fausse sécurité dans le poste de Lowendeghem.

Le 5, après avoir reconnu la situation de l'ennemi des hauteurs d'Avelin et d'Attiches, il proposa de l'attaquer brusquement, de marcher droit à ses lignes, de les faire battre et ouvrir par la grosse et la petite artillerie, et d'y faire donner l'assaut, si le siége n'étoit pas levé. Berwick (1) représenta qu'il n'y avoit pas moyen d'aller aux alliés sans défiler au travers d'un bois et d'un pays coupé; qu'en débouchant dans la plaine, on seroit chargé avant de pouvoir se former; que ce péril ne

Vendôme propose d'attaquer brusquement. Berwick s'y oppose.

(1) Il y avoit entre Vendôme et Berwick une guerre d'opinions, produite sans doute par la différence des caractères, comme par une double rivalité de naissance et de talens. Les rapides aperçus de l'un ne pouvoient guère être d'accord avec les froids calculs de l'autre. Celui-là cependant eut tort de rejeter les plans conçus par celui-ci, pour mettre obstacle

1708. seroit évité que pour tomber dans un autre, celui d'être pris en flanc par la droite et par la gauche, parce que le terrain s'élargissoit entre la haute Deule et les marais de la Marque, à mesure qu'on alloit en avant.

Mais la victoire, fille de l'audace, n'aime pas les froids calculs d'une trop grande prudence. On rejeta un conseil qui, avec de la promptitude et de la vigueur, auroit pu être couronné du succès. Les chemins n'étoient pas faciles, à la vérité, surtout vers Espinoi ; cependant Berwick paroît avoir exagéré les obstacles et les périls : rien n'étoit insurmontable pour l'ardeur françoise sous la conduite d'un chef tel que Vendôme, qui avoit le tort d'une longue inaction à faire oublier. Tandis qu'on eût dû marcher sans délai, on ne songea qu'à rendre la route plus praticable. Le travail, entrepris dès le 5, ne fut achevé que le 7, malgré le grand nombre des pionniers. Une autre cause de retard donna au général anglois le temps de fortifier son poste. Au lieu d'agir, le duc de Bourgogne

Irrésolution des François ; travaux pour rendre les chemins praticables ; envoi d'un courrier à Versailles.

soit à l'arrivée du convoi, soit à la jonction d'Eugène avec Marlborough. On trouve, à la fin des Mémoires de Berwick, des lettres sur la campagne de 1708. Celles qu'il écrivit à Vendôme, son antagoniste, sont remarquables ; au reste, elles sont toutes très-curieuses, et méritent d'être lues sur-tout par les gens de guerre.

envoya demander les ordres de son aïeul, et dès-lors on put prévoir ce qui alloit arriver. 1708.

Eugène et Marlborough, uniquement occupés des moyens d'empêcher la place d'être secourue, crurent plus convenable d'obtenir ce résultat par des marches bien combinées et par la force d'une bonne position, que par le gain d'une bataille. En retirant une grande partie des troupes employées devant Lille, ils pouvoient être par le nombre presque au niveau de leur ennemi : mais cette mesure avoit un grand inconvénient ; par-là le siége eût été suspendu : le reprendre ensuite dans une saison pluvieuse, n'eût-ce pas été courir le risque de faire échouer l'entreprise, même après une victoire ! Il ne s'agissoit donc que de mettre le duc de Bourgogne hors d'état de rien tenter, et le talent des chefs y parvint sans combattre.

Marlborough met les circonstances à profit.

Tandis que des courriers alloient chercher une résolution à Versailles, le héros anglois, n'ayant besoin que de son génie pour se déterminer, travailloit à rendre son camp inexpugnable. On a prétendu (1) qu'il ne vouloit pas d'abord se renfermer dans des retranchemens : *J'ai toujours campé à découvert*, lui fait-on dire ; *il ne sied pas à une armée victorieuse d'agir d'une manière différente.*

(1) San-Vitali et quelques autres.

1708. Quoique plein d'audace, le duc savoit être sage à propos. Un camp fortifié se défend avec moins de troupes, et il falloit les économiser pour les employer utilement, soit aux travaux du siége, soit à l'escorte des convois. Quelle qu'ait été sa première pensée, il se fortifia. Sa droite étoit appuyée à la Deule, et sa gauche à la Marque. Du premier côté, les retranchemens couverts par des ravins approchoient du village de Noyelles, et passoient près de celui d'Ennetières (1), où l'on établit quelques défenses; ils se terminoient, de l'autre, à un marais le long de la Marque en avant de Fretain et de Péronne. L'infanterie impériale et celle de Hesse, postées à la droite, étoient soutenues par deux lignes de cavalerie, composées d'Impériaux, d'Hanovriens, de Hessois, de Hollandois, de Prussiens et de Palatins; deux lignes d'infanterie prussienne, hanovrienne, hollandoise et palatine, occupoient le centre, ayant devant elles des détachemens à Ennetières; l'infanterie angloise et danoise formoit la gauche, étant aussi soutenue de deux lignes de cavalerie mêlée d'Anglois, de Danois et d'autres. Le front, dans la longueur d'une lieue, avoit un fossé large de douze pieds et profond de six. L'artillerie

Camp retranché du duc.

(1) Ou Entières.

étoit placée sur les retranchemens dans les endroits les plus convenables. Ce fut par de telles mesures que Marlborough, profitant des lenteurs d'un ennemi irrésolu et divisé, vint à bout de mettre sa position à l'abri de toute attaque. 1708.

Pendant ce temps-là, l'armée françoise flottoit toujours dans l'incertitude, employoit des pionniers à se frayer, sinon le chemin de la honte, au moins celui de la retraite. Le courrier dépêché à Versailles étoit de retour le 8, et Chamillard parut au camp le 9. Il pouvoit apporter des ordres, mais non le remède aux maux que le retard avoit causés. Sa présence fut peut-être un malheur de plus ; car, en annonçant l'embarras des généraux, elle étoit capable d'inspirer aux troupes un vrai découragement.

Chamillard arrive au camp françois.

Le duc de Bourgogne avoit reçu l'ordre d'attaquer. Après un conseil de guerre, il passa la Marque le 10. Le partisan Lacroix marchoit en avant avec sa compagnie franche, suivi de plusieurs compagnies de grenadiers, commandées par M. de Chemerault ; tous les dragons venoient ensuite, soutenus, d'un côté, par les mousquetaires, et, de l'autre, par les grenadiers à cheval ; on voyoit après eux toute l'infanterie, protégée de toute la cavalerie. Ce fut dans cet ordre que l'armée françoise s'approcha jusqu'à la portée du

Marche tardive du duc de Bourgogne.

1708. canon de celle des alliés. Elle se rangea en bataille, ayant sa droite derrière Ennevelin (1), près de la Marque, son centre à Antreulle et Avelin; sa gauche, en avant de Phalempin, formoit un crochet jusqu'auprès de Seclin. Mais ces démonstrations ne devoient être que de vaines menaces. Cependant Vendôme fit placer fort à propos six pièces qui d'abord imposèrent silence à celles des ennemis, battant à revers le village d'Ennetières, où ils avoient sept bataillons, et dont il eût été bien important de les déposter. Quatre mille hommes eurent ordre de tirer une ligne depuis les haies de Seclin jusqu'à celles qui sont au-delà de la chaussée; on fit même dresser près de Hérin une grande batterie.

Les alliés en ordre de bataille.

A peine les confédérés s'étoient-ils vus en présence, qu'ils avoient plié leurs tentes et qu'ils s'étoient mis en ordre de bataille. Quelques-uns de leurs corps tombèrent sur le château d'Aigremont, dont ils entreprirent en vain de se rendre maîtres. Ils perdirent plus de cent cinquante hommes dans l'attaque de ce poste, vigoureuse-

(1) Berwick dit : « Nous campâmes à un quart de lieue du » camp ennemi, notre droite à Ennevelin, et notre gauche à » Phalempin; ni l'une ni l'autre n'étoit appuyée ni couverte » par chose au monde. » La gauche ne pouvoit pas être précisément à Phalempin, mais en avant de Phalempin.

ment défendu par M. Bequet, capitaine au régiment d'Isenghien. On passa toute la nuit à se canonner de part et d'autre. 1708. On se canonne.

Le bourg de Seclin fut emporté le 11 par les François, qui se bornèrent à ce foible et facile avantage. Déjà ils avoient fait deux reconnoissances de la position des alliés, qu'ils regardoient comme inattaquable; et Vendôme lui-même étoit d'accord sur ce point : mais Chamillard suspendit la retraite jusqu'au retour d'un courrier qu'il avoit dépêché au monarque, dont l'ordre précis étoit de combattre, comme si l'à-propos eût été en son pouvoir. Le retard de la bataille l'avoit rendue impossible; le retard de la retraite la rendit inutile. Seclin emporté par les François. Second courrier dépêché à Versailles.

En se retirant plutôt, il eût été facile d'attaquer un grand convoi de munitions de guerre amené d'Oudenarde par M. d'Albemarle, et envoyé de Bruxelles; mais l'armée des deux couronnes, qui resta encore trois jours près de Pont-à-Marque, le laissa passer tranquillement : dès le 12 il étoit parvenu à sa destination avec les trente escadrons qui lui avoient servi d'escorte; et le lendemain il fut suivi d'un autre. Pendant ce temps-là, on battit inutilement avec de la grosse artillerie le village d'Ennetières, protégé par de si bons parapets, qu'il n'y eut pas moyen d'y faire aucune ouverture. M. de Saint-Hilaire, qui avoit placé Les François battent en vain le village d'Ennetières.

1708. la batterie, assure que non-seulement elle ne fit aucun mal aux alliés, mais encore qu'elle leur devint utile, en ce que, manquant de gros boulets pour leur siége, ils les ramassèrent pour les y envoyer.

Le 13, les ducs de Bourgogne et de Vendôme voulant reconnoître encore par eux-mêmes la position de Marlborough, s'en approchèrent de si près, qu'ils coururent le plus grand danger : un major eut un cheval tué sous lui fort près d'eux. Voyant avec douleur qu'ils ne pouvoient se flatter d'aucun succès, ils allèrent rejoindre le prudent ministre Chamillard, qui faisoit ses observations sans péril du haut du clocher de Seclin.

Le duc veut attaquer ; les députés hollandois s'y opposent.

Dès le 11, les troupes détachées de l'armée d'Eugène, et renvoyées au siége, étoient revenues au camp. De concert avec le duc, il vouloit attaquer ; heureusement les députés bataves avoient refusé d'y consentir (1). « Je suis persuadé, dit » Berwick, que si ce projet avoit été exécuté, » nous aurions été battus à plate couture, d'au- » tant que nos flancs étoient découverts, et que » nous n'avions pas assez de fond et de terrain

(1) Ce fut à cette occasion qu'Eugène dit que, si Alexandre et César avoient eu avec eux des députés, ils n'auroient pas fait tant de conquêtes.

» pour nous pouvoir remuer. » On eût dit que les agens de la Hollande étoient ceux de Louis XIV. Combien de fois Marlborough ne dut-il pas les regarder comme les ennemis de sa gloire ! 1708.

Le courrier dépêché à Versailles avoit rapporté la permission de se retirer. Jusque-là on s'étoit tellement cru enchaîné par les ordres de la cour, que lorsqu'il avoit été proposé de prévenir les deux convois partis de Bruxelles, et de s'en rendre maître, il fut répondu que *le roi ne vouloit pas qu'on songeât à autre chose qu'à combattre les ennemis.* Il eût été difficile d'interpréter d'une manière plus absurde les intentions du monarque. En attendant sa réponse, on s'amusoit à battre, sans aucun effet, les retranchemens des alliés. Enfin on décampa le 15 sur quatre colonnes, avec le dessein tardif de troubler par tous les moyens imaginables la marche des secours envoyés aux assiégeans. Ainsi finirent de ridicules menaces, qui prouvèrent moins l'insuffisance des forces françoises que le défaut de concert et de résolution. L'incertitude et la discorde seront éternellement les ennemis jurés de la victoire. Retraite.

Le jour de sa retraite, l'armée campa à Bersée, se rendit le lendemain à Orq (1) près de Tournai,

(1) Aussi *Orques* ou *Orcq*.

1708. et passa l'Escaut. Le 16 au matin, M. de Chemerault fut détaché avec vingt-trois bataillons et quarante escadrons pour aller masquer Oudenarde ; le reste des troupes fut étendu depuis Berchem, Escanaffe, Pottes, Hérinnes, jusqu'au Saulsoy (1), où étoit le quartier général. De ces différens postes elles pouvoient se réunir en six heures de temps. Cette sage disposition ne permettoit plus aux alliés de faire venir des secours de Bruxelles, où étoient leurs gros magasins; mais ils y avoient pourvu par des transports faits à Oudenarde et à Menin, pendant que le duc de Bourgogne consumoit dans de tristes perplexités un temps précieux. Ils avoient d'ailleurs pris des mesures pour faire arriver par mer tout ce qui seroit nécessaire à leur entreprise; car Marlborough réunissoit à ses autres qualités l'esprit de prévoyance. Après avoir fait faire un mouvement à son armée le 16, il alla se poster entre Courtrai et Lille, pour favoriser les convois attendus d'Ostende.

Dispositions de l'armée des deux couronnes.

Premier retour d'Eugène au siége.

Mais je reviens au siége. Si la nouvelle de la marche des François tint d'abord les esprits en suspens par l'incertitude du résultat, elle n'enchaîna point l'activité des assiégeans. Rassuré par

(1) Ou Saussoyt, abbaye de femmes de l'ordre de Cîteaux.

l'irrésolution du duc de Bourgogne, le prince Eugène étoit, dès le 6, de retour devant Lille, avec la plus grande partie du détachement qu'il destinoit comme renfort à l'armée d'observation. Déjà les travaux se trouvoient avancés jusqu'au glacis des ouvrages à corne, tant à la droite qu'à la gauche; il y avoit de grandes brèches aux deux bastions du front attaqué; et douze batteries, composées en tout de cent cinquante-cinq canons, mortiers ou obus, lançoient continuellement la foudre. La nuit du 6 au 7, les parallèles et les sapes avoient été perfectionnées : on traça aussi des lignes près des angles saillans de la contrescarpe des ouvrages à corne. 1708.

Enfin Eugène résolut, le 7, d'attaquer la contrescarpe entre la tenaille et l'ouvrage à corne, depuis la basse Deule jusqu'à la porte de la Madeleine ; il fit, à cet effet, pour les troupes et les travailleurs, les dispositions suivantes :

Réglement pour l'attaque de la contrescarpe, entre la tenaille et l'ouvrage à corne, près la porte de la Madeleine, le 7 au soir.

« On tirera avec les batteries de canon, et l'on » jettera des bombes pendant tout le jour, autant » qu'il sera possible, dans l'ouvrage à corne et » dans les ravelins près la porte de la Madeleine, » ainsi que dans la tenaille sur la basse Deule.

» On commandera seize cents grenadiers, qui » seront divisés en quatre pelotons dans la dernière » parallèle ; savoir, quatre cents qui attaqueront

1708. » l'angle saillant du chemin couvert du demi-
» bastion gauche de la corne, quatre cents qui
» attaqueront l'angle de la tenaille, quatre cents
» qui attaqueront celui de la face gauche du ravelin
» proche de la brèche ; le reste, au nombre aussi
» de quatre cents, attaquera la contrescarpe de-
» vant la brèche : ils auront avec eux trente char-
» pentiers pour couper les palissades devant la
» brèche.

» Les seize cents grenadiers ainsi disposés se-
» ront soutenus par seize cents fusiliers ; la tran-
» chée sera occupée par huit bataillons postés,
» la moitié dans la première parallèle, l'autre
» moitié dans la deuxième parallèle ; et dès que
» les grenadiers seront sortis de leurs logemens,
» les seize cents fusiliers prendront leurs places, et
» les premiers bataillons les places de ceux-ci.

» Six cents chevaux seront postés à l'aile gauche
» pour les faire agir en cas de besoin ; on les mettra
» derrière le bois proche de la traverse.

» Aussitôt qu'on se rendra maître de la con-
» trescarpe, si l'on trouve le fossé praticable devant
» la brèche, on détachera des grenadiers pour y
» monter ; ce qui pourroit obliger les assiégés de
» battre la chamade par la crainte d'être pris d'as-
» saut. On essaiera pareillement de se loger sur
» la tenaille ; et s'il n'est pas possible de le faire,

» les

» les grenadiers sauteront dans le chemin couvert, 1708.
» et se couvriront avec des sacs à laine, qu'on fera
» marcher avec chaque détachement.

» Ceux qui attaqueront devant la brèche, pren-
» dront poste vis-à-vis, le long de la contrescarpe,
» allant la moitié devant le ravelin, et se couvri-
» ront avec des sacs à laine, autant qu'il sera
» possible.

» S'il arrivoit qu'on eût besoin de plus de
» monde, les fusiliers marcheront de la même
» manière que les grenadiers; et les régimens
» qui seront dans les tranchées, leur enverront
» de temps en temps du secours, autant que les
» généraux le jugeront à propos.

» On mettra huit ou dix pièces de canon de-
» vant l'ouvrage à corne pour incommoder les
» assiégés; ce qu'on pratiquera aussi devant la
» tenaille. On fera du poste le plus près de la
» tenaille un feu continuel, pour enfiler tout ce
» qui paroîtra; ce qui soulagera beaucoup les
» attaques. »

Réglement pour l'attaque près la porte Saint-André.

La disposition faite pour l'attaque de la contrescarpe entre la basse Deule et l'ouvrage à corne de la porte Saint-André, étoit ainsi conçue :

« Outre la garde ordinaire des tranchées, on
» commandera huit cents grenadiers et autant de
» fusiliers pour les soutenir.

1708. » Quatre cents grenadiers sortiront en quatre » troupes de cent chacune, qui marcheront aux » angles de la contrescarpe, et seront suivis de » quatre cents autres, en cas de besoin : les huit » cents fusiliers seront prêts pour les soutenir, » comme aussi toute la garde des tranchées.

» Les premiers grenadiers s'étendront depuis le » ravelin jusque vers la tenaille qui soutient l'aile » de l'ouvrage à corne, pour tenter le passage du » chemin couvert de la contrescarpe, et gagner, » s'ils peuvent, la brèche du bastion : pour faci- » liter leur passage, ils auront trente charpentiers » avec des haches, pour couper les palissades. » En cas que la chose se trouve possible, ils tra- » verseront le fossé ; sinon ils retourneront sur la » crête du chemin couvert, où les travailleurs » viendront faire le logement : il y en aura deux » mille, afin que, si l'affaire étoit opiniâtre, on » en eût toujours en réserve.

» On doit aussi observer d'avoir sur les lieux » quatre cents gabions, des fascines en abon- » dance, et toute sorte d'outils, afin que l'on ait » d'abord de quoi en donner à ceux qui en pour- » roient manquer.

» Les grenadiers destinés à l'attaque, qui sera » faite à sept ou huit heures du soir, sortiront » quand on fera le signal marqué.

» Deux heures avant l'attaque, les batteries » feront un feu continuel sur tous les remparts, » pour inquiéter les assiégés; mais quand l'affaire » sera engagée, elles tireront seulement sur la » droite et sur la gauche, pour modérer le feu » croisé que les assiégés pourroient faire des » brèches des ouvrages à corne et des tenaillons. 1708.

» Il sera donné à chaque ingénieur deux cents » travailleurs; les autres resteront en réserve pour » sortir en cas de besoin. »

La première attaque devoit se faire sous la direction de M. du Mey, et la seconde sous celle de M. des Roques, tous deux ingénieurs en chef. Je dois à M. de Quincy la connoissance des dispositions que je viens de rapporter, et qui sont dignes de l'auteur du premier réglement.

En comptant tous les travailleurs, charpentiers, porteurs de gabions et autres, il y eut près de quatorze mille hommes commandés pour cette opération, outre la garde ordinaire de la tranchée, qui étoit de onze bataillons et de quatre escadrons.

Combien l'art de la guerre est terrible! Pourquoi faut-il que la science qui apprend à détruire les hommes, ne soit pas moins nécessaire que celle qui apprend à les gouverner!

Les mouvemens des assiégeans, les rapports des déserteurs, le mauvais état des bastions, tout

Boufflers se prépare à une vigoureuse défense.

1708. annonce le dessein du prince au maréchal, qui se prépare à une vigoureuse défense. Il élève palissade sur palissade, retranchement sur retranchement, et fait placer de l'artillerie et des troupes par-tout où il en est besoin. Il assemble son conseil de guerre. « On fut d'avis de ne point » défendre le chemin couvert de pied ferme, par » la raison que l'ennemi ayant une fois gagné » le haut du parapet, il pourroit plonger, en- » filer les défenses et envelopper les troupes qui » s'y trouveroient ; que, pendant ce temps-là, » le feu des remparts, tant du corps de la place » que des dehors, seroit sans action, parce que » les troupes qui défendroient le chemin couvert » y seroient exposées, et en recevroient un aussi » grand dommage que de celui des assaillans ; » qu'il ne falloit donc laisser que très-peu de » monde dans les principaux angles saillans ; dès » que les ennemis se trouveroient à portée de s'y » jeter, faire sur eux des décharges à propos, et » se retirer ensuite par la droite et par la gauche, » en rangeant le bord pour se couvrir ; et cela à » mesure que les ennemis passeroient, afin de les » exposer au feu des remparts, ce qui ne pouvoit » manquer de leur causer une perte considérable ; » et lorsqu'ils seroient affoiblis et en désordre, » faire revenir les troupes par le dehors et le

» dedans du chemin couvert, afin de regagner » ces postes. » 1708.

Cette résolution se trouvoit conforme au projet dressé par M. de Vauban lui-même, pour la défense de cette place. Le digne neveu de cet homme immortel n'avoit pu assister au conseil de guerre, parce qu'il étoit retenu dans son lit par la goutte : il y envoya seulement son avis ; tout-à-fait d'accord avec le système défensif de son oncle ; et quoique cette disposition eût le suffrage de tous les officiers généraux, le marquis de la Frezelière osa la combattre (1).

M. de la Frezelière combat le système de défense.

Il en est de la guerre comme des échecs, dit le continuateur de Thoyras : en effet, il n'est point de livre qui apprenne sûrement l'art de vaincre ou de gagner la partie, parce qu'il n'en est point qui puisse entrer dans les détails de tous les projets des joueurs ; on est subordonné à la marche de son adversaire. Ainsi, dans la guerre, il faut changer sa manière de combattre, lorsque l'ennemi a changé la sienne. Du temps de M. de Vauban, on étoit économe du sang des soldats ; du temps de Marlborough on le prodiguoit : il falloit donc

(1) L'auteur de l'Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne se trompe, lorsqu'il dit que le plan de M. de la Frezelière se trouvoit d'accord avec celui du chevalier de Vauban.

1708. proportionner la force à la force. D'après cette idée, M. de la Frezelière opina « qu'il falloit » mettre dans les places d'armes autant de grena- » diers qu'elles en pourroient contenir, aussi-bien » que dans les angles saillans; poster dans les ou- » vrages voisins, c'est-à-dire, dans les ouvrages » à corne, dans leurs demi-lunes, dans les te- » naillons, et dans les demi-lunes de la Madeleine » et de la Porte-d'Eau, des détachemens de gre- » nadiers prêts à soutenir les premiers, et à sortir » pour tomber sur les ennemis avec ceux qui se- » roient dans les places d'armes et dans les angles » saillans, lorsque le grand feu des remparts auroit » affoibli les troupes employées à l'attaque. » Il ajouta « que ce feu auroit la liberté d'agir par les » intervalles entre les places d'armes et les angles » saillans, qui ne seroient point occupés par des » troupes, parce qu'elles devoient sortir par la » droite et par la gauche après avoir fait leurs » décharges. »

Son projet est adopté,

Le maréchal ordonna à M. de la Frezelière d'écrire son opinion : elle fut adoptée; mais au lieu de trois cents hommes qui, d'après son plan, devoient être dans chaque corne des tenaillons, pour sortir par les angles saillans de leur contres- carpe, on n'en mit qu'une partie. Cette faute, comme l'observe M. de Quincy, facilita aux alliés

Mais mal exécuté.

le moyen de se loger dans un des angles, comme on le verra par les détails que je vais donner. M. de Surville se chargea du commandement des troupes de la droite (1); et M. de Lée, de celui des troupes de la gauche. M. de la Frezelière eut soin de poster diverses pièces de canon pour battre les assaillans par les flancs et par le front, lorsqu'on le jugeroit à propos. 1708.

A l'heure convenue, les troupes commandées se trouvèrent dans la tranchée. Pendant qu'elles y entroient, l'artillerie continuoit de tonner contre les ouvrages extérieurs; les bombes et les pierres voloient dans la place même. A sept heures le feu cesse; et, après une demi-heure de silence, on entend trois coups de canon, suivis d'une salve générale; c'étoit le signal de l'attaque. Aussitôt les grenadiers sortent de la tranchée dans l'ordre prescrit, ayant à leur tête M. Wilkes, lieutenant-général; ils avancent malgré le feu terrible du chemin couvert: arrivés aux palissades, ils jettent leurs grenades; saisissant ensuite leurs fusils, qu'ils portent en bandoulière, ils tirent leur coup. Les troupes qui étoient dans le chemin couvert, l'avoient abandonné; les assaillans se croient maîtres du poste; déjà ils se disposent à s'y loger: mais

Attaque et défense la nuit du 7 au 8.

(1) C'est-à-dire, vis-à-vis l'attaque entre la porte de la Madeleine et celle de Saint-Maurice.

1708. tout-à-coup ils sont accueillis d'une tempête effroyable ; la mousqueterie et le canon des remparts, le feu des places d'armes et des angles saillans, leur envoient la mort de toutes parts. En vain les alliés renouvellent-ils leurs troupes et leurs travailleurs pour établir leurs logemens : les assiégés font jouer trois mines vers le glacis ; les uns reviennent dans le chemin couvert, les autres sortent par les angles saillans et par les places d'armes. Les assiégeans, déjà affoiblis, ne peuvent résister à ce nouvel effort ; ils tombent ou sautent par centaines : on les mène tambour battant jusque dans leurs tranchées ; ils s'y jettent dans le plus grand désordre.

Les alliés, quoique fort maltraités dans l'attaque, restent maîtres de deux angles saillans.

Malheureusement on ne put les chasser de deux angles saillans, l'un du chemin couvert des tenaillons, et l'autre de l'ouvrage à corne, dont ils s'étoient rendus maîtres, parce qu'on n'y avoit pas mis la quantité de troupes indiquée pour s'y maintenir. Ils eurent, à ce qu'on assure, près de deux mille hommes tués, parmi lesquels se trouvèrent un colonel suisse, quatre ingénieurs et beaucoup d'officiers. On dit que le nombre des blessés montoit à deux mille six cent soixante-sept (1). M. de

(1) Rousset dit qu'il n'y eut que *deux mille six cent soixante-sept morts ou blessés, outre trois ingénieurs tués et onze blessés.* L'historien allemand d'Eugène ne fait monter les uns et les autres

Boufflers manda au roi qu'après avoir fait sauter les assiégeans sur les angles de la contrescarpe, il avoit fait compter le nombre des tués dans les attaques, et qu'on en avoit trouvé deux mille; dans ce cas, suivant la supputation ordinaire, il devoit y en avoir eu quatre mille blessés. 1708.

L'action avoit duré trois heures. Pendant ce temps-là Eugène étoit dans la tranchée avec le roi de Pologne : il jugea par l'événement que l'entreprise étoit plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord ; peut-être même se repentit-il d'avoir commencé un siége dont les suites pouvoient être d'autant plus désastreuses, qu'alors l'armée d'observation étoit menacée de toutes les forces françoises. Il n'étoit pas impossible qu'il fût enfermé, même en prenant la ville, dans l'espèce de cul-de-sac où il s'étoit engagé : pour en sortir, les alliés n'avoient, à proprement parler, que la chaussée de Menin ; Gand, Bruges, Ypres, Douai, Tournai, les serroient de toutes parts. Il falloit périr, ou se rapprocher de la Flandre espagnole ; ce que plus de cent mille François étoient bien capables d'empêcher. Mais la fortune, secondant une valeur opiniâtre, prit soin de corriger les fautes de l'imprudence. Inquiétude du prince Eugène.

qu'à quinze ou seize cents. L'ingénieur des Roques, dans une lettre citée par Lediard, évalue le nombre des tués ou blessés à deux mille.

1708. Le mauvais succès ne découragea point les assiégeans, qui, la nuit du 8 au 9, perfectionnèrent leur poste sur un des angles saillans des tenaillons : une batterie placée à la gauche pour foudroyer ces derniers ; un souterrain creusé pour percer dans le chemin couvert ; une autre batterie dressée à la droite, pour ruiner les défenses de l'ouvrage à corne ; le logement sur un des angles de cet ouvrage, amélioré ; une ligne tirée depuis la chaussée de Menin, vers la face et à cinquante pas du ravelin ; tels furent en quelques heures les fruits d'un zèle toujours croissant avec les obstacles.

Succès mêlés de revers.

La nuit du 9 au 10, à l'attaque de la droite, le logement fut poussé depuis l'angle saillant de l'ouvrage à corne vers le ravelin contre-gardé, tandis qu'on l'étendit à la gauche du côté du ravelin et à quelques pas de son angle.

Mais la bravoure et la vigilance luttent avec succès contre des efforts si bien dirigés. Le 10 au soir, MM. de Permangle et de Maillebois chassent les alliés de l'angle saillant des tenaillons ; ils détruisent les logemens, enlèvent les outils, tuent quelques travailleurs et font quarante prisonniers.

La nuit suivante ne fut pas aussi heureuse pour les François : les assiégeans, sous les ordres du prince de Holstein-Beck, se rétablissent dans le logement dont ils avoient été chassés, et le

poussent le long des palissades; ils commencent ensuite deux nouvelles batteries, l'une pour tirer sur le front de l'ouvrage à corne, et l'autre contre les tenaillons. 1708.

Le prince Eugène étant parti le 11 pour le camp de Marlborough avec quinze bataillons et un assez grand nombre d'escadrons, la vivacité du siége se ralentit quelques jours. Dans une sortie faite à propos la nuit du 12 au 13, on détruisit quelques travaux près de l'ouvrage à corne et des tenaillons; plusieurs gabions furent renversés, et cent hommes perdirent la vie en opposant une vaine résistance.

La nuit du 14 au 15, les assiégeans creusèrent des mines sous la contrescarpe pour la jeter dans le fossé des tenaillons, et mirent quelques gabions le long des palissades.

Le prince Eugène, de retour le 15, changea la disposition pour les tranchées : il régla qu'à l'avenir les bataillons seroient au nombre de douze; que les lieutenans-généraux rouleroient ensemble; que tous les jours il y en auroit un de tranchée qui se tiendroit à l'attaque de la gauche, et qu'un major-général seroit à la droite. Ce jour-là même la ligne de la droite fut poussée jusqu'à la rivière, et la sape conduite le long de la muraille extérieure du fossé.

1708. Les quatre batteries tirèrent sans relâche de la droite et de la gauche pour ruiner les défenses et pour élargir les brèches. La nuit suivante, la muraille du fossé du tenaillon fut percée en plusieurs endroits, et une partie de la contrescarpe tomba dans le fossé, qu'on entreprit de combler avec des fascines. L'état des choses permettoit de donner l'assaut aux tenaillons dès le 17 au soir.

Boufflers secondé par les bourgeois. M. de Boufflers avoit réglé que les troupes employées aux sorties ne feroient pas d'autre service. Il passa en revue la garnison, qui étoit encore composée de douze mille hommes en état de combattre, sans compter les officiers.

Les bourgeois secondoient de tout leur pouvoir les travaux de la défense; ils éteignoient le feu des bombes, transportoient les blessés, et cinq mille d'entre eux s'occupoient chaque nuit de réparer les ouvrages endommagés.

A la sortie de la Deule, sur le fossé du tenaillon, il se construisoit un pont de fascines sur lequel un bataillon pouvoit passer de front. Le fossé n'étoit pas entièrement comblé : on différa l'assaut qui devoit avoir lieu la nuit du 17 au 18. Les assiégeans se bornèrent à diriger leurs efforts contre trois traverses qui défendoient les angles saillans. Repoussés deux fois, ils s'en emparèrent à la troisième attaque, et finirent par en être chassés avec

Les assiégeans perdent beaucoup d'ingénieurs.

beaucoup de perte. MM. du Mey et de Longenay, directeurs des approches, furent blessés dangereusement dans cette occasion. Jusqu'à ce jour, les alliés avoient trente ingénieurs hors de combat et un directeur tué. 1708.

Les assiégés ne négligeoient rien pour mettre un obstacle à l'achèvement du pont et des mines de leur ennemi : ils jetoient pendant la nuit des cordes goudronnées, des grenades, des pots à feu, et éloignoient ainsi, par l'endommagement des travaux, l'attaque dont ils étoient menacés.

De leur côté, les assiégeans poussoient leurs opérations avec vigueur. Ils commencèrent à élever une batterie de huit pièces pour battre le ravelin, et la face opposée du bastion droit du corps de la place ; ils travaillèrent à une nouvelle mine vers la gauche du tenaillon. Dès le 18, le fossé étoit tout comblé à la droite, et le pont avoit la solidité convenable. Tandis qu'on finissoit la mine de la gauche, l'autre avançoit ; mais il étoit encore très-difficile de se rendre maître de la traverse entre le ravelin et l'ouvrage à corne. Dans ces circonstances, Marlborough, délivré des François et de ses inquiétudes, vint au siége ; il eut une conférence avec Eugène et les députés hollandois.

Le duc vient au siége.

La nuit du 18 au 19, on joignit une ligne

1708. depuis l'ouvrage à corne jusqu'au logement du tenaillon, à l'attaque de la droite ; une partie du fossé de l'ouvrage à corne fut comblée, à l'attaque de la gauche. La prise de l'une des deux cornes, dans le chemin couvert, coûta la vie à quarante hommes ; il y en eut cinquante-cinq de blessés. Une batterie de trois pièces, sur l'angle saillant de la contrescarpe des tenaillons, étoit destinée à élargir la brèche du bastion droit du corps de la place ; mais elle ne put servir, parce qu'elle étoit trop enfilée et que plusieurs canonniers y périrent.

La nuit suivante fut employée à mettre toutes choses en état pour donner l'assaut dès le lendemain aux tenaillons ; et la tranchée, qui s'étoit toujours relevée à quatre heures après midi, le fut le matin à neuf heures par le prince de Holstein-Beck.

Eugène commanda le soir mille grenadiers, soutenus d'autant de fusiliers, et des bataillons de la garde, pour attaquer les parties des tenaillons de la droite et de la gauche, et l'ouvrage à corne de la droite ; mais le maréchal fit mettre le feu au pont de fascines du tenaillon de la gauche par les moyens accoutumés, et il fallut différer l'entreprise.

Le duc de Marlborough avoit détaché cinq mille Anglois de son armée ; c'étoit une élite de braves, dont le courage éprouvé s'accroissoit au sein des

périls. Onze cents grenadiers, soutenus de douze cents fusiliers et de dix-sept cents travailleurs, devoient être employés sur deux points différens. Il fut résolu d'attaquer tout-à-la-fois la contrescarpe de la basse Deule, celle qui étoit vis-à-vis du bastion de la droite, et les places d'armes entre l'ouvrage à corne, le bastion et le ravelin à la gauche de la rivière, avec le chemin couvert, depuis le ravelin jusqu'à la porte de la Madeleine, c'est-à-dire, le tiers des dehors de la place. Les bataillons de la tranchée avoient ordre de soutenir les assaillans. 1708.

Attaque terrible de la contrescarpe de la basse Deule et d'autres ouvrages, la nuit du 20 au 21.

Tout étant prêt vers les six heures et demie du soir, le prince se plaça près d'une batterie avancée, pour animer les troupes par sa présence. Au signal convenu, elles s'ébranlèrent : le feu fut terrible de part et d'autre ; il dura pendant deux heures avec la même violence. Jamais, peut-être, les Anglois et les François ne luttèrent d'une manière plus ferme et plus glorieuse. Ceux-ci, dans le chemin couvert et dans les ouvrages, étoient soutenus par le feu de la place, tandis que des tenaillons ils incendioient la galerie par les procédés ordinaires. Repoussés trois fois, les assaillans perdent courage : Eugène accourt ; il rallie les troupes rebutées, et les mène lui-même au combat, qui recommence avec fureur. *Mes amis*, leur dit-il,

Les assaillans repoussés trois fois avec grande perte.

1708. *rappelez-vous les journées d'Hochstett, de Ramillies et d'Oudenarde.* De son côté, le maréchal excite les siens par le souvenir de l'ancienne gloire des armes françoises, et par les cris redoublés de *vive le roi.* Le bruit de l'artillerie surpasse les plus forts éclats du tonnerre : la lave de l'Etna ou du Vésuve, lancée par torrens, n'égale pas le jet continu des pierres, des balles, des bombes et des boulets.

Ils s'emparent de quelques ouvrages. Enfin les assiégeans finissent par se rendre maîtres, à l'attaque de la droite, de l'angle du demi-bastion gauche du tenaillon, où ils se logent au nombre de trente ou quarante ; mais un retranchement fraisé et palissadé qui coupe cet ouvrage, les arrête, et les oblige de borner là leurs succès.

A l'attaque de la gauche, les alliés obtinrent aussi un avantage : ils s'emparèrent de la place d'armes du chemin couvert vis-à-vis de la grande brèche, où ils prirent poste. Cependant on les repoussa de tous les autres points, et ils furent chassés de plusieurs logemens qu'ils avoient commencés ; on leur brûla ou emporta plus de cent gabions.

Eugène blessé. Le prince Eugène, victime de son courage, avoit reçu un coup de feu au-dessus de l'œil gauche, se trouvant alors entre les princes d'Orange et de Hesse (1). Il fut transporté à son quartier dans

(1) M. L. C. D. C., l'un des historiens d'Eugène, raconte que une

une voiture du roi Auguste, qui étoit présent à l'action. La perte des assiégeans fut si grande, qu'ils eurent cinq mille hommes hors de combat (1). Les assiégés ne perdirent aucun officier de marque : ils ne comptèrent, suivant M. de Quincy, que quatre cents hommes tués ou blessés ; du nombre des derniers étoient MM. de Ravignau, d'Angennes et de Sury. 1708.

Le lendemain, Eugène envoya demander une suspension d'armes pour retirer les morts ; mais elle fut refusée par Boufflers, qui répondit fièrement que quand il y en auroit un plus grand nombre, il prendroit lui-même le soin de les faire enterrer : il craignoit que les ingénieurs des alliés ne missent la circonstance à profit pour venir reconnoître de trop près la place et les ouvrages extérieurs. Cette crainte, il faut l'avouer, n'étoit pas sans fondement. Si l'on en croit M. de Saint-Hilaire, le maréchal tint parole ; dès la nuit

Suspension d'armes refusée par le maréchal.

ce prince avoit eu d'abord son chapeau emporté par un coup de feu ; que le prince héréditaire de Hesse, qui étoit à côté, lui mit le sien sur la tête, et qu'Eugène dit d'un grand sang-froid : *Je conviens que ce coup est heureux.* Celui qu'il reçut un instant après le fut moins, puisqu'il en fut blessé.

(1) Un autre historien françois du prince Eugène porte à cinq mille au moins le nombre des tués, parmi lesquels il se trouvoit trois mille cinq cents Anglois. L'historien allemand n'évalue la perte qu'à neuf cents tués ou blessés.

1708. même, il regagna quelques postes dans une sortie; plusieurs toises de la tranchée furent comblées, et l'on y jeta les corps morts qui se trouvèrent à portée de recevoir cette honorable sépulture.

Le duc prend soin du siége.

La blessure du prince Eugène, sans être dangereuse, l'obligea de garder la chambre quelques jours; et pendant ce temps-là le duc de Marlborough, qui prit soin du siége, voulut essayer s'il ne seroit pas plus heureux. Il commanda à cet effet quatre mille grenadiers des troupes du siége, et cinq cent cinquante fusiliers choisis, qu'il renforça de quatre cents grenadiers des plus braves de son armée. Pour l'attaque de la droite, il destina particulièrement trois cents de ses grenadiers connus de lui, cent vingt du siége, et deux cent soixante-dix fusiliers; pour celle de la gauche, il fit à-peu-près la même disposition. M. de Boufflers voulut tenter une sortie le 23 à midi; mais elle n'eut pas de suite, l'occasion n'étant pas favorable.

Troupes d'élite pour renouveler l'attaque la nuit du 23 au 24.

Entre sept et huit heures du soir, le signal ordinaire se fit entendre. Le combat fut long et opiniâtre. Encouragés par la présence du duc et des princes de Hesse-Cassel et d'Orange, les assaillans se montrèrent dignes de leurs illustres chefs. Repoussés plusieurs fois, ils revinrent à la charge, et se firent un petit logement sur l'angle

Succès et revers.

du tenaillon de la gauche, qui, ayant, comme celui de la droite, une coupure fraisée et palissadée, ne leur permit pas d'avancer plus loin. Pendant qu'ils travailloient à se loger, l'explosion d'une mine coûta la vie à un assez grand nombre d'entre eux : plus de mille hommes furent tués ou blessés dans cette affaire, qu'un orage survenu tout-à-coup avoit forcé de suspendre quelque temps. 1708.

Les alliés perfectionnèrent leur logement dans le peu de terrain qu'ils occupoient ; ils travaillèrent à des mines pour faire sauter les coupures des deux tenaillons et celles du chemin couvert, entre la contre-garde du tenaillon et l'ouvrage à corne. On les vit, dans la journée du 24, ramener du canon vers Menin, rompre des ponts, et mettre une partie de leurs troupes en marche. Cela, joint au silence de l'artillerie, fit croire qu'ils levoient le siége : mais la joie des assiégés fut de courte durée; les assiégeans ne renvoyoient que les pièces qui ne pouvoient plus leur servir, et les troupes en mouvement alloient protéger un convoi qu'ils faisoient venir d'Ostende. Pendant ce temps-là, soixante chariots chargés de poudre, venant de Bruxelles par des chemins détournés, tombèrent au pouvoir des François.

Courte joie des assiégés, qui croient qu'on lève le siége.

Le duc de Marlborough s'en retourna à son armée, qui campoit alors sur l'Escaut, vis-à-vis de

1708. l'abbaye du Saulsoy, où le petit-fils de Louis XIV avoit établi son quartier. Il demanda à ce prince qu'on laissât boire les chevaux de part et d'autre dans la rivière : le refus qu'il essuya fut une des causes qui l'engagèrent à décamper peu après pour se rapprocher de Lille.

Un parti françois enleva, le 25, dans une sortie, du côté de Pont-à-Bouvines, cent cinquante vaches et quatre cents moutons; foible ressource pour une garnison forte encore de près de douze mille hommes. Deux jours après, un spectacle étrange amusa l'armée du duc de Bourgogne : on fouetta soixante femmes du pays, qui, dans des hottes, portoient aux alliés des boulets et de la poudre.

Les assiégeans continuoient leurs mines, et perfectionnoient avec lenteur les retranchemens des tenaillons; des bois verts trouvés près de la Marque leur servirent à faire des fascines qu'ils entremêlèrent de pierres. Ils résolurent, le 28, de ne plus avancer que par la sape et par les mines. On pratiqua une ouverture dans le tenaillon de la gauche pour pouvoir établir une galerie et attaquer la demi-lune. Le prince Eugène, rétabli de sa blessure, mangea en public pour la première
28 septembre. fois le 28 septembre : ce fut un jour de fête pour toute l'armée.

1708.

Trait hardi du chevalier de Luxembourg, qui fait entrer des hommes et des munitions dans la place.

Le même jour est marqué dans les fastes de l'héroïsme par une action du chevalier de Luxembourg (1), qui employa un moyen aussi hardi qu'ingénieux pour entrer dans la place avec un secours d'hommes, d'armes et de poudre. Ce guerrier, digne de l'ancienne Rome et de l'illustre maréchal son père, avoit eu l'adresse de faire prévenir M. de Boufflers de l'entreprise qu'il méditoit. Pour mieux cacher son dessein, il envoya à Douai, à Arras et à Béthune, un corps de troupes presque entièrement composé de cavalerie, sous prétexte d'empêcher les courses des alliés dans la Flandre et dans l'Artois : pendant ce temps-là il s'occupoit de ses préparatifs avec autant de mystère que de diligence. Le 28, les portes de Douai furent fermées pour que personne n'en sortît. Enfin le héros, chef de l'expédition, se mit en marche avec deux mille cinq cents hommes bien montés, choisis entre les plus intrépides ; il y avoit dans ce nombre des carabiniers et des dragons : chaque cavalier portoit en croupe un sac de soixante livres de poudre ; chaque carabinier et dragon étoit chargé de trois fusils et d'une grande quantité de pierres pour cette espèce d'arme. Nos braves cheminoient à

(1) Depuis prince de Tingry, et maréchal de France.

1708. pas lents : ils arrivèrent, entre neuf et dix heures du soir, à une barrière des lignes de circonvallation; la sentinelle avancée cria, *qui vive :* le conducteur de la troupe parloit bien le hollandois; il connoissoit de plus tous les régimens de cette nation, qui étoient dispersés çà et là pour battre l'estrade : *Ouvrez-moi promptement,* dit-il à l'officier de garde; *j'apporte de la poudre aux assiégeans, et je suis poursuivi par un détachement de l'armée françoise.* A ces mots la barrière s'ouvrit. Déjà dix-neuf cents environ l'avoient passée, lorsqu'un officier de Tourout, voyant quelques cavaliers trop à l'écart, leur cria imprudemment, *serre, serre.* A ce langage, qui les trahissoit, le capitaine de la garde soupçonna une partie de la vérité; il ordonna à ceux qui suivoient de s'arrêter; et, sur le refus de cette bande audacieuse, on tira sur elle. Le feu prit à trois sacs, et l'explosion de la poudre fit périr soixante hommes avec leurs chevaux (1) : ceux qui n'étoient point entrés perdirent l'envie de suivre les autres, et l'on eut le temps de fermer la barrière. Le reste de la troupe, resté en dehors, tourna bride du côté de Douai.

Le feu prend à trois sacs de poudre, et fait périr soixante hommes avec leurs chevaux.

(1) Les alliés disent que ceux qui faisoient l'avant-garde, témoins de ce malheur, coururent au grand galop vers la ville, et qu'il en périt une centaine de la même manière près de la porte.

1708.

Au bruit occasionné par cette singulière aventure, les dragons de Witgenstein, campés à peu de distance, accoururent, tous en chemise, avec leurs armes. Le prince héréditaire de Hesse fit poursuivre les fuyards sans pouvoir les atteindre. Des hussards hessois trouvèrent sur la route, jusqu'à deux lieues au-delà du camp, des sacs, des épées, des pistolets et de la poudre éparpillée. Le même prince rendit compte de cet événement aux États-généraux, dans une lettre datée du 29 septembre. *C'étoit*, disoit-il, *un horrible spectacle, de voir le chemin couvert de cadavres d'hommes et de chevaux, de têtes et de jambes, à demi-brûlés.* Il parle de trois explosions, dont la dernière se fit entendre à minuit : il paroît qu'il s'est trompé sur l'heure, et sur d'autres circonstances dont il n'avoit pas été le témoin. Il ne porte qu'à trois cents le nombre des hommes entrés dans la ville, tandis qu'il y en eut plus de dix-huit cents effectifs, avec quatre-vingts milliers de poudre et douze cents fusils. Les troupes qui arrivèrent à leur destination, étoient composées de la compagnie franche de Parpaille, de celle des Sauvegardes du roi, des régimens de dragons de la Reine et de Bourgogne, de quelques cavaliers de Saint-Aignan, de Martinville, de la Bretèche, de Fontaine, de Forsac, de quarante

1708. dragons de Belabre, de deux compagnies de grenadiers, et d'un détachement particulier de cent chevaux. Nommer les corps françois qui se distinguent, c'est leur accorder la récompense la plus digne d'eux.

Autre accident dont parle M. de Saint-Hilaire.

M. de Saint-Hilaire raconte l'accident qui étoit survenu en chemin, et qui, s'il fût arrivé aux premiers corps des troupes en marche, eût fait échouer l'entreprise. Au sortir de Douai, en passant à Pont-à-Rache, quelques cavaliers, dont les sacs n'étoient pas liés sans doute avec assez de précaution, laissèrent tomber des traînées de poudre sur le pavé ; ceux qui les suivoient y mirent le feu en marchant dessus avec le fer de leurs chevaux (1) : il y en eut plusieurs de grillés ; et ceux qui venoient après ne purent passer outre. Heureusement les autres qui précédoient en bien plus grand nombre, continuèrent leur route, et atteignirent le but qu'on s'étoit proposé.

Le chevalier de Luxembourg obtint pour récompense le grade de lieutenant-général.

Autre trait de hardiesse d'un officier françois.

Un officier françois, M. Dubois, capitaine dans le régiment de Beauvoisis, l'avoit devancé dans la carrière de l'audace par une action digne des regards de la postérité. Dès le 14 septembre,

(1) C'est l'une des trois explosions dont parle le prince de Hesse.

il s'étoit chargé d'entrer par la Deule dans Lille, pour en connoître l'état et en instruire le duc de Bourgogne. Il part du camp; arrivé près du premier canal, il se déshabille, et cache ses vêtemens dans un lieu où il croit qu'il pourra les retrouver à son retour; il traverse sept canaux à la nage : à mesure qu'il approche des assiégeans, les difficultés s'accroissent avec le péril. Pour n'être ni vu ni entendu, il nage entre deux eaux : l'homme poisson entre dans la ville excessivement fatigué. Le maréchal lui fait prendre quelque repos : après lui avoir donné des habits, il le mène par-tout; il lui montre des retranchemens faits à l'endroit des brèches avec de gros arbres bien enchaînés, et tous les autres préparatifs d'une longue défense : le principal objet de ses craintes étoit de manquer de poudre; ce qui, sans doute, détermina Luxembourg à sa périlleuse entreprise. Le brave Dubois repasse les canaux la nuit du 15 septembre, portant dans sa bouche un petit billet enveloppé de toile cirée; il s'embarrasse dans des herbes, et court le risque de perdre la vie : enfin il est assez heureux pour échapper au danger, et pour retrouver ses habits au lieu où il les a laissés. De retour au camp, il remet le billet au prince, et rend compte de ce qu'il a vu. N'allons plus chercher dans l'histoire romaine des exemples comme

1708.

1708. ceux de Clélie et de ses compagnes : n'en trouvons-nous pas, dans nos propres annales, de plus certains et d'aussi glorieux !

Continuation des travaux des assiégeans.

De si grandes actions et une si belle défense méritoient d'être couronnées par un plein succès. Le siége étoit sur le point d'être levé ; il se continua encore le 29 au milieu des angoisses et de l'inquiétude ; on acheva deux batteries de canon vis-à-vis de l'ouvrage à corne, l'une de trois pièces, l'autre de deux, pour battre le pont de communication du ravelin au chemin couvert. Le soir on fit sauter une mine à la gauche, et l'on prit poste sur deux coupures du tenaillon : la sape s'avança à la droite, le long du chemin couvert, du côté d'une place d'armes, vis-à-vis de la brèche du bastion de ce point d'attaque ; et néanmoins le manque de munitions inspiroit le découragement, lorsque tout-à-coup le prince Eugène reçut la nouvelle de l'arrivée du convoi, et de la victoire remportée à Wynendale (1) sur le comte de la Mothe par le major-général Webb.

Nouvelle de l'arrivée du convoi d'Ostende, et de la victoire de Wynendale.

Circonstances de ce grand événement, qui décida du sort de Lille.

Le duc de Bourgogne avoit pris des mesures pour qu'il n'arrivât aucun secours de Bruxelles ; il faisoit garder avec soin tous les postes sur l'Escaut, depuis le mont de la Trinité jusqu'à Pottes, vers

(1) Ou Winendal.

Oudenarde, et de là jusqu'à Gand. Maître d'ailleurs de l'Artois et de la Scarpe, il formoit une espèce de cintre d'un côté, tandis que la Mothe en formoit un autre depuis Nieuport jusqu'à Gand. Les alliés, presque enveloppés de toutes parts, n'avoient qu'une petite issue pour faire venir d'Ostende les munitions dont ils avoient un extrême besoin. 1708.

La prévoyance, l'activité, la fortune de Marlborough, tirèrent les alliés du mauvais pas où ils s'étoient engagés. Instruit qu'une flotte alloit porter en Portugal des munitions de guerre et des troupes au nombre de quatorze bataillons, il avoit écrit à la reine Anne, pour en faire changer la destination au profit de sa propre gloire. L'ambassadeur de sa Majesté très-fidèle opposa d'inutiles remontrances à cette demande : le vice-amiral Bing reçut l'ordre de conduire la flotte à Ostende, et d'agir en tout suivant les desseins du duc, qui, informé le 23 de l'arrivée du secours, détacha quinze mille hommes environ pour couvrir la marche des chariots. Dès le 16 il étoit sorti de son camp, entre la Deule et la Marque, d'où il avoit défié les forces des deux couronnes; le 18 sa droite étoit à Willem, sa gauche à Wannes, et son quartier à Templeuve, d'où il le transféra, le 20, à Lannoy, après avoir fait faire un autre mouvement à son armée.

Mesures prises par Marlborough.

Quinze mille hommes détachés pour couvrir la marche des chariots.

1708.

On se rend maître d'Oudenbourg.

Les différens corps détachés se réunirent à Thorout le 27. M. de Savary, major du régiment de Guethem, s'étoit porté en avant, et rendu maître du poste d'Oudenbourg. On lui envoya aussitôt pour renfort six cents grenadiers sous les ordres du colonel Preston, un bataillon d'Orkney sous ceux de M. Hamilton, et un autre de Fune conduit par M. Wooght; tous commandés par le brigadier Landsberg : ils ne purent pas s'emparer de Plassendael, moins à cause de la force de la garnison, que des eaux qui couvroient la campagne voisine. Six ponts jetés sur le canal de Nieuport servirent à faire passer six cents chariots vides pour aller à Ostende, où étoient les munitions débarquées : six bataillons, ayant M. d'Eltz (ou Elst) à leur tête, s'avancèrent vers Dixmude pour concourir au succès. Mais le principal honneur en étoit réservé à M. Webb, qui, en sa qualité de plus ancien major-général, commandoit en chef, secondé de M. de Nassau-Woudembourg.

Le duc de Vendôme vouloit se charger d'aller combattre en personne le détachement des alliés; les ennemis de sa gloire lui avoient fait refuser cette honorable commission (1), sous prétexte

(1) Le comte de Bergeick, surintendant des finances du roi d'Espagne en Flandre, avoit écrit au duc de Bourgogne pour le prier de confier cette expédition à Berwick; mais ce

que sa présence pouvoit être plus utile ailleurs. L'inepte comte de la Mothe, choisi pour cette expédition, s'étoit mis en marche d'auprès de Bruxelles (1) pour Bruges; M. d'Alveda, lieutenant-général espagnol, campé à Braine, l'avoit suivi le 25 et le 26, avec les neuf mille hommes qu'il commandoit; enfin toutes les troupes du comte étoient rassemblées la nuit du 26 au 27: avec un peu plus de diligence il se fût emparé des postes d'Oudenbourg et de Leffinghe; mais il s'étoit laissé prévenir, condamné, en quelque sorte, par son étoile, à ne rien faire de bien. 1708.

Le convoi partit d'Ostende le 27; il passa le canal à Leffinghe, s'avança de là à Slype, et continua sa route par le Moerdyck; le brigadier Willemort tâcha en vain de le couper. Départ du convoi.

Marlborough envoya, le 28, vers Hooghlede, une partie de sa cavalerie sous les ordres du général Cadogan; cent cinquante chevaux en avoient été détachés la veille à Oudenbourg, sous le commandement du comte de Lottum: il y portoit à deux bataillons et à six cents grenadiers l'ordre d'escorter le convoi jusqu'à Coukelare (ou Coklaer),

prince ne jugea pas à propos d'y consentir, et donna ordre au maréchal de venir le rejoindre.

(1) Il étoit venu de ce côté, parce qu'on vouloit attaquer Bruxelles; mais, pour le moment, on avoit renoncé à ce projet.

1708. et de rejoindre ensuite le gros de l'infanterie à Thorout. Ce précieux secours étoit aussi protégé de quelques escadrons détachés en avant et distribués sur la route ; il devoit gagner les derrières du bois de Wynendale, tandis que M. Webb se posteroit, avec toutes ses forces, de manière à attirer sur elles toute l'attention du général françois.

Combat de Wynendale, le 28 septembre.

Le comte de Lottum étoit de retour à Thorout le 28 à midi ; il annonça que, dans son chemin, il avoit rencontré une garde avancée de l'ennemi, près d'Ichteghem. Sur son avis, vingt-deux bataillons eurent ordre de marcher vers ce lieu, par la route de Wynendale. Cet officier, aussi actif qu'intelligent, forma lui-même l'avant-garde avec ses cent cinquante chevaux, et prit poste à l'entrée d'une gorge d'où il pût amuser les troupes des deux couronnes. A mesure que les bataillons sortoient d'une espèce de défilé, ils se mettoient en ordre pour occuper l'ouverture entre les bois de Wynendale, à leur droite, et les broussailles ou bas taillis, à leur gauche.

Le comte de la Mothe donne dans le piége adroitement tendu par M. Webb.

M. de la Mothe, précédé de troupes légères, étoit parti de Bruges le 28 au matin, avec plus de vingt mille hommes (1). Arrivé vers les cinq

(1) Il avoit trente-quatre bataillons et soixante-trois escadrons. Le rapport attribué à M. Webb dit quarante des premiers et soixante des seconds ; mais Berwick est plus digne de

heures du soir à la vue des alliés, il fit avancer dix pièces pour canonner l'avant-garde des cent cinquante chevaux, dont la résistance permit à M. Webb d'achever toutes ses dispositions. Un commandant plus habile eût fait aussitôt charger ce piquet, au lieu de perdre un temps précieux à amener et à pointer de l'artillerie. Le major-général anglois (1) rangea son infanterie sur deux lignes, qui occupèrent l'ouverture ; sa gauche s'étendoit au-delà des broussailles : il garnit les bois et les taillis de diverses troupes (2), auxquelles il donna l'ordre de s'y tenir cachées, et de ne tirer que lorsqu'elles pourroient prendre leur ennemi en flanc. Pendant ce temps-là, le commandant françois mettoit ses bataillons sur quatre lignes, ses dragons derrière sur trois, et sa cavalerie, 1708.

foi. Parmi ces troupes, il y avoit des Espagnols, qui, suivant l'usage, imputèrent aux François leur défaite, et *vice versâ*.

(1) Suivant la relation que Lediard lui attribue, et qui ne me paroît pas exacte, il n'avoit que six mille hommes dans l'action ; le reste étoit détaché : ce qui est faux ; car les grenadiers et les deux bataillons revenus d'Oudenbourg se rangèrent derrière les deux lignes ; ils venoient au secours, sur l'avis donné par des femmes de soldats éplorées, qu'ils avoient rencontrées près de Coukelare.

(2) Le régiment de Heukelum (ou Heukelom) étoit passé dans le bois sur le flanc droit, et celui du prince héréditaire de Prusse, commandé par le colonel Rhader, étoit dans le taillis sur le flanc gauche.

1708. encore plus en arrière, sur deux; après une canonnade d'une demi-heure (1), il s'ébranla pour commencer l'attaque. Lottum avoit rempli son objet; il se retira : le piége étoit tendu, et l'on s'y laissa prendre.

Quelques apologistes, toujours prêts à couvrir les plus grandes fautes du voile de leur indulgence, excusent ici le comte de la Mothe; il avoit, disent-ils, donné l'ordre de fouiller les bois et les broussailles : pourquoi donc marcha-t-il sans qu'on lui eût rendu compte de l'exécution ? il s'avança témérairement avec sa première ligne dans ce coupe-gorge. Quoi qu'en dise M. de Quincy, trop souvent avocat des mauvaises causes, on ne sauroit lui pardonner cette extrême imprudence, et quelques autres que je ferai connoître.

Voici comment s'exprime l'auteur de la relation attribuée à M. Webb : « L'ennemi commença » l'attaque, marchant à cent cinquante pas de » notre flanc droit, où les bataillons qui s'étoient » cachés, lui firent un si chaud accueil, que son

(1) Suivant le rapport attribué à M. Webb, et copié par Rousset, la canonnade dura trois heures; ce qui est évidemment faux, s'il est vrai, comme on l'assure, que la Mothe n'arriva qu'à cinq heures à la vue des alliés. Un combat ne commence point, le 28 septembre, à huit heures du soir, c'est-à-dire, en pleine nuit.

» aile

» aile gauche se replia sur son centre : le régiment » du prince héréditaire, posté sur notre flanc » gauche, à-peu-près à la même distance, pro- » fita de ce désordre pour charger vigoureusement » l'ennemi ; ce qui mit toute sa ligne en confusion. » Il poussa néanmoins en avant, et rompit deux » de nos bataillons ; mais le régiment d'Albemarle, » commandé par le colonel Hirtzell, s'avança sur » la cavalerie françoise, qui cherchoit à nous cul- » buter, et la tint assez en échec pour donner au » général et au comte de Nassau le temps d'amener » les régimens de Bernsdorf, Gauwin et Linde- » baum, à la place des bataillons rompus. » 1708.

Les François sont battus.

Il faut convenir, à la louange de M. de la Mothe, qu'il n'avoit point été déconcerté par son premier échec. Il fait avancer des dragons pour rallier son infanterie, et tente un second effort pour pénétrer : mais les alliés tiennent ferme dans leur poste ; ils ne veulent pas perdre l'avantage des troupes placées dans le bois et le taillis. Un feu meurtrier parti d'entre les arbres et les buissons renverse la première ligne sur la seconde ; frappés d'une main invisible, les François et les Espagnols tombent par pelotons : l'approche de leur cavalerie ne sert qu'à rendre le désordre plus grand ; les corps des chevaux tués augmentent les monceaux de cadavres. Le vainqueur, avec

1708. la baïonnette, achève le carnage des malheureux échappés à sa mousqueterie. Enfin les battus se retirent ; le convoi marche sans obstacles, et le sort de Lille est décidé.

Fautes de M. de la Mothe.

La fortune et ses hasards ne se mêlèrent point de cet événement : la défaite de M. de la Mothe fut son propre ouvrage. D'abord il est inexcusable de ne s'être point assuré que ces bois ou taillis ne couvroient aucune embuscade. On peut encore lui reprocher d'avoir pris son chemin par Oudenbourg, et le long du canal, jusqu'auprès de Ghistelle, pays très-coupé et fort serré, au lieu de suivre la route de Bruges à Wynendale : sa supériorité consistant en cavalerie, il devoit chercher à la développer en rase campagne. Une autre faute qu'il commit fut de s'être exposé à une double honte, en voulant réunir à l'avantage de prendre, la gloire de vaincre : il eût mieux fait d'abandonner le dessein de combattre pour s'emparer des munitions. Ne pouvoit-il donc pas tourner le bois, autour duquel les chariots étoient en marche avec une assez foible escorte, et en même temps tenir en échec, avec des forces suffisantes, celles qui lui étoient opposées à l'autre bout d'une espèce de gorge ! Webb, craignant d'être accablé par le nombre, s'étoit placé entre le bois et les bas taillis, où trois escadrons pouvoient à peine se mettre en

ligne. Il avoit imaginé cette ruse pour distraire son ennemi de l'objet principal. Si, renonçant à tout artifice, il avoit quitté son poste, il y a tout lieu de croire que la chance du combat n'eût pas été en sa faveur. L'affaire étoit engagée lorsque Cadogan arriva, n'ayant avec lui que deux escadrons et ne devant être renforcé que de quatre autres. 1708.

« Jamais homme de guerre ne s'y prit si mal, » dit M. de Berwick en parlant de M. de la » Mothe avec sa franche impartialité : s'il avoit » seulement opposé une partie de ses troupes, et » si, avec le reste, il avoit tourné l'un des bois, » les ennemis étoient défaits, et le convoi pris. Jugement qu'en porte le maréchal duc de Berwick.

» Toutes les fautes qu'il commit étoient énor- » mes : 1.° de n'avoir pas vu lui-même si l'inon- » dation avoit été faite selon les ordres donnés; » 2.° ayant commandé depuis six ans dans ce » pays, de n'avoir pas eu des gens affidés pour » l'avertir dans le moment que le convoi sortoit » d'Ostende; 3.° d'avoir fait une disposition si » ridicule pour attaquer un ennemi qui lui étoit » inférieur de plus de la moitié. Mais il falloit » principalement blâmer la cour, qui l'avoit placé » dans un poste de cette importance; aussi est-ce » le plus souvent ce qui cause les malheurs qui » arrivent à la guerre : on n'a pas assez d'attention

1708. » à ne se servir que de gens capables; et d'ordi-
» naire la préférence est donnée à ceux qui ont le
» plus de crédit et de faveur. » Je n'ajouterai rien au jugement d'un si grand maître.

Ce qu'il y eut d'admirable dans ce combat, qui dura deux heures, c'est que les Franco-Bavarois ou Espagnols, pris en flanc, à droite, à gauche et de front, mirent en désordre deux bataillons des alliés. La défaite, en pareil cas, est aussi glorieuse que la victoire; elle accuse le chef seul de présomption et d'ignorance.

On fit monter la perte des deux couronnes à six ou sept mille hommes (1); l'auteur de l'Histoire militaire de Louis XIV ne l'évalue qu'à deux mille cinq cents hommes environ tués ou blessés: c'étoit déjà un grand malheur; mais le plus grand fut l'arrivée des chariots devant Lille. Le siége, tombé en langueur, eût fini faute de munitions: il se ranima, par le secours d'Ostende; semblable à l'homme exténué par la faim, qui reprend de la vie avec des alimens.

L'armée du duc de Marlborough fit un mouvement le 29; sa droite se plaça non loin de

(1) Sur le rapport toujours infidèle des prisonniers et des déserteurs. La relation de la Haye ne la porte qu'à trois ou quatre mille, et c'est bien assez. Les alliés évaluent leur perte à neuf cent douze officiers ou soldats tués ou blessés.

Marquette, et sa gauche s'étendit presque jusqu'à Lauwe. Les munitions étoient devenues suffisantes pour reprendre le siége avec vigueur. Le 30, on perfectionna les logemens dans les tenaillons; la sape se continua à la droite, le long du chemin couvert de la demi-lune, dont le fossé devoit être comblé avec un grand nombre de fascines rassemblées dans les boyaux. Les défenseurs de la place occupoient encore leur retranchement au bout du tenaillon de la gauche. 1708.

Le siége se pousse avec vigueur.

Les alliés s'occupèrent, le 1.er octobre, de multiplier les amas de fascines et de *sacs à terre*. Le lendemain, ils firent deux ouvertures à la muraille du tenaillon de la droite. La nuit suivante fut employée à continuer une galerie; un grand feu des tranchées protégea les travailleurs; il se ralentit lorsqu'on voulut commencer le pont : ce fut alors que les François redoublèrent d'efforts pour troubler les travaux. 1.er Octobre.

Eugène avoit fort à cœur la prise du retranchement du tenaillon de la gauche : le chevalier d'Ognon y avoit déjà soutenu quatre assauts; et sa ferme résistance empêchoit de profiter de la brèche faite au bastion du corps de la place. Le prince, craignant de renouveler sans fruit des tentatives meurtrières, voulut se rendre maître de la demi-lune dont on avoit tâché d'approcher par

Eugène attaque une demi-lune en plein midi, le 3 octobre.

1708. la sape ; pour en venir plus facilement à bout, il conçut le dessein de l'attaquer en plein midi (1) : c'étoit l'heure où le soldat, épuisé par les fatigues des nuits précédentes, devoit prendre du repos. En conséquence, il commanda, le 3 octobre, quatre cents grenadiers et autant de fusiliers, avec un colonel, un lieutenant-colonel, un major, huit capitaines et trente-six subalternes. Deux cents travailleurs avoient ordre de faire le logement, dès que les troupes se seroient emparées de l'ouvrage. M. Wilkes, lieutenant-général de tranchée, communiqua ses instructions aux braves chargés de l'entreprise : elles portoient qu'il n'y auroit point de signal; qu'un sergent monteroit d'abord avec douze grenadiers, et qu'il seroit suivi d'un lieutenant et de trente grenadiers ; qu'un capitaine marcheroit ensuite pour attaquer par la face droite, avec cinquante soldats, soutenus par

(1) En 1677, Valenciennes avoit été attaqué et pris en plein jour. Jusque-là on avoit cru que les attaques devoient se faire de nuit, pour marcher sans être aperçu, et épargner le sang du soldat. « Vous le ménagerez bien davantage, disoit Vauban » contre l'avis de cinq maréchaux de France et de Louvois, » quand on combattra de jour, sans confusion et sans tumulte, » sans craindre qu'une partie de nos gens tire sur l'autre. D'ail- » leurs, nous surprendrons l'ennemi épuisé des fatigues d'une » veille. » On peut ajouter que la nuit favorise les lâches, et que, pendant le jour, l'œil du chef excite la valeur.

le major et cinquante fusiliers, tandis qu'un autre capitaine, suivi d'un pareil nombre de grenadiers, se dirigeroit vers la face gauche, soutenu du lieutenant-colonel. Le colonel devoit fermer la marche, faire main-basse sur tout ce qu'il rencontreroit, et former son logement. 1708.

L'exécution de ce projet fut conduite avec autant de prudence que de valeur. Un sergent écossois monta le premier à la brèche de la demi-lune : les troupes qui la gardoient, endormies par la chaleur et l'épuisement, se réveillèrent au bruit que firent neuf grenadiers en entrant dans l'ouvrage. Les soldats qui voulurent se défendre furent chargés; il y en eut beaucoup qui, se voyant surpris et accablés par le nombre, ne songèrent plus qu'à se sauver : on vit les uns se jeter dans un bateau, les autres se précipiter dans le fossé, où plusieurs se noyèrent : presque tous périrent ou furent faits prisonniers. Ils ne s'attendoient à être attaqués que vers le soir, et ils devoient avoir un renfort de cent hommes.

Mais à peine se fut-on aperçu de la surprise, qu'un feu extraordinaire du haut des remparts mit en moins d'un quart d'heure plus de deux cents des assaillans hors de combat : déjà même la plupart vouloient passer le pont pour se retirer dans le tenaillon; ils furent retenus par M. d'Hennof,

1708. colonel d'un régiment prussien, et par le lieutenant-colonel, qui, quoiqu'atteint de quatre coups de fusil, conservoit encore assez de force pour s'opposer à leur retraite. Ce qui contribua le plus efficacement à les arrêter, ce fut une bombe qui, tombée sur le pont, empêcha le passage de la galerie ; cet accident heureux les contraignit de se loger. Ce succès leur coûta, dit-on, quatre ou cinq cents hommes. Le lieutenant-général de tranchée, et M. de Wassenaer, brigadier, furent blessés, l'un au cou, et l'autre au bras. Le brave d'Ognon, qui s'étoit maintenu dans la coupure du tenaillon de la gauche pendant trente-sept jours, le quitta avec son détachement, dès qu'il eut vu la demi-lune emportée. Le grade de lieutenant-colonel fut le prix de sa longue et glorieuse défense.

Les alliés se logent sur l'angle saillant vis-à-vis de la grande brèche.

La nuit suivante, on tenta de nouveau de s'établir sur l'angle saillant, vis-à-vis de la grande brèche : l'attaque réussit ; mais cet avantage fut acheté par une assez grande perte. Ce qu'il y a d'admirable dans ce siége, c'est que presque aucune pièce ne fut emportée que par un combat dans les formes.

Les logemens furent perfectionnés. Le 4, on avança quelques batteries ; les lignes furent poussées à soixante-dix pas le long du fossé de la

tenaille, et à la droite et à la gauche, de sorte que les deux lignes se joignirent. 1708.

Le 5, une mine, achevée la veille, joua pour faire sauter l'angle saillant de la contrescarpe, vis-à-vis de la brèche de la gauche. L'explosion ne produisit pas l'effet qu'on s'en étoit promis : les alliés ne purent se rendre maîtres d'une place d'armes que M. d'Holstein-Beck avoit attaquée. A la faveur des ténèbres, ils dressèrent des batteries sur le chemin couvert de la droite; et déjà ils commençoient à y conduire du canon : mais M. de Permangle sortit par les portes d'eau de Saint-André et de la Madeleine, avec des grenadiers qui se coulèrent le long du chemin couvert, dont il recouvra une partie. Dans le même temps le chevalier de Luxembourg pénétra jusqu'au parc d'artillerie, avec un gros détachement de la troupe qu'il avoit introduite; il encloua des pièces, mit le feu en plusieurs endroits, combla quelques travaux, et fit un certain nombre de prisonniers. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de l'audace des assiégés, ou de l'intrépidité des assiégeans.

Un lieutenant-colonel et deux majors impériaux s'avancèrent trop le 6, et moururent victimes de leur héroïque imprudence. Le prince Eugène visita tous les ouvrages, et donna l'ordre de réparer

1708. ceux qui avoient été endommagés dans la sortie précédente.

Efforts de Boufflers. Pendant ce temps-là, le maréchal, qui avoit trouvé le moyen de faire de la poudre dans la ville, employoit à ce travail un grand nombre d'ouvriers. Il s'occupoit aussi du soin de se fortifier, depuis la porte de la Madeleine jusqu'à celle de Saint-André, dans toutes les parties devenues accessibles par les brèches considérables des deux bastions. Les arbres abattus sur l'esplanade et sur les remparts servirent à cet usage : ils présentoient leurs branches aiguisées du côté de l'ouverture : on les hérissa, en outre, de pointes de fer, qui sortoient du bois, d'un pied de longueur. Derrière cette espèce de retranchement, on en pratiqua une autre en forme de palissade, composée des grilles qui avoient été détachées d'un grand nombre de fenêtres.

Nouvelles inventions de feux d'artifice. Parmi les nouvelles inventions de feux d'artifice, on ne doit pas omettre deux machines dont parle M. de Quincy, et qui sont remarquables par leur singularité. L'une étoit une boîte de fer-blanc couverte d'une planche, dans laquelle on mettoit des toiles goudronnées et soufrées ; la boîte une fois jetée, ces toiles s'allumoient, s'étendant avec la rapidité de l'éclair, et se collant sur les habits des malheureux, qui, atteints de leurs flammes, ne parvenoient à s'en débarrasser

1708.

qu'en se dépouillant aussitôt. L'autre étoit un pot de terre en forme de pâté, rempli de grenades piquées de pointes de fer, qui perçoient d'outre en outre ceux qu'elles rencontroient. On prépara aussi de gros morceaux de bois armés du même métal et de la même manière, pour recevoir les assiégeans lorsqu'ils voudroient tenter l'escalade. Pourquoi l'art de conserver les hommes ne peut-il pas être aussi fécond en moyens que l'art de les détruire!

Morceaux de bois armés de pointes de fer, pour jeter sur ceux qui voudroient monter à l'assaut.

Rien ne fut oublié pour rendre la défense aussi terrible que l'attaque. Le haut des pavillons royaux fut rasé, de manière à pouvoir placer quelques pièces de canon chargées à cartouches. Deux mille jeunes gens et quinze cents bourgeois réparèrent les pertes de la garnison.

Le baron de Spar perfectionna les logemens de la demi-lune, qui étoient très-exposés au feu du rempart; et le lendemain [7] fut employé à élargir tous ceux de la gauche. Au rassemblement d'un grand nombre de fascines se joignirent d'autres préparatifs non moins menaçans. La crainte de deux mines éventées à temps obligea de suspendre l'attaque du reste des travaux du chemin couvert. Le 8, on s'assura qu'il y en avoit une autre pratiquée à la gauche, ainsi qu'un magasin de grenades, dans un endroit de la demi-

1708. lune, du côté de la gorge. Mais la place d'armes du chemin couvert fut attaquée, après que les trous creusés par l'explosion de deux mines eut facilité le logement. Celui qui étoit achevé sur la grande brèche permit de dresser du même côté une batterie de six pièces, et de la diriger contre celle du flanc d'un bastion de la ville : vers le soir, les alliés, devenus maîtres trois fois d'un ouvrage du côté du batardeau, en furent chassés trois fois par les assiégés, qui le conservèrent.

Les munitions arrivées aux assiégeans commencent à s'epuiser.

Déjà les munitions de guerre diminuoient sensiblement ; il falloit s'en procurer de nouvelles pour continuer le siége avec la même force : mais les troupes du duc de Vendôme sembloient y mettre un obstacle invincible. Réunies à celles du comte de la Mothe, elles consistoient en cinquante-un bataillons et soixante-trois escadrons ; leur droite étoit au Moerdyck, leur gauche au canal qui va de Bruges à Plassendael, le quartier général à Oudenbourg : l'ouverture des écluses de Nieuport inondoit jusqu'aux bords de la digue. Il paroissoit donc impossible de faire passer les convois d'Ostende à Leffinghe.

Ce dernier poste étoit fortifié et défendu par mille Anglois et six cent cinquante dragons. Marlborough venoit de détacher onze bataillons et trente escadrons pour renforcer le général

1708.

Webb : mais craignant que ce secours ne fût trop foible, il voulut y ajouter celui de sa présence ; plusieurs corps de ses troupes eurent ordre de ne point quitter le camp de Roncq pour être à la disposition du prince Eugène. Le 6 au soir, le reste de son armée (1) se mit en marche par la gauche ; elle passa la Lys à Menin, et alla camper dès le 7 à Rouselaere (2), entre Rumbeck et Hooglede. Le dessein du duc étoit d'en venir aux mains avec M. de Vendôme pour le contraindre d'abandonner Oudenbourg. Il s'avança le lendemain jusqu'aux bruyères de Wynendale, précédé de ses quartier-maîtres, qui lui donnèrent avis que le prince françois avoit quitté son poste le matin ; qu'en se retirant il avoit fait percer les digues d'alentour, et que l'eau couvroit le pays : cette nouvelle arrêta les troupes confédérées qui étoient en marche, ainsi que les sept ou huit cents chariots vides destinés au transport.

Mouvemens de Marlborough.

Tant de difficultés ne rebutèrent point le duc de Marlborough. Son premier soin fut de prendre

(1) Soixante bataillons et cent trente escadrons.

(2) Ou *Roulers*, suivant Bouge ; d'autres écrivent *Rousselar*. On proposa au duc de Bourgogne de rassembler toutes ses forces à Deynse, et d'aller attaquer Marlborough dans ce camp. Mais ce projet, resté sans exécution, ne servit qu'à augmenter la mésintelligence entre les chefs de l'armée des deux couronnes.

1708. des mesures pour s'assurer s'il seroit encore possible de faire usage de la digue de Leffinghe. Il retourna ensuite, dès le 9, à Rouselaere, et passa le 10 à Menin, où il eut une conférence avec Eugène. Pendant ce temps-là, l'infanterie de sa seconde ligne campoit à Moorslede sous les ordres du comte de Lottum ; elle rejoignit l'armée le 11. Ici commence une espèce de guerre amphibie, qui présente un spectacle curieux, et digne, par sa singularité, d'embellir l'histoire d'un siége à jamais mémorable.

Le duc de Vendôme avoit mis dans le poldre nouveau (1) quinze bataillons et deux régimens de dragons, sous le feu desquels il falloit passer pour aller, par la digue, à Leffinghe. Marlborough en fut informé, et néanmoins il conserva l'espoir de faire arriver les convois ; son génie, fertile en expédiens, changea l'obstacle en moyen : il fit mettre beaucoup de sacs de cuir, remplis de poudre, dans de petits bateaux plats, qui, venant d'Ostende à travers les inondations, passoient d'autant mieux qu'elles étoient plus grandes ; plusieurs chariots, montés sur des roues plus hautes qu'à l'ordinaire, alloient les prendre à Leffinghe, avec les autres munitions. Ce fut par cette voie

Artifice pour faire arriver les convois malgré les inondations.

(1) Bouge, dans sa carte, écrit *nouveau pol.*

bizarre et ingénieuse, que le camp du siége eut au moins cent cinquante milliers de poudre (1), de l'argent, de l'eau-de-vie et du sel. Cadogan, Grumkau et le lieutenant-général Erle partagèrent les honneurs de l'exécution. 1708.

Ruse contre ruse. Stratagème de Vendôme.

Déjà les alliés s'applaudissoient de leur stratagème : Vendôme s'aperçut, mais trop tard, de cette manœuvre. Jugeant qu'ils conserveroient une communication avec Ostende, tant qu'ils seroient maîtres de Leffinghe et de Slype-Brugge, il voulut lutter avec eux d'artifices et de moyens. Le chevalier de Langeron, qui commandoit les galères de Dunkerque, prépara à Nieuport des barques armées, sur lesquelles on mit des troupes de la marine, pour s'emparer du pont de Slype, sur le canal de Nieuport à Bruges, où l'ennemi avoit des troupes retranchées. Pour seconder cette flottille, M. de Puyguion, lieutenant-général, ayant sous ses ordres les chevaliers de Croissy et de Montmorency, fut détaché avec cinquante-une compagnies de grenadiers et mille dragons.

D'un autre côté, MM. Dubois et Aubry, partisans, demandèrent des bateaux ; on leur en donna

(1) Cinq cents barils de poudre, et seize cents autres en deux envois, dit Lediard. Suivant Rousset, les alliés avoient fait passer deux grands convois avant que les eaux fussent hautes. En cela il se trompe.

1708. quatre, avec des grenadiers et quelques pièces de canon de fer : mais ils eurent de la peine à pénétrer jusqu'au flanc de la digue où passoient les convois, attendu qu'il n'y avoit pas toujours assez d'eau pour porter les chaloupes ; il falloit alors que les grenadiers les tirassent de terre à force de bras, pour les remettre à flot. Par ce moyen, ils arrivèrent dans un lieu d'où ils aperçurent la route que prenoient les munitions. Ce chemin étoit bordé de maisons, qui servoient de postes aux alliés : dans une, entre autres, il y avoit jusqu'à quatre cents hommes, qui, débusqués par le feu qu'on y mit avec des boulets rouges, eurent, en se retirant, de l'eau jusqu'à la ceinture.

Pendant cette étrange et petite guerre, M. de Langeron se montroit du côté de Nieuport. Deux mille hommes, embarqués sur des galiotes, faisoient un feu terrible sur les postes ennemis qu'ils rencontroient. Bientôt elles se réunirent aux premières barques : les unes et les autres flottoient à droite et à gauche de la digue, qui étoit couverte d'eau d'un pied et demi. Elles paroissoient suffisantes pour interdire aux alliés tout commerce avec Ostende : mais M. de Puyguion voulut prendre le parti le plus sûr, et s'emparer de Leffinghe, où il y avoit, disoit-on, deux cents milliers de poudre. Il en donna avis au duc de Vendôme, qui

Siége tardif du poste de Leffinghe par les François.

qui se rendit sur les lieux, et qui ordonna l'attaque du côté de la chaussée, où l'inondation n'avoit pu avoir son effet à cause de la hauteur du terrain. 1708.

Ce poste étoit occupé par de l'infanterie angloise et hollandoise, qui depuis quinze jours travailloit à s'y retrancher : des troupes envoyées par Marlborough au-delà de Dixmude le protégeoient. Les alliés y trouvoient le double avantage de faciliter leur communication avec Ostende, et de couper à leur ennemi celle de Gand et de Bruges avec Nieuport et les autres places de France.

Les assiégés firent une sortie sur la tranchée, dès qu'elle fut ouverte ; ils culbutèrent les travailleurs et emmenèrent quelques prisonniers. M. de Croissy fut de ce nombre, et M. de Montmorency ne se tira de leurs mains qu'en se disant au service des alliés. Ce qu'il y eut d'étrange, ce fut le succès d'un mensonge aussi facile à découvrir.

Les approches ne pouvoient avoir lieu que par la chaussée de Bruges ; elles alloient lentement, parce que le fort faisoit face de ce côté. Dans la nuit du 25 au 26 octobre, les grenadiers demandèrent la permission de forcer le poste, promettant de s'en rendre maîtres avant la pointe du jour. A ce trait, qui méconnoîtroit la valeur françoise !

On commença par faire un grand feu de la

1708. tranchée, pour fixer sur ce point toute l'attention de l'ennemi : pendant ce temps-là les grenadiers marchoient de deux côtés pour gagner les derrières, et pour couper les secours qui pourroient venir du camp assis sur les dunes. La nuit étoit obscure, même pluvieuse, et une grande partie du terrain couverte d'eau ; M. Valernod, capitaine de Navarre, suivi de plusieurs autres compagnies, traversa l'inondation et les watergans. Cinquante hommes, qui gardoient un retranchement du côté d'Ostende, furent passés au fil de l'épée : au même instant, on attaqua le front du village ; plusieurs s'avancèrent vers la barrière, en criant *tue, tue.* La plupart des Anglois étoient ivres, et leurs chefs tranquilles dans leurs lits ; l'épouvante fut telle, que ceux qui avoient les armes à la main les mirent bas et qu'ils se rendirent à discrétion (1). Huit cents Anglois et quatre cents Hollandois, non compris les officiers, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, avec quinze cent mille livres en argent, douze cents barils de poudre et beaucoup de munitions de toute sorte. Il y eut huit grenadiers françois tués et vingt blessés.

Bravoure des grenadiers françois.

Succès glorieux, mais inutile pour la délivrance de Lille.

(1) Suivant quelques-uns, la nouvelle de la reddition de Lille, qui avoit eu lieu le 23, quatre jours auparavant, étoit parvenue aux assiégés, qui, se livrant à la joie et à la débauche, négligèrent le soin de leur propre défense.

Ce succès, un mois plutôt, eût été de la plus haute importance ; mais il devoit être sans fruit pour la délivrance de Lille, qui, pressée sans relâche, venoit de succomber sous les efforts des assiégeans. Le prince Eugène avoit fait attaquer, dès le 8 octobre, quelques traverses du chemin couvert entre la demi-lune et le grand fossé : la mine ayant été trop courte, les François conservèrent leur poste. Les alliés se présentèrent de nouveau : repoussés une seconde fois, ils ne purent se loger que dans le trou creusé par la mine. 1708.

Le 9, ils avancèrent la sape vers le chemin couvert de la demi-lune, pour en chasser les assiégés avec des grenades. La tentative resta sans succès : la batterie élevée sur le cavalier de la demi-lune tira sur les François postés dans la place d'armes du chemin couvert de la gauche vis-à-vis de la brèche.

La sape se continua le 10 du côté de la droite, non sans peine, à cause des grenades jetées avec profusion, et d'une petite sortie qui força les travailleurs à la retraite : on alloit lentement à la gauche ; mais les boyaux faits la nuit précédente furent élargis.

Le 11, la sape ne fut poussée qu'à trente pas, l'ingénieur prussien qui la conduisoit ayant été blessé. On apporta des fascines pour combler le

1708. grand fossé, et l'on s'occupa de dresser une batterie sur le glacis.

La sape recommença à la gauche le 12, malgré un jet de pierres et de grenades qui tuèrent quelques travailleurs. A la droite, la descente du grand fossé fut tentée par trois endroits ; on mena du canon aux batteries, tant pour battre la face gauche du bastion de la droite que pour faire brèche à la courtine près de la rivière. M. d'Arnheim (1), lieutenant-général de tranchée, demanda quelques volontaires pour attaquer la place d'armes de la gauche : un seul Anglois osa s'avancer ; il tira son coup ; ceux qui gardoient le poste prirent la fuite, et revinrent aussitôt, voyant qu'ils n'avoient affaire qu'à un seul homme.

Les assiégeans firent sauter une mine le 13 au soir sous la traverse de la place d'armes du chemin couvert de la gauche ; ils l'attaquèrent ensuite, et s'en rendirent maîtres, quoique battus par trois pièces de canon chargées à cartouches qui étoient dans l'ouvrage à corne. Ce succès fut payé du sang de soixante-dix hommes tués et d'un grand nombre de blessés. A la droite, ils continuèrent la descente du fossé, et poussèrent la sape vers la place d'armes de l'ouvrage à corne.

(1) Ou Arnam.

Le chemin couvert derrière le tenaillon de la gauche fut emporté le lendemain : les soldats du poste se sauvèrent dans un petit bateau ; quelques-uns périrent. Après l'attaque, qui avoit coûté cinquante-un hommes, on tira une ligne jusqu'au batardeau pour saigner le grand fossé, et pour faire écouler les eaux entre les tenaillons. 1708.

Le maréchal avoit imaginé des bateaux couverts, d'où les grenadiers tiroient par des espèces de créneaux, et enlevoient les fascines ; il faisoit aussi grossir l'eau à volonté, et les fascines flottantes se prenoient plus facilement. C'est par de tels moyens qu'il avoit retardé le passage du fossé des tenaillons et de la demi-lune. Bateaux couverts.

M. de la Frezelière se servoit avec avantage d'affûts montés sur quatre roulettes, sur lesquels il y avoit de petites pièces de canon, qui, après avoir tiré, se rouloient aussitôt dans un autre endroit, et qui, vu leur mobilité continuelle, ne pouvoient être démontées que difficilement. Il avoit grand soin de faire réparer toutes les batteries à mesure qu'elles étoient ruinées, et ce fut ainsi qu'il conserva jusqu'à la fin du siége un grand nombre de pièces en assez bon état. Affûts montés sur quatre roulettes.

Le 15, les François placés derrière une traverse épouvantèrent et mirent en fuite par leur bruit douze hommes occupés de la sape ; ils renversèrent

1708. ensuite un grand nombre de gabions. Le lendemain le prince visita les travaux, et fit mener du canon aux batteries de la contrescarpe; il eut la satisfaction de voir la saignée du fossé réussir, et les eaux couler vis-à-vis du bastion de la droite. Le même jour, la courtine fut battue en brèche sans relâche et avec la plus grande vivacité.

On continua, le jour suivant, la descente du fossé, et il y eut moyen de commencer la galerie par quatre sorties. Six pièces de canon tirèrent avec succès sur le flanc du bastion de la droite.

Les batteries, auxquelles on mit la dernière main le 18, consistoient en quarante-deux pièces de canon; il y avoit de plus vingt mortiers et dix obus. Le rassemblement des fascines se poursuivit avec ardeur à la tête de la tranchée; on fit couper, près de Marquette, trente mille pièces de gazon pour combler le grand fossé. Quelques angles saillans et places d'armes du chemin couvert furent emportés au septième assaut. Ce succès, qui coûta cher, fut suivi d'un grand malheur; des centaines d'hommes périrent par le feu qui prit à un magasin de cinq cents grenades et à quatre tonnes de poudre.

Le 19, on prépara tout ce qui étoit nécessaire pour effectuer la descente et pour combler le fossé; quelques pièces de canon furent encore

avancées le lendemain ; alors on put en compter cinquante-cinq sur le chemin couvert, tant à la droite qu'à la gauche de la demi-lune des tenaillons, et trente-six mortiers ou obus pour battre de concert la courtine, élargir les brèches déjà commencées, foudroyer la face ainsi que le flanc du bastion de l'attaque droite, et ouvrir le retranchement du bastion de l'attaque gauche. 1708.

Enfin le dénouement approchoit. Les assiégeans redoublèrent d'ardeur : six cents volontaires furent employés, le 21, à porter des fascines et des *sacs à terre*, à élargir les boyaux qui conduisoient aux sorties : nonobstant un feu qui leur tua ou blessa plus de cent soixante hommes, ils finirent deux ponts à la droite et deux à la gauche. Un aqueduc fut placé au milieu du fossé sur la digue, afin que l'eau qui pourroit survenir s'écoulât de manière à n'empêcher ni le travail ni l'assaut. L'artillerie tonna pendant vingt-quatre heures avec autant de succès que de violence : il y eut une ouverture suffisante faite à la courtine, ce qui rendoit inutiles les retranchemens faits derrière les brèches ; les ponts sur le grand fossé et les galeries étoient presque achevés. Dès-lors M. de Boufflers dut craindre un assaut général : voulant réserver la garnison pour la défense de la citadelle, et obtenir des conditions avantageuses aux habitans, qui

1708. l'avoient si bien secondé, il fit battre la triste cha-
M. de Boufflers fait battre la chamade le 22 octobre. made le 22 à quatre heures du soir, après soixante jours de tranchée ouverte.

Le comte de Truchsés, brigadier, M. de Schonendorf, colonel, et M. Niau, major, furent conduits en qualité d'otages au marquis de Surville, qui de son côté remit M. de Maillebois, brigadier, M. de Bellisle, colonel, et M. de Châteauneuf, lieutenant-colonel. Les otages françois furent menés à l'abbaye de Marquette, où se trouvoit le prince Eugène, qui les combla d'égards. Jamais vainqueur ne mit plus de grâce dans le traitement fait aux vaincus : il écrivit au maréchal un billet dans lequel il le félicitoit de sa glorieuse défense ; et ce qui valoit mieux qu'un compliment, c'est qu'il le laissoit le maître de régler les articles de la capitulation. Elle fut signée le lendemain après midi ; en voici les conditions principales :

Capitulation. Il fut convenu que la porte de la Madeleine seroit remise aux alliés le 23 à midi, et qu'il y seroit dressé une batterie pour les empêcher d'entrer dans la ville ; que la garnison se rendroit dans la citadelle le 25 ; que les malades ou blessés, dans les hôpitaux, seroient conduits à Douai ; que ceux qui ne pourroient être transportés, resteroient à Lille ; que les équipages de tout commandant,

officier, commissaire employé dans les vivres, ou autre, seroient escortés jusqu'à Douai et Tournai, sans être ni arrêtés ni fouillés; que les carabiniers, et tous ceux qui avoient été introduits pendant le siége, pourroient être renvoyés dans la première de ces villes (1); que les prisonniers faits de part et d'autre seroient rendus. 1708.

Le prince ne voulut pas signer l'article portant que la citadelle ne seroit point attaquée du côté de la ville : cependant il promit de l'observer. Les généraux lui représentoient que l'entreprise seroit trop difficile du côté de la campagne, sur-tout dans une mauvaise saison; il répondit qu'il sauroit trouver les moyens de réussir sans manquer à sa parole. Mais la tentation de rompre son engagement verbal pouvoit devenir pressante; et il étoit plus aisé de le prendre que de le remplir (2).

Outre cette capitulation, il y en avoit eu une

(1) M. de Tournefort sortit le 25, entre deux haies des alliés, à la tête de douze cents chevaux, pour marcher à Douai. Ils étoient du nombre de ceux qui avoient été introduits dans la ville par le chevalier de Luxembourg.

(2) La capitulation de Namur, du 5 juin 1692, portoit que, pendant le reste du siége, on ne tireroit ni de la ville sur le château, ni du château sur la ville, avec liberté aux deux partis de rompre cet article lorsqu'ils le jugeroient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir. Cet accord concilioit tout. Il vaut mieux se réserver le droit de retirer sa

1708. particulière dès le 22 au soir pour la ville et châtellenie de Lille.

Perte des deux côtés.

Les assiégés prétendirent qu'ils n'avoient eu que quatre mille quatre cents hommes d'infanterie et six cents cavaliers ou dragons tués, blessés ou malades : du côté des assiégeans, il y avoit eu, de l'aveu de quelques-uns de leurs officiers généraux, dix-huit mille hommes tués ou blessés (1), sans compter neuf ou dix mille hommes morts de maladie ou malades à l'époque de la reddition. Ce calcul, peut-être exagéré, ne s'accorde guère avec une liste dont parle Rousset, suivant laquelle les alliés n'auroient eu que trois mille six cent trente-deux morts et huit mille trois cent vingt-deux blessés. Ici l'historien se trouve réduit à déplorer l'impuissance où il est de découvrir la vérité.

Le prince de Holstein-Beck s'étoit fait remarquer par une conduite qui annonçoit autant de fermeté que d'intelligence. Le gouvernement de la ville fut le prix de son zèle et de sa valeur.

---

parole, que de s'exposer à la tentation d'y manquer. La tranchée devant la citadelle de Lille s'ouvrit à l'esplanade, et par conséquent du côté de la ville.

(1) Suivant le P. d'Avrigny, il y eut dix-sept ou dix-huit mille hommes mis hors de combat dans ce siége, qui en coûta cinq mille à la garnison.

Tous les officiers françois qui s'étoient distingués pendant le siége, furent récompensés comme si leurs efforts eussent été couronnés par la victoire. Le maréchal fut créé pair; et son fils aîné (1), quoique fort jeune encore, eut la survivance du gouvernement de la Flandre françoise. Quelques censeurs reprochèrent au père de n'avoir pas poussé plus loin la défense avec une garnison remplie de valeur et de bonne volonté; mais elle étoit fatiguée, affoiblie, et ne pouvoit pas résister longtemps. Ne valoit-il pas mieux la sauver que de l'exposer à un carnage inutile! Si la ville eût été prise d'assaut, que de violences, que de calamités, que de profanations! Enfin un général ne doit point abuser du courage des troupes qu'il commande : coupable de tout le sang répandu par une vaine obstination, il ne peut défier les périls que pour en triompher. Le mérite de sa résistance finit avec l'espoir du succès : sans ce motif, sa bravoure est une opiniâtreté barbare; il se joue de la vie des hommes; il les assassine. 1708.

L'auteur du Siècle de Louis XIV s'exprime en

(1). Il eut pour successeur son frère cadet : celui-ci fut remplacé par son fils, âgé de quinze ans seulement, qui obtint cette grâce singulière, pour récompense des services que le duc son père rendit à l'État en défendant Gènes contre les Autrichiens.

1708. peu de mots sur l'événement que je viens de raconter avec tous ses détails militaires. L'écrivain qui ne présente qu'une surface agréable a un grand avantage; il est sûr de ne point ennuyer ses lecteurs. « Mettre le siége, dit Voltaire, devant une » ville aussi grande et aussi fortifiée que Lille, sans » être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses » convois que d'Ostende, sans pouvoir les con- » duire que par une chaussée étroite, au hasard » d'être à tout moment surpris, c'est ce que l'Eu- » rope appela une action téméraire, mais que la » mésintelligence et l'esprit d'incertitude qui ré- » gnoient dans l'armée françoise rendirent excu- » sable ; c'est enfin ce que le succès justifia. Leurs » grands convois, qui pouvoient être enlevés, ne le » furent point; les troupes qui les escortoient, et » qui devoient être battues par un nombre supé- » rieur, furent victorieuses ; l'armée du duc de » Bourgogne, qui pouvoit attaquer les retranche- » mens de l'ennemi encore imparfaits, ne les atta- » qua pas : Lille fut prise au grand étonnement de » toute l'Europe, qui voyoit le duc de Bourgogne » plus en état d'assiéger Eugène et Marlborough, » que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le » maréchal de Boufflers la défendit pendant près » de quatre mois » (en y comprenant le siége de la citadelle).

Idée que Voltaire donne du siége de Lille.

» Les habitans s'accoutumèrent tellement au » bruit du canon, et à *toutes les horreurs qui suivent* » *un siége*, qu'on donnoit dans la ville des spec- » tacles *aussi fréquentés qu'en temps de paix, et* » *qu'une bombe qui tomba près de la salle de la* » *comédie, n'interrompit point le spectacle.* » 1708.

Je me permets de révoquer en doute cette incroyable sécurité des bourgeois de Lille, et leur grande affluence au théâtre pendant les orages du siége. Il étoit impossible qu'ils fussent tranquilles jusqu'à ce point sur *la foi des fatigues* du maréchal (1), dont la vigilance n'empêchoit pas la chute des bombes. Lorsqu'on affirme un fait aussi étrange, *il faut avoir été témoin....., ou prouver ce qu'on avance* (2).

Après que M. de Boufflers se fut retiré dans la Les vainqueurs entrent dans Lille.

(1) Ce sont les termes de M. de Voltaire. « Le maréchal, » dit-il, avoit mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette » grande ville étoient tranquilles sur la foi de ses fatigues. »

(2) Autres expressions dont il se sert en prenant la juste défense du maréchal contre les écrivains de Hollande. Un fait connu trouve ici son application. Charles XII disoit à son secrétaire, qui, effrayé de la chute d'une bombe, avoit laissé tomber la plume de ses mains : *Pourquoi n'écrivez-vous pas ! — Sire, la bombe !* répondit le secrétaire. — *Qu'a-t-elle de commun*, répliqua le roi, *avec la lettre que je vous dicte !* Les Flamands, moins impassibles que le monarque suédois, auroient trouvé sans doute quelque chose de commun entre la bombe et le spectacle, qui eût fini faute de spectateurs. On ne cherche ni à

1708. citadelle, Eugène entra dans Lille avec Marlborough, le roi Auguste et le landgrave de Hesse-Cassel. Tous ces princes se rendirent à l'église de Saint-Pierre, et y firent chanter le *Te Deum*. Mais en prenant la ville ils n'avoient pu conquérir les cœurs des habitans : les signes de la douleur publique se mêlèrent à l'hymne de la victoire. Les triomphateurs allèrent le soir à la comédie françoise, où ils n'eurent point de bombes à redouter ; mais ils purent y voir la tristesse peinte sur les visages du petit nombre de curieux attirés par leur présence.

Nouvelles incertitudes du duc de Bourgogne.

Le duc de Bourgogne restoit pendant ce temps-là au camp du Saulsoy, tourmenté et affoibli de plus en plus par la discorde qui s'accroissoit chaque jour entre Vendôme et Berwick. Celui-ci avoit

rire avec Molière, ni à pleurer avec Racine ou avec Voltaire lui-même, quand on tremble pour sa propre vie. L'homme saisi de terreur fuit les divertissemens et s'occupe peu de catastrophes imaginaires. Cet instinct naturel est un témoin un peu plus sûr que l'auteur du Siècle de Louis XIV, qui me semble avoir mérité un reproche plus grave ; c'est de n'avoir donné du siége de Lille qu'une idée humiliante pour notre patrie. Pourquoi un conteur, qui, dans le champ de l'histoire, jette ou glane tant d'anecdotes fausses ou suspectes, a-t-il omis celles que j'ai rapportées, vraiment dignes de l'ancienne Rome, et qui sont aussi certaines que glorieuses pour le nom françois ! seroit-ce parce qu'elles sont véritables, et à l'abri de toute critique !

combattu le dessein proposé au commandant en chef, de réunir à Deynse les forces des deux couronnes, et de marcher vers Rouselaere contre le duc de Marlborough; son opposition étoit fondée sur l'inconvénient de passer deux rivières à la vue d'Oudenarde, et de faire neuf grandes lieues pour une attaque qu'il croyoit imprudente. De deux choses l'une, disoit-il : ou le général anglois, jugeant son poste favorable, y combattra avec avantage, ou, se repliant derrière la Lys, dans la vue de nous barrer le retour, il nous obligera, pour revenir derrière l'Escaut, à faire un circuit par Gand. Le projet de se rassembler à Deynse, d'abord rejeté, puis agréé par Vendôme, avoit donné lieu à un différent qui ne fut terminé que par la nouvelle de la reddition de Lille. Mais d'autres incertitudes succédèrent à ces tristes querelles, et, pour comble de malheur, Chamillard revint au camp. Dans un conseil de guerre tenu pour la forme le 2 novembre, ce ministre décida qu'on resteroit derrière l'Escaut et le canal jusqu'après la prise de la citadelle. 1708.

Tout favorisoit donc les alliés, qui, malgré les précautions prises pour leur ravir la ressource des blés de l'Artois, ne manquèrent pas de moyens de subsistance. Ils avoient mis à la Bassée treize bataillons et trente escadrons; de plus ils avoient

1708. poussé jusqu'à Lens un gros corps de troupes. Les habitans de cette frontière du pays artésien, comme ceux de la châtellenie de Lille, avoient retiré leurs grains dans les églises et dans les châteaux; ils regardoient ces asiles comme inviolables, étant pourvus de sauvegardes chèrement achetées: mais ils perdirent et leurs denrées et leur argent; on pilla la récolte de ces malheureux sous prétexte de la nécessité; prétexte dont le plus fort n'abuse que trop pour couvrir ses injustices.

Siége de la citadelle. 29 Octobre. Le corps de la citadelle étoit défendu par trois fossés, deux chemins couverts et un ravelin. Quoique la trève eût été prolongée jusqu'au 29, on avoit, dès le 26, travaillé à des épaulemens sur l'esplanade aux deux côtés des remparts; le boyau poussé à la droite n'étoit éloigné que de vingt pas du premier chemin couvert. Dès le 27, il y avoit une ligne tout autour de l'esplanade avec un bon parapet de fascines; le bas d'une muraille fut percé à la gauche, pour aller à la tranchée sans être aperçu. Le 28, on élargit la ligne tirée la veille. Tout se faisoit sous la direction de M. des Roques. Pendant ce temps-là, le maréchal, fort d'une garnison de cinq mille six cents hommes, s'occupoit à poser des palissades et à dresser des batteries.

La tranchée s'ouvre. Enfin la tranchée s'ouvre le 29. Les assiégeans travaillent

travaillent à une parallèle et avancent la sape (1) jusqu'à quarante pas de l'angle saillant du premier chemin couvert. On apporte une grande quantité de fascines pour fermer les rues qui sont en face de la forteresse. 1708.

Sur ces entrefaites, il arriva au siége un renfort de neuf bataillons : mais la Deule s'enfla, le 1.er novembre, de manière à inonder les ouvrages sur une partie de l'esplanade ; il fallut donc faire une coupure pour faciliter l'écoulement des eaux. On continua les jours suivans de pousser la sape ; on amena des fascines, on dressa des batteries. Rien de remarquable jusqu'au 9, jour où les François, dans une petite sortie, renversèrent plusieurs gabions et comblèrent quelques travaux. Le prince de Beveren y reçut un coup de mousquet dans la tête. Novembre.

Le 10, les alliés poussèrent la sape à la droite et se logèrent sur deux angles saillans du premier chemin couvert. Ils s'emparèrent, le lendemain, d'une partie de l'avant-chemin couvert du côté de la porte royale ; mais ils en furent chassés presque aussitôt, avec une perte de deux cents hommes. Les alliés se logent sur deux angles saillans.

(1) Rousset dit qu'on s'avançoit à la demi-sape, pour épargner le monde.

1708. La nuit suivante, Eugène, à la tranchée, eut un de ses aides-de-camp tué à côté de lui. Ce prince, en qui le courage le disputoit au talent, se plaisoit à affronter les dangers. Le 12, le chevalier de Luxembourg et M. de Coetquen forcèrent l'ennemi de quitter ses boyaux, et le repoussèrent jusqu'auprès de l'église de Sainte-Catherine; mais ce petit succès et deux autres sorties n'eurent aucune suite. Malheureusement il falloit économiser la poudre, et les moyens des assiégés n'égaloient plus ceux des assiégeans.

Ils s'emparent d'une place d'armes et du premier chemin couvert.

La nuit du 16 au 17, une place d'armes fut emportée avec le premier chemin couvert : on travailla ensuite à une coupure pour l'écoulement des eaux du fossé dans celui de la ville. Deux ponts furent établis vers la droite le 19, et l'on prit poste en deux endroits du glacis de la seconde contrescarpe, que les François tentèrent en vain de reprendre. Trois autres ponts furent construits pour faciliter la communication de ce côté. M. de Surville, passant d'un lieu à un autre pour visiter quelques travaux, reçut, le 20, un coup de fusil au travers du corps; accident non moins fâcheux que l'eût été la ruine d'une des principales défenses de la forteresse : le prince lui permit de se faire transporter à Douai, où il s'occupa efficacement de sa guérison. Le 22 fut employé à élargir les

M. de Surville blessé.

logemens, à réparer et perfectionner les ponts, qui, dans une sortie, avoient souffert quelques dommages. 1708.

L'électeur veut se rendre maître de Bruxelles, de l'avis du comte de Bergeick.

Dans ces circonstances, l'électeur de Bavière, revenu de l'armée du Rhin, entreprit de se rendre maître de Bruxelles. Cette expédition malheureuse détermina les alliés à passer l'Escaut pour s'y opposer : elle leur fournit plutôt qu'elle ne leur ôta les moyens d'achever le siége de la citadelle, dont il faut que j'interrompe le récit pour parler des mouvemens qui se firent à cette occasion.

L'électeur, tout plein de son projet, se rend à Mons, où il rassemble quinze mille hommes. Plus fort de l'affection des habitans que de sa petite armée, il se met en marche le 22 novembre. Arrivé devant Bruxelles, il somme M. Paschal de lui rendre la place : ce brave officier avoit sous ses ordres une garnison de sept mille hommes ; il répond au prince bavarois qu'il est trop jaloux de son estime pour ne pas la mériter par une glorieuse défense.

La tranchée s'ouvre devant cette ville.

Sur cette réponse, la tranchée s'ouvre la nuit du 24 au 25, entre la porte de Louvain et celle de Namur. Le jeu des batteries commence dès le lendemain ; les assiégeans ne tardent pas à s'approcher du chemin couvert, et viennent à bout de s'y loger, après quelques tentatives inutiles.

1708. Paschal envoie courrier sur courrier au duc de Marlborough : dans l'attente d'un secours prochain, il enchaîne par ses précautions, trompe par ses ruses, intimide par ses menaces, les habitans, qui n'osent se déclarer. La perte de Bruxelles et de ses magasins eût été pour les alliés la source des plus grands malheurs.

Pour venir au secours, il falloit passer l'Escaut, dont l'armée des deux couronnes, campée sur ses rives, faisoit en apparence une barrière insurmontable. La position étoit critique. Pouvoit-on abandonner la Flandre, le Brabant, la Gueldre et une partie des Provinces-Unies ? Que fût devenue l'armée, jusque-là victorieuse, cantonnée pendant l'hiver dans le petit espace compris entre Lille, Menin, Courtrai ? Les succès obtenus, quelque brillans qu'ils fussent, n'étoient pas encore suffisans pour tirer du mauvais pas où l'on s'étoit engagé ; et peut-être alloient-ils devenir la source des plus affreux revers : mais Marlborough, aussi confiant que s'il eût fait un pacte avec la fortune, entreprit le passage, et il y réussit.

Le duc et le prince se disputent l'honneur de délivrer la place.

Eugène disputa au duc l'honneur de délivrer la place assiégée : il se mit en marche avec vingt bataillons et cinquante escadrons, laissant au prince Alexandre de Wirtemberg la conduite du siége de la citadelle, avec trente escadrons et

autant de bataillons ; forces suffisantes pour l'investissement très-court et très-facile de cette forteresse. 1708.

De son côté, Marlborough quitta son camp de Rouselaere le 25, s'avançant sur deux colonnes (1); il passa la Lys à Courtrai, pour se rendre à Harlebeck, où M. Donpré l'avoit précédé à la tête de dix bataillons et de vingt escadrons. La colonne droite y arriva d'assez bonne heure, et s'étendit jusqu'à Courtrai : la gauche ne put la rejoindre que le 26 à huit heures du matin; elle s'alongea jusqu'à Deerlyk. Le général-major Bothmar et le brigadier Schmettau furent détachés le même jour à la tête de six bataillons et de vingt escadrons, avec ordre de se réunir à la première troupe qui se portoit en avant. Le comte de Lottum commandoit tout le détachement, composé de seize bataillons et de quarante escadrons ; il devoit jeter des ponts du côté d'Asper, près de Gavre, traverser la rivière à quelque prix que ce fût, et se fortifier sur les hauteurs jusqu'à ce qu'il pût être secouru par le reste de l'armée. Il étoit enjoint à M. de Chanclos de sortir d'Oudenarde avec une partie de sa garnison, et de faire une

Marche de Marlborough.

Mesures prises pour passer l'Escaut.

(1) Il n'avoit avec lui, suivant Rousset, que cinquante bataillons et cent escadrons.

1708. fausse attaque de son côté, tandis que Marlborough et Eugène passeroient ailleurs.

Le général anglois se mit en marche le 26 vers cinq heures du soir avec le reste de ses forces pour se rendre à Kerkhove (ou Kerkhoven); c'étoit là que les alliés avoient résolu de former leur véritable attaque.

Le prince Eugène s'avançoit pendant ce temps-là vers Escanaffe, pour y tenter le passage, tandis que mylord duc et le comte de Tilly tiendroient tête aux troupes de France à Kerkhove, et que le comte de Lottum en feroit autant à Gavre. Leurs mesures étoient si bien prises, qu'ils arri-
27 Novembre. vèrent tous à l'heure marquée sur l'Escaut le 27 au matin ; on étoit convenu de certains signaux pour avertir du moment de l'attaque, qui devoit avoir lieu en même temps et à la droite et à la gauche.

Les alliés y réussissent. Le duc jeta des ponts à Kerkhove, non loin de Berchem, favorisé d'un brouillard épais : il fit ensuite traverser la rivière au gros de ses troupes, sans que M. de Sonternon, qui commandoit un corps françois, s'en aperçût. Le comte de Lottum, couvert du même voile, eut le même succès vis-à-vis de Gavre; mais Eugène, moins heureux du côté d'Escanaffe, fut contraint de venir rejoindre son collègue.

M. de Sonternon avoit pris poste à Berchem : informé de l'approche de Marlborough, dont le nom seul jetoit l'épouvante, il crut qu'il étoit prudent de se retirer. Six cents grenadiers et quelques dragons, placés dans plusieurs défilés, couvrirent sa retraite : mais cette espèce d'arrière-garde fut atteinte ; elle eut à essuyer un combat inégal, où elle perdit quelques centaines d'hommes tués ou faits prisonniers. Un des historiens du prince Eugène évalue les derniers jusqu'à cinq ou six cents, et les premiers à deux cents; c'étoit dire équivalemment qu'il n'échappa personne. Selon Quincy, les alliés eurent dans cette occasion près de trois cents tués ou blessés (1). Ce qu'il y a de vrai, c'est que M. Baldwin, brigadier, reçut un coup de fusil dans le milieu du corps; que M. d'Albemarle, le prince Guillaume de Hesse, et le comte Maurice de Nassau, eurent leurs chevaux tués sous eux. On ne sauroit au moins révoquer en doute la chaleur de l'action. 1708.

Le prince passa sur le même pont que le duc, qu'il rejoignit avec ses troupes. Ces deux émules de gloire marchèrent droit au corps posté sur les hauteurs d'Oudenarde : il étoit commandé par le marquis d'Hautefort, qui du moins montra quelque

(1) Lediard dit soixante.

1708. reste de fierté dans sa retraite (1), et défendit son arrière-garde avec vigueur. Les troupes de cet officier, au nombre de dix-neuf bataillons et de seize escadrons, se retirèrent, les unes vers Tournai, les autres vers Gand : on prétend qu'elles perdirent deux étendards, une paire de timbales, quantité de provisions et de bagages.

Le comte de la Mothe toujours malheureux.

Le comte de la Mothe, toujours malheureux, ce qui à la guerre annonce de foibles talens, put du moins, dans cette circonstance, couvrir son incapacité du prétexte d'un gros brouillard : une patrouille françoise avoit pourtant vu d'assez près l'infanterie des alliés pour lui donner avis de ce qui se passoit. Au lieu de tenter quelque chose, ce chef, si peu digne de l'être, prit le parti de se retirer vers Gand avec son corps, qui n'étoit qu'à une demi-lieue de l'ennemi.

Le P. d'Avrigny s'exprime d'une manière remarquable sur cet événement (2) : « Le passage » de l'Escaut par les alliés, dit-il, est encore un » mystère que le temps dévoilera peut-être; il y

(1) On lit, dans les Mémoires d'Avrigny, que les ennemis, dans cette occasion, tuèrent cent hommes et en enlevèrent cinq cents. L'écrivain paroît avoir confondu ce qui étoit arrivé à M. de Sonternon, avec ce qui arriva au marquis d'Hautefort.

(2) Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, *tome V, page 161.*

» auroit aussi peu de justice que de prudence à » rapporter tout ce qui s'est dit là-dessus. » Mais ce n'est ni une révélation de mystère, ni une imprudence, ni une injustice, de dire que deux grands capitaines, à la faveur d'un brouillard, ont pu traverser une rivière en présence d'un ennemi découragé, commandé par des chefs timides et affoiblis par leur discorde. Cet estimable écrivain lui-même me fournira une autre explication qui dispense de recourir aux ressorts secrets. On lit au même article (1) : « Le duc de Marlborough dit à M. de » Torcy, dans un entretien qu'il eut avec lui » l'année suivante à la Haye, qu'il ne comprenoit » pas comment les généraux françois s'étoient » mis dans l'esprit qu'ils pourroient empêcher une » armée de quatre-vingt mille hommes de passer » l'Escaut en gardant les bords de ce fleuve l'es- » pace de trente lieues. » Il ne faut pas de grands efforts pour dévoiler ce qui est à découvert. 1708.

Le comte de Lottum alla rejoindre, sur les hauteurs d'Oudenarde, toute l'armée confédérée, qui eut ordre de se tenir prête à marcher dès le lendemain sur Alost, et de là vers Bruxelles. Eugène retourna au siége de la citadelle de Lille; et le duc, restant seul chargé de l'expédition, se mit

(1) *Tome V, page 159.*

1708. en route le 28 au matin, précédé de M. Donpré, qui avoit été détaché avec quarante escadrons.

Délivrance de Bruxelles. A moitié chemin d'Alost, l'heureux et vaillant Marlborough apprit la délivrance de la ville qu'il alloit secourir. L'électeur, informé de l'approche des alliés, avoit levé le siége, abandonnant six pièces de canon de vingt-quatre, huit de douze, et trois de quatre (1), avec deux mortiers, toutefois après les avoir fait enclouer; il laissa aussi quelques chariots de munitions qu'il ne put emmener faute de chevaux. Une perte plus sensible pour le prince fut celle de cinq cents hommes tués et de sept cents blessés. Les assiégés eurent une fois moins de victimes à regretter. Le neveu de M. Paschal fut du nombre des malheureux qui payèrent de leur vie la gloire de la défense. Ce brave commandant reçut les plus grands témoignages de satisfaction du duc de Marlborough, qui arriva à Bruxelles le 29, en même temps que le roi Auguste et le landgrave de Hesse-Cassel.

Médaille singulière. La levée de ce siége donna lieu à une médaille singulière (2) : sur la face est représentée la Victoire ailée, voltigeant vers la ville, qui paroît dans

(1) M. Paschal, dans sa lettre à leurs hautes puissances, ne parle que de douze pièces et de trois chariots de poudre.

(2) *Voyez*, à la fin de l'ouvrage, toutes les médailles qui furent frappées au sujet de cette glorieuse campagne.

le lointain ; sur le revers est un loup qui a des ailes aux pieds, et qui cherche à s'échapper au plus vîte. A cet emblème seul, il seroit difficile de reconnoître le bon électeur de Bavière. 1708.

Vendôme, il faut l'avouer, ne montra pas dans ces circonstances sa pénétration ordinaire. La veille même du passage de l'Escaut, il avoit mandé à la cour qu'il répondoit de l'événement. Le duc de Bourgogne et le maréchal de Berwick avoient été d'avis que, pour conserver Gand et Bruges, il falloit se borner à garder le canal, et à mettre derrière un nombre de troupes suffisant pour le défendre : ils vouloient ensuite se porter avec le reste de l'armée dans l'Artois, pour empêcher l'ennemi de continuer à vivre aux dépens de la France. En prenant ce parti, on se fût du moins épargné un revers.

L'armée du duc de Marlborough se reposa le 30 dans le voisinage d'Alost : elle se remit en marche le 1.er décembre ; sa gauche se plaça à Belleghem, et sa droite à Oudenarde. En même temps, le lieutenant-général Dedem eut ordre de se porter sur cette ville avec vingt bataillons, et d'y passer l'Escaut : il campa de l'autre côté de la rivière, dans la vue de seconder les travaux entrepris pour mettre la place en sûreté ; sa position lui permettoit aussi de se joindre au général Hompesch, qui, avec

1708. trente-huit escadrons et huit bataillons, étoit poste près de Menin. On assuroit également de cette manière la communication avec l'armée du prince Eugène.

Tandis que l'électeur étoit occupé devant la capitale du Brabant, le major-général Pallandt, gouverneur d'Ath, avoit détaché cent cinquante hommes de sa garnison pour surprendre Saint-Ghislain, entre Mons et Condé. Il força la barrière l'épée à la main, tua quelques hommes, et fit prisonnier un foible régiment espagnol qui composoit la garnison. Cette petite ville fut reprise le lendemain par M. d'Albergotti : le général Donpré, ne pouvant y porter qu'un secours tardif, alla rejoindre le convoi de munitions et de vivres qui dirigeoit sa marche sur Lille par Ath et Oudenarde.

Le duc fait rendre des actions de grâces pour la levée du siége de Bruxelles.

Le 2 décembre, le duc fit rendre des actions de grâces solennelles pour l'heureux passage de l'Escaut et pour la levée du siége de Bruxelles. Ce jour de fête fut observé religieusement par toute l'armée.

Vers la même époque, les François n'avoient plus d'égard aux passe-ports donnés précédemment, attendu qu'ils avoient été révoqués dès le 12 novembre par Louis XIV ; les alliés usèrent de représailles, et les sujets de ce monarque furent ceux qui en souffrirent le plus.

1708.

Les événemens qui venoient d'avoir lieu avoient coupé toute communication entre l'armée des deux couronnes et les villes de Gand et de Bruges. Une partie des troupes fut contrainte de se porter vers Valenciennes pour subsister.

Le siége de la citadelle de Lille se continuoit pendant ce temps-là. Les assiégeans, en l'absence du prince Eugène, s'étoient logés, le 26, sur les angles saillans du second chemin couvert, par une action qui fut assez vive et qui leur coûta plus de cent cinquante hommes : mais, le 28, le maréchal fit une sortie dans laquelle il reprit non-seulement ce qu'il venoit de perdre, mais encore tout l'avant-chemin couvert; il combla en outre quelques travaux, tua ou blessa beaucoup de monde.

Le siége de la citadelle de Lille se continuoit pendant ce temps-là.

Le retour d'Eugène ranima les assiégeans, qui, rentrés dans l'avant-chemin couvert, poussèrent leur sape pour s'emparer du second. Déjà les batteries étoient préparées. Dans ces circonstances, le prince informa M. de Boufflers de la retraite de l'armée françoise au-delà de la Scarpe. *Ne me refusez pas*, lui disoit-il dans sa lettre, *la satisfaction de vous accorder toutes les marques d'honneur que vous méritez, vous et votre garnison. Une défense plus longue seroit inutile; vous devez songer à conserver votre personne et les braves qui servent sous vos ordres.*

Le retour d'Eugène ranime les assiégeans.

Il écrit au maréchal.

Le maréchal répondit que rien ne pressoit; qu'il

1708. lui restoit beaucoup d'ouvrages à défendre, et qu'il se croyoit obligé d'attendre encore, pour être plus digne de l'estime que lui marquoit son Altesse sérénissime.

En conséquence de cette réponse, les travaux continuèrent avec activité. Le 1.er décembre, on s'empara des angles saillans du second chemin couvert; le 2, la sape s'étendit à droite et à gauche. Les logemens, qui se communiquoient en partie dès le 3, furent achevés le 4 et le 5; le 6, on marqua le terrain pour dresser de nouvelles batteries sur la contrescarpe, afin de battre en brèche.

Boufflers reçoit une lettre du roi et du duc de Bourgogne. Il assemble un conseil de guerre.

Ce jour-là même, M. de Boufflers reçut une lettre du monarque, qui lui ordonnoit de ne pas attendre jusqu'à l'extrémité pour se rendre; elle étoit accompagnée d'une autre du duc de Bourgogne. Ce dernier prince l'exhortoit à conserver une garnison précieuse, qui s'étoit déjà signalée par une belle défense, et qui, depuis long-temps, étoit réduite à manger de la chair de cheval. D'ailleurs, la poudre et les autres munitions commençoient à manquer.

Cependant le maréchal, avant de se déterminer, assembla le conseil de guerre. Tous les officiers, d'une voix unanime, protestèrent qu'ils périroient sur la brèche, si l'on vouloit leur imposer des conditions humiliantes. Mais ils avoient assez fait pour

leur gloire, et une plus longue résistance devenoit inutile. M. de Boufflers, attendri, jugea qu'il devoit se rendre; il fit battre la chamade le 8 à sept heures du soir. On donna des otages de part et d'autre. Le général des assiégés eut, pour la seconde fois, l'honneur de régler les articles de la capitulation. Ils furent signés le 9 à quatre heures du soir, et la porte royale fut livrée le jour même aux alliés. 1708.

On bat la chamade le 8 décembre.

M. de Boufflers règle encore les articles de la capitulation.

Eugène et le prince d'Orange se rendirent aussitôt à la citadelle pour y voir M. de Boufflers, qui les retint à souper. Le premier plat du festin fut un rôti de chair de cheval; les princes n'ayant accepté l'invitation que *pour y être régalés,* disoient-ils, *des mêmes mets que ceux dont on mangeoit dans la forteresse.* Mais cet aliment de Tartare fut suivi de tout ce qu'on avoit pu se procurer de plus délicat dans la ville. Le maréchal alla dîner le lendemain chez son vainqueur, qui le combla d'éloges, évitant néanmoins de se trouver seul avec lui, sans doute pour ne pas donner d'ombrage au monarque autrichien. Il est des cas où la politique doit bannir de l'accueil le plus honorable tous les dehors de la confiance.

Il donne à souper à ses vainqueurs.

Après le repas, M. de Boufflers sortit par la porte Dauphine, et passa, avec sa garnison, au milieu des troupes du siége rangées en haie, le

1708. prince Eugène étant à la tête de la cavalerie, et le prince d'Orange à la tête de l'infanterie. Jouissant de tous les honneurs dus à leur bravoure, les vaincus emmenèrent avec eux six pièces de canon et quatre mortiers : ils furent conduits à Douai, sous une escorte qui resta jusqu'au lendemain dans cette ville et qui y fut splendidement traitée. Ces circonstances ne sont point indifférentes : elles rappellent à l'homme de guerre comment doivent en user des ennemis généreux.

Bon mot mal appliqué.

On a dit de M. de Boufflers, *qu'il avoit payé comptant, au siége de Lille, le bâton de maréchal de France, qu'il avoit eu à crédit.* A ce mot, qui renferme moins un éloge qu'une critique, on reconnoît la légéreté de l'esprit des François ; trop souvent leur goût pour les saillies les entraîne à être injustes envers les grands hommes qui les servent le mieux. Louis-François de Boufflers, né en 1644, s'étoit distingué à la tête d'un régiment de dragons, sous le maréchal de Créqui et sous Turenne. De l'aveu de ce dernier, il avoit eu grande part à la journée d'Ensheim, près de Strasbourg, le 4 octobre 1674 ; il s'y signala par des prodiges de courage qu'on ne peut lire sans admiration. Ce fut lui qui prit Furnes, le 6 janvier 1693, après quinze heures de tranchée ; quatre mille Anglois y tombèrent en son pouvoir. Il avoit donc

payé

payé d'avance le bâton de maréchal qu'il obtint le 27 mars de la même année, et qui ne fut pas moins le prix de ses talens que de ses longs services. Le roi Guillaume, ayant pris Namur en 1695, arrêta Boufflers, qui s'étoit jeté dans la ville, avec un corps de dragons, par le Condroz, et qui, surpris de cette perfidie, demanda la cause de sa détention. « C'est, lui dit-on, par représailles des » garnisons de Dixmude et de Deynse, que les » François ont retenues contre la foi des traités. » *Si cela est*, dit le maréchal, *on doit arrêter la garnison, et non pas moi. Monsieur*, lui répondit-on, *nous vous estimons plus que dix mille hommes.* Cependant il fut mis en liberté. Ses campagnes de Flandre, il est vrai, ne furent ni brillantes, ni heureuses; je m'en suis même permis la critique : mais qu'on se rappelle la réponse de Marlborough aux complimens d'un général françois : *Vous avez fait cent une fautes, et moi je n'en ai fait que cent.* Le juste éloge adressé par Eugène à Boufflers vaut mieux qu'un bon mot plein de méchanceté : *Je me félicite*, lui dit le prince, *d'avoir pris Lille; mais j'aimerois mieux l'avoir défendue comme vous. Mon entreprise étoit trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution* (1). 1708.

(1) Suivant quelques-uns, il ne s'exprima ainsi sur la témérité de son entreprise, que quelque temps après.

1708. Le génie hollandois s'exerça sur les événemens de la campagne : on frappa cinq médailles pour en perpétuer le souvenir. Mais le monument le plus durable est dans les actions elles-mêmes, trop éclatantes pour ne pas vivre à jamais dans la mémoire des hommes.

Mort du feld-maréchal d'Overkerque. Son éloge.

Les alliés avoient fait une perte irréparable dès le 18 octobre. Henri, seigneur d'Overkerque, étoit mort au camp de Rouselaere dans la soixante-septième année de son âge, emportant les regrets des États-généraux et de l'armée, avec l'estime de tous ceux qu'il avoit combattus. Le sang de Nassau couloit dans ses veines : son père étoit le fruit des amours de Maurice (1), fils de Guillaume. Véritable enfant de la gloire, Henri légitima en quelque sorte son origine par l'éclat de ses services. Il eût honoré le nom des fondateurs d'une république qui le compte parmi ses plus illustres

(1) Ce prince, le plus grand capitaine du monde, au jugement de Henri IV, qui se connoissoit en héros, avoit eu deux fils naturels de la dame de Mechelen : l'un appelé Guillaume, tué à un siége en 1627 ; l'autre, Louis, seigneur de Leck, général de l'infanterie hollandoise, et ambassadeur en Angleterre, qui épousa Élisabeth comtesse de Horn, dont il eut Henri, seigneur d'Overkerque. Celui-ci eut de son mariage avec Isabelle d'Aersens, Henri, marié en 1697 à Henriette Butler ; Corneille, comte de Nassau-Woudembourg, fait prisonnier à Denain ; et Maurice, qui fut commandant d'Ypres après la paix d'Utrecht.

guerriers ; nom pourtant qu'il ne porta point, mais qui fut la plus noble partie de l'héritage de ses fils. Cet homme vénérable s'étoit signalé dans trente campagnes, et avoit mérité, par une suite de belles actions, les premiers grades de la milice. Ce fut lui qui, à l'horrible bataille de Saint-Denis, sauva la vie au cinquième stathouder Guillaume III. Il réunissoit toutes les vertus morales aux talens d'un grand capitaine : le feld-maréchal hollandois surpassa par sa modération le héros de l'Angleterre, qu'il égala par son courage, et dont plus d'une fois il servit utilement les desseins. La bataille de Ramillies et le combat d'Oudenarde suffiroient pour le rendre digne des regards de la postérité. Quoiqu'affoibli par ses travaux, il conserva une ame forte dans les débris d'un corps mourant, et la fin de sa carrière fut digne de ses plus beaux jours. 1708.

La campagne de 1708 devoit être couronnée par la reprise de Gand et de Bruges ; la chose étoit d'autant plus facile, que les François, fatigués de leurs pénibles désastres, étoient déjà dans leurs quartiers d'hiver.

Louis XIV, indigné du passage de l'Escaut, avoit envoyé l'ordre de séparer l'armée : Vendôme desiroit qu'on restât derrière le canal pour ôter aux ennemis les moyens de remplir leurs magasins de

1708. Lille, où les convois ne pouvoient arriver que par terre de Bruxelles, sous l'escorte d'une grande partie de leurs forces; il espéroit même que la mauvaise saison et les mauvais chemins seconderoient assez sa vigilance pour les empêcher d'y conduire les approvisionnemens nécessaires : mais le monarque, trompé dans son attente, étoit devenu sourd aux nouvelles promesses d'un général qui l'avoit induit en erreur. « Le roi, dit Berwick, » malgré tout ce que put dire le duc de Vendôme, » demeura ferme.... Il est étonnant que pendant » la campagne il eût donné dans toutes les pro- » positions extraordinaires du duc de Vendôme, » et qu'il s'obstinât à rejeter l'unique raisonnable » qu'il eût faite. »

Quoi qu'il en soit de ce jugement, les généraux de la grande alliance, enhardis par l'exécution des ordres de Louis XIV, avoient résolu de recouvrer deux villes qui, par leur site, étoient la clef de toutes les rivières et de tous les canaux. Ils ne s'y étoient pas déterminés par le seul motif de rendre leurs convois plus faciles; car les fortes garnisons des deux places auroient pu être, pendant les rigueurs de la saison, très-incommodes pour les Provinces-Unies, et particulièrement pour la Zélande. On rapporte que le roi Auguste ayant souhaité un bon voyage pour l'Angleterre au duc

de Marlborough, celui-ci, qui quelquefois aimoit à plaisanter, répondit au prince détrôné : *Sire, il fait froid, et je ne veux pas partir sans Gand.* 1708. Bon mot de Marlborough.

Le duc quitta son camp de Belleghem pour placer sa droite à Melle, sa gauche à Mirlebeck. Il fit jeter des ponts sur le haut et le bas Escaut, ainsi que sur la Lys, pour établir une communication entre les différens corps de troupes qui devoient être employés au siége. Une forte gelée mit un grand obstacle à ce projet, qui néanmoins eut son exécution. Reprise de Gand et de Bruges.

Le 16, le prince Eugène passa l'Escaut avec une partie de son armée, et campa à Hénaine, d'où il vint à Melle. Là, dans un conseil de guerre, il fut arrêté que le duc commanderoit le siége, et que le prince le couvriroit. En conséquence, les troupes impériales et palatines, avec vingt escadrons détachés de l'armée du duc, marchèrent le 17 sur Grammont (1), dans le dessein de camper à Gamerage (2), au-delà de la Dendre, soit pour être à portée des fourrages, soit pour observer l'ennemi de ce côté ; le prince de Nassau s'avança aussi le 17 d'Hénaine à Oostorzeele, pour s'approcher de Gand. On avoit fait conduire par les canaux vers cette ville cent cinquante pièces de canon ou mortiers.

(1) Ou Grandmont.
(2) Ou Gameraige.

1708.

Le duc commande le siége. Eugène le couvre.

Tout étant prêt, l'armée fit un mouvement le 18 pour investir la place. Les corps choisis à cet effet marchèrent pour prendre leurs postes. A la vue de l'orage qui alloit fondre sur eux, le magistrat, le clergé, les habitans, supplièrent le duc d'épargner les édifices. « Votre malheur » est votre ouvrage, leur répondit-il : pour ren- » trer en grâce, vous n'avez d'autre moyen que » de rentrer dans le devoir, et de prendre les » armes pour le roi Charles. La garnison, lui ré- » pliquèrent-ils, est trop nombreuse; tout ce que » nous pouvons faire, c'est de ne lui donner aucun » secours. »

Le duc transféra son quartier de Melle à Mirlebeck, afin d'être plus à portée des diverses attaques. Il fut résolu de les faire sur trois points; la première au château, la seconde entre les portes de l'Empereur et de Bruxelles, et la troisième entre celles de Saint-Pierre et de Courtrai. Elles devoient être commandées, l'une par le prince héréditaire de Hesse-Cassel, l'autre par le comte de Lottum, et la dernière par le duc de Wirtemberg. Tous trois, avec M. de Tilly, avoient été chargés de l'investissement.

Le comte de la Mothe s'étoit jeté dans la ville; ce qui déjà pouvoit être regardé comme un mauvais présage. Il avoit trente-cinq bataillons et dix-

neuf escadrons (1). Mais que servent les forces dans les mains de la foiblesse ! 1708.

Chamillard avoit écrit à M. de la Mothe une lettre qui fut interceptée ; elle étoit conçue en ces termes :

« La conservation de Gand est d'une si haute » importance, que vous ne pouvez prendre trop » de mesures, de concert avec M. de Capres et » autres, pour faire une vigoureuse résistance, » si les ennemis assiégent la place dans les formes. » Quoiqu'elle ne soit pas forte en elle-même, » elle ne peut être attaquée que par des endroits » difficiles et étroits ; vous avez des troupes suffi- » santes pour vendre cher cette conquête aux alliés, » s'ils persistent dans leur dessein.... Vous avez » des officiers capables de vous seconder....; et » pour vous parler de ce qui vous regarde person- » nellement, vous avez eu le malheur de com- » mander à Ostende, que l'ennemi a réduit en peu » de jours, et de n'avoir pas réussi dans le combat » de Wynendale : il est de votre intérêt que, » dans cette occasion, vous méritiez par votre » conduite les récompenses de sa Majesté, après » lesquelles vous aspirez depuis si long-temps, &c.

(1) Villars dit vingt-neuf bataillons et trente-trois escadrons ; Berwick dit trente-sept bataillons.

1708. » Vous avez à Gand un bon chemin couvert. Après » six semaines de siége, les ennemis ne furent pas » entièrement maîtres de celui de Lille, quoique » la garnison de cette place ne fût pas aussi forte » que la vôtre (1). Ne négligez rien pour contenter » les habitans et conserver les soldats, &c. »

Ce dernier conseil étoit inutile, ou plutôt dangereux, parce qu'il pouvoit détruire l'effet de tous les autres ; sous le prétexte de *conserver* ses troupes, la Mothe acheva de se perdre lui-même : s'il eût reçu la lettre du ministre, il y auroit cherché son apologie.

La tranchée s'ouvre. Le 24 et le 25 décembre, la tranchée s'ouvrit sur les trois différens points d'attaque. Le 26, vers midi, les assiégés, dans une sortie faite avec deux mille hommes, à la faveur d'un brouillard, mirent d'abord en désordre deux régimens anglois ; bientôt après ils furent contraints de se retirer dans la ville, mais avec peu de perte. Le même jour, ils tentèrent, du côté du château, une autre sortie qui eut encore moins de succès. Le lendemain, les assiégeans se rendirent maîtres d'un fort détaché et en mauvais état, appelé le *Fort-Rouge*, où il y avoit deux cents hommes qui se rendirent prisonniers de guerre. Jusque-là, il n'y avoit point

(1) Elle étoit au moins de quatorze à quinze mille hommes.

de batterie contre le corps de la place, et le chemin couvert n'étoit pas attaqué. 1708.

Capitulation prématurée.

Cependant le comte de la Mothe, qui vouloit, disoit-il, conserver ses troupes, et obtenir pour les bourgeois des conditions avantageuses, fit battre la chamade le 29 : il envoya des otages, avec un projet d'articles qui fut agréé le 30. Le jour suivant, on livra aux alliés la porte de Saint-Pierre et celle de secours du château. La garnison sortit le 2 janvier 1709, avec les honneurs de la guerre, qu'elle ne méritoit pas, et fut conduite à Tournai. Les habitans furent maintenus dans tous leurs priviléges par une capitulation prématurée, qui mit le dernier sceau à la honte de leur lâche défenseur. Encore quelques jours, et le ciel alloit prendre le soin de les délivrer. La gelée qui survint la nuit du 5 au 6 janvier, fut si terrible et de si longue durée, que les travaux ultérieurs eussent été impossibles. « L'année 1709, dit Villars, cette » année dont l'époque rappelle encore des temps » si fâcheux, commença par un revers bien hon- » teux. Vingt-neuf bataillons et trente-trois esca- » drons rendirent la ville et le château de Gand, » qu'ils ne défendirent que six jours. Ils en sor- » tirent le jour des Rois (1), le même où commença 1709.

(1) Il se trompe sur la date ; la garnison sortit le 2 et non le 6 janvier.

1709. » cette horrible gelée qui fut si fatale à tous les » fruits de la terre. Elle n'auroit pas été moins » funeste au prince Eugène et au duc de Marlbo- » rough, si la garnison avoit voulu se défendre » deux jours de plus. On publia qu'elle s'étoit » rendue faute de plomb ; et je soutenois, moi, » qu'il y en avoit pour jusqu'à la fin du monde, » puisque toutes les églises en étoient couvertes. » Le maréchal de Berwick s'exprime à-peu-près dans les mêmes termes, et le comte de la Mothe est flétri par un tribunal sans appel.

Au reste, que pouvoit-on attendre de l'homme qui, secondant la fortune de l'ennemi, avoit échoué dans toutes ses entreprises; qui, digne imitateur de Varron, avoit laissé égorger ses troupes à Wynendale, et qui, au lieu d'enlever un convoi facile à prendre, s'étoit fait battre, comme s'il eût voulu livrer aux alliés le plus fort rempart de la monarchie françoise!

Bruges, Plassendael et Leffinghe évacués.

Les députés des États-généraux se hâtèrent d'informer leurs hautes puissances de la prise de Gand, et de la sommation faite à la ville de Bruges, dans la nuit du 1.er au 2 janvier : cette dernière place n'étoit pas susceptible de défense. Les François l'évacuèrent, ainsi que Plassendael et Leffinghe, terminant par d'affreux revers une campagne qu'ils avoient heureusement commencée.

1709. Entrée du duc dans Gand.

Le 3 au matin, le duc fit son entrée dans sa nouvelle conquête ; les magistrats lui en présentèrent les clefs dans un bassin de vermeil ; il fut conduit ensuite, à travers une double haie d'habitans sous les armes, jusqu'à l'hôtel-de-ville, où étoit préparé un festin dont la magnificence faisoit partie de la pompe triomphale. La tour de cet édifice fut illuminée le soir ; ce qui n'avoit pas eu lieu depuis plusieurs années. Les Gantois cherchèrent à expier, par quelques témoignages d'alégresse, la facilité avec laquelle ils s'étoient soumis aux Franco-Espagnols ; mais il étoit permis de révoquer en doute la sincérité de leurs démonstrations.

Il se fait escorter sur la route de Bruxelles pour n'être pas enlevé par un partisan françois.

Eugène étoit parti le même jour pour la capitale du Brabant ; Marlborough le suivit le 4. Dans ce court mais périlleux voyage, il se fit escorter par six cents chevaux, pour ne pas tomber entre les mains du partisan l'Écrevisse, qu'il savoit en campagne, et qui avoit formé le projet de l'enlever. Cet homme audacieux, digne rival de Gueston, eût été capable de venger M. de Béringhen d'une manière terrible : il étoit à la tête d'une compagnie franche de dragons. Le 11 février suivant, on le vit entrer à Mons avec trente-quatre prisonniers, la plupart officiers, dont il s'étoit saisi aux portes de Bruxelles, et sous le canon de la place.

1709. Quartiers d'hiver.

Le prince et le duc, après avoir fixé les quartiers d'hiver, laissèrent le commandement au comte de Tilly, et se mirent en route le 9 pour la Haye.

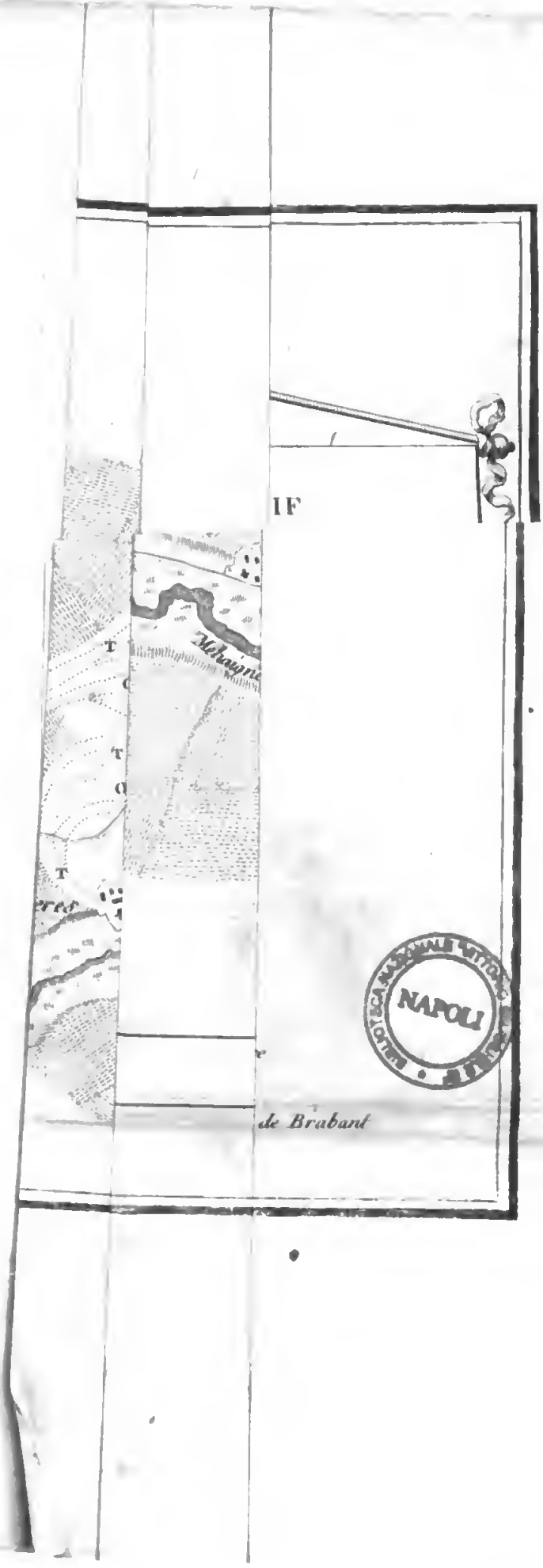
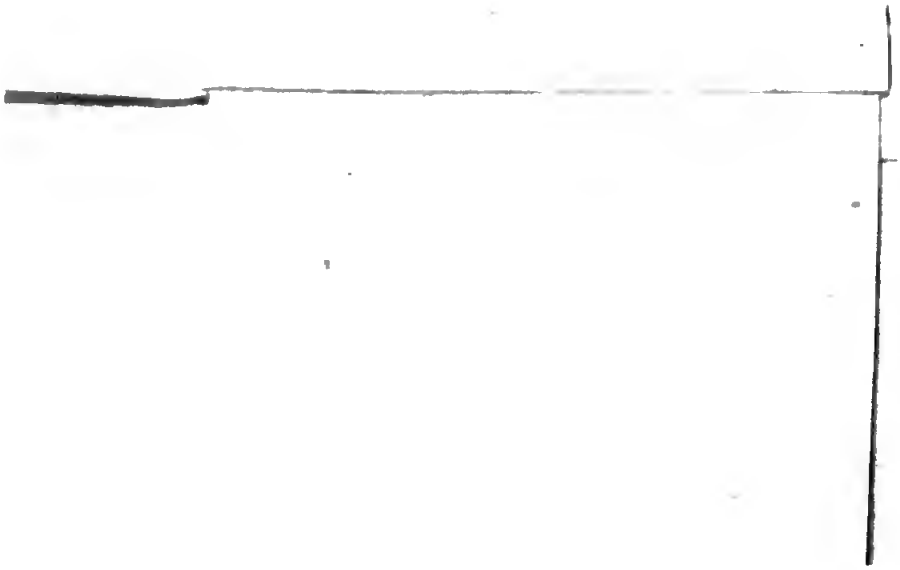
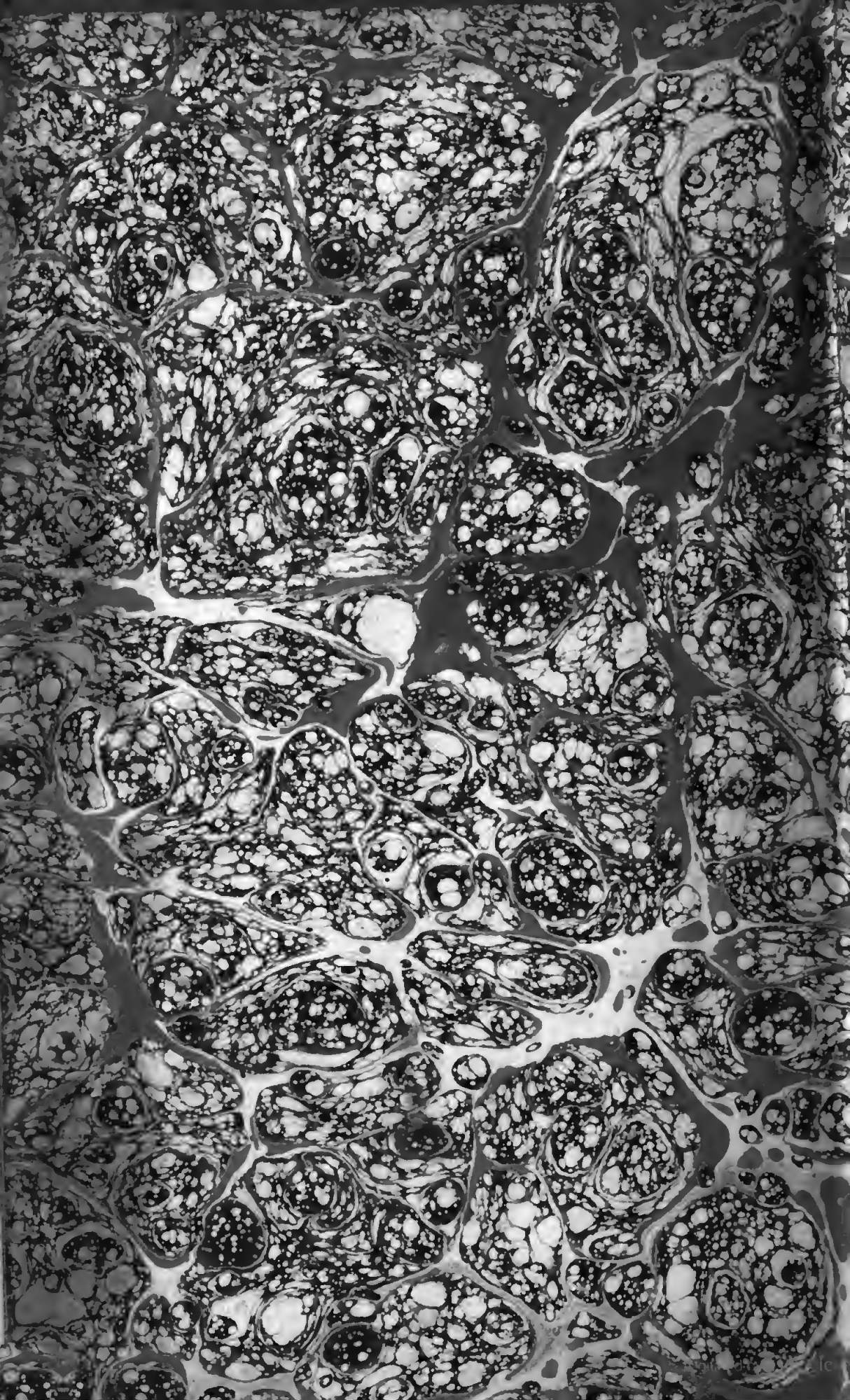
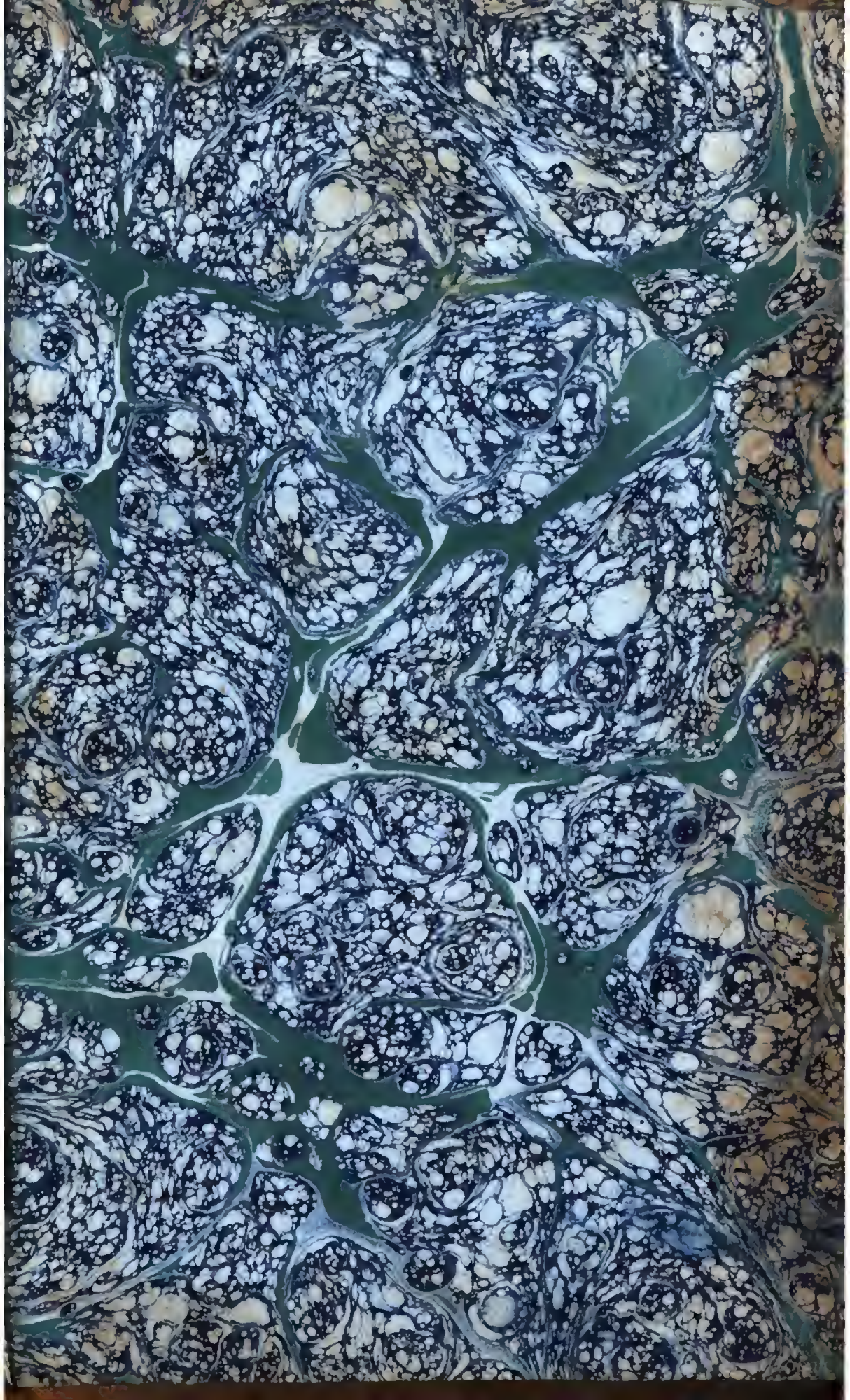
Ainsi finit la campagne de Flandre, si glorieuse pour ces deux illustres généraux, et l'une des plus célèbres dont il soit parlé dans l'histoire. Ses commencemens avoient promis une autre issue; mais Marlborough et Eugène surent tirer de grands avantages de leurs petits revers. Tout seconda leurs hauts desseins, leur union, leur courage, leur témérité. La France ne fut pas moins vaincue et humiliée par elle-même que par les héros qu'elle eut à combattre : il falloit qu'elle renouvelât à ses dépens cette leçon trop souvent oubliée, que la discorde et l'esprit d'incertitude sont les plus redoutables ennemis des armées et des empires.

FIN DU TOME II.

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur général de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.

58721


IF
de Brabant
NAPOLI